BnF Gallica

Les Âmes en peine, contes d'un voyageur, par X. Marmier

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Marmier, Xavier (1808-1892). Les Âmes en peine, contes d'un voyageur, par X. Marmier. 1875.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France





H. GLESS 1966

LES

AMES EN PEINE

CONTES D'UN VOYAGEUR

PAR

X. MARMIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1875

LES

AMES EN PEINE

2448

Y².

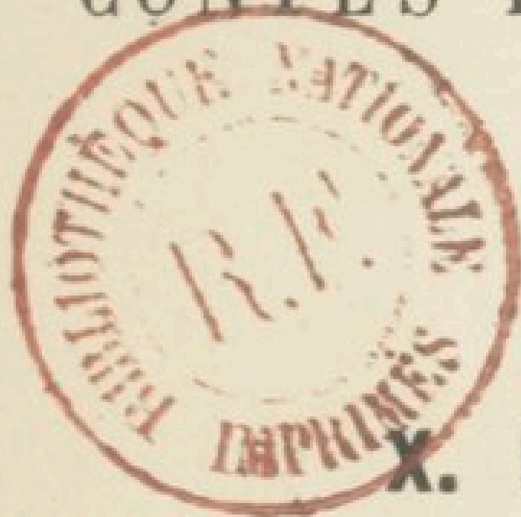
51261.

PARIS. — IMP. SIMON. RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES

AMES EN PEINE

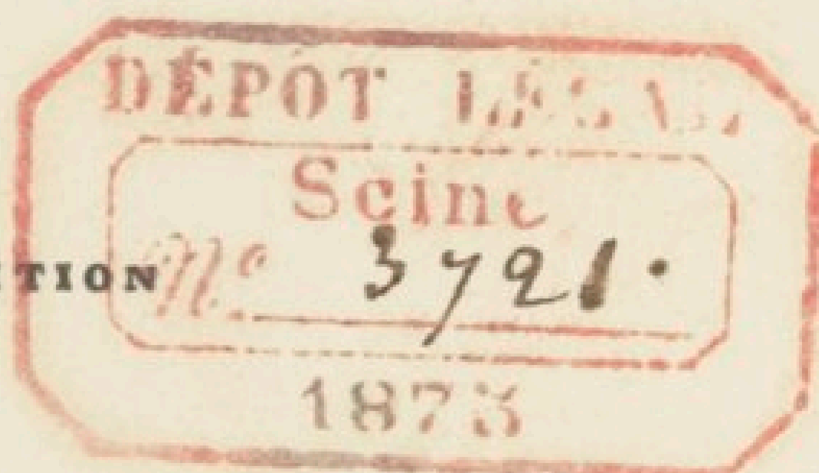
CONTES D'UN VOYAGEUR


BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

PAR

X. MARMIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE


DÉPOT LÉGAL
Seine
Nº 3721.
1875

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1875

Droits de propriété et de traduction réservés



Τιλλ δεν Σαννα ϐϐα

LES

AMES EN PEINE

LES ÉMIGRÉS EN SUÈDE

I

Vers la fin du mois de novembre de l'année 1831, un de ces rustiques traîneaux que l'on rencontre en hiver sur toutes les routes de Suède glissait rapidement le long des rives du golfe de Bothnie. Depuis plusieurs heures, le pâle soleil d'hiver s'était éteint comme une lampe à l'horizon: mais le ciel avait cette clarté transparente qui est un des charmes des nuits du Nord; des myriades d'étoiles enveloppaient sa surface d'un réseau d'or et scintillaient sur la neige qui couvrait la terre. Le vent était calme, l'espace silencieux. On n'entendait que le grelot des deux chevaux attelés au léger véhicule, et de temps à autre la voix du postillon suédois qui ranimait leur ardeur en leur adressant tour à tour un affectueux reproche ou un

joyeux éloge. Un voyageur assis au fond du traîneau, le corps revêtu d'une épaisse fourrure, écartait de temps à autre les plis du manteau qui lui enveloppait le visage et portait autour de lui un regard pensif. Étranger à la Suède, il la parcourait depuis un mois avec une foule d'émotions inattendues, et plus il s'avançait vers le nord, plus il sentait s'accroître sa surprise. Après avoir traversé les provinces méridionales de ce royaume, qui touchent à la Baltique, et celles où se détache le vaste bassin d'argent du lac Mälar, et Stockholm la ville superbe, puis Upsal, sanctuaire des anciens dieux, puis l'active et industrieuse cité de Gefle, il se trouvait maintenant au sein d'une contrée muette, inanimée, ensevelie sous un blanc linceul. Tantôt il pénétrait au sein d'une longue forêt de sapins dont les tiges immobiles ressemblaient à des géants assoupis sous leur manteau de neige, tantôt il gravissait des collines escarpées, puis il descendait par une pente rapide vers les bords du golfe, rongés par les vagues, découpés comme une dentelle, hérissés çà et là de quelques rocs aigus.

Partout le même silence. De loin en loin on voyait briller une lumière, étincelle du foyer champêtre ou du flambeau nocturne allumé peut-être près de quelque malade; et cette lumière, fixée comme un point dans l'espace, n'était qu'un indice de plus de l'isolement de l'homme dans ces parages.

Il y avait dans cette inanimation de la nature, dans cette morne uniformité des plaines de neige, dans ce désert des champs et des bois, une telle tristesse, un tel deuil, que le cœur du voyageur, qui pourtant était jeune et brave, se sentit saisi d'une sorte d'effroi mys-

térieux. Devant lui brillait entre tous les astres l'étoile polaire, l'étoile fidèle qui chaque soir s'allume comme un phare, qui dans les nuits brumeuses sourit au pèlerin égaré et guide la marche du navigateur. L'étranger resta quelques instants les yeux fixés sur cette lumière bienfaisante, comme pour se récréer par son doux aspect des songes mélancoliques que lui donnait l'aspect de la terre. Puis il frappa sur l'épaule du postillon et lui cria avec le laconisme auquel l'obligeait son ignorance de la langue suédoise : Aland ! Aland était le lieu où il devait s'arrêter. *Intet nu!* (pas encore !), répondit le postillon, en sortant son bras engourdi de la peau de mouton qui lui couvrait les épaules, et en faisant claquer son fouet comme pour montrer aussi l'impatience qu'il avait d'arriver. L'attelage ainsi aiguillonné parcourut au galop le golfe où le passage plus fréquent des pêcheurs avait aplani la neige, et remonta péniblement un coteau voilé par des arbres centenaires. A l'extrémité de cette forêt, le postillon se retourna vers le voyageur, et lui montrant du doigt un point qu'on distinguait à peine dans le lointain : Aland ! dit-il, puis de la voix et du geste, il encouragea de nouveau ses coursiers, qui redoublèrent d'ardeur, comme s'ils eussent compris que ce dernier effort devait les conduire au terme de leur course.

Bientôt le traîneau s'arrête au pied d'une vaste maison en bois. Aux claquements du fouet du cocher, aux sons des grelots, des lumières courent de fenêtre en fenêtre, les portes s'ouvrent, l'étranger est attendu. Un domestique s'avance à sa rencontre une lanterne à la main, le conduit par un long corridor et l'intro-

duit dans une chambre au fond de laquelle un homme, à la chevelure blanche, est assis dans un fauteuil. « Mon oncle ! s'écrie le voyageur en se précipitant vers lui. — Iréné ! mon cher enfant ! » dit le vieillard. Tous deux restent en silence enlacés dans les bras l'un de l'autre, puis le vieillard, prenant par la main celui auquel il a donné un nom si tendre, le mène vers la table où flamboyaient deux bougies, et le regardant avec complaisance : « Oui, dit-il, c'est bien toi, c'est bien l'image de mon pauvre frère : même front et mêmes yeux, le même air fier et résolu. C'est lui tel que je le vis, mon noble frère aîné, à trente ans, quand il allait se jeter dans les hasards de la guerre, quand il m'embrassa, hélas ! pour la dernière fois. — Mon cher oncle ! s'écria Iréné, à la place du frère que vous avez perdu, il vous vient un fils. Ma mère m'a, dès mon bas-âge, appris à vous aimer ; c'est un devoir qu'il me sera doux de remplir. — Le même son de voix, reprit le vieillard, qui continuait le cours de ses observations, et cette même étincelle du regard. Non, nul peintre n'aurait pu faire de son père un portrait plus exact. Puisses-tu, en gardant de lui une telle ressemblance, avoir une autre destinée que lui ! La fatalité pèse sur la famille de Vermondans ; toi le seul vigoureux rejeton qui reste de cette vieille race de soldats, et déjà frappé par le malheur, déjà fuyant la terre natale, puisses-tu ne pas apprendre, ainsi que ton père et moi, combien le pain de l'étranger est amer, combien l'escalier d'autrui est dur à monter et dur à descendre ! Mais que dis-je ? te voici dans une autre maison paternelle. Tu y rentres comme un fils longtemps attendu, et tu vas y trouver deux

sœurs. » Puis, s'avançant vers la porte d'une autre chambre : « Alete, Ebba ! s'écria-t-il, venez embrasser votre cousin. »

Deux jeunes filles entrèrent aussitôt : l'une vive et légère, à l'œil noir, à la figure rose ; l'autre pâle, frêle, timide. La première tendit gaiement la main à Iréné et l'embrassa sur les deux joues ; la seconde s'avança d'un pas craintif, les yeux baissés, et penchant la tête de son côté, lui présenta modestement son front à baiser.

« Mes chères cousines, dit Iréné, ma mère aurait bien voulu avoir comme moi le bonheur de vous voir, mais ne pouvant faire ce long voyage de Suède, elle m'a prié de vous remettre au moins un témoignage d'affection. » A ces mots, il tira de sa poche une petite boîte en maroquin que la vive Alete se hâta de prendre et qu'elle ouvrit avec joie. « Ah ! les belles boucles d'oreilles ! s'écria-t-elle ; ah ! la charmante bague, et cette petite croix en émail bleu, et ce bracelet parsemé d'émeraudes ! Il n'y a qu'à Paris qu'on fasse de pareils bijoux. Mais viens donc voir, Ebba ! »

Ebba était restée à l'écart, immobile et muette. Elle s'approcha de la table où sa sœur venait de déposer l'écrin et le regarda sans prononcer un mot.

« N'est-ce pas, que tout cela est joli ? reprit Alete ; mais il faut que nous partagions, et comme j'ai un fiancé qui est tenu en conscience de me donner autant de parures que ma fantaisie en exigera et que sa fortune le lui permettra, je veux que tu prennes la plus grosse part.

— Non, dit Ebba, d'une voix douce comme celle

d'un enfant, c'est justement parce que tu es fiancée, que tout cela t'appartient comme un présent de noces. Si seulement tu veux me permettre de garder cette croix, j'en serai très-reconnaissante. »

Alete, qui, sous les apparences d'un caractère frivole, cachait un cœur tendre et délicat, essaya vainement de vaincre la modestie de sa sœur, et finit, non sans un regret sincère, par accepter les trois quarts de l'écrin.

« Maintenant, mesdemoiselles, dit le père qui avait assisté, sans vouloir y interposer son autorité, à ce combat de générosité, songez que votre cousin vient de faire un long trajet ; voyez si son appartement est bien en ordre, et d'abord si le souper est prêt, car lorsqu'on a passé la journée à voyager à travers nos neiges, on a grand besoin de se réconforter.

« Deux bonnes et tendres enfants, continua-t-il quand elles furent sorties. L'aînée est un lutin qui me charme par sa gaieté ; la seconde me touche souvent jusqu'aux larmes. Sa mère est morte en lui donnant le jour. La pauvre fille semble être perpétuellement sous l'impression du malheur qui a présidé à sa naissance.

« Rien de ce qui occupe ordinairement les jeunes filles de son âge ne l'égaye ni ne l'anime. Sa vie silencieuse et recueillie est comme un long acte de résignation. L'étude, les livres sont la seule distraction qui lui sourie. Elle a appris trois ou quatre langues, elle a lu tout ce qu'il y a de volumes poudreux ici et au presbytère. Cependant, quand elle se trouve dans une réunion, on la prendrait pour une ignorante, tant il lui soucie peu de parler, tant elle paraît craindre

même de laisser entrevoir ce qu'elle sait. C'est une modestie que nulle vanité n'atteint, et une placidité rêveuse que nulle commotion vulgaire n'ébranle. On dirait une âme étrangère à ce monde, indifférente à ses calculs, fermée à ses joies, et soumise, sans effort, à ses douleurs. Jamais je ne l'ai vue rire, mais jamais je ne l'ai entendue se plaindre. Délicate et faible, c'est la pâleur de son visage, la langueur de son regard qui trahit, malgré elle, sa souffrance physique.

« Dès qu'elle s'aperçoit que je remarque en elle un état de malaise, soudain elle fait luire dans ses yeux un doux rayon, elle fait éclore sur ses lèvres un tendre sourire, comme pour me demander grâce des inquiétudes qu'elle me donne.

« Pardonne-moi, cher Iréné, de t'occuper ainsi de mon égoïsme paternel, quand je devrais d'abord m'enquérir de ta situation, de tes espérances sitôt brisées et de tes projets. Mais cette enfant est pour moi l'objet d'une constante préoccupation. »

Iréné répondit à cette confidence par un cordial serrement de main. Au même instant, on annonça que le dîner était servi.

« Allons ! dit le vieillard, tu ne trouveras point ici les finesses gastronomiques de Paris ; nous vivons, comme de simples campagnards, des produits de notre sol ; cependant une vieille bouteille de bonne bière a bien son mérite, et nos forêts nous donnent certaines pièces de gibier pour lesquelles les gourmets de notre pays échangeraient volontiers leurs lièvres et leurs perdreaux. »

Iréné s'assit entre ses deux cousines, et son appé-

tit de jeune homme, aiguisé par le voyage qu'il venait de faire, réjouit le vieillard. Tout en découpant une large tranche de quartier de renne et en buvant de grands verres d'une bière savoureuse, préparée, disait son oncle, avec un soin particulier par Alete, Iréné observait les deux jeunes filles placées de chaque côté de lui.

L'aînée, toujours en mouvement, servait son cousin, servait son père, courait à la cuisine, revenait s'asseoir à table, en riant et en découvrant à chaque rire deux rangées de perles pures, entre deux lèvres roses. C'était vraiment une charmante fille, rondelette et potelée comme un enfant, vive et légère comme un oiseau, fraîche et gaie comme un beau matin d'été, pleine de grâce dans chacun de ses gestes et chacune de ses attitudes, un peu espiègle pourtant et un peu coquette, mais de cette coquetterie naïve et chaste qui, pour beaucoup de femmes, n'est qu'une aimable manifestation d'un sentiment de bienveillance, d'un innocent désir de paraître agréables.

Iréné se plaisait à la regarder, et comme en toute occasion elle se mettait immédiatement à son aise, elle donnait aux autres la même liberté. Déjà elle plaisantait avec lui comme avec un vieil ami, et lui se sentait envers elle aussi dégagé de toute contrainte que s'il eût vécu près d'elle pendant de longues années. Mais quand il se retournait vers Ebba, il éprouvait à la voir une émotion indéfinissable. Rien de si étrange ne lui était apparu dans sa vie et rien de si touchant. Le visage de la jeune fille avait la mate blancheur du marbre et la régularité d'une image dessinée selon les principes les plus purs par un habile artiste.

Deux longs bandeaux de cheveux blonds tombaient le long de ses joues et découvraient un front d'une sérénité idéale. Sur ce pâle visage se détachaient deux yeux limpides comme le cristal, bleus et profonds comme l'eau des lacs, pénétrée par l'azur du ciel. Quiconque avait une fois contemplé ces yeux ne pouvait plus les oublier. Souvent ils restaient baissés sous leur paupière, comme un cœur endolori qui se recueille sous un nuage, et quand ils se relevaient, nul désir terrestre n'animait leur prunelle, ils semblaient dans leur vague rayonnement regarder vers l'infini.

Il est des plantes que la rosée et le soleil ne développent point complétement. Il est des êtres qui comme ces plantes débiles ne tiennent à la terre que par une légère racine, qui dès leur entrée dans la vie se sentent marqués d'un signe d'infortune, qui, par un don de seconde vue, connaissant le sort qui leur est réservé, ne s'attachent qu'avec crainte à un monde où ils n'entrevoient qu'une existence éphémère et une cruelle déception. La tristesse qui les obsède agit sur ceux qui les approchent. Autour d'eux, il y a comme un cercle fatal dans lequel on se sent involontairement saisi d'une indicible appréhension, et aux témoignages de sympathie qu'on leur donne se mêle une sorte de commisération.

Iréné éprouva, à la vue d'Ebba, ce sentiment de sympathie inquiet et mélancolique. Lorsqu'après le souper il eut pris congé de son oncle et de ses cousines, lorsqu'il se trouva seul dans sa chambre, il souriait en se rappelant l'aimable gaieté d'Alete ; mais il devenait sérieux et pensif en songeant au long regard rêveur de

sa jeune sœur, à son sourire doux et triste comme la lueur d'un crépuscule d'automne.

Iréné n'était cependant pas une de ces natures sentimentales de l'école byronienne et de l'école germanique. Il y avait en lui plus d'énergie que de tendresse, plus d'ardeur que d'abandon. Fils d'un brave gentilhomme de province qui avait consacré sa fortune et sa vie au service de la légitimité, qui, après avoir suivi les princes dans leur émigration, était venu mourir pour eux dans les bocages de la Vendée, Iréné avait hérité de lui cette volonté opiniâtre qui ne dévie point du but qu'elle s'est proposé, et un culte chevaleresque pour la royale famille qui à ses yeux était, par une loi divine, investie du droit imprescriptible de gouverner la France. Des biens considérables qui avaient jadis appartenu à sa famille, la révolution ne lui avait laissé qu'un château délabré, quelques champs et quelques bois dont le revenu suffisait à peine à donner une existence convenable à sa mère. La modicité de sa fortune ne lui permettait pas de mener une vie oisive. Sa naissance lui indiquait sa carrière. Il entra à Saint-Cyr, et en sortit recommandé par les notes les plus favorables. A ces notes se joignait le souvenir des services de son père. Grâce à ces deux titres, Iréné obtint un assez rapide avancement. A vingt-huit ans, il était capitaine dans les lanciers de la garde. Avec un nom honorable, une belle figure, quelque esprit, et cette élégance de manières inhérente à cette classe d'élite qu'on appelle la classe aristocratique, le jeune gentilhomme pouvait, sans trop de présomption, se livrer à l'espoir d'un assez brillant avenir. Sa mère qui, du fond de son castel provincial,

le suivait pas à pas avec orgueil, sa mère le voyait déjà, dans ses rêves solitaires, époux d'une riche héritière, colonel, aide de camp d'un prince, député, pair de France, qui sait jusqu'où s'égaraient ses espérances pour cet enfant chéri sur lequel se concentraient toutes ses pensées ?

La tendre mère poursuivait complaisamment ses châteaux en Espagne, quand soudain la révolution de juillet, éclatant comme un coup de foudre, renversa en un instant son édifice aérien.

Iréné était à Paris au moment où s'engagea cette lutte terrible qui devait se terminer par la chute d'une monarchie, par l'écrasement d'un trône. Il combattit avec l'ardeur que lui donnaient à la fois et ses principes légitimistes et son horreur inné pour tout étendard révolutionnaire. Le premier jour il eut l'honneur de résister, avec sa compagnie, à une troupe nombreuse d'insurgés, de garder le poste qui lui était confié. Le second jour, après une lutte acharnée dont le péril même ne faisait qu'accroître son courage, il tomba de cheval, atteint d'une balle à la poitrine. Ses soldats, qui l'aimaient, le transportèrent dans une maison où il fut traité généreusement. Quelques heures après, le général, qui l'avait vu sur le champ de bataille, lui faisait remettre son brevet de chef d'escadron. Inutile honneur ! la main qui avait signé cette ordonnance devait bientôt signer un acte de renonciation à toute grandeur humaine, à toute souveraineté.

La blessure d'Iréné était grave ; mais les bons soins dont il fut entouré en écartèrent le mortel danger. Dès qu'il eut recouvré quelques forces, il se retira près de sa mère, où il acheva de se guérir. Ce fut là qu'il

apprit et le nouvel exil de ceux pour lesquels son père avait déjà versé son sang, et l'établissement d'une nouvelle monarchie. Plusieurs de ses compagnons d'armes, bien vite ralliés au gouvernement qui les maintenait dans leur emploi, qui leur témoignait même une faveur particulière, lui écrivirent pour l'engager à suivre leur exemple. Une telle pensée ne pouvait entrer dans son esprit. Sans partager les haines exagérées d'un grand nombre de légitimistes contre la dynastie nouvelle, il s'était dit qu'il ne la servirait jamais, et il n'était pas homme à manquer à cette résolution. Cependant il était en proie au danger de l'inaction, le plus pénible tourment des vives et fortes natures. De même que l'ambitieux étudie d'un regard inquiet le sentier qui conduit au pouvoir, de même que le spéculateur épie le jeu capricieux de la fortune, de même le jeune officier en disponibilité cherchait de quel côté il pourrait employer sa vigueur impatiente. Plus d'une fois, l'idée lui vint d'aller rejoindre les princes vaincus dans l'arène du peuple. Mais ces princes, soumis à leur arrêt de proscription, ne pensaient plus à combattre et n'appelaient plus aux armes leurs fidèles serviteurs. Le temps des royales croisades était passé. Tous les souverains, inquiétés par l'effervescence révolutionnaire, qui, comme une fièvre brûlante, courait à travers l'Europe, avaient assez à faire autour de leur propre trône, pour ne pas songer à relever les débris d'un trône voisin.

Madame de Vermondans, après avoir vainement employé différents moyens pour distraire son fils, l'engagea à s'en aller voir son oncle, en Suède, dans l'espoir que ce voyage calmerait l'agitation de son

esprit. C'était là un de ces remèdes salutaires, qui souvent échappent à la science, qui se révèlent à la tendresse ingénieuse. Rien de meilleur, rien de plus efficace que les voyages, dans certaines situations morales. L'homme qui, après avoir goûté les émotions de la vie active, se trouve tout à coup condamné à la stérilité des jours oisifs, éprouve une impatience fébrile. Au dedans de lui, il a comme un ressort impétueux, un ressort d'acier qu'il tente péniblement de comprimer.

Ses facultés intellectuelles et physiques, son imagination, ses sens aspirent à reprendre leur libre emploi. Si les forces dont il est doué, si la séve abondante qui l'anime, sont paralysées dans leur mouvement, ces forces lui pèsent comme un inutile fardeau. Bientôt, par l'effet des luttes intérieures qu'il a subies, des désirs incessants auxquels il ne peut donner l'essor, par le fait même de cette exubérance de vie qui, ne trouvant point à s'exercer au dehors, retombe de tout son poids sur elle-même, bientôt il tombe dans un état de maladive langueur, bientôt il se sent pris au sein par le noir démon de l'ennui. Pour échapper à sa rude étreinte, il lui faut l'air, l'espace. Il faut qu'il s'arrache au cercle étroit dans lequel il se trouve comme rivé à une chaîne qui lui serre les flancs, qu'il s'en aille au loin pour se soustraire aux chimères qui l'obsèdent, pour s'oublier lui-même. L'aspect d'une contrée étrangère, la variété des scènes et des tableaux qui tour à tour se dérouleront à ses yeux, tout ce qui attire forcément l'attention, tout ce qui occupe la pensée dans des pays nouveaux, les soins matériels, les incidents inattendus, les surprises du voyage et

plus que tout encore, la magique influence de la nature, relèveront peu à peu de son atonie cette âme malade.

Iréné éprouvait l'effet de ce remède moral. Si dans le cours de son voyage à travers l'Allemagne et dans les régions du Nord, il n'avait pas encore repris son jeune élan, son ardeur naturelle, du moins il se sentait plus maître de lui-même, il arrivait chez son oncle dans une heureuse disposition d'esprit.

Le lendemain en s'éveillant, il se plut à observer les délicates précautions qui avaient été prises pour lui rendre sa demeure aussi agréable que possible : les meubles en bois d'érable ou de bouleau, simples, mais reluisants de propreté, du linge d'une blancheur éclatante et parfumée par les plantes aromatiques avec lesquelles il avait été enfermé dans l'armoire, çà et là quelques gravures de choix, et sur le plancher un tapis en laine façonné par les mains de ses deux cousines.

De bonne heure, un domestique était venu sur la pointe du pied ouvrir le poêle en porcelaine qui montait comme une large colonne jusqu'au plafond, et y avait allumé une brassée de sapin résineux qui pétillait comme des fusées et répandait dans l'appartement une bonne odeur. De doubles fenêtres protégeaient encore cette chambre contre les rigueurs de la saison. Entre leurs châssis s'étendait une couche de flocons de laine blanche sur laquelle les mains des jeunes filles avaient posé des fleurs artificielles comme pour conserver dans la nudité de l'hiver la riante image du printemps. Ces fenêtres s'ouvraient sur une vaste campagne qui en été devait avoir un aspect charmant.

La maison de M. de Vermondans s'élevait sur un coteau couronné par une forêt de sapins. Devant sa façade principale s'étendait un jardin qui, par une pente légère, descendait jusqu'à un lac dont une bordure d'arbres encadrait et voilait les capricieux contours. A quelque distance, on apercevait les habitations rustiques, le clocher aigu du village d'Aland, et plus loin les tourbillons de fumée d'une usine qui appartenait à M. de Vermondans. En ce moment, la plaine, les bois couverts de neige, le lac glacé, ne présentaient qu'une teinte uniforme, mais il était aisé de deviner tout ce qu'il devait y avoir là de doux tableaux, dès que le soleil de mai faisait refleurir ces champs, animait ces forêts, colorait cette eau.

Iréné descendit dans la chambre de son oncle et le trouva assis dans son fauteuil, les jambes croisées l'une sur l'autre, fumant paresseusement une longue pipe.

M. de Vermondans était un de ces hommes qui ne se tourmentent point volontairement de ce que les poëtes appellent les misères de la vie, qui prennent patiemment le temps comme il vient et jouissent en paix de chaque bonne heure qu'il leur donne, sans s'inquiéter de celle qui sonnera plus tard.

Jeune, il avait comme son frère pris les armes pour la légitimité. Il avait juré une haine mortelle à la plèbe révolutionnaire, puis il avait fini par se faire, sur ce point comme sur plusieurs autres, des raisonnements qui, peu à peu, s'étaient convertis dans son esprit en une doctrine philosophique si tolérante qu'elle allait jusqu'à l'impassibilité. A l'instant où son neveu entra, il faisait un retour sur lui-même et se confir-

mait dans la sagesse de ses principes. « Oui, lui dit-il, comme s'il continuait un entretien commencé ; oui, mon ami, je me suis passionné comme toi dans une orageuse révolution. J'ai quitté le toit paternel, j'ai abandonné mon patrimoine pour suivre, en pays étranger, nos chers princes. J'ai combattu pour eux, j'ai même reçu pour leur sainte cause un coup de sabre sur le bras, qui, de temps à autre encore, me rappelle l'héroïsme de ma jeunesse par une sensation fort désagréable. Bientôt les folles prétentions de mes compagnons d'armes, les divisions de nos chefs calmèrent ma première ardeur ; je m'éloignai de ces cohortes de paladins où la raison était traitée de tiédeur, où l'on n'écoutait complaisamment que les fanfaronnades, où la ferme et saine volonté était sans cesse paralysée, tantôt par les manœuvres les plus fausses, tantôt par les ordres les plus contradictoires. Un fidèle serviteur réussit à sauver une partie de mes biens, et m'apporta, au péril de sa vie, vingt mille francs en or. Avec cette somme, je vins dans ce pays, sachant que tout y était à bon marché, et résolu à y acheter un petit coin de terre où je vivrais obscurément en attendant l'occasion de servir plus efficacement la cause à laquelle mon cœur était voué, et dont je me retirais, sans toutefois vouloir l'abandonner.

« A Stockholm, une de ces rencontres inattendues que nous attribuons au hasard, et que les gens pieux attribuent plus justement à la Providence, me fit faire connaissance avec un propriétaire de l'Angermanie, M. Guldberg, un brave et digne homme, si jamais il en fut. Je lui dois tout le bonheur que j'ai eu en ce monde, et je bénis sa mémoire, M. Guldberg, qui avait

découvert un minerai abondant dans ses domaines, voulait fonder une usine et cherchait quelqu'un pour l'aider dans cette entreprise. J'avais recueilli dans le cours de mes études quelques notions d'hydraulique et de mécanique, peu de chose, en vérité, mais la conversation étant un jour tombée sur ces questions, M. Guldberg, qui en savait encore moins, parut charmé de ce que je disais, et me demanda si je ne voudrais pas l'aider dans l'entreprise qu'il projetait. Sans y réfléchir plus qu'il n'avait réfléchi lui-même pour me faire son offre, j'acceptai. Je vins ici avec lui. Je dirigeai la construction et les premiers travaux de cette forge que tu vois flamboyer là-bas. Je ressemblais fort au professeur inexpérimenté qui apprend le matin la leçon qu'il doit donner dans la journée. Je fis plus d'un fâcheux essai, je commis plus d'une erreur; mais je parvins enfin à exploiter convenablement notre minerai, à mettre en mouvement nos machines. M. Guldberg, qui avait souffert patiemment, sans jamais s'en plaindre, les bévues dont je m'étais rendu coupable, se montra très-reconnaissant de mon succès et m'offrit généreusement une part dans les bénéfices d'une entreprise qui, dès son origine, s'annonçait sous les plus favorables auspices. De cette époque, date pour moi une série de dérogations que je considère comme autant de sages résolutions, et qui, pour beaucoup de gens, peut-être, seraient traitées comme des actes d'apostasie. Me voilà, moi, gentilhomme de France, honoré de je ne sais combien d'illustres quartiers, et engageant l'honneur de mon blason dans une entreprise industrielle : première dérogation. M. Guldberg a une fille unique qui est aimable, qui me plaît, qui

a la bonté de montrer quelque penchant pour moi, mais qui ne possède pas le moindre titre de noblesse, ni la moindre armoirie. Je l'épouse au grand déplaisir de ton père, soit dit en passant : seconde dérogation. Cette femme, qui fut sa vie durant, la vertu même, était protestante, et me demandait en grâce que si nous avions des filles elles fussent élevées dans sa religion. J'ai deux filles qui pratiquent le dogme de la réforme : troisième dérogation.

« L'aînée de ces filles a été demandée en mariage par un honnête jeune homme, fils du prêtre du chef-lieu, qui deviendra prêtre lui-même ou professeur dans un gymnase. J'ai vu que ma chère Alete avait confiance en lui. J'ai consenti à ses fiançailles avec un roturier et un schismatique : quatrième, cinquième dérogation. J'ai laissé passer, sans trop m'en émouvoir, la tempête révolutionnaire de France ; j'ai appris par les journaux que notre cher pays, le plus intelligent pays du monde, au dire de nos compatriotes, avait successivement adulé et maudit la sanglante tyrannie de Robespierre, puis les galanteries de Barras, puis le consulat et l'empire, et la restauration.

« Pendant que la fleur de lis remplaçait la cocarde tricolore, et que l'aimable peuple de Paris se précipitait autour du cheval blanc de Monsieur avec le même enthousiasme qu'il manifestait quelques années auparavant à l'aspect du fier coursier du héros de Wagram ou d'Iéna, moi je suis resté tranquillement ici, sans changer de cocarde, sans crier : A bas l'ogre de Corse ! fumant en paix ma pipe, surveillant les travaux de mon usine, souriant à mes filles, aux récoltes de mes champs, au soleil de Suède, qui n'a d'autre dé-

faut que d'être un peu trop rare. Voilà une nouvelle et terrible dérogation.

« De point en point, enfin, j'en suis venu, mon cher Iréné, à me faire un dogme à mon usage, un dogme que je n'ai appris dans aucun savant livre, car je lis peu, mais qui ne m'en paraît pas moins une fort bonne loi, car il me laisse la conscience très-calme et me rend aussi heureux qu'aucun être vivant puisse l'être dans cette vallée de larmes. Je crois donc, mon cher Iréné, que nous nous faisons très-bénévolement des monstres d'un certain nombre d'idées qui entrent dans notre esprit par les premières leçons de notre enfance et dont nous subissons le joug sans oser les soumettre à l'examen de notre raison. Je crois que, sans manquer à aucun vrai principe de morale, sans cesser d'être, en aucune façon, un très-digne et très-honnête homme, on peut fort bien briser quelques mailles de ce réseau d'enseignements traditionnels qu'un magister nous tisse à tant de deniers par heure, et qu'on nous jette sur la tête comme le capuchon que l'on place sur les yeux du faucon, pour l'empêcher de prendre son vol dans le libre espace. Je respecte toutes les croyances sincères, même celles que je regarde à présent comme des préjugés, et je demande qu'on respecte les miennes. Pour compléter ma profession de foi, je t'avouerai qu'un républicain, convaincu de la justesse de ses opinions, me paraît tout aussi raisonnable qu'un monarchiste dévoué, et qu'un quaker, un calviniste consciencieux me semblent aussi près du ciel qu'un catholique fervent. Quand ma pensée s'élève vers Dieu, je me le représente comme la source universelle du bien, et je me dis que le plus sûr moyen

de se rapprocher de lui, de mériter sa grâce, d'obtenir sa bénédiction, est de faire, dans le cercle plus ou moins large où l'on se trouve placé, autant de bien que l'on peut, selon ses forces et son intelligence. Je me dis que le pauvre ouvrier qui aide quelques instants au labeur de son voisin malade acquiert plus de mérite que le riche qui, d'une main glacée, jette sa pièce d'or dans le grenier de l'indigent. J'ai l'audace de penser qu'un roi qui, dans les splendeurs de sa cour, oublie les souffrances de son peuple, qu'un grand seigneur qui s'abandonne à toutes les jouissances de la fortune, sans entendre la misère, gémissant à la porte de son château, sont de grands coupables dont la Providence punira les méfaits, soit sur eux, soit sur leurs enfants et peut-être, comme le dit la Bible, jusqu'à la troisième et quatrième génération. »

Iréné, en écoutant silencieusement cette longue profession de foi, se demanda d'abord s'il devait essayer de la contredire. Les paroles de son oncle lui révélaient un de ces doctrinaires tenaces d'autant plus difficiles à ébranler dans leurs sophismes, que ces sophismes portent l'auréole d'une philosophie de cœur et l'armure brillante de plusieurs nobles sentiments. Cependant il lui parut que sa loyauté lui faisait un devoir d'exprimer aussi son opinion, et il répondit :

« Je comprends très-bien, mon cher oncle, l'enchaînement des circonstances par lesquelles vous avez été amené peu à peu à abdiquer les principes qui vous apparaissent comme des préjugés. J'immole moi-même, très-volontiers, sur l'autel des idées nouvelles, cette vanité nobiliaire qui se complaît dans la vénéra-

tion de quelques parchemins, et se fait une sorte de fétiche des écussons sculptés sur les murailles d'un vieux château. Je condamne, comme une sotte erreur, les airs de supériorité que des nobles arriérés affectent à l'égard du mérite issu des rangs du peuple. Si, aux yeux de mon père, votre mariage avec la fille de votre ami a eu le caractère d'une mésalliance, s'il l'a blâmé, pardonnez-lui. Songez que mon père est mort à une époque de lutte, de bouleversement, où chaque gentilhomme défendait, avec d'autant plus d'ardeur, ses prérogatives nobiliaires, qu'il les voyait attaquées par une passion frénétique et menacées d'un naufrage complet. Depuis ce temps, nous avons fait bien des progrès. Les barrières qui, jadis, divisaient la société en plusieurs castes, ont été abolies ; l'espace a été ouvert à quiconque pouvait y faire son chemin ; le peuple est entré dans les affaires du pays, dans les conseils du roi.

« La plupart des ministres de la restauration ont été choisis parmi de simples plébéiens. J'admets sur cette question tous les raisonnements déroulés sous tant de formes par les philosophes du dix-huitième siècle, et continués par les libéraux actuels. Là où je trouve le développement de l'intelligence, l'élévation du cœur, je ne m'informe point de la généalogie. Les qualités de l'âme, la grâce et la beauté me paraissent des signes de distinction marqués par le doigt de Dieu, qui en sait encore un peu plus que le docte d'Hozier. Cependant je ne puis oublier que cette race nobiliaire, si cruellement poursuivie il y a trente ans, si souvent encore outragée de nos jours, a fait la gloire, la force de la France. Une douloureuse réflexion m'a occupé

en voyant avec quelle ardeur incessante cette race déchue de son ancien pouvoir était attaquée. Je me suis dit bien des fois qu'en sapant les bases de l'édifice aristocratique, qu'en brisant la légitimité de la noblesse, on portait par là même une grave atteinte au principe de la légitimité de la monarchie. La révolution qui vient de s'accomplir ne m'a que trop fait voir la justesse de mes craintes. Cette révolution qui, par une sorte de conversion à d'anciennes croyances, choisit encore pour occuper le trône du malheureux roi qu'elle exila, un de ceux qui étaient le plus près du trône, n'est peut-être que le commencement d'une longue suite de violentes commotions où l'on verra s'engloutir, sous les déréglements d'un ambitieux orgueil, les sages principes et les saines institutions du passé. »

Cette conversation entre l'oncle et le neveu fut interrompue par le son des grelots d'un cheval qui amenait rapidement un traîneau à la porte de l'habitation.

« Voici sans doute venir mon futur gendre, dit M. de Vermondans, un autre philosophe qui, de même que toi, n'est pas, sur tous les points, de mon avis, mais un brave garçon qui, sous une apparence fort peu aristocratique, cache les meilleures qualités. »

Au bruit du traîneau, Alete était accourue sur le perron, et Ebba l'avait suivie. A l'aspect des deux sœurs, debout sur le seuil de la maison, comme une rose et comme un lis, le jeune homme se hâta de se dégager de l'épaisse fourrure qui l'enveloppait, sauta en bas du traîneau, et s'avança gaiement vers sa fiancée. Mais il avait compté sans une des capricieuses

boutades d'Alete, qui, au lieu de lui tendre la main comme de coutume, le regarda d'un air sévère, et lui dit :

« Monsieur, vous êtes donc incorrigible? Qu'est-ce que ce gilet boutonné de travers, et cette cravate dont les pointes ressemblent à deux ailes de corbeau déployées, et ce col de chemise qui vous monte jusqu'aux oreilles? Est-ce là le fruit des leçons de toilette que je vous ai si souvent données? Je vous avais recommandé aussi d'apporter quelque soin à votre chevelure, et voilà que vos cheveux tombent encore sur vos joues comme deux écheveaux de lin en désordre! Vous ne savez donc pas que nous avons ici un cousin de Paris, un beau et élégant cousin qui va vous prendre pour un Goth, ou Dieu sait pour quoi. »

Le pauvre jeune homme, stupéfait de cet accueil, baissait la tête en portant machinalement la main à son gilet, à sa cravate et n'osait faire un pas de plus vers sa rigoureuse fiancée.

« Alete, Alete, dit Ebba d'une voix suppliante, comment peux-tu être si cruelle? »

Alete, satisfaite sans doute de l'air de respectueuse soumission avec lequel ses reproches avaient été reçus, sauta au cou de son fiancé, en s'écriant.

« Mais je l'aime de tout mon cœur, ce cher Éric. Si parfois je prends avec lui mes grands airs, c'est pour lui rappeler qu'il m'a lui-même, dans une superbe épître, nommée sa belle souveraine. N'est-ce pas, Éric, » ajouta-t-elle en se penchant vers lui comme un enfant câlin, « n'est-ce pas que tu ne m'en veux point de mes petites méchancetés? A présent, vois-tu, j'use encore envers toi de mon dernier reste de li-

berté ; quand nous serons mariés, je serai un modèle d'obéissance. »

Déjà la bonne figure d'Éric s'était épanouie, et il baisait avec amour la petite main posée dans la sienne.

Alete, qui semblait ne rien tant craindre que les manifestations sentimentales, le conduisit dans la chambre où l'oncle et le neveu venaient de faire leur joûte politique, et s'arrêtant devant Iréné : « Mon cousin, lui dit-elle, je vous présente M. Éric Guldberg, docteur de l'université d'Upsal, savant helléniste, qui de sa vie n'a lu une ligne du *Journal des Modes*, qui ne se doute pas de la différence qu'il peut y avoir entre un bon et un mauvais tailleur, qui serait fort embarrassé de tenir un fleuret ou de figurer dans une contredanse, mais qui n'en est pas moins le plus excellent garçon du monde et le très-honoré fiancé de votre cousine. »

A cette singulière forme de présentation, une légère rougeur passa sur le visage du jeune docteur. Un serrement de main, une parole affectueuse d'Iréné mirent fin à son embarras.

« Drôle de fille ! » dit M. de Vermondans, en suivant du regard Alete qui déjà courait à la cuisine pour surveiller les apprêts du dîner. « Ne voilà-t-il pas une étrange façon d'annoncer son fiancé à son cousin ? Mais elle ne peut rien faire comme les autres. Asseyez-vous, mon cher Éric, et contez-moi pourquoi nous ne vous avons pas vu depuis trois jours. Nous commencions à être en peine de vous, et sans avouer son inquiétude, Alete avait souvent les yeux tournés vers la fenêtre. Si vous n'étiez pas venu aujourd'hui, j'allais envoyer demander de vos nouvelles.

— Mon père a été un peu souffrant, » répondit Éric en approchant du poêle ses mains rougies par le froid. « J'ai dû rester près de lui pour l'aider dans l'exercice de ses fonctions et le distraire par quelques lectures. Ce matin, comme je pensais que monsieur.... monsieur....

— Dites votre cousin, » s'écria amicalement Iréné.

« Mon cousin, » reprit avec plus d'aisance le timide Éric, « je n'ai pas voulu tarder plus longtemps à venir, et mon père a eu la bonté de ne pas me retenir. »

A mesure que l'étudiant d'Upsal prononçait ces simples paroles, Iréné l'observait et découvrait dans sa physionomie une telle expression d'honnêteté, et dans ses yeux bleus et clairs un tel caractère d'intelligence, qu'il se sentit aussitôt attiré vers lui par une véritable sympathie.

« Je vous remercie, lui dit-il, d'avoir pensé à moi sans me connaître. J'espère que quand vous me connaîtrez, vous m'accorderez une part de l'affection que vous avez donnée à ma famille. Pour moi, je suis tout disposé à vous aimer comme un bon cousin.

— Ah ! s'écria Éric en se relevant subitement et en attachant sur Iréné un regard où rayonnait la joie, que je vous sais gré des paroles que vous venez de prononcer ! J'avais peur, je vous l'avouerai, de trouver en vous un de ces légers et insouciants hommes du monde, tels qu'on nous représente ordinairement les Parisiens, et je vois que vous êtes le digne neveu de celui auquel je m'honorerai de donner le nom de père.

— Messieurs, » dit Alete, qui du seuil de la porte assistait avec un aimable sourire à cet échange de sentiments, « vous plairait-il de venir dîner ?

— A-t-on trouvé du caviar? » demanda M. de Vermondans.

« Sans doute, et du meilleur.

— En ce cas, nous pouvons donner à notre Parisien un spécimen complet des préliminaires de raffinements de notre gastronomie.

— Tu sauras, mon cher Iréné, » ajouta-t-il en conduisant son neveu près d'une petite table placée dans un coin de la salle à manger, « que nous ne commençons pas nos dîners comme dans les autres contrées. Nos bons ancêtres ont sans doute découvert que, dans ces régions septentrionales, les parois de l'estomac, contractées par le froid, avaient d'abord besoin d'être ravivées par quelque spiritueux, et d'âge en âge cette estimable invention s'est perpétuée dans toutes les provinces. Nous prendrons donc d'abord un petit verre de cette vieille eau-de-vie, une tartine de ce frais caviar, quelques anchois, voire même une tranche ou deux de jambon; après quoi, nous nous asseyons à la vraie table du festin, où le potage, auquel vous accordez le premier rang, n'apparaît que comme une œuvre de second ordre, après plusieurs compositions culinaires. »

Ainsi fut fait, au grand amusement d'Iréné, qui eût volontiers pris pour le dîner même ce qui n'en était qu'une préface copieuse.

Lorsque ensuite il se fut assis à table, Alete entreprit de lui faire faire, à sa manière, un cours de gastronomie nationale.

« Que pensez-vous, lui dit-elle, de ces petits poissons que mon père vient de vous servir?

— Ils sont fort bons, répondit Iréné; ils ressemblent aux éperlans.

—Qu'appelez-vous des éperlans? Sans doute quelque fade produit de vos pauvres rivières. Sachez, monsieur, que ce sont des strömmings, ce qu'il y a de plus fin et de plus délicat dans nos beaux fleuves du Nord. Et cet autre poisson qui brille comme une lame d'or sur son assiette de porcelaine, vous seriez peut-être bien embarrassé de lui donner son vrai nom. C'est une pièce tout entière de saumon, pêchée par une main habile et fumée avec un soin particulier. Près de vous est une langue de renne préparée par un Lapon qui n'a pas son pareil dans cette utile industrie. Quant à cette bête superbe qui vous regarde encore d'un air fixe, bien qu'elle ait cessé de vivre depuis deux jours, vous êtes dans le cas de croire que c'est quelque chapon de basse-cour engraissé par une cuisinière. Pas du tout, c'est un bel et bon coq de bruyère, l'honneur de nos forêts. Les deux volatiles couchés sur le flanc ne sont pas deux de vos grives vulgaires, ce sont deux gelinottes succulentes. Je ne vous parle pas de ce jambon de sanglier, qui pourtant serait digne de figurer sur la table d'un roi, ni de ces légumes qui, au dire des étrangers, n'ont nulle part la même saveur que dans notre chère Suède, ni de ces petites baies cueillies l'automne dernier sur nos collines. Mais faites un peu attention à ce pain que vous brisez d'un air insouciant du bout du doigt. Ce n'est pas ce pain lourd et épais des autres contrées. C'est notre knäckbröd, mince et léger comme une feuille de papier, croustillant comme un gâteau, blanc comme la plus pure farine de froment.

—Est-ce fini? dit M. Vermondans, et ne pourrais-tu, pour accompagner dignement tant de choses exquises,

nous faire apporter une bouteille de vin de Bordeaux?

— Encore une erreur, reprit Alete, comme si cette bière préparée avec l'orge le mieux choisie, le houblon le plus parfumé, cette bière jaune comme l'ambre de la Baltique, et fraîche comme l'eau des sources, ne valait pas mieux que cette grossière liqueur rouge que vous faites venir de si loin !

— Je suis de votre avis, dit Iréné, qui voulait à son tour plaisanter la jeune fille. Il me semble que quand on a le bonheur d'être assis en face de ces richesses du Nord, ce serait une profanation que d'y introduire une denrée étrangère. Cette bière est d'ailleurs d'un goût si exquis, que si l'on en avait une pareille en France, il est probable que les propriétaires du Médoc et du clos Vougeot arracheraient leurs ceps de vignes pour les remplacer par des sillons d'orge et des perches à houblon.

— Vous vous moquez de moi, mon cher cousin, reprit Alete, mais prenez-y garde!

— Peste! dit M. de Vermondans, il serait bien présomptueux celui qui, te connaissant, oserait exciter ton intarissable babil. Je ne pense pas qu'Iréné, qui a pourtant fait ses preuves de courage, puisse de gaieté de cœur affronter un tel danger.

— Deux officiers du roi contre une pauvre campagnarde ! s'écria gaiement Alete, la partie n'est plus égale, je vais chercher votre vin de Bordeaux. »

Mal en prit à Alete d'abandonner ainsi la place. Car dès qu'elle fut sortie, l'entretien dont elle avait gaiement pris la direction retomba sur des questions qui l'obligeaient au silence, chose fort désagréable pour elle

Iréné gémissait du débordement des idées démocratiques, de l'ébranlement de la chute des institutions aristocratriques, de l'autorité du droit divin, qu'il considérait, dans un chevaleresque enthousiasme, comme la première base de l'ordre social.

« Ah! reprit Éric, d'un ton de voix qui semblait émue par une tendre pensée, cette sainte autorité se relèverait des vagues populaires qui menacent de l'engloutir, elle sortirait claire et brillante comme notre étoile polaire des nuages qui l'entourent, elle subsisterait dans toute sa force, si elle était exercée par des hommes qui comprissent les pieux devoirs qu'elle leur impose. Tout ce qui se rattache à cette loi primitive, à cette noble image du gouvernement de la famille, subsisterait encore, si chaque membre de la grande famille sociale voulait apprécier, à un juste point de vue, les conditions de son état, et en suivre chrétiennement les conséquences. Tout, pour moi, dans la pacifique et bienfaisante situation d'un État, repose sur un mot ; cet unique, ce grand mot évangélique, que je voudrais voir inscrire sur le fronton des palais et sur la porte des chaumières : Charité ! charité !

« Charité, c'est-à-dire, amour et compassion, les deux expressions en lesquelles se résument les joies et les misères de la vie humaine, les deux sentiments qui doivent la remplir, les deux vertus qui l'ennoblissent et la consolent. Que le riche soit charitable envers le serviteur qu'il assujettit à ses volontés, envers l'ouvrier qu'il emploie, envers le pauvre qui lui tend la main. Qu'il se dise chaque jour en s'éveillant, chaque soir en s'endormant, que plus la Providence l'a fait puis-

sant, plus elle lui impose par là même l'obligation d'aider, de protéger ceux qui l'entourent! Que le pauvre à son tour soit charitable envers le riche! Qu'il sache que nulle muraille de marbre, nul plafond doré ne peuvent mettre un prince à l'abri des anxiétés mortelles, que la douleur humaine pénètre sous le manteau de pourpre comme sous le haillon, et que, bien des fois, le grand seigneur, assis au sein de ses richesses, en face d'une table splendide, s'est surpris à envier l'humble toit et l'obscur repos de son charbonnier.

« Si jamais, poursuivit Éric avec un accent d'enthousiasme, je suis appelé à prêcher en chaire la parole de Dieu, c'est surtout sur ce texte que j'aimerais à composer mes sermons. Charité! Charité! Par charité, je n'entends point la banale habitude d'une main qui, par une sorte de mouvement instinctif, laisse, en passant, tomber une aumône dans la sébile de l'aveugle, ni même la louable action d'une élégante dame qui, à certaines heures, se dit qu'elle sortira de son salon parfumé pour gravir les rudes escaliers d'une mansarde. Les vraies charités ne consistent pas tant dans les secours matériels que dans les dons du cœur, et tout individu, si faible qu'il soit, peut faire un précieux acte de charité. Apporter un légitime témoignage d'estime à un pauvre être calomnié, charité. Raviver un doux espoir dans une imagination surprise par le malheur, torturée par le doute, charité. Soulager, par une affectueuse parole, une âme trompée qui gémit de ses déceptions, charité. Être doux, être bon envers quiconque s'approche de vous, indulgent envers celui que le prestige de la fortune aveugle,

affectueux et prévenant envers celui dont elle trahit l'effort, ouvrir avec sympathie son cœur à toutes les plaintes, à toutes les maladies, à toutes les erreurs humaines, et il n'y a pas de jour où l'on ne puisse accomplir ainsi les meilleurs actes de charité. Faire la charité, c'est faire le bien. Un de vos illustres écrivains, Bernardin de Saint-Pierre, a dit : « Si chacun s'occu« pait de mettre l'ordre dans sa maison, l'ordre serait « dans l'État. » Disons, nous aussi, que si chacun faisait autant de bien qu'il peut autour de lui, le bien général serait assuré.

— Cher, cher Éric, » dit Alete attendrie en lui serrant vivement la main. Puis, comme si la joyeuse jeune fille se fût reproché ce mouvement de sensibilité, elle se hâta d'ajouter avec un malin sourire : « En vérité, vous n'avez pas besoin de monter en chaire pour prêcher d'une façon très-édifiante. Vous nous traitez déjà comme vos futurs paroissiens, et vous faites le même honneur à notre cousin. Puisque vous êtes en si bonne voie, vous pourriez compléter son éducation. Cette belle France, dont on loue tant l'esprit et le savoir, montre, à ce que l'on m'a dit, un superbe dédain envers la science des autres contrées. Je suis sûre que mon honorable cousin a fort peu étudié l'histoire de Suède, cette magnifique histoire qui remonte, par ses royales généalogies jusqu'au déluge. Vous pourriez, Éric, la lui enseigner. Ma savante sœur Ebba pourrait en même temps lui enseigner la langue suédoise, la plus belle, la plus harmonieuse langue du monde, et sans doute la plus ancienne, puisqu'il y a des savants qui prétendent que c'était la langue que notre père Adam parlait dans le paradis

terrestre. Quant à moi, comme je veux aussi remplir ma tâche, je guiderai mon cousin dans l'étude de l'histoire naturelle des gelinottes, des coqs de bruyère qui peuplent nos forêts, et des plantes aromatiques qui croissent sur nos collines.

— Vous croyez plaisanter, répondit Iréné, et moi je prends au sérieux votre proposition.

— Bah ! bah ! s'écria M. de Vermondans, il ferait beau voir un capitaine de lanciers se soumettre à des pédagogues comme un enfant, s'appliquer à des thèmes et à des versions comme un collégien.

— Pardon, cher oncle, reprit Iréné, ce que je connais de pire au monde est d'être inoccupé. Puisque les événements me condamnent à l'oisiveté, je voudrais, s'il se peut, employer utilement mes loisirs. Je serai très-reconnaissant envers Éric, envers mes deux aimables cousines, si tous trois veulent bien concourir à me donner l'instruction qui me manque. Je serai charmé d'étudier l'histoire de Suède, et cette langue, parlée par les personnes que j'aime le mieux au monde, et les productions de ce sol dont Alete doit être l'éloquent Buffon.

— Soit, » dit M. de Vermondans qui, avec son éclectisme en matière politique, conservait, par une de ces contradictions d'esprit assez fréquentes, des idées fort arrêtées sur certains points. « Soit. De mon temps, il ne nous venait point de pareilles fantaisies. Plus d'un émigré a passé dix ans de sa vie en pays étranger, sans se soucier d'en apprendre l'idiome. Les jeunes gens de nos jours ne ressemblent plus à ceux d'autrefois. Le monde, que j'ai connu jadis si gai, si insoucieux, si charmant dans sa légère insouciance et sa galanterie

chevaleresque, me fait à présent l'effet d'une immense école. Son atmosphère, jadis imprégnée de parfums, est maintenant remplie de je ne sais quelle odeur nauséabonde de livres poudreux ou de journaux humides. On ne rencontre que des gens possédés de la manie d'apprendre ou de la rage d'enseigner. Où en viendrons-nous, si nous nous laissons aller ainsi à ce sot orgueil de pédant, à ce misérable besoin de vouloir tout analyser? Pour peu que nous continuions, le bon Dieu sera tenu en conscience de nous créer un nouveau monde, afin d'occuper la sublime intelligence des naturalistes, des physiciens qui, ce me semble, doivent avoir bientôt assez scruté et mesuré celui-ci.

« Là ! là ! mademoiselle la savante, » ajouta le vieillard, en voyant Ebba sourire à ces paroles ; » je n'ignore pas qu'en ce moment j'ai l'air d'un hérétique. Vous avez mis votre joie à lire une quantité de livres ; mais je vous pardonne à vous, car vous ne vous pavanez point de ce que vous avez appris.

« Vous n'êtes point de ces précieuses ridicules, comme j'ai eu le malheur d'en rencontrer quelquefois, qui, dès qu'on les aborde, vous lancent à la tête, comme une bombe, le nom d'un poëte ; puis, pour montrer la richesse de leur arsenal, en tirent aussitôt une cartouche philosophique ou une armure d'algèbre.

« Que le Seigneur me garde de ces femmes qui oublient les grâces naturelles de leur sexe en de tels exercices ! Qu'il me garde aussi de tous ces lauréats d'école qui ne peuvent voir un des phénomènes de la nature sans s'écrier aussitôt, avec une stupide satisfaction : Je connais la cause de ce phénomène !

« Voyez un peu le doux plaisir que l'on me procure, si, lorsque je regarde un beau coucher de soleil, un bachelier tout frais émoulu vient me dire :

« Monsieur, voulez-vous que je vous explique de « combien de nuances diverses se composent ces cou- « leurs qui frappent vos regards, et avec quelle rapi- « dité leur lumière arrive jusqu'à vous ? » Au nom du ciel, qu'on me laisse jouir en paix des dons de la Providence, admirer son œuvre dans la naïveté de mon cœur, sans m'inquiéter de découvrir par quelle opération de géomètre, Dieu a réglé les contours du globe, et sur quelle palette il a, comme un peintre, broyé ses couleurs.

— Vous exprimez là, reprit Éric, un sentiment pieux et respectable qui, pourtant, permettez-moi de le dire, ne peut pas être pris d'une manière absolue. Nous ne devons point oublier que le plus beau don que Dieu ait fait à l'homme est celui de l'intelligence. et qu'un de nos premiers devoirs est de chercher à développer cette intelligence par toutes les facultés, par tous les moyens d'application qu'il a mis en nous.

— Bien ! si vous étiez sûrs de ne pas vous égarer dans vos tentatives ; si vous aviez, comme Tobie, un ange pour vous conduire dans le voyage aventureux que vous entreprenez. Mais dans quel dérèglement d'orgueil l'homme n'est-il pas tombé, depuis le fabuleux Prométhée, qui voulut dérober le feu du ciel, jusqu'aux très-authentiques philosophes du dix-huitième siècle, qui éteignirent ce feu céleste dans les fumées de leurs raisons ! Montrez-moi que ce que vous appelez fièrement la science humaine a, sur

quelque point que ce soit, purifié, ennobli le sentiment moral, et je m'incline avec vous devant vos rhéteurs et vos écrivains. Mais de quelque côté que je me tourne, je ne vois que vaines puérilités, inutiles labeurs, hypothèses douteuses, outrecuidance, mensonge. J'admets encore que vous comptiez dans ce fatras de livres qui remplissent les rayons de vos bibliothèques un bon nombre d'œuvres innocentes ou instructives. Eh bien! ces œuvres mêmes prouvent votre impuissance.

« De quelque façon que vous vous y preniez, vous ne parviendrez pas à développer également vos diverses facultés intellectuelles. Pour donner un plus large essor à l'une d'elles, vous réprimez celui des autres. En donnant à votre raison le rude aliment de vos argumentations d'école, vous oubliez les besoins de votre imagination. En éclairant l'esprit, vous laissez le cœur dans l'ombre. Vous vous applaudissez de trouver une solution à quelque problème dont on a longtemps cherché le dernier mot. Vos journaux scientifiques font là-dessus de nombreuses dissertations; vos académies décernent à l'auteur de cette précieuse découverte des couronnes et des médailles. Personne ne songe que chacune de ces solutions brise un des anneaux de cette merveilleuse chaîne de symboles charmants, de croyances naïves, qui jadis animaient, vivifiaient le peuple. Enlever le merveilleux à un peuple, c'est lui enlever la poésie, les émotions du cœur, les délicieuses féeries de l'imagination.

« Les anciens étaient moins savants que nous et plus sages. Ils n'expliquaient point les phénomènes de la

nature, ils les peignaient par une image gracieuse ou imposante. L'arc-en ciel, réduit dans nos colléges à une composition matérielle, était l'écharpe d'Iris ; les Heures au pas léger couraient devant le char de la Nuit ; l'Aurore aux doigts de rose ouvrait l'horizon au char du Soleil. Quand la foudre grondait, c'était Jupiter qui faisait entendre sa grande voix aux mortels attentifs. Quand les montagnes volcaniques tremblaient, c'étaient les vieux Titans qui se retournaient sous leur amas de rocs dans l'éternelle douleur de leur expiation. Le moyen âge, plus naïf encore, plus crédule et plus poétique, avait peuplé les airs, les champs, les bois, les eaux d'une foule d'êtres mystérieux qui parlaient aux sens et à la pensée, qui éveillaient dans l'âme de l'homme un doux sentiment de foi ou une crainte salutaire.

« Maintenant, grâce à votre superbe raison, nous avons banni comme de folles chimères toutes ces créations de nos bons aïeux. Maintenant nous savons qu'il n'y a plus d'autre voix dans l'air que celle du vent et de la tempête, plus d'autres êtres dans les bois que les animaux dont on nous a minutieusement décrit la structure, plus de fées dans les vertes prairies, ni de génies invisibles attachés d'âge en âge au foyer de famille. L'homme appuyé sur sa raison aurait honte de se laisser émouvoir par un conte de revenants, il n'y a plus pour lui de terreurs superstitieuses, et je vois venir le jour où il n'y aura même plus de croquemitaine pour les enfants. Qu'avons-nous gagné à nous dépouiller de ce réseau de fictions si riantes ou si sérieuses, qui, à chaque instant, donnaient un grave ou léger essor à notre imagination ?

En sommes-nous plus heureux, plus forts et meilleurs? Hélas! quant à moi, dussé-je passer pour un esprit fort arriéré, j'avouerai que je regrette ces temps de crédulité candide où chaque forêt sombre avait ses contes, chaque village sa tradition, chaque chapelle sa légende. Une des causes de mon affection pour ce peuple de Suède, au milieu duquel j'ai trouvé un paisible asile, c'est qu'il n'a point encore sacrifié aux belles leçons des temps modernes son ancienne poésie, c'est que dans la plupart des habitations champêtres de ce pays, il existe un grand nombre de chants populaires, de croyances traditionnelles, de coutumes domestiques qui rappellent les jours poétiques du moyen âge. N'est-il pas vrai, Ebba? tu en sais quelque chose, car tu partages, à cet égard, mes prédilections, et je t'ai vue plus d'une fois recueillir avec avidité les récits des bonnes vieilles femmes d'Aland.

— Oui, mon père, » dit Ebba qui avait écouté avec une vive sympathie cette longue dissertation du vieillard, tandis qu'Éric et Iréné en acceptaient avec une modeste déférence le côté paradoxal.

« En me donnant ma leçon de langue suédoise, dit Iréné, serez-vous assez bonne pour y joindre quelques-uns des récits qui m'intéressent aussi, je vous assure?

— Si vous le voulez, » répondit Ebba, qui chaque fois qu'on lui adressait la parole, semblait surmonter avec peine sa timidité.

« Eh bien! mon cher neveu, dit M. de Vermondans, avec Éric d'un côté, Ebba de l'autre, et la science pratique d'Alete, il me semble que tu es

en mesure de faire un utile emploi de ton temps. Quant à moi, je ne puis t'offrir que quelques parties de chasse à l'ours, à l'élan, au renne sauvage. C'est un peu rude, et je ne pourrai t'y suivre ; mais je te donnerai pour guide un de mes gens qui déterre le gibier comme un fin limier et le poursuit comme un lion.

— A merveille, mon oncle ! Après une offre si attrayante, je n'ai plus qu'une crainte, c'est d'oublier, au milieu de tant de distractions, mon pays, mon régiment, et de devenir infidèle à mon roi. »

II

Si Iréné n'eût point gaiement accepté le projet d'employer ses loisirs à l'étude, la rigoureuse saison dans laquelle il était entré en Suède lui en eût en quelque sorte fait une obligation. Aux jours de ciel clair, de froid sec, qui dans le cours des longs hivers égayent, animent parfois les habitants du Nord, succédèrent les jours de nuages et d'ouragans. D'épais tourbillons de neige flottaient dans l'air, couvraient les sentiers, s'amoncelaient sur le seuil des habitations. De toutes parts l'horizon voilé, le ciel noir semblaient se resserrer autour de chaque demeure, comme une ceinture de fer. A quelques pas de distance, on ne distinguait plus une colline, une tige d'arbre. Tout était comme noyé et englouti dans un océan brumeux, dans ces mobiles colonnes de neige impétueuses et irrésistibles comme les trombes de sable du désert. Vers midi, une légère teinte de pourpre pareille à un crépuscule mourant brillait dans le sombre espace, un pâle rayon de soleil projetait à travers les nuages une lueur in-

certaine, puis bientôt tout retombait dans l'obscurité. On eût dit que le dieu du jour se retirait fatigué des régions qu'il essayait en vain de reconquérir. Nulle part le dogme symbolique de la lutte des ténèbres et de la lumière ne se manifeste en traits plus caractéristiques que dans la mythologie scandinave, et nulle part il n'apparaît physiquement sous un image plus nette que dans les contrées dévouées pendant des siècles à cette mythologie. En été, le soleil règne en souverain unique sur la nature du Nord, sans cesse il l'éclaire de sa couronne de feu, sans cesse il la garde comme un maître jaloux. S'il s'incline à l'horizon, si son disque enflammé disparaît derrière les cimes empourprées des montagnes, il n'abandonne que pour un instant ces régions polaires, il y laisse en se retirant une clarté semblable à celle de l'aube matinale, et bientôt il reparaît dans sa splendeur sans tache.

Mais, en hiver, la nuit le chasse des régions animées, la nuit à son tour occupe le ciel boréal avec son sinistre cortége. De ses ailes noires elle enveloppe l'espace, et de son sein s'échappent la glace et la tempête. Parfois, pendant des semaines entières, l'orage est tel que l'on ne peut sans danger se hasarder en pleine campagne, et que la nécessité cruelle peut seule obliger le paysan à se mettre en route, soit pour s'en aller vendre quelques denrées à la ville voisine, soit pour gagner quelques skellings en conduisant un voyageur intrépide, ou pour jeter ses filets dans le fleuve, dans le golfe qui lui donnent une de ses ressources essentielles. La plupart du temps, les pauvres habitants du Nord, enfermés dans leur demeure par des

amas de neige, isolés de leurs plus proches voisins, passent les longs jours d'hiver autour de leur foyer ; les hommes réparent les harnais de leurs chevaux, les ferrements de leurs voitures, car dans ces contrées où les habitations se trouvent disséminées à de longues distances l'une de l'autre, il faut que chaque famille pourvoie elle-même à ses besoins journaliers, que chaque paysan soit à la fois quelque peu charron, sellier et charpentier. Les femmes tournent leur rouet ou tissent diverses étoffes. Dans plusieurs provinces, surtout dans celle ou l'oncle d'Iréné s'était établi, il existe une industrie qui depuis une vingtaine d'années a pris de larges développements. Chaque maison rustique est comme un atelier complet où l'on tisse le lin. Il en sort des toiles d'une blancheur, d'une finesse pareilles à celles des plus belles toiles de Hollande. L'œuvre manufacturière commence après la moisson. Aux premières soirées d'automne, les femmes, les jeunes filles du village se réunissent tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre avec leur quenouille ou leur faisceau de lin ; elles se placent en cercle autour de l'âtre pétillant. C'est une charmante chose à voir que cette assemblée d'ouvrières poursuivant en conscience la tâche qu'elles se sont prescrite, tout en riant, en causant, et quelquefois en prêtant, sans avoir l'air de les entendre, une oreille complaisante aux doux propos des jeunes voisins que l'amour attire de leur côté.

Souvent alors la respectable aïeule, dont les doigts roidis par l'âge, ne peuvent plus tirer le fil menu de la quenouille ou faire courir la navette, impose le silence à la troupe folâtre, en lui racontant une des

mystérieuses histoires du temps passé. Souvent aussi une des ouvrières entonne, d'une voix fraîche, une des naïves mélodies du pays, dont ses compagnes répètent en cœur le refrain. Après quelques heures de travail, un jeune homme se lève tout à coup et donne un joyeux signal. Aussitôt, les chaises et les rouets sont enlevés. L'atelier industrieux se transforme en salle de bal. A défaut d'orchestre, un des assistants marque la mesure de la danse, par les modulations d'un chant traditionnel. Jeunes gens et jeunes filles se prennent par la main et forment ensemble une de ces rondes champêtres, élément de l'art chorégraphique. Puis on se quitte en se donnant rendez-vous pour le lendemain, à un autre foyer, avec la même perspective de travail et de distraction. Toutes les ouvrières regagnent leur demeure, celles-ci, en énumérant avec gaieté les épisodes de la soirée, celles-là silencieuses, recueillies, songeant à un regard suppliant qui a rencontré le leur, à un serrement de main furtif qui leur a fait monter le sang au visage. Car plus d'une tendre liaison se forme dans ces heureuses soirées, et plus d'une jeune fille qui y arrive en automme le cœur libre, en sort au printemps avec l'anneau de fiancée.

Quand le temps était beau, Ebba s'en allait quelquefois solitairement, par le sentier de la vallée, assister à ces réunions. Tout le monde se levait devant elle, avec un sentiment de respect et d'affection, car elle était bonne pour le pauvre.

Les jeunes gens se retiraient à l'écart en silence, la mère de famille avançait pour elle près du foyer sa plus belle chaise. Mais les petits enfants, à qui elle

apportait toujours des fruits ou des gâteaux, sautaient et criaient autour d'elle ; et les vieilles conteuses du village se réjouissaient aussi de son arrivée, car personne ne les interrogeait avec plus de bienveillance qu'elle et n'écoutait avec plus d'attention leurs légendes populaires. Sa taille frêle, ses formes gracieuses, son pâle et mélancolique visage, formaient un singulier contraste avec la physionomie de ceux qui l'entouraient. A la voir immobile et muette au milieu de ce cercle de joyeuses jeunes filles et de robustes jeunes gens, on eût dit une de ces jeunes créatures surnaturelles, une de ces féeriques habitantes des bois ou des eaux dont elle aimait à entendre raconter la tradition. Elle entrait sans faire de bruit, elle se retirait de même; ses pieds légers semblaient ne pas toucher le sol, elle glissait et disparaissait comme un être aérien, laissant à tous ceux qu'elle venait de visiter une impression indéfinissable, et réveillant dans l'esprit de quelques-uns le vague souvenir d'une idée superstitieuse.

Un soir qu'elle venait de s'éloigner, une femme qui n'avait cessé de la regarder dit en soupirant : « La bonne chère demoiselle ! Comme elle a l'air faible et malade !

— Oui, répondit à voix basse une de ses voisines, on croirait qu'elle a été à la danse des elfes.

— Qu'est-ce que la danse des elfes ? demanda un jeune homme. J'ai déjà vu bien des danses, et je ne connais pas encore celle-là !

— Que Dieu vous garde de la connaître, reprit celle à qui s'adressait cette question. Les elfes sont des êtres merveilleux qui viennent on ne sait d'où, qui vivent on ne sait comment, dans les gorges des montagnes,

dans les bois. Probablement ils descendent d'une race humaine condamnée par le ciel, pour quelque grande faute, à rester sur la terre, privée de toutes nos joies et de toutes nos espérances. Ils n'entrent point dans nos villes et ne se mêlent point à notre société ; mais lorsqu'ils aperçoivent un passant solitaire, ils cherchent à l'attirer à eux, et ils exercent sur lui un pouvoir funeste.

« Vous avez vu quelquefois ces grands cercles d'herbe foulée dans les prairies. Ce sont les elfes qui tracent ces cercles en dansant par les belles nuits de l'été au clair de la lune. Malheur alors au voyageur, malheur à la jeune fille attardée qui en ce moment passe par hasard près d'eux. Les elfes l'appellent à se joindre à leur danse, l'entraînent quelquefois de force, et dans les veines de celui qui y est entré, coule un poison secret qui le fera languir, qui le fera mourir. J'ai peur, je vous le dis, que la bonne charitable Ebba n'ait été surprise ainsi quelque soir par ces êtres maudits, car elle a la pâleur du visage et la langueur du regard de ceux qui portent dans leur sein le philtre des elfes. »

Assise, dès le matin, dans la chambre de son père, Ebba remplissait la tâche qui avait été proposée en riant et que son cousin avait prise au sérieux. Elle enseignait à Iréné les éléments de cette belle langue suédoise qui, de l'islandais dont elle dérive, remonte jusqu'aux langues antiques de l'Inde, berceau des fortes peuplades gothiques. « Il est doux, dit Byron, d'apprendre une langue étrangère par les yeux et les lèvres d'une femme. » Iréné goûtait la douceur de cet enseignement.

Sans être ce qu'on est convenu d'appeler une nature poétique, il se sentait agréablement ému par la poésie de sa situation, par cette belle jeune fille qui d'une voix suave lui donnait ses leçons, qui avec un affectueux sourire, stimulait son zèle ou le réprimandait de ses erreurs d'écolier novice. De cet enseignement philologique, une question accidentelle, une citation, un mot la ramenait aisément à son domaine favori, à la mythologie du Nord.

Elle avait, dès sa première jeunesse, étudié ce dogme curieux des anciens Scandinaves, singulier assemblage de symboles terribles, d'images riantes empruntées aux régions fleuries de l'Orient, et de sombres conceptions enfantées sous les nuages du Nord.

Non-seulement elle en connaissait tous les détails, mais elle vivait, en quelque sorte, dans le souvenir de ces traditions héroïques et religieuses, chantées en termes solennels dans les dithyrambes de l'Edda, et racontées à chaque page dans les sagas d'Islande. Bien qu'elle eût le cœur très-chrétien, elle se surprenait à tout instant à parler, comme une petite païenne, du bienfaisant Balder, de Loki, l'esprit du mal, et de Freya, dont les larmes d'or forment l'ambre de la Baltique. Pour elle, le monde était encore peuplé de tous ces êtres mythiques auxquels les naïves croyances du Nord avaient donné la vie, et elle appliquait les fables des anciens siècles aux phénomènes de la nature. Si la foudre grondait, c'était le dieu Thor, armé de son puissant marteau, qui se promenait sur son char d'airain; si le ciel était pur et brillant, c'étaient les Alfes lumineux qui éclairaient l'horizon.

Dans ce panthéisme de la mythologie scandinave,

moins gracieux, moins séduisant, mais non moins étendu que celui de la mythologie grecque, tout ce qu'elle voyait et tout ce qu'elle entendait avait pour elle un caractère d'existence mystérieuse. Les plantes étaient arrosées par l'écume que le cheval de la Nuit répand sur la terre en secouant sa crinière, en agitant son frein.

Les corbeaux possédaient un don prophétique; l'aigle planant dans l'espace lui rappelait l'aigle éternel qui repose sur les rameaux de l'Ygdrasil, l'arbre du monde. Une source sombre, cachée au sein des bois, était pour elle l'emblème de cette source profonde près de laquelle les Nornes filent et coupent le tissu de la vie des hommes. A ces traditions d'une mythologie antérieure au christianisme elle joignait dans sa poétique mémoire les légendes populaires du moyen âge. Si la nuit, les sifflements des vents, les grésillements de la pluie, le murmure des arbres, produisaient à son oreille une rumeur confuse; elle croyait entendre les aboiements des chiens, les sons du cor, les cris du féroce chasseur condamné à errer sans cesse de vallée en vallée, de montagne en montagne, pour avoir profané le saint jour du dimanche. Si, par une paisible journée, elle contemplait la surface dorée et azurée d'un lac, elle croyait voir, au fond de son onde transparente, les pointes des clochers, les toits des maisons d'une ville que Dieu avait punie de son impiété en l'engloutissant dans cet abîme.

Si elle s'arrêtait au bord d'une rivière rapide, au pied d'une cascade, elle disait que ce bruit harmonieux de leurs flots venait du Strömkarl. Le Strömkarl a une harpe d'argent sur laquelle il joue neuf mélodies. Si,

par quelque présent, on gagne sa faveur, il enseigne à celui qui l'invoque plusieurs de ces mélodies. Mais malheur à l'homme qui voudrait connaître la neuvième. Il ne pourrait en surmonter le charme surnaturel, et il tomberait victime de son imprudente témérité.

Un soir que toute la famille était réunie autour du poêle en faïence avec Éric, soudain le ciel, qui le matin avait été chargé de nuages épais, resplendissait comme par l'effet d'un immense incendie. L'aurore boréale, ce merveilleux phénomène du Nord, brillait à l'horizon, et peu à peu étendait, de côté et d'autre, ses ailes lumineuses. Dans ses rapides mouvements et ses vives évolutions, tantôt elle apparaissait avec les couleurs diaprées de l'arc-en-ciel, tantôt elle étincelait comme des masses de fusées, puis elle se transformait en une vaste nappe blanche scintillant comme la voie lactée, puis aussitôt elle reprenait un splendide éclat et se déroulait comme un immense manteau d'or et de pourpre. Un instant après ses rayons s'alignaient, s'effaçaient dans l'espace, se rapprochaient l'un de l'autre et se croisaient comme les mailles d'un réseau; ensuite on les voyait s'arrondir en arcs, s'élancer en pointes aiguës, se serrer en gerbes, et quelquefois former une couronne. On eût dit le jeu d'un kaléidoscope dans lequel la main d'un magicien aurait réuni des jets de lumière oscillant et flottant sous toutes sortes de formes. En même temps, on entendait dans l'air une espèce de crépitation pareille à celle d'un feu d'artifice.

Éric, à qui on avait demandé l'explication de ce phénomène, analysait les théories que les savants ont publiées à ce sujet dans diverses dissertations, notam-

ment dans les mémoires de l'Académie de Copenhague, Il disait que c'était là encore un de ces mystères dont nul physicien n'avait pu jusqu'à présent donner la solution ; que, de toutes les hypothèses établies sur ce point, la plus spécieuse était celle qui attribuait l'apparition de l'aurore boréale au reflet des glaces polaires.

« Et vous, ma savante fille, qu'en pensez-vous? dit M. de Vermondans en s'adressant à Ebba qui, les mains croisées sur la poitrine, observait dans un religieux silence ce spectacle dont elle était témoin chaque hiver, et que chaque hiver elle voyait avec une nouvelle émotion.

« Moi, répondit Ebba, je n'ai pas lu comme Éric les dissertations des académies. Mais, puisqu'elles n'expliquent point la cause, les mouvements de l'aurore boréale, j'aime mieux m'en tenir à la simple et religieuse tradition d'un peuple ignorant, à la tradition des Groënlandais, qui prétendent que les rayons de l'aurore boréale viennent de la lueur des âmes errant à la surface du ciel.

— Sur ma foi, s'écria M. de Vermondans, voilà une idée qui me plaît. Elle ne résout pas plus que les théories des physiciens le difficile problème de l'aurore boréale, mais elle est plus poétique. Cette tradition vient à l'appui de la pensée que je soutenais l'autre jour sur les vaines spéculations de la science, comparées aux naïves et charmantes conceptions des cœurs ignorants.

— Il est vrai, reprit Éric, qu'il y a dans l'enfance des peuples, comme dans l'enfance de l'homme, une poésie gracieuse, une entente idéale et spiritualiste de

la nature qui ne résiste point aux graves impressions, aux raisonnements de l'âge mûr. C'est ainsi que, dans les tribus sauvages de l'Amérique du Nord, la pauvre mère qui a perdu un enfant pense respirer son âme dans le parfum des fleurs, et l'entendre soupirer dans le chant de l'oiseau. C'est ainsi que nos voisins les Lapons attachent encore une croyance touchante à un grand nombre d'incidents physiques.

« Lorsque l'un d'eux tombe malade, ils disent que son âme a été appelée dans l'autre monde par les âmes des êtres chéris qu'il a perdus, et qu'elle a quitté son corps pour se rendre à leurs prières, pour s'aventurer à leur suite dans leur dernière demeure. On fait venir alors un sorcier qui se jette la face contre terre, qui, par ses paroles mystérieuses, conjure l'âme vagabonde de revenir. Si elle cède à ses supplications, si elle revient habiter le corps qu'elle a quitté, bientôt le malade reprend ses forces et sa vie; sinon, il doit languir dans son attente inutile et mourir. De tels exemples et un grand nombre d'autres qui s'offrent à nous de toutes parts, dans les dogmes religieux de l'Inde, dans les contes merveilleux de l'Orient, dans les traditions populaires du Nord, prouvent assez ce qu'il y a de fleurs de poésie, de parfums printaniers, de grâce inimitable dans les sociétés primitives dont l'ignorance d'ailleurs nous choque et dont nous condamnons les grossiers usages. Mais croyez-vous que la science n'ait pas aussi sa poésie? Si par poésie vous entendez, comme je me plais à le supposer, tout ce qui émeut noblement la pensée, tout ce qui élève et exalte l'intelligence, croyez-vous qu'il n'y ait pas une haute et grande poésie dans les études du géologue qui, en fouillant les

entrailles de la terre, vous montre par les différentes couches dont elle se compose les diverses révolutions qu'elle a subies; dans les recherches du naturaliste qui, par les débris des animaux fossiles, vous montre les vestiges d'une création antédiluvienne; dans les observations de l'astronome qui vous explique la configuration, le mouvement harmonieux de ces mondes lumineux situés à des millions de lieues du nôtre? Croyez-vous qu'il n'y ait pas encore de la poésie dans le développement le plus matériel en apparence des sociétés civilisées; dans cette activité industrielle qui creuse des canaux, perce des montagnes, dompte les éléments et asservit la terre, les eaux, aux volontés de l'homme?

« Ah! sans doute, j'éprouve une très-agréable émotion à retrouver dans une ancienne coutume les traces du religieux esprit de nos pères, à entendre raconter leurs légendes ou chanter leurs mélodies. Mais cette émotion ne m'empêche point de sentir celle qui doit naître du spectacle imposant des progrès de la civilisation, pas plus que le plaisir que je goûterais à me reposer au bord d'une source fraîche mystérieusement cachée au fond des bois ne m'empêchera d'aimer à voir le fleuve majestueux qui se déroule au loin et sur lequel flotte la voile du navire, la fumée du bateau à vapeur. Le beau idéal serait d'éclairer notre esprit par toutes les lumières de la science et de garder en même temps la candeur innocente de notre cœur. C'est ainsi que nous obéirions à cette sentence de l'Évangile, où il est dit: « Vous n'entrerez point au ciel si vous ne « restez pas semblables aux petits enfants. » Être enfant par la simplicité du cœur, être homme par le tra-

vail de l'intelligence, voilà ce que nous devrions nous proposer.

— Oui, reprit M. de Vermondans, c'est là assurément un noble but. Mais qui peut se flatter de l'atteindre? L'orgueil naît à votre insu du travail de votre intelligence, et dès que vous êtes atteint par le poison de l'orgueil, adieu la naïveté de votre cœur. Je veux bien reconnaître avec vous les résultats incontestables de la science. Mais avouez une chose : c'est que toute la science de vos philosophes, de vos mathématiciens, ne parviendrait pas à donner au peuple une de ces saintes coutumes des temps passés. En recherchant ce que les prétendus sages de l'antiquité ont fait pour ennoblir l'état moral de l'homme, je ne vous parlerai point de ces cérémonies désordonnées, de ces fêtes burlesques ou honteuses inventées par les révolutionnaires de 1793. C'était une œuvre de désordre et de frénésie. Mais citez vous-même la plus pure, la plus solennelle des inventions scientifiques, comparez-la à cette fête de Noël que le paysan suédois va célébrer dans quelques jours, et dites-moi de quel côté est l'émotion vraie, le bien-être moral, la vivace satisfaction du cœur. Alete, donne-moi ma pipe. »

Ces derniers mots étaient le signal de retraite de l'honnête vieillard, quand il se sentait fatigué de la longueur d'un entretien ou pressé sur le terrain de ses idées favorites par des arguments auxquels son esprit, parfois si judicieux et parfois paradoxal, avait de la peine à résister.

Alete se hâta d'aller chercher la longue pipe en racine d'érable qu'elle remplit elle-même de tabac avec ses jolis doigts. Éric se tut avec respect. Un doux sou-

rire de sa fiancée, un regard sympathique d'Ebba le récompensaient assez de ses déférences. Quand il vit M. de Vermondans assis dans son fauteuil et humant avec sensualité l'arome de son tuyau d'ambre, il se rapprocha de lui et lui dit : « Puisque vous venez de penser à la fête de Noël, vous n'oublierez pas qu'à cette époque nous vous attendons à la maison avec Alete, Ebba et Iréné.

— Oui, mon cher Éric, répondit M. de Vermondans, j'aime beaucoup votre père, et je serai très-heureux d'aller passer une journée avec lui.

— Oui, mon cher Éric, dit en riant Alete, j'aime beaucoup votre père; mais faites un peu attention aux préparatifs de votre vieille Marguerite. Je veux être reçue comme une princesse, et si l'on ne tire pas pour moi toute l'argenterie de l'armoire, si la table n'est pas couverte du plus beau linge et chargée d'une pyramide de gâteaux, si les meubles ne sont pas frottés et luisants comme des miroirs, et le corridor et le salon, et la salle à manger, éclairés comme pour un jour de noces, je mets toute la maison sens dessus dessous.

— Bien, bien, dit Éric, vous êtes la reine de cette maison, mon père lui-même ne demande qu'à vous en remettre la direction, et vous pouvez la réformer à votre guise. »

III

Quelques jours après cette visite d'Éric, le domestique de M. de Vermondans tirait de la remise deux élégants traîneaux, garnis de peaux de loups et de peaux de renards, et attelait à chacun de ces légers véhicules un cheval fringant dont l'air froid du matin animait encore l'ardeur. M. de Vermondans s'assit avec Alete dans le premier traîneau; Iréné avec Ebba dans le second.

« Y sommes-nous? » dit le vieillard, en tenant d'une main ses rênes et de l'autre son fouet.

« Oui, répondit Iréné, » après avoir enveloppé avec un soin fraternel le corps délicat de sa jeune compagne dans une ample fourrure d'Astrakan.

« Eh bien! partons. » Et les chevaux, auxquels la bride fut lâchée, s'élancèrent au galop du côté de la demeure.

« Je suis bien contente, dit Ebba à Iréné, que vous vous trouviez en Suède à cette époque, pour nous si solennelle.

— Vous célébrez donc pompeusement cette fête de Noël?

— Je ne pense pas que dans aucun pays on la célèbre avec tant de joie et tant d'unanimité, depuis les plages méridionales de notre royaume, jusqu'aux dernières limites du Nord, dans les villes comme dans les villages, et dans la maison du riche comme dans celle du pauvre.

— Je suis sûr qu'il y a dans cette fête de touchants usages que vous connaissez parfaitement. Vous me feriez grand plaisir si vous me les racontiez. Tout ce que vous m'avez déjà dit des légendes et des superstitions populaires de votre pays est pour moi comme un monde nouveau dans lequel, je vous assure, il m'est très-doux d'entrer.

— Si je ne craignais, reprit Ebba, de vous paraître un peu pédante, je vous dirais ce que j'ai appris d'Éric sur l'origine de cette belle fête de Noël. Il paraît qu'elle remonte très-haut, bien au delà du temps où le christianisme fut implanté dans le monde. Nos ancêtres païens célébraient ce jour-là, le solstice d'hiver, de même qu'au 25 juin ils célébraient le solstice d'été. Le nom primitif de cette fête, qui est encore celui que nous employons, indique une idée astronomique. On l'appelle *Julfest* (la fête de la Roue), sans doute la roue du soleil, dont les évolutions sont marquées au 25 décembre par le jour le plus court, et au 28 juin par le jour le plus long de l'année. Quoi qu'il en soit de la nature primitive de cette fête que je me borne à vous indiquer, le christianisme lui a donné un caractère auguste. Ce n'est plus pour nous un symbole matériel, c'est la commémoration

du jour où, dans une pauvre crèche, naquit l'enfant divin qui devait sauver le monde. Ce jour-là, il semble que nos bons Suédois entendent, comme les pâtres de Bethléem, annoncer la bonne nouvelle, car chacun veut se réjouir. Les tribunaux et les écoles sont en vacances, les affaires sont suspendues. Les parents et les amis s'en vont l'un chez l'autre, non point pour accomplir un devoir banal de politesse, pour déposer en courant une carte de visite chez un concierge, mais pour passer ensemble de longues heures dans une douce gaieté et un heureux épanchement de cœur.

« Sur toutes les grandes routes, sur tous les chemins de traverse, vous voyez courir des traîneaux chargés de voyageurs. C'est une fille mariée loin de la maison paternelle, qui dans ce temps de joie universelle retourne au foyer de famille. C'est un fils qui, de l'Université où il étudie, de la ville où il est employé, revient embrasser sa mère. Le soldat, qui toute l'année a supporté patiemment les rigueurs de sa garnison, cesse d'accuser les obligations de son rude métier, si à cette époque il obtient un congé de quelques semaines. Le marin, qui revient des régions lointaines, interroge avec inquiétude le ciel et la mer, et redouble de zèle et d'activité dans l'espoir d'atteindre la côte de Suède au temps de Noël. Partout, les habitations sont ouvertes et la table est mise en permanence. Tout est lavé, nettoyé avec soin, car c'est l'honneur d'une bonne femme de ménage de faire voir en ces jours-là son esprit d'ordre et de vigilance. Chez les riches, brillent le linge damassé et les tentures aux vives couleurs ; chez les pauvres,

des branches de sapin odorant jonchent le sol, et des rideaux en toile, nouvellement blanchis, parent les fenêtres. On arrive auprès de l'âtre hospitalier. Un des garçons de la maison conduit votre cheval à l'écurie ; un autre prend votre pelisse et l'étend devant le feu pour la faire sécher. La mère de famille vous offre, en attendant le dîner, le verre d'eau-de-vie ou le verre de bière préparée exprès pour Noël, et qu'on appelle *Julöl.* La jeune fille vous présente les gâteaux qu'elle a elle-même pétris. On se serre les mains cordialement, on se fait des présents précieux ou modiques, n'importe, c'est un souvenir de Noël, c'est un gage d'union.

« Chez un grand nombre de paysans, tous les souliers de la famille sont le soir, en signe de cette union, rangés l'un à côté de l'autre. Chez beaucoup d'entre eux eussi, avant et après le repas, on chante un hymne religieux ; puis, le dîner fini, vieillards et jeunes gens, enfants et fiancés, se mettent à danser gaiement. Les domestiques sont de la fête comme les maîtres, et le mendiant qui s'approche du seuil de la porte reçoit un bon accueil : car c'est le jour où le Dieu de miséricorde est descendu sur la terre pour sauver indistinctement tous les hommes, pour enseigner aux petits comme aux grands la fraternité de l'Évangile. En ce temps de sympathie universelle, les animaux mêmes ne sont pas oubliés. On porte à l'étable une plus grosse ration de foin et d'avoine, on répand sur la neige des grains d'orge pour les pauvres oiseaux qui ne trouvent plus rien à glaner dans les champs, et qui, en se précipitant sur cette pâture inattendue, semblent, par leurs cris joyeux, chanter

aussi la fête de Noël. Dans quelques villages, on se souvient même encore des Tomtegubbar, c'est-à-dire des petits génies invisibles qui protégent la maison, et l'on dépose pour eux des vases de lait sur le plancher. D'autres superstitions se mêlent encore à cette fête religieuse. Ainsi, dans plusieurs habitations rustiques, on étend sur le sol une couche de paille. Les enfants, les domestiques y reposent ensemble l'un à côté de l'autre pendant la nuit. Le lendemain, on porte cette paille dans la basse-cour, dans la grange, et l'on croit qu'elle préserve les volailles des oiseaux de proie, et le bétail des maléfices. On répand aussi cette paille dans les champs, autour des arbres fruitiers, et l'on croit qu'elle protége la récolte. Le soir aussi, on allume des flambeaux qui doivent brûler toute la nuit ; si l'un d'eux vient à s'éteindre ou s'il se consume entièrement avant le jour, c'est un signe de deuil, un signe que dans le cours de l'année quelqu'un mourra dans la maison. Enfin on s'imagine trouver au jour de Noël une révélation de l'avenir. Il faut, pour l'obtenir, se lever avant l'aube, aller à jeun, silencieusement dans la forêt, sans prononcer une parole, sans regarder autour de soi. Si, au lever du soleil, on arrive ainsi sur le chemin de l'église avant le premier chant du coq, on voit passer les cercueils de ceux qui mourront dans l'année, et en tournant alors la tête de côté et d'autre, on saura si la moisson sera bonne et si nul incendie n'éclatera dans le village. »

Tandis qu'Ebba racontait ces usages et ces superstitions de la Suède, les traîneaux glissaient rapidement sur une neige aplanie depuis plusieurs jours par une

quantité d'autres voitures, et durcie par le froid. Bientôt on aperçut la pointe de l'Église où le père d'Éric remplissait depuis plus de trente ans, avec honneur et dignité, ses fonctions de prost. Une cinquantaine de maisons s'élevaient en amphithéâtre sur la pente d'une colline en face de la mer. Entre toutes, on en distinguait une aux dimensions plus larges, à un double étage construit en pierres, chose assez rare dans ces contrées où les habitations champêtres n'ont ordinairement qu'un rez-de-chaussée bâti en bois. D'un côté, cette maison touchait à une belle et vaste église, de l'autre à un large enclos. Les deux rangées de fenêtres de sa façade principale s'ouvraient sur le golfe, et devant la porte d'entrée était une terrasse d'où la vue s'étendait au loin. En ce moment le soleil colorait d'un vif éclat les vitres polies de ces fenêtres, et la plaine où scintillait un immense tapis de neige, et la mer serrée par une frange de glace sur ses bords, déroulant plus loin ses vagues libres et azurées, et les forêts qui apparaissaient çà et là dans leur sombre verdure et leur muette majesté, tout ce vaste espace silencieux, inanimé, et ce petit village où l'on distinguait déjà le mouvement d'une population joyeuse, offrait aux regards surpris d'Iréné un tableau qui, dans son large contraste, présentait, au milieu de la solitude la plus imposante, une riante scène de la vie humaine.

« Cette maison, dit Ebba, qui, je le vois, a fixé votre attention, est celle du père d'Éric, un bon et vénérable vieillard dont toute la vie a été un modèle de sagesse et d'occupations utiles. Il a fait beaucoup de bien autour de lui, par son enseignement religieux et

par son expérience agricole : car un grand nombre de prêtres, en Suède, exercent la double mission d'apôtres et d'agriculteurs. La meilleure part du revenu de certains pastorats se compose du produit d'une ou plusieurs terres dont ils ont été dotés. Si le prêtre n'a point de goût pour les travaux des champs, il afferme ses terres, et en perçoit tranquillement les redevances. Mais il en est qui veulent eux-mêmes administrer leurs domaines, présider à la semence de leurs sillons et surveiller leurs récoltes. Ceux-là rendent d'importants services aux districts qu'ils occupent. Ils donnent aux paysans l'exemple du travail, ils introduisent dans les campagnes tantôt une amélioration agronomique qui leur est révélée par la science, tantôt l'emploi d'une nouvelle machine.

« Le père d'Éric a été un de ces prêtres laborieux. Pendant plus de vingt années, sans jamais négliger aucun de ses devoirs sacerdotaux, il a lui-même exploité une assez grande ferme qui appartient à son presbytère. Il a donné des leçons d'agriculture aux paysans du village, des leçons soutenues par l'autorité de son succès, car nul champ n'était plus fructueux que le sien, et dans nulle étable on ne voyait un si beau bétail. Mais aussi, quelle activité !

« Et que de fois ses paroissiens l'ont vu braver, avec une vigueur qu'ils admiraient, les ardeurs de l'été et le froid glacial de l'hiver ! A présent, les infirmités de l'âge l'éloignent de ces rudes travaux. Cependant il ne cesse de correspondre avec diverses sociétés d'agriculture, d'étudier les nouvelles méthodes agronomiques, d'éclairer et d'encourager ceux qui ont recours à ses conseils. C'est un de ces hommes d'élite qui pos-

sèdent à la fois les qualités de la vie contemplative et les dons de la vie pratique.

— Qu'il m'est doux, dit Iréné, de reposer ma pensée dans l'asile que vous m'avez ouvert ! Depuis mon arrivée ici je n'ai rencontré que des cœurs honnêtes, je n'ai vu que les doux tableaux d'une pure et paisible existence. Quelle différence avec mon pays où tout est maintenant livré à l'agitation des partis, au désordre des passions politiques ! Et cependant je le regrette, ce pays, au milieu même du calme que j'ai trouvé près de vous. Je l'ai vu si grand, si prospère, et je croyais son avenir si assuré !

— Consolez-vous, mon cousin, répondit Ebba. Vous le reverrez, ce pays que vous ne pouvez, que vous ne devez pas cesser d'aimer. Vous le reverrez dans l'état normal dont il n'est sorti que par une crise violente. Il y a des maladies morales qui atteignent les hommes comme les fléaux physiques. Dieu, pour châtier les erreurs d'un peuple, pour abaisser son orgueil, le frappe d'une de ces contagions de l'esprit, le livre à l'effervescence de ses mauvaises pensées, jusqu'à ce que ce peuple corrigé, humilié, s'incline sous le bras vengeur, se repente de ses fautes et rentre dans la voie d'ordre dont il a eu le malheur de s'écarter. »

Iréné contempla d'un œil étonné celle qui lui parlait ainsi. La jeune fille si timide semblait comme une prophétesse animée par une haute inspiration, une teinte de pourpre brillait sur son pâle visage, et dans ses grands yeux bleus il y avait une vive expression d'enthousiasme.

« Vous êtes une noble créature, » dit Iréné en lui

prenant la main. Mais la main d'Ebba resta dans la sienne immobile et froide, l'incarnat de ses joues s'évanouit, et sur sa figure reparut l'ombre austère de sa mélancolie.

En ce moment, le traîneau de M. de Vermondans atteignit le terme de sa course. Éric, qui l'attendait sur le perron, serrait la main de son beau-père, aidait Alete à mettre pied à terre, puis venait remplir près d'Ebba et d'Iréné le même office, tandis que des domestiques dételaient les chevaux écumants.

Dès son entrée dans la maison, la petite caravane put voir que le fidèle Éric avait pris à tâche d'éviter les reproches de sa belle fiancée. Le parquet du corridor était si proprement lavé et essuyé, qu'on eût dit qu'il venait de recevoir le dernier coup de rabot du menuisier. Par la porte entr'ouverte de la cuisine on voyait flamber un large brasier, on apercevait un amas de provisions, on entendait un cliquetis d'assiettes et de casseroles. L'antichambre était couverte de tapis en laine, et le sapin de Noël, arraché la veille à la forêt voisine, se dressait fièrement dans une large caisse, ornée de guirlandes de mousse, comme s'il eût su quel grand rôle il devait jouer en ce jour de fête.

En passant de l'antichambre dans la salle à manger, Alete s'arrêta à observer la disposition de la table ; et à la vue d'un faux pli sur la nappe, elle allait probablement décocher une de ses légères épigrammes ; mais la porte de la pièce voisine s'ouvrit. Sur le seuil de cette porte apparut un beau vieillard, le corps revêtu d'une longue redingote, la tête couverte d'une calotte en velours noir d'où s'échappaient de longues touffes

de cheveux blancs. C'était le père d'Éric. Alete s'inclina respectueusement à son aspect.

« Venez, ma chère fille, » dit le pasteur en lui donnant avec une gracieuse dignité un baiser sur le front, « et vous, mon bon ami, dit-il en tendant la main à M. de Vermondans, et vous, ma douce Ebba, que je chéris comme si vous deviez être aussi ma fille ; et vous, monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Iréné, vous que je n'ai point encore eu l'honneur de voir, que je reçois pourtant comme un ami, soyez tous les bienvenus au foyer du vieux prêtre, et puisse ce saint jour de fête être pour nous une heureusse commémoration du passé, un lien de plus pour l'avenir ! »

Le vieillard conduisit ses hôtes dans son cabinet, où une bibliothèque assez considérable, quelques instruments de physique, quelques modèles d'ustensiles d'agriculture, témoignaient de ses goûts favoris et de ses habitudes studieuses. Il s'assit sur une chaise longue, dont la faiblesse de ses jambes lui rendait l'usage nécessaire, et fit asseoir ses convives à côté de lui. Alete, qui ne pouvait rester en place, se leva bientôt et conduisit Éric près de la fenêtre. Tandis que, selon sa coutume, elle éprouvait le patient caractère de son fiancé par ses plaisanteries, le vieillard s'entretenait gravement avec Iréné qui, dès le premier abord, avait été séduit par l'attrayante et vénérable expression de sa physionomie.

« A tous ces instruments de travail rassemblés autour de vous, je vois, disait Iréné, que vous avez trouvé un sûr moyen de vivifier votre solitude, et ma cousine Ebba m'a déjà raconté combien vous aviez utilement employé votre temps.

— Utilement, répondit M. Guldberg avec une modestie sincère ; hélas ! agissons-nous aussi utilement que nous le devrions ? Combien il y a de faiblesse dans notre volonté et d'oubli dans nos meilleures résolutions ! Si, par la grâce du ciel, nous parvenons à opérer quelque bien, qu'est ce que ce peu de bien comparé à tout ce que nous devrions tenter d'accomplir ? J'aime le travail, mais je ne puis m'en faire un mérite. Dans ma jeunesse, ce fut pour moi une nécessité de m'y livrer. Fils d'un simple laboureur, qui gagnait péniblement l'argent qu'il payait pour moi à l'école, je devais, coûte que coûte, essayer de le récompenser de sa tendresse paternelle par le succès de mes études. Je devais, par le fruit de mes propres œuvres, l'affranchir au plus tôt de ses sacrifices. Peu à peu, le travail est devenu pour moi une habitude, puis je m'en suis fait une sorte de religion. Je me sens attiré par une sympathie fraternelle vers l'homme qui travaille. Je regarde avec respect le front baigné de sueur et la main endurcie par la fatigue du labeur. Dieu lui-même nous a fait une loi du travail, et dans sa bonté infinie, il a joint à l'accomplissement de cette loi une source inépuisable de joies et de consolations. Certes, il n'est pas une personne de cœur qui n'éprouve une charitable compassion à la vue du pauvre ouvrier qui, du matin au soir, emploie toutes ses forces à gagner un modique salaire ; à la vue du laboureur qui doit braver toutes les intempéries des saisons pour ensemencer ses champs et pour en recueillir la moisson. Cependant cet ouvrier, ce laboureur est souvent plus heureux que la plupart des riches qui, en passant, daignent lui accorder un regard de pitié,

car il a suivi la ligne de son devoir. Quand sa tâche est finie, il s'asseoit, dans la paix de son âme, à son humble foyer. Le bois qui petille dans ce foyer, le pain qui est sur sa table, il les a gagnés par son travail; l'enfant qui joue autour de lui, il l'élève par son travail, et lorsqu'il se repose sur sa couche rustique, il peut se dire en s'endormant qu'il a rempli sa journée. Que de sollicitudes pénibles qu'il ignore et qui obsèdent l'esprit des riches! La continuité de son travail est pour lui comme une cuirasse qui le défend des passions orageuses. Sa porte est fermée aux sombres chimères, aux folles fantaisies qui peuplent l'enceinte des palais, et sur son rude oreiller il jouit d'un paisible sommeil que le seigneur de son village implore souvent en vain.

« Quand je loue ainsi l'efficacité du travail, il est bien entendu que je ne parle pas seulement du travail manuel. Le travail de la pensée n'est-il pas souvent plus pénible, et ses résultats ne sont-ils pas infiniment plus grands?

— Prenez garde, dit Iréné en souriant, vous touchez dans le cœur de mon oncle une corde sensible.

— Oui, oui, reprit le vieillard, Éric m'a raconté vos discussions à ce sujet; mais je connais mon ami M. de Vermondans, et quelque dédain qu'il ait affecté devant vous pour la science, je crois qu'il serait bien désolé de ne pas savoir tout ce qu'il sait, tout ce dont il a fait un si bon usage dans le cours de sa vie. En attaquant dans vos entretiens les livres et les écrivains, il ne vous a pas dit que de livres il était venu m'emprunter, et avec quelle ardeur il les avait lus!

Quels livres? s'écria M. de Vermondans, quel-

ques ouvrages d'histoire incomplets, quelques volumes dépareillés de philosophie ; il faut bien examiner les rêveries de l'orgueil humain pour pouvoir les juger.

— Ah ! traître ! » répliqua M. Guldberg, en menaçant du doigt avec un affectueux sourire son vieil ami, « non-seulement vous persistez dans votre hypocrisie, mais vous attaquez encore ma bibliothèque. Quelques ouvrages incomplets ! quelques volumes dépareillés ! Faut-il donc vous rappeler avec quelle admiration vous avez souvent contemplé ma collection de livres, avec quelle joie vous y avez puisé ! Faut-il, ingrat ! que j'en vienne à défendre devant vous cette collection ! Mais sachez donc qu'attaquer mes chers livres, c'est m'attaquer moi-même. J'ai passé quarante ans de ma vie à les rassembler, et il n'en est pas un auquel je n'attache quelque doux souvenir. Ceux-là datent de ma vie d'étudiant ; ceux-ci de mon entrée dans le sacerdoce ; d'autres de l'époque de mon mariage et des différentes phases de mon existence. Il en est que j'ai découverts avec bonheur dans une rustique cabane où ils gisaient inutiles et oubliés ; il en est que j'ai rapportés d'un voyage à Stockholm, d'une excursion au chef-lieu du diocèse, d'une visite à un ami. Tous sont ainsi pour moi non-seulement des maîtres complaisants, des guides habiles, ce sont autant de témoins des divers événements par lesquels j'ai passé, et, pour ainsi dire, autant de jalons dans l'obscure histoire de ma vie. Peu à peu, j'en suis venu à réunir autour de moi les différentes séries d'ouvrages qui m'intéressent le plus. Lorsque je suis seul ici dans ma retraite champêtre, c'est ma société, une

noble et charmante société, tout ce qu'il y a de plus instructif dans l'esprit de l'homme, de plus éloquent dans son génie. Là sont les philosophes qui m'aident à scruter les mystères de l'âme, les historiens qui me racontent les révolutions des peuples, les géologues et les physiciens qui m'apprennent à connaître les lois organiques de la nature, les poëtes qui me chantent les douces ou tristes émotions du cœur. Dans quelque disposition morale que je me trouve, je n'ai qu'à étendre la main vers une de ces tablettes pour y prendre possession d'une de ces intelligences d'élite qui m'éclaire, qui me fortifie ou qui me console.

— Ah! que tout cela me plaît, murmura à voix basse la timide Ebba.

— Tenez, » dit M. de Vermondans avec une affectation d'emphase et de douleur démentie par l'expression de sa physionomie ; « tenez, voilà une petite fille que vous avez ensorcelée. Le venin de vos pernicieuses doctrines a pénétré jusque dans l'intérieur de ma maison. Je croyais élever une enfant dans l'amour des bons principes, et je n'ai fait que réchauffer un serpent sur mon cœur. Heureusement je vois ma fidèle Alete qui tient aux choses positives et qui, par son regard, m'annonce que le dîner est servi, et un dîner de Noël : c'est une solennité qui ne revient qu'une fois par an. »

Ce dîner était en effet solennel et splendide. La table était, d'un bout à l'autre, chargée de plats énormes.

« Quelle abondance de richesses! s'écria M. de Vermondans. Dieu soit béni ! je vois que l'amour des li-

vres ne fait pas oublier ici les soins de la vie matérielle.

— Voilà vraiment, dit Iréné, un banquet avec lequel, en France, un candidat à la députation pourrait se rendre très-agréable à bon nombre d'électeurs.

— Nous n'avons heureusement, répondit le vieux prêtre, point d'électeurs à séduire. Mais quand nous nous lèverons de table, les débris de ce dîner réjouiront mes valets de ferme et des familles de pauvres gens, qui en ce jour de fête viennent se réchauffer et se réconforter au foyer du presbytère. Ce n'est d'ailleurs pas moi qui vous offre ce dîner, c'est ma paroisse. Nous nous faisons à Noël les présents que vous avez coutume de vous faire au premier jour de l'an. Ces pièces de gibier, ces poissons, m'ont été remis par les chasseurs et les pêcheurs du village. Un paysan m'a donné un quartier de veau, un autre de la crème, un autre du beurre. Il n'est pas jusqu'à une bonne vieille femme qui, pour me montrer son bon vouloir, ne m'ait apporté deux œufs en me disant qu'ils étaient tout frais et qu'ils ne devaient être cuits que pour moi. Bientôt toute la maison sera remplie d'une foule bruyante, et l'on contera autour du feu de curieuses histoires, et l'on videra des cruches de bière à la santé du vieux pasteur et de ses amis.

— Et l'on dansera ! s'écria Alete.

— Non, mademoiselle, vous n'aurez point ce plaisir profane ; mais si Nils le maître d'école, qui a une très-belle voix, et Olaf le pêcheur et son frère Christian sont, comme je l'espère, de la fête, vous pourrez faire entendre à votre cousin quelques-unes de nos mélodies populaires, qui ne ressemblent sans doute à rien de ce qu'il a entendu dans les salons de Paris.

— Soit, reprit Alete ; quoique une ou deux rondes avec ces bonnes figures réjouies eussent été un spectacle fort divertissant, j'accepte le concert. Et tenez, justement, il me semble que j'entends saluer l'arrivée de Nils. Si les deux autres visiteurs sont avec lui, me permettez-vous de les amener?

— Allez, mon enfant, répondit M. Guldberg.

— Oui, va, Alete, » s'écria gaiement Ebba.

Alete sortit et rentra un instant après avec trois jeunes gens qui s'avançaient modestement, les yeux baissés, roulant entre leurs doigts, comme pour se donner une contenance, les larges ailes de leurs chapeaux.

« Bonjour, mes amis, dit le pasteur. Alete vous a-t-elle dit que j'avais un service à vous demander? Voici un de mes amis qui ne connaît point vos vieux chants suédois, et je compte sur vous pour qu'il en ait une bonne idée. Tenez, buvez un verre de vin pour vous éclaircir la voix. »

Les trois jeunes gens tournèrent les yeux vers celui qui était désigné à leur attention, se regardèrent l'un l'autre, comme pour se consulter, puis, encouragés par les signes d'Ebba, burent d'un trait le verre qui leur était présenté, et entonnèrent le chant qui leur était demandé.

Ils chantèrent successivement la romance d'Agnete, qui est surprise sur la grève et entraînée au fond des eaux par le Nek amoureux; puis celle de la jolie Carine, victime de sa vertu, et dont l'âme s'envole au ciel sous la forme d'une blanche colombe; puis celle de la joueuse de harpe qui, par ses harmonieux accents, conquérait la couronne de reine.

Iréné, à son grand regret, ne pouvait comprendre le sens de ces chants, qui sont autant de fraîches idylles ou de petits drames délicats et charmants. Mais il écoutait avec une indéfinissable émotion ces mélodies simples et sans art qui, dans leur accent de deuil et dans leur accent de joie, portaient l'expression d'une pensée naïve, échappée spontanément du cœur même du peuple. Il pria Ebba de dire aux chanteurs tout le plaisir qu'il avait éprouvé à les entendre, et les trois jeunes gens s'en allèrent raconter à la cuisine qu'ils venaient de charmer les oreilles d'un Parisien.

Après le dîner, Alete et Ebba entrèrent au salon, et en fermèrent soigneusement la porte. Tandis que le pasteur continuait à s'entretenir avec ses hôtes, on entendait les deux sœurs aller, venir, donner des ordres. Alete surtout paraissait fort occupée ; elle appelait des domestiques, faisait déplacer des meubles, et tantôt parlait d'un ton impatient, et tantôt chuchotait à voix basse. Il se passait là une scène mystérieuse qui préoccupait la pensée d'Iréné.

Vers le soir, le mystère fut expliqué. Alete vint prendre d'un air de triomphe le bras du pasteur, qui se leva avec M. de Vermondans et Iréné, et se dirigea vers le salon. Ce salon s'ouvrit resplendissant de lumière. Des draperies de diverses couleurs se déroulaient en festons sur les lambris ; des guirlandes de mousse se mariaient à des bouquets de fleurs artificielles ; des candélabres projetaient dans des glaces leur lueur scintillante ; d'autres, voilés par des rameaux d'arbres, ne répandaient qu'une douce clarté pareille à celle des rayons de la lune à travers les ré-

seaux des forêts. Sur une grande table s'élevait le sapin de Noël, parsemé de bougies, décoré de nœuds de rubans et chargé des dons de la fête. Le pasteur avait remis à Alete, pour les disposer selon son goût, les présents qu'il destinait à ses amis. Alete y avait joint ceux qui étaient préparés par elle et par sa sœur, et avait arrangé le tout avec un art ingénieux. Du sapin de Noël elle avait fait un arbre vraiment extraordinaire où l'on cueillait des robes de soie, des portefeuilles en cuir de Russie, des pantoufles en tapisserie, des collets brodés, des bagues et des pendants d'oreilles. Les branches pliaient sous le fardeau de leurs richesses.

M. de Vermondans y cueillit une très-belle pipe en écume garnie en argent ; Iréné, divers ouvrages en soie façonnés pour lui par ses cousines, et une coupe en bois, ciselée avec une habileté parfaite par un simple paysan de l'Angermanie. A chaque objet que l'on détachait de l'arbre féerique, c'étaient des exclamations bruyantes, car Alete avait eu grand soin de cacher chaque présent sous une double et triple enveloppe, afin de prolonger l'attente des spectateurs et de jouir de leur surprise. Après les maîtres vinrent les domestiques de la maison, les gens de la ferme, qui devaient avoir aussi leur part de l'heureuse récolte, et qui la reçurent avec une respectueuse reconnaissance, en baisant les mains du vieux prêtre. La distribution était finie. Le sapin de Noël était dépouillé de ses trésors. Déjà on s'éloignait de lui comme d'une plante inutile ; déjà il était délaissé et oublié comme un riche dont la fortune est épuisée, comme un prince déchu qui n'a plus rien à donner. O ingratitude des hommes !

Le pasteur, profitant d'un moment où personne ne faisait attention à lui, se rapprocha de l'arbre solitaire et y attacha une lettre scellée d'un grand sceau rouge. Puis, appelant sa future belle-fille : « Mais, chère Alete, lui dit-il, depuis quand êtes-vous donc devenue si indifférente aux biens de ce monde, ou si distraite, que vous puissiez abandonner le sapin de Noël, sans y voir de votre œil ordinairement si vif tout ce qu'il vous offre?

— Je ne sache pas, répondit Alete, que ce très-louable sapin puisse encore m'offrir à présent autre chose que des bouts de rubans fanés et des bougies à moitié consumées.

— Ah! vous croyez, ma savante demoiselle? eh bien! regardez un peu de ce côté.

— Quoi! s'écria Alete, un papier, une lettre, sur l'enveloppe le nom d'Éric; de l'autre côté un cachet que je ne connais pas. C'est une surprise que vous ménagiez à votre fils. Mais quelle surprise? voilà ce qu'il me tarde d'apprendre. Tenez, Éric, je n'ai pas encore le droit d'ouvrir vos lettres, plus tard nous verrons. En attendant, hâtez-vous de déplier celle-ci, et de me dire ce qu'elle renferme. »

Éric décacheta la lettre, et à peine l'avait-il parcourue d'un regard rapide que, se précipitant vers le vieux prêtre :

« Oh! mon père, s'écria-t-il, que je vous remercie! »

Puis se retournant vers Alete :

« Tenez, lui dit-il, voilà le plus beau présent de Noël : c'est un arrêté de l'évêque de Hernösand, qui me nomme vicaire de cette paroisse. C'est ce que

nous attendions pour nous marier. Maintenant, chère enfant, plus rien ne s'oppose à notre bonheur. Nous restons ici avec mon père, près du vôtre et près de votre sœur. Dieu permet que nos cœurs à tous ne se séparent point l'un de l'autre. Dieu nous comble des joies d'un nouvel avenir, sans nous rien enlever des trésors du passé... Et maintenant, à quand le mariage, dites-moi?

— Comme vous y allez ! répondit Alete. Comment ! parce qu'il a plu à notre vénérable prélat de vous nommer vicaire de cette paroisse, ce qui, du reste, me semble fort bien de sa part, il faut que je sois sur-le-champ prête à revêtir la robe de noces, à vous suivre à l'autel ! Savez-vous si, avant d'en venir à cette grave cérémonie, je n'attends pas aussi une lettre de Hernösand ou de Stockholm ? Savez-vous... »

Mais l'innocente jeune fille essaya vainement de dissimuler sous un rire factice la vive émotion qu'elle venait de ressentir. Avant même de pouvoir finir la phrase qu'elle avait commencée, elle se jeta, les yeux pleins de larmes, dans les bras de son père, puis dans ceux du vieux prêtre, et tendant avec dignité la main à Eric :

« Quand vous voudrez, cher Éric, dit-elle ; quoique j'aie parfois l'air bien étourdi, j'espère que vous n'aurez jamais à vous repentir de m'avoir confié votre amour et votre bonheur. »

Cette lettre épiscopale, que le pasteur avait reçue la veille et qu'il avait eu le courage de garder en secret jusqu'au soir de Noël, pour lui donner plus de solennité, devint l'unique objet des entretiens de la famille ; on ne parla plus que des préparatifs du ma-

riage et du jour où il devait être célébré. Éric eût voulu qu'on le fixât à la semaine prochaine. Sur les représentations de sa fiancée, il se résigna à prolonger ce délai. Les noces furent, d'un commun accord, fixées à quinze jours.

« Avouez que vous avez de la chance, dit en riant Alete à Iréné. Vous arrivez ici au milieu de nos belles scènes d'hiver. Vous voyez tantôt nos sombres orages du Nord, tantôt nos aurores boréales. Vous assistez à notre fête de Noël; vous allez être témoin d'un mariage. Il ne vous reste plus qu'à connaître le délicieux spectacle de nos nuits d'été, après quoi, si vous devez retourner en France, vous pourrez parler de la Suède plus savamment que d'autres voyageurs qui, en visitant notre pays, l'ont décrit, au courant de la plume, dans de gros volumes.

— Je dois à ce pays, répondit Iréné, quelques-unes des plus douces joies de la vie. Je lui dois le calme, que je ne ne pouvais plus retrouver en France ; je lui dois les bonnes et salutaires émotions du cœur que j'ai ressenties dans votre demeure. Je lui dois, pauvre exilé, un tendre asile, une famille, et je compterai au nombre de mes meilleurs jours celui où j'assisterai à votre heureuse union.

Dès le lendemain, toute la maison de M. de Vermondans fut occupée des préparatifs du prochain mariage. Des couturières furent appelées pour tailler des robes, pour achever le trousseau. Des ouvriers façonnaient de nouveaux meubles, réparaient, pour le jour des noces, les plafonds et les parquets, décoraient les lambris.

Alete avait assez à faire de surveiller ces différents

travaux, de donner une instruction par-ci, un conseil par-là ; si rieuse et si folâtre naguère, elle était devenue tout à coup pensive et réservée, comme une femme qui, de la joyeuse insouciance de la jeunesse, entre avec une austère pensée dans les voies de la vie sérieuse.

Ebba la secondait avec un tendre empressement dans ses diverses occupations, et ne donnait plus de leçons de suédois à son cousin.

M. de Vermondans fumait sa pipe d'un air grave et quelquefois chagrin, car l idée de se séparer de sa fille lui pesait douloureusement sur le cœur, bien qu'il eût désiré ce mariage, et bien que ce mariage la laissât encore si près de lui.

Pour la première fois, depuis son arrivée dans la demeure de son oncle, Iréné se retrouva livré à lui-même. Quelques jours auparavant, les vives causeries d'Alete, les poétiques entretiens d'Ebba, les philosophiques dissertations d'Éric et de M. de Vermondans, le mouvement, la gaieté de toute la maison, détournaient le jeune officier des réflexions qui devaient naître en lui, des souvenirs du passé et des appréhensions de l'avenir. Maintenant, dans ses heures de solitude, il y revenait par une pente insensible. Quelquefois il y était violemment ramené par les nouvelles qu'il recevait de son pays. Sa mère, qui partageait ses regrets et ses affections, essayait de l'encourager, de lui faire entrevoir un nouvel horizon, et, malgré elle, chacune de ses lettres trahissait une tristesse profonde. Quelques-uns de ses amis lui écrivaient aussi très-exactement, et cette correspondance lui causait parfois les plus pénibles surprises. Il apprenait par là des défections politiques que, dans son esprit

chevaleresque, il traitait d'actes de félonie, et qui l'indignaient.

« Ah ! les misérables! » s'écriait-il un jour devant son oncle, en achevant de lire une lettre qu'il venait de recevoir de Paris. « Tenez, voilà un fonctionnaire qui devait toute sa fortune aux bontés particulières de Charles X, et qui, au mépris des lois les plus sacrées de la reconnaissance, s'en va, pour obtenir un emploi, porter l'hommage de son dévouement au nouveau souverain ! En voici un autre que j'ai entendu, le 28 juillet, applaudir aux ordonnances, jurer qu'il fallait exterminer l'hydre du libéralisme, verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la sainte légitimité, et qui s'en va, avec le même zèle, défendre la cause de la révolution ! Mais nous vivons donc dans un temps bien honteux ! Mais c'en est donc fait de tous les principes d'honneur et de religion politique ! Mais, mon Dieu ! l'or et les places ont donc de grandes séductions, pour qu'on leur sacrifie ainsi ce que l'on a de plus précieux au monde : sa dignité et sa conscience. O lâcheté humaine ! ô infamie ! »

En parlant ainsi, Iréné se promenait à pas précipités dans la chambre et froissait avec colère sa lettre entre ses mains.

« Mon enfant, » répondit M. de Vermondans avec son indulgente philosophie, « ton indignation vient d'un sentiment qui t'honore. Par malheur, ce sentiment ne peut que t'irriter sans remédier aux trahisons dont tu te plains. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'homme a failli à ses serments et trafiqué de ses promesses. Il suffit d'ouvrir un livre d'histoire pour y voir à chaque page, à travers le récit de quelques

nobles actions, l'exemple des intrigues les plus basses et des lâchetés les plus indignes. Le sénat romain érigeait des statues à des monstres décorés de la pourpre impériale. Le moyen âge, que nous nous plaisons à considérer comme une époque de foi et de dévouement chevaleresques, est souillé à tout instant par des actes de félonie, par les excès d'une ambition désordonnée. La civilisation, en corrigeant les vices grossiers des peuples primitifs, tempère aussi l'élan de leur vertu. L'amour du bien-être, les sensations du luxe l'emportent sur les énergiques principes d'abnégation. Quelques individus qui, par leur position élevée, attirent sur eux les regards, brisent çà et là les premiers anneaux de l'ordre moral; d'autres les imitent, et de fracture en fracture, la chaîne des idées austères se trouve rompue sur tous les points. Si quelques êtres fidèles essayent d'en conserver les débris, les autres les regardent en pitié et traitent d'anachronisme cette religieuse persistance. Le culte des grandes choses s'en va, celui des jouissances sensuelles le remplace. Nous ne demandons plus au Dieu invisible la manne céleste. Nous nous sommes fait un autre dieu que nul prophète ne peut nous enlever. Nous nous prosternons devant le veau d'or. Que ce soit là, mon cher Iréné, une triste perspective pour un cœur jeune et généreux comme le tien, assurément. Que tout ce qu'il y a en toi de respect pour le passé, de religion pour le malheur, se soulève à l'aspect de ceux qui, ayant suivi la même ligne que toi, la désertent tout à coup par un vil intérêt, je le comprends. Mais le mal qui te révolte, peux-tu le réprimer? Les défections dont tu gémis, peux-tu les

prévenir ? Non, quoi que tu fasses, tu n'empêcheras pas qu'il n'y ait partout sans cesse des hommes sur lesquels les grâces gouvernementales exercent un irrésistible ascendant qui, dès que le pouvoir adulé, encensé par eux disparaît, portent avec ardeur les mêmes adulations et le même encens au pouvoir nouveau. A moins de se retirer au fond d'un désert, dans les jungles de l'archipel indien, dans les forêts touffues de la Cafrerie, dans les plaines sauvages de l'Amérique du Nord ou sur la crête des Cordillères, tu n'échapperas pas à ce misérable spectacle de la faiblesse et de l'hypocrisie humaines. Les Turcs ont un proverbe qui dit : Lèche la main que tu ne peux couper. Au temps où nous vivons, nous pourrions ajouter à cette maxime : Lèche la main qui peut te servir, la main qui peut satisfaire à ton orgueil, à ta cupidité, à ton égoïsme. Jeune et heureux, tu n'as vu, mon cher Iréné, dès ton entrée dans le monde, que les beaux horizons de la vie ; une révolution subite les a couverts à tes yeux d'un nuage, et des déceptions inattendues te sont entrées dans le cœur comme des flèches. Le temps, hélas ! t'en fera voir bien d'autres, et si tu ne veux pas t'abandonner à une inutile misanthropie, la plus sotte et la plus vilaine des maladies, tu apprendras à te résigner aux chagrins que tu ne peux éviter. Tu te rapprocheras dans ta souffrance de ceux qui ne trompent point ton estime, qui ne démentent point ta confiance. Tu regarderas sans haine et sans colère ceux qu'un sordide calcul ou une lâche pusillanimité conduit hors du droit chemin, et si tu t'applaudis de ne pas les suivre, tu remercieras le ciel de t'avoir donné une ambition meilleure et plus de fermeté. »

La sagesse de ces raisonnements touchait le cœur d'Iréné sans pouvoir le subjuguer. L'ardent jeune homme continuait à maudir ceux qu'il avait connus dans les rangs de la légitimité et qu'il voyait s'engager dans le parti de la révolution. Souvent, pour échapper aux remontrances de son oncle ou pour ne point le troubler par ses récriminations, il errait seul à travers champs, accusant par leur nom tous les déserteurs de sa sainte cause, et quelquefois projetant de s'en aller, comme un chevalier du moyen âge, leur demander raison de leur félonie. Quand il rentrait de ces promenades solitaires, son oncle, jugeant que toute représentation serait inutile en ces moments d'orage, affectait de ne pas remarquer son agitation; mais Ebba l'observait en silence et fixait sur lui un regard qui exprimait une vive sympathie.

Le mariage d'Alete fit diversion pendant quelques jours à ses sombres pensées. Le pasteur et M. de Vermondans avaient voulu que ce mariage fût célébré selon les anciens usages du pays; des invitations furent envoyées à plusieurs lieues à la ronde aux confrères du prêtre, aux amis des deux familles. Au jour indiqué, une quantité de voitures arrivèrent chez M. de Vermondans. Des lits avaient été dressés dans tous les appartements. La maison était pleine de convives, l'écurie pleine de chevaux, non pour quelques heures, car une noce en Suède ne s'achève pas si vite : elle dure parfois toute une semaine. Pendant que M. de Vermondans, aidé d'Iréné et d'Éric, faisait à ses hôtes les honneurs de sa demeure, Ebba revêtait sa sœur de la parure de mariée, ce qui n'était pas une petite tâche. Les vieilles coutumes exigent qu'en

se rendant à l'autel la mariée soit de la tête aux pieds ornée comme une châsse. Si elle n'a pas assez de rubans et de bijoux, elle emprunte ceux de ses amies. Elle doit porter sur la tête une couronne et sur ses flancs une ceinture d'argent. Dans quelques villages, la couronne et la ceinture sont la propriété de l'église. Pour un léger salaire, le sacristain les tire de l'armoire, et la fille du pauvre s'en décore comme la fille du riche. C'est l'égalité de la fortune du cœur en un jour d'amour et de bonheur.

La toilette, dirigée, selon les anciennes traditions du pays, par les matrones du village, étant enfin achevée, Alete entra dans le salon vêtue d'une robe en soie rose, couverte de falbalas, de rosettes, chargée d'un amas de colliers, de pendeloques, et portant une ceinture à laquelle était suspendue une rangée d'ornements en argent de différentes formes et de différentes grosseurs qui, à chaque pas qu'elle faisait, résonnaient comme des clochettes. Rien de plus lourd, de plus écrasant qu'un tel costume. Mais Alete le portait avec grâce. Sa jolie tête ne semblait même pas fatiguée du poids du diadème en métal qui lui serrait les tempes. Quand on la vit paraître, un cri d'admiration s'échappa de toutes les bouches, et les regards des spectateurs se tournèrent instinctivement vers Éric comme pour le féliciter de son sort.

Alete prit le bras de son père pour se rendre à l'église, et les invités se mirent en marche. En tête s'avançait un groupe de musiciens avec la flûte et le violon. Puis venaient une trentaine de jeunes filles parées de leurs plus beaux habits et rangées sur deux lignes,

puis les convives de la noce, et les vieilles femmes et les enfants du village.

Après l'office divin, les jeunes filles se rangèrent de chaque côté de l'autel. Le fiancé s'avança devant le prêtre ; la fiancée vint ensuite conduite par son père, qui la remit à Éric et se retira à quelques pas de distance, comme si dès ce moment il venait de transférer à un autre les droits de son affection et de son autorité paternelle. Le vieux pasteur prononça lui-même d'une voix émue et avec des larmes dans les yeux la bénédiction nuptiale, en adressant à ses enfants une touchante exhortation. Un chant religieux termina la cérémonie; les mariés sortirent de l'église au bruit des fanfares et des coups de fusil qui retentissaient sur leur passage. A leur retour dans la maison, M. de Vermondans leur offrit à chacun, suivant un vieil usage, une petite coupe pleine de bière qu'ils burent en même temps, comme pour montrer que, dès ce moment, ils entraient en communauté.

Bientôt le dîner est servi. Les deux époux s'asseoient à table l'un à côté de l'autre, sous un dais qui semble préparé pour protéger leur bonheur. A la fin du repas, on étend sur le parquet un tapis qui représente le lit nuptial. Les époux s'y agenouillent, le prêtre les bénit de nouveau, les assistants chantent un hymne religieux. Puis le prêtre, s'adressant à l'assemblée, appelle son intérêt sur ce jeune couple qui va entrer dans une nouvelle vie, qui a besoin de s'y sentir suivi par les vœux et l'affection de ses amis. Il engage chaque convive à offrir aux époux un témoignage de sympathie, et il n'est personne qui essaye d'échapper à cette invitation. Chacun apporte son tribut. Les parents donnent

aux mariés une somme d'argent; les amis leur donnent des meubles, des étoffes, des bijoux. En pareil cas, dans une maison de paysans, on donne du blé, de la laine, diverses autres denrées, divers ustensiles de ménage, de telle sorte que l'habitation des jeunes époux est souvent, par tous ces présents, pourvue de provisions pour longtemps. Mais il est vrai qu'ils achètent assez cher ces présents par l'hospitalité qu'ils donnent pendant plusieurs jours à cette foule de convives qui ne ménagent ni le pain ni la bière.

De la demeure de M. de Vermondans, les invités se transportèrent dans celle du pasteur, où l'on recommença les mêmes fêtes et les mêmes banquets. Alete resta là. M. de Vermondans s'en revint seul avec Ebba et Iréné. En posant le pied sur le seuil de sa maison, où naguère, chaque fois qu'il rentrait, il voyait accourir à sa rencontre sa riante fille ; en traversant la salle à manger, où le dais nuptial était encore debout, il se sentait saisi d'une tristesse qu'il ne put maîtriser, et il se retira dans sa chambre pour pleurer.

Ebba était triste aussi, car, quoiqu'elle fût d'un caractère tout différent de celui d'Alete, ou peut-être à cause de cette différence même, elle aimait beaucoup sa sœur et soupirait amèrement à l'idée de ne plus vivre chaque jour près d'elle.

Iréné essaya de la consoler.

« Je vous remercie, lui dit la jeune fille, des bonnes paroles que vous voulez bien m'adresser. Mais voyez : ce n'est pas seulement pour moi que je m'afflige de cette séparation, c'est pour mon père, qui peut-être ne pourra jamais s'y habituer. A chaque instant Alete

le distrayait, l'égayait. Avec elle est partie la joie de la maison. Je voudrais pouvoir la remplacer : mais j'aurai beau faire, je n'y parviendrai jamais. Vous le savez déjà et tous ceux qui me connaissent ne le savent que trop, je suis d'une nature triste.

— D'une nature si douce ! s'écria Iréné.

— Douce, peut-être, parfois, reprit Ebba, et inoffensive, assurément, mais triste, je le répète. D'où me vient cette tristesse continue? Hélas ! c'est la loi de Dieu ! Ne me regardez pas, je vous en prie, comme une de ces femmes dont j'ai vu, et dont vous avez vu probablement plus que moi la peinture dans les romans, comme une de ces femmes qui se créent à elles-mêmes des malheurs imaginaires, qui se parent d'une souffrance idéale et se drapent dans le voile de leur mélancolie. Je n'ai eu ni chagrins de cœur, ni regrets passionnés, et j'ignore encore ce que signifie le mot déception.

« Ma vie s'est écoulée sans orages et sans bruit, comme la source de la colline. Mon père, ma sœur, ont pris à tâche de la rendre heureuse, et nul événement funeste n'en a troublé le cours paisible. Mais je suis née triste, et triste je suis restée. Voilà le fait.

« Écoutez, ajouta-t-elle, » en fixant sur Iréné un regard empreint d'un singulier mélange de douleur et d'affection, « écoutez: le ciel, qui ne m'avait point donné de frère, semble avoir voulu m'en donner un en vous. L'attachement que vous m'avez témoigné appelle ma confiance, et je vous ferai ma confession.

« Quand je vous dis que nul événement n'a troublé mon existence, je n'exprime pas tout à fait ma pensée. Il y a une impression qui a été pour moi un événement,

une impression dont je ne puis me dégager. Mais, d'abord, il faut que je vous le demande, croyez-vous aux pressentiments?

— Quelle question ! répliqua Iréné. Jamais elle ne m'a été adressée, et je ne sais en vérité comment y répondre.

—Vous ne croyez pas aux pressentiments ! reprit Ebba, de l'air dont elle eût dit : vous ne croyez pas à la clarté du jour en plein midi ! Eh bien, moi, j'y crois très-positivement, et il me paraît tout simple d'admettre que Dieu, à qui nous devons nos facultés, nous donne cette intuition des événements secrets, cette sorte de divination de l'avenir, tantôt par un acte de bonté, pour nous préparer au malheur qui doit nous atteindre, tantôt par un effet de sa miséricorde, pour nous faire voir d'avance les conséquences du péril caché où nous nous sommes témérairement engagés.

« Vous-même, qui semblez ne pas croire aux pressentiments, ne vous est-il pas arrivé plus d'une fois de vous sentir tout à coup involontairement saisi d'une vague appréhension, d'une tristesse dont vous ne pouviez expliquer le motif? Cette appréhension, cette tristesse sont les nuages précurseurs de la tempête. Elles annoncent un regret, un accident, une douleur inattendue. Bien plus, je crois que nous pouvons être ainsi avertis des dangers d'une personne aimée. Je crois qu'il existe entre les âmes unies l'une à l'autre par un véritable attachement des rapports mystérieux, des liens invisibles, mais si puissants, qu'à distance même, l'une de ces âmes ne souffre pas sans que l'autre ressente au dedans d'elle le contre-coup de cette souffrance. Enfin, vous le dirai-je encore? je crois que

ces rapports existent entre le monde des morts et celui des vivants, que la froide étreinte de la tombe ne glace point les vraies affections, qu'elles se continuent ailleurs, et sont émues des larmes qu'on leur donne, de la fidélité qu'on leur conserve. Je ne vous raconterai point à ce sujet les histoires d'apparitions, les contes de revenants que l'on répète en tant de lieux. Si vous doutez de mes croyances, vous douteriez également de ces témoignages populaires. Il est des sentiments que l'on ne peut démontrer, des inductions et des révélations que l'austère raison rejette dans le domaine des rêves, mais qui agissent puissamment sur le cœur. Moi j'ai vu un soir, au chevet de mon lit, ma mère, ma pauvre mère, qui est morte en me donnant le jour ! Elle était telle que mon père me l'a souvent décrite, gracieuse et belle, mais d'une étrange pâleur. Elle se pencha sur moi, me donna un baiser sur le front. Ses lèvres me semblaient froides comme la glace, et pourtant ce baiser me brûlait. Elle me regarda un instant en silence avec ses grands yeux bleus qui paraissaient fatigués par les larmes ; puis elle se retira à pas lents en étendant vers moi les bras comme pour m'appeler à elle. Une autre fois, je me suis vue moi-même face à face en ouvrant une porte ; je me suis vue pâle comme ma mère et revêtue d'une longue robe blanche tombant à mes pieds comme un linceul. Les vieilles gens du pays vous diront qu'il n'y a pas un signe plus certain d'une mort prématurée, et j'ai la conviction que je ne vivrai pas longtemps, et voilà pourquoi je ne puis m'attacher à ce monde, ni me livrer comme les autres à des projets d'avenir, ni prendre un joyeux élan dans ma morne résignation. »

Il y avait dans cette confidence de la jeune fille une pensée si vivement sentie, mêlée à une impression si singulière, qu'Iréné ne sut comment y répondre. Il essaya cependant de représenter à Ebba que ces appréhensions de l'esprit ne devaient point être prises si sérieusement, qu'à son âge et avec ses qualités, elle ne devait pas ainsi faire le sacrifice anticipé de son existence, renoncer aux joies et aux espérances dont elle pouvait jouir.

Pour toute réponse, Ebba arrêta sur lui un long regard mélancolique, lui serra la main, puis elle se leva en silence et disparut.

Iréné se retrouva plus isolé encore que dans les jours qui avaient précédé le mariage d'Alete. Une lettre qu'il reçut d'un de ses amis vivifia, agita son isolement. Cet ami lui écrivait que le parti légitimiste se préparait à reconquérir la royauté. Madame la duchesse de Berri avait quitté l'Écosse pour s'établir à Massa. De là, elle correspondait avec plusieurs provinces ; la Vendée et le Midi lui tendaient les bras, une foule de serviteurs dévoués lui offraient leur concours.

Tout annonçait une lutte prochaine, et tout semblait promettre le succès. « Ne veux-tu pas, lui disait son enthousiaste correspondant, t'associer à notre entreprise et partager notre gloire ? Toi que j'ai toujours connu si fidèle à tes principes, si déterminé à les défendre, te serais-tu déjà laissé séduire par un repos indigne de toi, et endolorir dans le silence de la vie champêtre ? Faut-il qu'un jour nous t'écrivions comme notre vaillant Béarnais : « Pends-toi, brave Cril-« lon, nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais

« pas? » Non, le drapeau sous lequel tu as fait tes premières armes va se lever, l'honneur t'appelle et tes amis t'attendent. »

A cette nouvelle des projets légitimistes, à cet appel sur le champ de bataille, Iréné sentit se réveiller son ardeur de soldat et ses rêves favoris. Souvent, dans les paisibles journées qu'il passait chez son oncle, il s'était reproché un bien-être qui ne lui semblait pas permis, il s'était accusé de son inaction. Maintenant il ne pouvait plus, sans faillir à lui-même, rester à l'écart de l'arène où ses amis allaient combattre, s'éloigner de leurs périls, déserter leur espoir. Dans l'ardeur de ses sentiments monarchiques, il ne se disait pas que l'entreprise à laquelle il voulait se joindre était la guerre civile, une guerre où l'on pouvait voir les frères s'armer contre les frères, et le sol de la France arrosé du sang de ses propres enfants. Il ne songeait qu'à ses serments légitimistes, il ne voyait que sa bannière. Son premier mouvement fut de partir. Puis, en y réfléchissant avec plus de calme, il se crut obligé de prendre quelques précautions pour annoncer cette résolution à son oncle, et, sous prétexte de chasser, il s'en allait à travers champs, le fusil sur l'épaule, combinant son plan de voyage et tressaillant à l'idée des glorieux hasards où bientôt il allait rentrer.

Un accident retarda l'exécution de ses projets, et, en même temps, lui fit faire une découverte qui donnait une raison de plus à son départ de Suède. M. de Vermondans, qui le voyait toujours revenir la gibecière vide, lui dit un soir : « Il faut, mon cher Iréné, que je te donne une compensation pour tant de courses inutiles, et, si tu le désires, je te procurerai le plaisir

d'une chasse à l'ours. Il y a dans le village deux gaillards intrépides qui te conduiront au bon endroit, et t'aideront, au besoin, d'un coup de fusil assuré. Veux-tu que je les fasse venir? »

Iréné, qui ne demandait qu'à occuper activement les derniers jours qui lui restaient à passer en Suède, accepta avec empressement cette proposition. Les deux chasseurs, ayant été appelés, dirent qu'ils connaissaient le terrier d'un vieil ours qu'ils avaient déjà poursuivi l'hiver précédent. Il fut convenu que, le lendemain matin, ils viendraient prendre Iréné pour le conduire à cette expédition.

Ebba avait assisté à ce colloque avec une visible inquiétude, mais sans prononcer une parole. Lorsque les chasseurs furent sortis : « Mon cousin, » dit-elle avec une émotion qui se trahissait à son insu dans ses regards et dans l'inflexion de sa voix ; « mon cousin, la chasse à l'ours est dans ce pays une grande affaire. Ceux qui l'entreprennent sont cités parmi les plus braves du village.

« Quand ils ont tué un de ces animaux féroces, ils le rapportent en triomphe. On célèbre leur victoire par des chants de joie, par diverses cérémonies traditionnelles, et celui qui a abattu ce roi des forêts du Nord plante, en signe d'honneur, un clou en cuivre dans la crosse de son fusil. Nos paysans ont à l'égard de l'ours toutes sortes de superstitions. Ainsi, ils n'osent prononcer à haute voix son nom, de peur de l'offenser ; ils l'appellent le Vieux, ou le Grand-Père. Quand ils l'ont tué, ils lui demandent pardon de sa mort, ils lui adressent de tendres paroles, puis ils le prient de vouloir bien se laisser transporter dans

leur demeure, où il sera reçu comme un hôte vénérable. Toutes ces coutumes, et plusieurs autres qu'il serait trop long de vous raconter, prouvent assez l'idée de danger qu'on attache à la chasse à l'ours. Je ne veux pas essayer de vous détourner d'un projet qui vous plaît peut-être par son péril même, mais soyez prudent, mon cher Iréné, prenez garde à vous, je vous en prie. »

Il y avait dans ces paroles un accent de crainte, une expression de tendresse que le jeune officier n'avait point encore remarqués dans ses rapports avec sa cousine, et dont il se trouva surpris. Il leva les yeux sur Ebba, et remarqua qu'elle était très-troublée. Un éclat de rire, une exclamation de M. de Vermondans dissipèrent la vague impression qu'Iréné avait ressentie de ce trouble inaccoutumé.

« Pardieu! s'écria le vieillard, les femmes sont de drôles de créatures. Si on se laissait aller à leurs terreurs, on ne sortirait plus de sa demeure, on en viendrait à filer son fuseau au coin du feu.

« Parce qu'il plaît à nos paysans de ne pas appeler l'ours par son nom d'ours, ne voilà-t-il pas un beau motif pour qu'un brave garçon n'ose prendre son fusil et s'en aller chercher dans les bois cette lourde bête! J'espère bien, Iréné, que vous répondrez victorieusement aux rêves de cette petite fille en nous rapportant demain une large peau touffue dont elle sera très-heureuse de faire un tapis.

— Je suis sensible, répondit Iréné, aux avertissements de ma cousine, mais je pense qu'ayant bon pied, bon œil, je puis, sans trop de témérité, attendre l'ours au bout de ma carabine ou le chercher dans sa tanière. »

Le lendemain avant l'aube, le jeune officier, bien armé et bien équipé, se mettait en campagne avec ses deux compagnons. Un domestique s'était levé pour lui donner à déjeuner. Tout le monde du reste dormait encore dans la maison. Cependant, en franchissant le seuil de la porte, Iréné entendit un léger bruit au premier étage. Il leva la tête et vit une fenêtre entr'ouverte. Une blanche figure s'avança derrière les vitres, puis se retira soudain comme si elle craignait d'être aperçue. C'était Ebba sans aucun doute. Naguère, en pareille circonstance, Iréné l'eût appelée pour lui souhaiter un affectueux bonjour ; mais depuis l'entretien de la veille, il éprouvait en songeant à elle une sorte de gêne indéfinissable, et il s'éloigna sans paraître l'avoir vue.

Ses guides le conduisirent à travers collines et ravins vers une vaste forêt située à quelques lieues du village. Arrivés là, ils s'arrêtèrent, et un assez vif débat s'engagea entre eux.

A partir de ce point, ils n'étaient plus d'accord sur la direction à suivre. L'un voulait continuer à marcher directement devant soi ; l'autre prétendait qu'il fallait faire un écart à droite pour arriver à la tanière de l'ours. Après une assez longue discussion, tous deux convinrent, pour trancher la question, de placer Iréné entre eux et de s'avancer avec lui sur trois lignes parallèles, en restant toutefois assez près l'un de l'autre pour pouvoir, au besoin, se porter secours et se réunir en un instant contre l'ennemi commun. Ils firent comprendre par signes leur résolution à Iréné, qui n'avait nulle raison de s'y opposer. Puis l'un d'eux, tirant de sa poche une bouteille d'eau-de-vie, l'offrit

d'abord au jeune officier, qui, pour lui complaire, y porta ses lèvres, la présenta ensuite à son compagnon, qui lui donna une tendre accolade, et, à son tour, en savoura le contenu avec une visible satisfaction. Iréné, qui avait aussi apporté quelques provisions, leur versa à chacun un verre de vin généreux, puis en but un à leur santé.

Les trois chasseurs, ranimés par cette libation, entrèrent dans la forêt. Les tiges de sapins étaient assez écartées l'une de l'autre pour ne point entraver leur passage. Mais le sol était jonché de broussailles et de troncs d'arbres recouverts de neige sur lesquels leur pied glissait, trébuchait à tout instant. Un peu plus loin, les deux paysans ralentirent encore leur marche pour chercher les traces de l'ours. Iréné continua la sienne sans s'apercevoir qu'il laissait ses guides en arrière. Bientôt il se trouva à une assez longue distance d'eux. Il s'arrêta pour les attendre ; en tournant la tête de côté et d'autre pour les chercher, ses regards s'arrêtèrent sur un objet noir immobile au pied d'un arbre.

C'était l'ours, et un ours monstrueux. Les pattes repliées sur le corps, la tête couchée sur la neige, il semblait endormi.

Iréné se réjouit de cette découverte, et, se rappelant ce qui lui avait été raconté par Ebba, sourit à la pensée de conquérir à son premier essai un honneur envié dans le pays, de pouvoir, à l'exemple des gens du village, décorer d'un clou de cuivre la crosse de son fusil.

Pour être plus sûr de son coup, il voulut se placer sur un monticule situé plus près de l'animal engourdi.

Il arma son fusil et s'avança avec précaution. Mais ce monticule était formé d'un amas de branches et de rejetons d'arbres flexibles dont la neige lui cachait les interstices. En y posant le pied, il glissa et tomba à la renverse. La détente de son fusil partit dans sa chute.

Avant qu'il se fût relevé, l'ours, réveillé de son assoupissement par le bruit retentissant de l'arme meurtrière, s'était en quelques bonds précipité sur lui. Il lui appliqua ses deux larges pattes sur les épaules, et le tenant ainsi en sa puissance, l'œil étincelant de fureur, les dents serrées, il semblait contempler à plaisir sa proie avant de la dévorer. Hors d'état de se mouvoir, Iréné ferma les yeux et recommanda son âme à Dieu. Il sentait que c'en était fait de lui.

Déjà les griffes de l'animal lui entraient dans les chairs, et sa mâchoire s'entr'ouvrait, quand soudain deux coups de fusil résonnèrent à la fois dans le silence de la forêt, et l'ours, atteint à droite et à gauche de deux balles à la tête, se roula sur le corps de celui qui devait être sa victime, en rugissant et en lui labourant avec ses ongles les bras et la poitrine dans son agonie convulsive.

Au même instant les deux braves paysans accoururent près d'Iréné en poussant un cri de triomphe. Ils trouvèrent leur jeune compagnon à demi paralysé par la pression de l'animal qui avait pesé de tout son poids sur lui, et baigné dans son sang. Ils le relevèrent avec précaution, lui frottèrent les tempes et les lèvres avec de l'eau-de-vie, puis, le soutenant de chaque côté par la ceinture, essayèrent de faire quelques pas avec lui, et reconnurent avec joie qu'il pouvait encore marcher.

L'essentiel pour eux était de le conduire hors de la forêt, où ils ne pouvaient espérer aucun secours. A force de précautions, en enlaçant leurs bras autour de lui, en s'arrêtant de temps à autre, et en le portant parfois, ils parvinrent enfin dans les champs. Là, les dernières forces d'Irénée étaient comme épuisées. Son sang coulait de plusieurs plaies et ses jambes vacillaient. Un de ses compagnons se dépouilla de sa veste, l'étendit sur la neige, et le coucha sur ce tapis avec une sollicitude et une bonté de cœur dont le pauvre Iréné eût été vivement ému, s'il avait pu l'observer. L'autre courut en toute hâte vers la grande route, et apercevant une charrette chargée de paille qui se rendait au village, détermina, par ses prières, par ses promesses, celui qui la conduisait à venir au secours du blessé. On installa avec soin Iréné sur cette voiture, et on le conduisit au petit pas dans sa demeure.

En entrant dans le village, un des chasseurs appela sa femme.

« Va-t'en, lui dit-il, de toute la rapidité de tes jambes, chez M. de Vermondans ; dis que son neveu est malade, mais sans danger, et reviens préparer la table. Nous avons fait un fameux coup de fusil. A demain le banquet de l'ours ! »

Averti par cette femme, le vieillard se précipita hors de sa maison et courut tout effaré à la rencontre du convoi ; puis d'un regard, lisant dans le regard des chasseurs, et d'une main rapide tâtant le corps d'Iréné :

« Rien de cassé, dit-il ; rien de démis. C'est bon. »

Mais derrière lui arrivait Ebba, pâle, tremblante,

échevelée, qui, à la vue du sang d'Iréné, poussa un cri lamentable et tomba dans les bras de son père, à demi inanimée.

Les blessures du jeune officier ne présentaient heureusement aucun caractère dangereux. Le médecin du canton, qui fut appelé à les visiter, le déclara en termes formels à M. de Vermondans. Cependant il ajouta qu'elles exigeaient des soins délicats et du repos.

Au premier bruit de ce fatal accident, Alete et son mari étaient accourus près d'Iréné et lui témoignaient une tendre sympathie. M. de Vermondans prouva aussi combien il aimait son neveu par le service assidu qu'il établit autour de lui, par la magnifique récompense qu'il donna à ceux qui l'avaient sauvé.

Quant à Ebba, elle était comme atterrée. Sa sœur la trouva assise dans un fauteuil, le regard fixe, les lèvres muettes, le visage morne. Concentrée péniblement en elle-même, la jeune fille ne sortait de sa stupeur qu'en entendant prononcer le nom d'Iréné et en apprenant les rapports successifs du médecin. Plusieurs fois dans le jour elle se dirigeait vers la chambre du malade, montait d'un pas craintif son escalier, s'arrêtait tremblante à sa porte et y collait son oreille. Puis elle redescendait près de son père et retombait dans sa tristesse morbide.

Une nuit que la garde-malade qui veillait près d'Iréné, le voyant s'assoupir, s'était retirée pour le laisser dormir en paix, le jeune officier se réveilla tout à coup sous l'impression d'une main délicate qui lui passait légèrement sur le front. Il ouvrit les yeux

et entrevit dans l'ombre une femme qui glissa derrière ses rideaux et s'enfuit. A sa taille, à sa démarche, à ses vêtements, il crut reconnaître Ebba. C'était Ebba, en effet, qui, la nuit même ne pouvant goûter le repos, s'approchait furtivement de lui, quand elle croyait n'être aperçue de personne, pour observer son état, pour s'assurer que ses potions étaient bien préparées.

Grâce aux conseils d'un médecin intelligent, aux soins affectueux dont il était entouré, Iréné recouvra peu à peu ses forces. Ses plaies se cicatrisèrent, et l'on ne remarquait plus qu'à la pâleur de son visage les souffrances qu'il avait éprouvées.

Le jour où il revint s'asseoir à la table de famille fut un jour de fête. M. de Vermondans avait invité à dîner sa fille, son gendre, le médecin et les deux chasseurs. Les chasseurs arrivèrent apportant la peau de l'ours qu'ils avaient tué, et dont ils voulaient, disaient-ils, faire hommage à leur malheureux compagnon.

Ils se mirent ensuite à raconter gaiement les incidents de cette mémorable journée, et lorsque dans le cours de la conversation ils apprirent qu'Iréné avait traité si légèrement cette grave affaire d'une chasse à l'ours : « Ah ! s'écria l'un d'eux, je ne suis plus surpris de l'accident qui est arrivé. L'ours est un gaillard avec lequel il ne faut pas plaisanter. Il est fin et orgueilleux. Il entend tout ce qu'on dit de lui, et si on ne le traite pas avec respect, il se venge cruellement. Je ne serais pas étonné qu'ayant été offensé de la manière dont M. Iréné parlait de lui, il se fût tapi au pied d'un arbre exprès pour le voir venir et lui donner une sévère leçon. »

Iréné, à qui Ebba traduisit ces paroles, plaisanta gaiement sur ces superstitions. Les chasseurs, le voyant rire, hochaient la tête et avaient l'air de se dire : « Voilà un imprudent que l'expérience ne corrige pas, et à qui il arrivera encore quelque malheur. »

En recouvrant ses forces, Iréné avait repris le besoin d'activité inhérent à sa nature. Les dernières lettres qu'il avait reçues lui annonçaient que le mouvement légitimiste dont on l'entretenait précédemment devenait de plus en plus sérieux, puis que madame la duchesse de Berri se préparait à quitter Massa, puis qu'elle était dans le Midi, puis enfin qu'elle allait entrer avec le drapeau blanc dans les campagnes de la Vendée. Cette fois, le fait était positif, et Iréné résolut de partir. Un autre motif l'engageait encore à hâter sa détermination. A voir la conduite d'Ebba envers lui, les angoisses mortelles qu'elle avait manifestées lorsqu'il était malade, la joie extraordinaire qu'elle laissait éclater depuis qu'il était guéri, il ne pouvait plus se dissimuler le caractère du sentiment qu'elle éprouvait pour lui, et ce sentiment, il ne le partageait pas. Il aimait la jeune fille, il éprouvait un charme singulier à la voir dans sa grâce délicate et sa beauté mélancolique, à l'entendre parler de sa voix mélodieuse. Quelquefois même, depuis la découverte qu'il avait faite, il se demandait s'il ne devait pas prendre comme une insigne faveur du ciel la position qui s'offrait à lui : une existence douce et paisible, une famille chérie ; l'aisance matérielle, les joies du foyer à côté d'une belle et tendre jeune femme. Puis aussitôt, il se sentait emporté loin de ce tableau idyllique par l'im-

patiente ardeur de sa jeunesse, par les rêves d'un horizon lointain et d'un aventureux avenir. Il est des hommes pour lesquels la vie paisible semble ne pas être la vie, qui, de même que certains oiseaux des mers, ne s'ébattent que sur les vagues orageuses, et ne se complaisent que dans la tempête.

Iréné était de ces hommes. En se scrutant consciencieusement, il reconnaissait qu'il ne pouvait donner à Ebba qu'une partie de son cœur; qu'à tout instant, près d'elle, il serait poursuivi par les regrets d'une autre destinée, par tout ce qu'il y avait en lui d'aspirations pour le mouvement des camps, pour les hasards et la gloire de la guerre. Dans une telle situation d'esprit, accepter l'amour candide, confiant de la jeune fille, c'était la tromper; et comme il ne pouvait la tromper, l'honneur lui faisait un devoir de s'éloigner d'elle.

M. de Vermondans fut frappé d'une douloureuse surprise en apprenant la détermination d'Iréné. Il s'était habitué à le traiter comme un fils, et peut-être, au fond du cœur, avait-il fait pour lui et pour Ebba un doux rêve paternel. Il essaya de le détourner de son projet par les raisonnements les plus sérieux; et comme il vit que ces raisonnements ne produisaient aucun effet : « Prends garde, dit-il en finissant, prends garde, mon cher Iréné, de te laisser éblouir par le prestige d'un sentiment généreux et noble sans doute, mais qui peut te devenir funeste, sans servir à ceux auxquels on le consacre. Combien d'hommes s'abusent ainsi, puis accusent l'injustice du sort quand ils ne devraient accuser que leur propre entraînement! La Providence place près d'eux le bonheur et ils ne le

voient pas. Leur pensée est éblouie par l'attrait d'une situation imaginaire vers laquelle ils se précipitent avec ardeur. Si cette situation leur échappe, ils reportent avec une amère déception leurs regards en arrière; ils regrettent ce qu'ils ont perdu, et il est trop tard! La fortune mobile a fait un pas et a donné à d'autres le bien qu'ils ont méconnu.

— Mais le devoir! mon cher oncle, s'écria Iréné.

— Dieu me garde, reprit le vieillard, de ne pas respecter la puissance de ce grand mot de devoir. Seulement, permets-moi de te faire observer que dans l'ardeur de la jeunesse, on peut aisément se tromper sur cette idée de devoir, comme sur une idée de bonheur. Il est des circonstances où le devoir se présente à nous d'une façon si nette, si absolue, et parle si haut, que coûte que coûte, il faut lui obéir, il faut lui dévouer ses forces, son âme, sa vie. Mais ordinairement nous avons à choisir entre plusieurs devoirs, et celui qui nous semble le plus humble, le plus calme, n'est souvent pas le moins louable et le moins méritoire. L'honnête homme qui se consacre à une tâche journalière, à des affections de famille, à tout le bien qu'il peut faire autour de lui, ne suit-il pas une assez belle ligne de devoir, n'occupe-t-il pas une place assez honorable dans l'ordre social? La vertu n'est-elle que dans les actions extraordinaires? N'y a-t-il nulle couronne à cueillir ailleurs que dans une entreprise aventureuse ou sur les champs de bataille, et celui-là n'est-il pas aussi un bon citoyen qui se livre à des travaux utiles et donne à sa patrie des enfants élevés dans l'amour du bien et le respect des lois? »

Iréné rendait justice à la sagesse de ces raisonne-



ments, et se sentait ému de la tendre affection avec laquelle ils étaient exprimés. Mais sa résolution était prise. Rien ne pouvait plus l'en détourner.

Alete et son mari et le vieux pasteur essayèrent inutilement aussi de le retenir. Quant à Ebba, lorsqu'elle apprit qu'il allait s'éloigner, elle ne prononça pas un mot. Sa tête s'inclina sur son sein, et deux larmes furtives glissèrent le long de ses joues.

Iréné partit, non sans effort et sans un douloureux serrement de cœur. A la fin du jour, les rayons mourants du soleil offrent aux regards un charme singulier. Au dernier moment, la vie apparaît belle à celui qui se plaignait de ses vicissitudes et qui va la quitter. A l'heure d'une séparation résolue, désirée, il s'opère dans l'âme une violente réaction. En un instant rapide, on entrevoit dans une sorte de lumière éblouissante tout ce que l'on aime et tout ce que l'on abandonne. En un instant on est saisi par les joies que l'on déserte, par des regrets anticipés, comme par un reflux impétueux sur lequel flotte la pensée indécise. On n'a pas encore franchi le seuil de la porte, on n'a pas encore murmuré le suprême adieu, on s'arrête, on hésite ! On pourrait rentrer dans la demeure aimée, se rejeter dans les bras qui s'ouvriraient avec joie. Dernière lutte du cœur, dernier avertissement peut-être d'un bon génie. Mais la pensée dominante l'emporte et l'on s'éloigne de la plage paisible, et on lance sa barque à la mer. Que Dieu la protége !

Ainsi partit Iréné, laissant la douce paix domestique, laissant une famille en deuil et un cœur de jeune fille brisé. Il partit navré lui-même de chagrin, mais exalté par la pensée qu'il obéissait à la loi de l'honneur,

et que plus le sacrifice était pénible, puis il était noble.

C'était au commencement de l'été. La terre reverdie et fleurie, les bois animés par le chant des oiseaux, le ciel pur, les lacs argentés, tout ce qu'il y a de beautés pittoresques, de scènes grandioses et d'images charmantes dans cette nature du Nord, ravivée comme par magie au premier souffle du printemps, augmentait encore ses regrets, et l'aurait retenu, s'il avait pu se laisser retenir.

Grâce à la clarté des nuits, qui lui permettait de voyager constamment, il atteignit bientôt Stockholm. s'embarqua sur le bateau à vapeur de Lubeck, courut dans son village embrasser sa mère, puis se dirigea vers la Vendée, où il devait rejoindre le drapeau qu'il venait chercher de si loin.

Dans le cours de son voyage, il avait écrit plusieurs fois à son oncle. Trois semaines s'écoulèrent ensuite pendant lesquelles la bonne famille suédoise ne reçut plus aucune nouvelle de lui. M. de Vermondans se plaignait de ce silence; Alete cherchait à l'excuser. Ebba souffrait et ne disait rien. Depuis le départ d'Iréné, la frêle jeune fille était tombée dans un état de tristesse et d'abattement qui de jour en jour prenait un caractère plus effrayant. Elle aimait à rester seule, assise à sa fenêtre, les yeux tournés vers la route du Midi, comme si c'était par cette route qu'elle eût vu s'en aller sa dernière espérance, et qu'elle pensât la voir reparaître. Si parfois elle essayait de lire, il était aisé de reconnaître à l'immobilité de son regard que le livre qu'elle tenait entre mains ne l'occupait pas, que son esprit était ailleurs. Si elle descendait près de son père, elle s'efforçait de sourire devant lui et de paraitre

gaie pour calmer son âme inquiète. Mais dès qu'il tournait la tête, elle retombait comme affaissée sur elle-même, les bras croisés sur la poitrine, dans l'attitude d'une victime qui offre à Dieu son dernier sacrifice. Déjà son visage portait les indices du mal intérieur qui la dévorait, ses joues se creusaient, ses lèvres blémissaient, un cercle noir se dessinait sur ses blanches paupières, et des taches de pourpre éclataient comme du feu sur ses pommettes décolorées. Un des médecins appelés à la visiter dit qu'elle était atteinte d'une fièvre lente ; un autre qu'elle était phthisique. Ebba se soumettait avec complaisance à toutes les ordonnances qui lui étaient prescrites, à tous les moyens de soulagement ou de distraction inventés par l'ingénieuse affection de son père ou de sa sœur. Mais quand elle se retrouvait seule, elle secouait la tête à la vue des médicaments rangés sur sa table, et semblait se dire qu'il n'y avait dans la science humaine nul remède pour la guérir.

Deux semaines se passèrent encore sans qu'il arrivât un mot d'Iréné. Que faisait-il donc ? On savait qu'il avait traversé Paris, qu'il devait être en Vendée. Ne pouvait-il plus correspondre avec ses amis, ses lettres seraient-elles interceptées, ou, chose terrible et qu'on n'osait se dire, serait-il déjà victime de son ardeur chevaleresque, prisonnier, ou blessé, ou mort peut-être ?

On attendait le courrier avec impatience. A défaut de lettres, on parcourait d'un regard avide et inquiet les journaux. Vain espoir, les journaux suédois ne donnaient encore que quelques vagues détails sur le mouvement légitimiste.

A la fin, M. de Vermondans, chagriné et, pour ainsi dire, humilié de laisser éclater à tout instant sa propre impatience, déclara que désormais il ne voulait plus que l'on parlât ni d'Iréné, ni de la Vendée, mais il ne pouvait empêcher qu'on y pensât, et lui-même y pensait sans cesse, et la pauvre Ebba encore plus.

Un matin la jeune fille se leva dans un trouble extrême, dans une espèce d'agitation fébrile qui lui donnait une nouvelle apparence de vie. Elle s'habilla précipitamment, descendit près de son père, et lui exprima le désir d'aller voir sa sœur.

« Vraiment ! » s'écria le bon vieillard, abusé par cette trompeuse animation, et tressaillant de joie à l'idée que son enfant renaissait à l'existence ; « vraiment! chère Ebba, as-tu envie de faire cette course? Je te conduirai moi-même. »

Sans attendre sa réponse, il courut à l'écurie, fit atteler son cheval, et quelques instants après il était assis dans son cabriolet à côté de sa fille, traversant rapidement la prairie verdoyante, le cœur ravivé par une gaieté qu'il n'avait pas éprouvée depuis longtemps.

Ebba, de son côté, semblait prendre un plus vif intérêt à tout ce qui se présentait à ses yeux, et noter à chaque pas ce qui éveillait en elle un souvenir.

« Ah ! disait-elle, voilà la demeure de la vieille Marthe, la veuve de votre ancien fermier. Vous avez été bien bon pour elle, mon père, et pour ses enfants. Je vous en prie, ne les oubliez pas : ce sont de braves gens.

« Ah ! voilà le ruisseau près duquel nous nous ar-

rêtâmes avec Éric, le jour où nous le reconduisîmes après ses fiançailles avec Alete. C'était un heureux jour.

« Voici l'angle de la route où nous courûmes vous attendre au retour d'un voyage que vous veniez de faire à Hernösand. Il y a de cela bien des années. J'étais toute petite encore. Mais je n'ai point oublié que vous aviez été absent une longue semaine, que chaque matin je vous réclamais, qu'un soir, en me couchant, ma bonne me dit : Demain vous reverrez votre père ; que pendant la nuit je ne cessai de rêver de vous et des belles choses que vous alliez me rapporter. C'était un heureux temps ! »

Un peu plus loin, elle cessa tout à coup de parler, contempla d'un regard pensif la plage, la mer, l'horizon bleuâtre, et parut absorbée dans une mélancolique réminiscence.

Son père, qui l'avait écoutée avec joie, se retourna vers elle comme pour interroger son subit silence, et, tout entier encore au plaisir qu'il venait d'éprouver, ne comprit point la pensée qui, en ce moment, la dominait. Mais celui qui eût pu lire dans cette pensée y eût vu un profond sentiment de tristesse et de résignation, une image enthousiaste du passé unie à un douloureux abandon de l'avenir.

Il y avait, dans la muette contemplation de la pauvre malade, une sorte d'adieu suprême, d'adieu résigné à ces flots azurés, à ces vertes forêts, à ce lointain espace, qui souvent avaient occupé ses rêveries ; à cette tiède brise d'été qui se jouait dans ses cheveux, à ce ciel transparent qui réjouissait ses yeux, à toute cette terre fleurie, diaprée, qui lui avait donné tant de

jouissances naïves et tant d'émotions poétiques. Par ses lèvres légèrement entr'ouvertes, par son regard errant, elle disait adieu à cette nature dont elle était elle-même l'enfant candide, à ces fleurs qui dans leur pure corolle lui souriaient comme des sœurs, à ces oiseaux qui lui gazouillaient leur salut du matin et leur salut du soir comme des frères.

En arrivant au presbytère, M. de Vermondans s'arrêta à causer avec le vieux pasteur. Ebba prit Alete par la main et l'entraîna dans sa chambre, ferma la porte, et se jetant dans ses bras :

« Ma bonne sœur, lui dit-elle, j'ai voulu te revoir encore.

— Encore ! s'écria Alete, mais j'espère que nous nous reverrons longtemps.

— Oui, longtemps, reprit Ebba en faisant quelques pas en arrière et en pâlissant, mais plus ici, hélas ! dans un autre monde !

— Quelle idée sinistre ! dit Alete. Et moi qui ai été si heureusement surprise de ton arrivée ! Est-il possible que tu viennes ainsi m'affliger ! »

Et en prononçant ces monts, Alete cacha dans ses mains son visage baigné de larmes.

« Pardon, chère sœur, dit Ebba, j'ai eu tort de me laisser aller à une triste pensée. Voyons, parlons d'autre chose.

— Oui, parlons d'autre chose, reprit Alete, en souriant à travers ses pleurs comme un rayon de soleil à travers la pluie. A-t-on des nouvelles d'Iréné ?

— Iréné, répondit Ebba d'une voix solennelle, Iréné est mort !

— Mort ! Que dis tu ! Comment le sais-tu ?

— Je le sais : je l'ai vu en rêve cette nuit.

— Ah bien ! Moi aussi j'ai rêvé parfois que je voyais des gens morts, et je les retrouvais parfaitement portants le lendemain.

— Je l'ai vu, te dis-je, frappé d'une balle à la poitrine, arrosant le sol de son sang, tournant dans son agonie les regards de notre côté, et nous souriant dans une dernière convulsion !

— Quelle folie ! ma chère Ebba » s'écria Alete, en riant d'une rire qui pourtant n'était pas naturel, car elle était, malgré elle, impressionnée par le ton sérieux de sa sœur. « Viens ; Éric et son père nous attendent ; viens goûter le plaisir d'une de nos bonnes réunions de famille, et éloigne de toi ces sombres pressentiments qui, par la grâce de Dieu, ne se réaliseront je l'espère, jamais.

— Oui, allons, » dit Ebba, en essayant de reprendre une physonomie plus gaie et en murmurant cependant à voix basse : « une folie ! Nous verrons ! »

La semaine suivante on apprit, par une lettre de la mère d'Iréné, que le jeune officier était mort le jour même où Ebba avait eu son rêve de deuil, mort bravement au siége du château de la Pénissière.

Bientôt Ebba mourut aussi, en prononçant le nom de son père, de sa sœur, debout en larmes à son chevet. Puis, au dernier moment, un autre nom s'échappa de ses lèvres : le nom d'Iréné.

UN DRAME SUR MER

Les personnes qui vivaient il y a une dizaine d'années à Saint-Pétersbourg, dans les cercles splendides des trois ou quatre premières classes de l'État, ont toutes connu M. de Straden. Il habitait une des plus riantes maisons du quartier de l'Amirauté et donnait chaque hiver quelques grands bals. C'était un homme d'une nature distinguée et bizarre. Hollandais de naissance et Hollandais de cœur, il avait à un haut degré toutes les qualités et tous les défauts de sa nation : l'amour du travail, l'intelligence large et lucide des affaires, l'esprit d'ordre poussé parfois jusqu'à l'extrême parcimonie, et une réserve austère dans le langage, une sorte de sécheresse dans le regard et de froideur répulsive dans les manières qui, au premier abord, inspiraient, à vrai dire, peu d'attrait. Pour pouvoir l'apprécier comme il le méritait, il fallait l'avoir observé sérieusement dans diverses circon-

stances, l'avoir cherché pour ainsi dire lui-même sous l'enveloppe de glace qui dérobait à l'attention fugitive des gens du monde son esprit élevé et son cœur excellent.

Sa grande fortune lui venait d'un de ses oncles qui avait fondé à Pétersbourg une maison de commerce avec cette habileté, cette persévérance et cette austère probité qui distinguent en général les négociants hollandais. A vingt-cinq ans, M. de Straden, ayant fini ses études à Leyde et voyagé en Angleterre et en France, était venu s'installer avec le titre de chef de la correspondance chez son oncle. Quinze ans après, son oncle, qui avait passé sa vie dans le célibat, lui léguait en mourant son immense héritage. Beaucoup d'ambitions matrimoniales s'éveillèrent alors autour du riche banquier, quoiqu'il fût d'un âge un peu mûr. On pensait que son oncle seul l'avait empêché jusque-là de se marier et que, désormais libre de ses actions, possesseur unique d'une vaste et honorable fortune, il ne tarderait pas à se choisir une femme dans le beau monde de Pétersbourg. Plus d'une mère alors eut pour lui de douces prévenances, et plus d'un noble comte, portant de grosses épaulettes et décoré d'une quantité d'ordres, ne se serait pas fait scrupule de donner sa fille à ce négociant de Hollande dont le nom, il est vrai, n'avait jamais figuré dans aucun livre de *peerage* et aucune statistique nobiliaire, mais dont le crédit était parfaitement assuré sur toutes les places de l'Europe.

Les prévenances maternelles, les insinuations flatteuses, les demi-mots prononcés à voix basse dans l'embrasure d'une fenêtre, furent inutiles. M. de Straden ne s'aperçut pas ou du moins n'eut pas l'air de

s'apercevoir des tendres complots tramés contre lui. Cependant ses cheveux commençaient à grisonner, ses tempes se plissaient, son regard devenait de plus en plus sec et froid, et mainte belle jeune fille qui, quelques années auparavant, eût consenti sans trop de difficultés à lui donner sa main, se disait en le revoyant avec ces premiers signes de la vieillesse, que l'épouser alors serait acheter un peu cher la fortune. Les parents qui avaient eu des vues sur lui se dirent aussi qu'il ne fallait plus y songer, que le neveu mourrait célibataire comme l'oncle, et cessèrent de lui présenter la perspective conjugale qu'il s'obstinait à ne pas voir.

Un beau jour, M. de Straden partit pour la Hollande dans le but d'aller, disait-il, y régler quelques affaires de famille. Six mois se passèrent sans qu'on entendît parler de lui. Il n'écrivait qu'au gérant de sa maison et ne l'entretenait que de ses comptes et de ses spéculations, dans ce style bref et sans façon du commerce qui forme un idiome à part. Au commencement de l'hiver, il revint à Pétersbourg, et l'on annonça qu'il était marié. Je laisse à penser la surprise que causa cette nouvelle, le dépit de ceux qui avaient fondé quelques espérances sur les intentions matrimoniales de M. de Straden, et les commentaires qui s'ensuivirent. Les grandes villes ne sont qu'un assemblage de petites villes, et ce qu'on appelle sans épithète la société, c'est-à-dire le monde choisi, le monde comme il faut, n'est qu'un composé d'un certain nombre de familles que des analogies de naissance, d'éducation, d'habitudes, rapprochent l'une de l'autre, qui s'en vont régulièrement de salon en salon, se rencontrent

presque chaque jour et forment un cercle à part au milieu des autres cercles, une tribu distincte, une coterie. L'oisiveté enfante dans cette société comme dans celles d'un ordre inférieur, le même besoin de s'occuper de son voisin, de jeter un regard curieux dans l'intérieur de sa maison, d'analyser minutieusement ses faiblesses, ses défauts, et la vanité lui inspire les mêmes jalousies et les mêmes médisances. La différence est que cette médisance a des dehors plus gracieux, le langage plus élégant. Elle porte un masque de velours et distille son poison dans un bouquet de fleurs. Elle n'assomme pas lourdement celui qu'elle attaque comme on le fait dans la bourgeoisie, elle lui donne d'une main gantée et parfumée de délicieux petits coups d'épingle. Pleine de tact, du reste, et d'esprit, elle ne s'oubliera jamais, dans l'ardeur de son escrime, jusqu'au point d'outre-passer les règles traditionnelles du bon goût, et si parfois il lui arrive d'engager une fausse attaque, ou de s'en prendre à quelqu'un qui la domine par une réelle supériorité, elle ne tentera pas pour le vaincre des efforts qui pourraient la compromettre ; elle rendra les armes avec une apparence de loyauté toute chevaleresque, et conclura un traité de paix avec le même sourire et la même aisance qu'elle apportait un instant auparavant dans ses vives et légères escarmouches. Il ne lui est pas permis de plisser son joli front, ni de paraître ulcérée : il faut qu'elle combatte gaiement et succombe avec grâce comme le gladiateur romain. C'est là son supplice et c'est là son charme.

Un soir il y avait une nombreuse réunion dans un des salons que fréquentait habituellement M. de Stra-

den ; l'on parlait de son mariage, et c'était à qui ferait à ce sujet les plus graves et les plus plaisants commentaires.

La maîtresse de la maison, qui aimait et estimait le banquier, suivait en silence, mais d'un air chagrin, le développement de ces diverses hypothèses, toutes fort peu charitables. Enfin, se tournant vers un jeune diplomate qui avait fait une peinture assez grotesque de la société hollandaise, elle lui dit : « Vous pourrez bientôt juger par vous-même si M. de Straden a eu tort de se marier en Hollande plutôt qu'en Russie ; il m'a demandé la permission de me présenter sa femme, et je l'attends ce soir.

A peine avait-elle dit ces mots qu'un valet de chambre, s'avançant sur le seuil de la porte du salon, annonça M. et madame de Straden. Ce nom produisit sur toute la société une sorte de mouvement électrique. Tous les regards furent fixés sur l'étrangère, et en un clin d'œil tout le monde l'avait examinée des pieds à la tête. C'était un moment solennel, un de ces moments qui décident du succès d'une femme dans la société, ou lui imposent pour longtemps, si ce n'est pour toujours, des relations difficiles. Madame de Straden le sentit, et une légère rougeur passa sur ses joues lorsque, entrant dans le salon, elle se vit l'objet d'une telle curiosité ; mais il n'y avait dans son émotion qu'une modestie pudique et nulle apparence d'embarras. Elle s'avança avec grâce au-devant de la maîtresse de la maison qui venait à sa rencontre, salua d'une façon à la fois aimable et digne les différentes personnes auxquelles elle fut tour à tour présentée, puis s'assit dans un fauteuil de l'air d'une

femme qui a vécu assez dans le monde pour savoir qu'elle n'y est pas déplacée. Des diverses parties du salon, des regards scrutateurs continuaient à la suivre dans chacun de ses mouvements, et sans y prendre garde, sans s'en douter elle-même, elle déjouait tous les efforts de cette sévère inquisition. Sa toilette était d'une simplicité et d'un goût irréprochables, son pied petit ; sa main, autant qu'on pouvait en juger par ses gants blancs effilés et plissés à la racine des ongles, devait avoir toutes les qualités d'une main aristocratique. Sa taille était svelte et légère, et sa figure, sans être régulièrement belle, avait un grand charme. C'était une de ces chastes et paisibles figures qui ne frappent pas au premier abord, qui ne produisent pas dans un salon l'effet éclatant d'une beauté méridionale, mais qui attirent doucement le regard et éveillent dans le cœur de celui qui les observe une religieuse pensée. Madame de Straden touchait à sa vingt-huitième année. Ses joues n'avaient plus la vive fraîcheur de la première jeunesse, son front était pâle, et sous ses longues boucles de cheveux blonds on pouvait déjà distinguer les premiers indices de quelques rides naissantes. Mais ce visage plus sérieux qu'animé, ces lèvres sur lequelles un modeste sourire passait de temps à autre comme un rayon fugitif, ces yeux calmes et limpides, offraient une indicible expression de candeur virginale, de bienveillance touchante, de mélancolie, et il y avait dans sa voix des vibrations tendres et un peu plaintives qui s'accordaient parfaitement avec l'ensemble de sa physionomie. Cependant, en observant de plus près cette figure si suave, ce regard si doux et si velouté, on y distin-

guait par intervalles une sorte de fierté noblement contenue et une expression énergique, indice d'une nature ardente et résolue.

Au bout d'une demi-heure, madame de Straden se leva pour sortir, et ceux qui, en la voyant paraître, l'observaient avec une froide curiosité, la saluèrent à son départ avec une respectueuse sympathie. Dès ce moment une place honorable lui était assurée dans le monde où elle venait de faire son entrée ; elle avait captivé l'attention des hommes, sans éveiller la jalousie dans le cœur des femmes.

Dès qu'elle fut sortie, elle devint le sujet d'un entretien tout autre que celui qui avait précédé son arrivée. Le diplomate affirma d'un ton capable que c'était une Hollandaise d'une race à part. Le gentilhomme titré dit qu'elle semblait posséder les bonnes manières de l'aristocratie, et la grande dame à qui elle avait adressé quelques paroles flatteuses eut le courage d'avouer que M. de Straden ne paraissait pas avoir fait un mauvais choix. La maîtresse de la maison écoutait avec une secrète satisfaction et une sorte de triomphe ces éloges accordés à la femme de son ami, et se promettait de la chaperonner dans la société. Mais pourquoi donc est-elle si pâle? s'écria tout à coup un jeune homme qui, dès le moment où elle était entrée dans le salon, l'avait observée dans un profond silence. Ce pourquoi donc est-elle si pâle? ouvrit la porte à une foule de commentaires, qui, d'hypothèses en hypothèses, devinrent bientôt autant de chapitres de roman. Cette jeune femme, qu'on se représentait naguère sous une forme peu flatteuse, on la plaignait à présent, on la regardait comme une

pauvre victime sacrifiée à l'ambition de ses parents, à l'égoïsme du banquier. L'intérêt qu'elle inspirait se tournait en récriminations contre son mari, et comme au fait, on ne connaissait ni ses antécédents ni la manière dont son mariage s'était conclu, les gens du monde pouvaient, sans trop de scrupule, faire d'elle dans leur charité l'héroïne d'un drame, l'Iphigénie d'une maison de banque, et les suppositions fabúleuses, poétiques, larmoyantes, la suivirent de salon en salon jusqu'au jour où un jeune Russe arrivant de Hollande les ramena plus près de l'exacte vérité.

« Madame de Straden appartient, dit-il, à une ancienne famille dont le nom se trouve à différentes époques inscrit avec honneur dans les annales néerlandaises. Depuis une trentaine d'années, cette famille avait subi de grands revers. En 1795, celui qui en était le chef avait employé la majeure partie de sa fortune à soutenir la cause de la maison d'Orange, et était mort de douleur en voyant les Français envahir le Hollande. Deux de ses fils avaient succombé en combattant contre l'armée de Pichegru, et le troisième, qui était le père de madame de Straden, ayant perdu son héritage par de fausses spéculations, s'était retiré aux environs de Harlem, dans une petite terre, dernier débris d'une fortune jadis colossale, où il vivait fort modestement avec trois ou quatre filles et autant de garçons. M. de Straden, qui lui est allié de loin, allait souvent le voir dans le temps qu'il étudiait à Leyde, et il prenait sur ses genoux la petite fille qui est aujourd'hui sa femme, et promettait de l'épouser lorsqu'elle serait grande. Cette promesse, qu'il semblait faire en riant, lui est toujours restée dans le cœur.

Chaque année il écrivait régulièrement à son futur beau-père, et demandait des nouvelles de sa petite fiancée. En même temps il usait de son titre de parent pour venir au secours de cette pauvre et honnête famille ; il payait la pension d'un fils dans une école, l'équipement d'un autre dans la marine, et dotait une des filles mariée naguère avec un avocat. Tant que vécut son oncle, il continua à demander, dans des termes en apparence plus légers que sérieux, la main de la blonde enfant qu'il aimait dans sa jeunesse. Son oncle mort, il changea subitement de langage. Il écrivit encore, mais froidement et d'un air contraint ; si bien que les parents de sa femme, pensant qu'il était peut-être embarrassé des promesses qu'il avait faites et qu'il était alors parfaitement libre de réaliser, évitaient en lui répondant de dire le moindre mot de leur fille. Au bout de quelques années, ils reçurent une lettre de lui plus tendre, plus empressée que toutes les autres. Il annonçait son départ pour la Hollande, et demandait formellement à épouser celle qu'il appelait toujours sa petite fiancée. Sa demande fut agréée avec bonheur sans doute par les parents, et probablement avec reconnaissance par la jeune fille. On dit qu'à l'âge de vingt ans, elle avait éprouvé une vive inclination pour un officier fort distingué qui était en garnison à Harlem, et qui l'avait demandée en mariage. Malheureusement le jeune homme n'avait d'autre fortune que son mérite et ses épaulettes. Ses parents et ceux de la jeune personne travaillèrent d'un commun accord à empêcher une union qui livrait leurs enfants à la misère. L'officier reçut un ordre du roi qui l'envoyait à Java. La jeune

fille, en apprenant cette nouvelle, tomba malade et faillit mourir. Plusieurs personnes assurent que M. de Straden apprit en Russie tous les détails de cette histoire d'amour, et expliquent ainsi la froideur qu'il manifesta tout à coup dans ses relations avec une famille à laquelle il avait sans cesse témoigné l'attachement le plus vif et le plus dévoué. Cependant, ce ne sont là que des ouï-dire. Le fait est que si, comme on l'affirme, madame de Straden a éprouvé les orages de l'amour, elle a su du moins garder une réputation intacte, et tous ceux qui l'ont connue en Hollande lui conservent une entière estime. »

Ces paroles du voyageur russe produisirent dans la société diverses impressions. Plusieurs personnes ne virent dans le mariage de madame de Straden que la fin d'un roman d'amour; d'autres le continuèrent à plaisir, et attribuèrent sa pâleur, son air habituel de souffrance à un malaise moral, à des regrets profonds, à des désirs péniblement contenus. Cependant toute sa conduite envers son mari démentait ces suppositions. Dans le monde elle était sans cesse pour lui pleine de déférence, le suivant docilement partout où il voulait la conduire, interrogeant ses regards, épiant ses désirs, obéissant à ses moindres signes avec une soumission d'enfant. Dans son intérieur, c'était la même soumission respectueuse avec plus de tendresse et d'expansion. Elle avait du reste un entretien spirituel et aimable, et si son regard conservait toujours une expression mélancolique, cette mélancolie n'avait rien d'amer, et lui donnait aux yeux de beaucoup de gens un attrait de plus.

Un an après son arrivée à Pétersbourg, elle devint

mère d'une fille. La marraine qu'on lui choisit s'appelait Albertine. Madame de Straden insista pour que son enfant portât un autre nom, et on l'appela Charlotte. La naissance de cette fille combla de joie le cœur du banquier, et lui donna pour ainsi dire une nouvelle vie et une nouvelle jeunesse. Lui qu'on avait toujours connu si grave, si préoccupé de ses affaires, devint riant et animé. Il quittait son comptoir, il abandonnait sa correspondance à un commis pour courir auprès du berceau de sa fille, prendre ses petites mains dans les siennes, contempler son visage rose, lui dire toutes sortes de tendresses qu'elle ne comprenait pas encore, et l'embrasser avec amour en la remerciant de l'avoir si bien compris. Son bonheur augmenta à mesure que sa fille commença à se développer. Il la pressait avec une sorte d'ivresse sur son sein, il se courbait sur le parquet pour lui apprendre à marcher. Puis c'étaient des discours sans fin, des cajoleries comme celles d'un amant à sa maîtresse ; il lui parlait de la Hollande et de la Russie, il voulait lui bâtir un château dans le parc de Harlem, et un pavillon plus beau que le palais de l'empereur dans le jardin d'été. Sa femme et ses amis souriaient de ses tendres enfantillages, et lui-même s'en moquait gaiement. « Que voulez-vous? disait-il; cette petite fille a chassé loin de moi la froide vieillesse et le souci des chiffres. Il me semble que je n'ai point de cheveux blancs sur la tête et point de registres de commerce dans ma maison, que je suis jeune et léger comme lorsque j'étudiais à Leyde, et j'attends qu'elle puisse courir, pour aller avec elle courir après les papillons sur les bords de la Néva. »

Si, comme on le dit, les femmes sont surtout heureuses du bonheur qu'elles donnent, nulle femme ne devait avoir le cœur plus satisfait que madame de Straden, car elle avait acquitté au centuple la dette de reconnaissance contractée par sa famille envers son mari; elle avait fait pour lui d'une existence solitaire, soucieuse, fatiguée, une vie d'enchantement, et elle pouvait contempler son œuvre avec orgueil, car cette œuvre n'avait peut-être pas été entreprise sans quelque effort, ni poursuivie de temps à autre sans quelque pensée de résignation. Joie de la famille, pouvoir de la fortune, jeunesse, beauté, succès, tout enfin semblait lui sourire, tout; mais au milieu de cette vie si complète en apparence, si riche et si riante, madame de Straden conservait un désir inquiet, ardent, qui souvent occupait sa pensée dans ses veilles et dans ses rêves, et souvent jetait une ombre de tristesse sur son front. Elle aurait voulu revoir son pays de Hollande, sa maison, ses parents; plusieurs fois elle avait exprimé à demi mot cette pensée à son mari, et tantôt il avait affecté de ne pas la comprendre, tantôt il avait pris un air froid et sévère, et la pauvre femme s'était tue. Depuis longtemps elle n'osait plus renouveler une tentative dont elle n'espérait plus aucun succès; et quand ses désirs de voyage se présentaient à son esprit, elle essayait de les éloigner d'elle, de les oublier. Une lettre qu'elle reçut de sa sœur leur donna un nouvel essor et affermit sa volonté; sa sœur lui écrivait que leurs parents venaient de passer un triste hiver, qu'ils avaient été tous deux très-malades, qu'ils parlaient souvent avec douleur de leur fille chérie qui était si loin d'eux, et qu'ils voudraient revoir avant de mourir.

Madame de Straden s'en alla fondant en larmes montrer cette lettre à son mari. Il la lut avec attendrissement et lui dit : « Oui, je le vois, il faut que vous alliez porter encore un rayon de joie, une pensée de consolation dans le cœur de vos vieux parents ; mais il est de toute impossibilité, à présent, que je vous accompagne. Comment faire ? — Ah ! dit madame de Straden, j'obéis à une pensée qui donne du courage ; que j'aie seulement un domestique, une femme de chambre, et j'irai sans crainte là où je crois que mon devoir à présent m'appelle. — Et Charlotte ? — Charlotte ! vous m'accorderez bien la joie de l'emmener avec moi, pour qu'elle réjouisse le cœur de mes parents, et reçoive leur bénédiction. — Non, je ne puis me séparer à la fois de tout ce qui m'est cher, de tout ce qui fait ma vie, de vous et de ma fille. Si vous êtes décidée à entreprendre ce long voyage, j'y consens, mais je garde Charlotte. — Soit, dit la pauvre mère ; aussi bien je n'aurais pas le courage de vous laisser seul, je vous abandonne donc ma fille, et je reviendrai dans peu de temps près de vous et près d'elle pour ne plus vous quitter. »

Une fois le voyage décidé, M. de Straden s'en occupa avec autant de zèle que s'il l'avait lui-même désiré. Il savait qu'une frégate hollandaise était arrivée récemment à Cronstadt, et devait bientôt retourner à Rotterdam. Il avait connu autrefois le capitaine de cette frégate, et, quoiqu'il n'eût eu aucune relation avec lui depuis plusieurs années, il sortit pour aller le voir, s'informer si sa femme pouvait obtenir une place à bord pour faire la traversée, et s'assurer par lui-même qu'elle serait convenablement traitée. Le

capitaine accueillit avec empressement la proposition de M. de Straden. Il avait déjà, disait-il, plusieurs passagers, tous gens de bonne compagnie. Il lui restait auprès de la salle du conseil une jolie chambre fort confortable qu'il serait heureux d'abandonner à madame de Straden, et il lui offrit une place à sa table. « Je n'ai pas besoin de vous assurer, ajouta-t-il, que je connais les devoirs qui me sont imposés par la présence d'une femme à bord de ma frégate, et que madame de Straden sera sans cesse entourée de tous les égards, de tout le respect qu'elle mérite. »

Le lendemain, le capitaine dînait chez le banquier, et se montrait plus empressé encore dans ses offres, plus large dans ses promesses. Trois semaines après, la jeune femme s'embarquait avec lui. Son mari la suivit jusque sur le quai, le cœur oppressé, l'œil humide de larmes; elle éprouvait une émotion non moins douloureuse, et plus d'une fois l'idée lui vint de renoncer à son voyage, de rester aux lieux où le ciel lui avait donné tant de bonheur ; puis il lui semblait qu'un devoir filial l'appelait ailleurs. Elle serra en sanglotant son mari et son enfant contre son cœur, détourna la tête, et partit.

Malheureusement, le commandant de la frégate ne méritait pas la confiance que le banquier lui avait accordée. Dès le moment où il avait vu madame de Straden si jeune, si gracieuse et si belle, à côté de son vieil époux, il avait senti s'élever en son cœur des rêves tumultueux qu'il n'essaya pas même de combattre, et qui devaient le faire manquer à un devoir sacré, à un devoir d'honneur et de loyauté.

A peine avait-il navigué pendant une demi-journée

sur le golfe de Finlande, qu'il commença à avoir pour madame de Straden des attentions qu'elle regarda d'abord comme une politesse un peu obséquieuse, mais qui prirent le lendemain et les jours suivants un caractère dont elle se sentit bientôt vivement alarmée. Elle essaya de répondre en riant aux compliments qu'il lui adressait, et il prit un ton sérieux qui écartait toute apparence de plaisanterie. Elle lui parla alors avec une austère dignité, il répondit par un ardent aveu. La pauvre femme s'enfuit tout effrayée dans sa chambre, et déplora amèrement l'idée qu'elle avait eue de se placer, pour ainsi dire, sous les ordres d'un homme qui trahissait si cruellement son espoir et sa confiance. Qu'allait-elle devenir peudant le cours de ce long trajet? Comment échapper aux poursuites de cet homme, investi sur son bâtiment d'une autorité absolue? Où trouver un refuge contre ses désirs insensés et ses prétentions? Si elle s'enfermait dans sa chambre, il pouvait venir frapper à chaque heure du jour à sa porte et la forcer à le recevoir ; si elle montait sur le pont, elle voyait les matelots, les officiers, les passagers même, s'écarter à l'approche du capitaine, et se trouvait seule avec lui. La malheureuse se jeta à genoux, invoqua le ciel avec ferveur, puis resta plongée dans un abîme de réflexions auxquelles un sentiment de foi et de piété pouvait seul apporter quelque adoucissement.

Huit jours après son départ de Pétersbourg, la frégate s'arrêta dans la rade de Stockholm. Le capitaine fit armer son canot et descendit à terre avec un de ses officiers. Une idée lumineuse s'éveilla tout à coup dans l'esprit de la jeune femme : c'etait de profiter de

ce moment de halte pur fuir ce bâtiment fatal, où elle ne vivait plus que dans l'angoisse, d'acheter une voiture à Stockholm, et de s'en aller par le Danemark et l'Allemagne en Hollande. Toute fière et radieuse de ce projet, qui en un instant était éclos et avait mûri dans son esprit, elle alla demander à l'officier de quart une chaloupe pour se rendre à Stockholm. Mais le capitaine avait, en partant, ordonné formellement qu'on ne laissât descendre personne à terre, et aucun de ses subordonnés n'aurait osé enfreindre cet ordre. Dès qu'il revint, madame de Straden courut au-devant de lui, et lui exprima son désir avec toute l'ardeur que lui donnaient l'angoisse qu'elle avait subie et les craintes qu'elle gardait pour l'avenir.

« Impossible, madame, répondit-il d'un ton glacial. Le vent est bon, nous mettons à la voile dans quelques instants, et pour rien au monde je ne voudrais retarder notre départ d'une minute. J'attends seulement, ajouta-t-il avec une sorte de dédain orgueilleux, un nouveau passager qu'on me force de prendre avec moi, un simple capitaine d'artillerie, qui doit, selon les instructions de notre ministre, manger à ma table. Il n'y a plus de rang et plus de hiérarchie. » Puis, se tournant vers un de ses officiers : « Lieutenant, dit-il, faites tout préparer pour l'appareillage, et dès que vous verrez venir le canot de ce passager, mettez les matelots au cabestan. » Et, sans écouter les prières de la jeune femme, sans s'inquiéter de son émotion, de ses larmes, il la quitta brusquement, et descendit dans sa chambre.

Madame de Straden resta sur le pont dans une sorte d'anéantissement. Elle venait de perdre une espérance

que Dieu lui-même semblait avoir éveillée dans son cœur, et se voyait condamnée de nouveau à une lutte affreuse dont l'idée seule la faisait frémir. La tête appuyée sur sa main, le visage pâle, l'œil immobile, elle songeait au temps qu'elle aurait à passer avant de toucher le sol de la Hollande, aux douleurs qu'elle éprouverait à se trouver chaque jour face à face avec cet homme dont l'insolent amour lui inspirait un sentiment d'horreur et de mépris.

Elle fut tirée de sa pénible rêverie par le coup de sifflet du contre-maître qui annonçait l'approche du nouveau passager. Sans y songer, elle tourna machinalement ses regards du côté de l'échelle par où il devait monter ; quelle fut sa surprise, son saisissement, lorsqu'elle le vit poser le pied sur le pont et qu'elle reconnut en lui l'officier de Harlem qu'elle avait tant aimé ! « Dieu soit loué ! s'écria-t-elle, voilà mon sauveur ! » Puis, au même instant, le souvenir trop subit et trop violent du passé lui serra le cœur, et elle tomba sans connaissance sur le banc où elle était assise.

Le lendemain elle se promenait sur le pont avec le jeune officier d'artillerie, essayant de prendre un air dégagé et un langage riant, tandis qu'elle démentait elle-même sans y prendre garde sa légèreté apparente par la douloureuse expression de son visage, par un soupir profond qui de temps à autre s'échappait de son sein oppressé. « Ne parlons plus, monsieur Albert, disait-elle, de ce qui m'est arrivé hier. C'était une indisposition accidentelle, qui maintenant, comme vous voyez, est complétement passée. Parlons plutôt de vous ; dites-moi quelque chose de votre situation ;

dites-moi que vous êtes heureux, marié, » ajouta-t-elle d'une voix timide et en baissant la tête comme si elle n'osait le voir en lui adressant cette question.

« Heureux! marié! » reprit Albert en attachant sur elle un regard triste et pensif. « Hélas! ce sont des mots qui résonnent singulièrement à mon oreille, et dont il me semble parfois que je ne comprends plus le sens. Dieu m'est témoin pourtant que, lorsqu'il m'a fallu renoncer au seul espoir qui m'ait jamais charmé dans le monde, je ne me suis point abandonné à une lâche faiblesse. Non ; j'ai recueilli d'une main courageuse tous les débris de mon bonheur passé, tous les rêves qui pouvaient encore bercer mon cœur malade et tromper mon imagination. A la place de cet édifice magique que nos mains élevaient ensemble et où nous placions tous deux l'avenir dans un sanctuaire d'amour, j'ai voulu me créer un refuge solitaire où, à défaut de la joie, je cherchais la résignation, et cette résignation, dernier appui de l'homme qui a perdu tout ce qu'il aimait, je n'ai pu l'acquérir. J'ai suivi le conseil des philosophes, ces grands connaisseurs de l'âme humaine, qui indiquent comme un remède souverain pour les maladies morales l'étude et les voyages. Je me suis jeté avec une ardeur désespérée dans les études les plus abstraites ; puis j'ai erré de lieu en lieu, j'ai été d'une zone à l'autre, des riantes contrées de l'Orient aux sombres climats du Nord ; je me suis attaché à des idées d'ambition, j'ai rêvé la gloire, la fortune, le pouvoir ; eh bien! que vous dirai-je? tous mes efforts ont été impuissants. Quand j'avais passé des jours et des nuits courbé sur les livres de la science, je me relevais avec une fatigue extrême ; je me sentais

l'esprit si abattu, le cœur si vide! et je repoussais avec un amer dédain ces inutiles instruments de la sagesse humaine. Quand je voyageais à travers les régions les plus belles et les plus variées, il me semblait que j'errais comme une ombre à la recherche d'une félicité idéale que je ne pouvais atteindre. Quand un jour, je suis devenu riche par la mort d'un parent éloigné à qui il a plu de me léguer sa fortune, quand le roi m'a appelé auprès de lui et a daigné me dire qu'il avait observé avec intérêt quelques-uns de mes travaux, qu'il prendrait soin lui-même de mon avenir, de mon avancement, je n'ai senti que la douleur de ne pouvoir partager avec vous ces biens superflus que le sort m'accordait trop tard. Partout où j'ai été, dans tous les essais que j'ai faits pour me vaincre moi-même, pour trouver le repos et l'oubli, je n'ai vu qu'une image, une image adorée, insaisissable; je n'ai entendu qu'une voix qui retentissait jusqu'au fond de mon cœur, et à chacun de mes nouveaux rêves je m'écriais : Mensonge! mensonge! le bonheur n'est pas là! Oh! Élise, et vous me demandez si je suis heureux? marié?.... Oui, une fois, continua-t-il en s'efforçant de donner à ses paroles un accent plus calme, une fois j'ai voulu aussi tenter ce moyen de salut. J'étais à Java, lorsque j'appris votre union avec le riche banquier de Pétersbourg; j'allais souvent dans la maison d'un de nos compatriotes où il y avait une jeune fille douce et candide qui, sans que je lui eusse jamais fait la moindre confidence de ma misère, semblait la deviner, et me regardait parfois avec une expression de sympathie sincère et touchante. J'ai voulu l'aimer; j'ai songé à l'épouser. La pauvre enfant répondait avec

un naïf abandon à mes avances, et je voyais que, quand j'en viendrais à prononcer le mot décisif, elle m'écouterait, mais je n'ai pas eu le courage d'en venir à cette dernière extrémité. J'ai eu pitié de cette innocente créature; j'ai senti que je ne lui donnerais, en échange d'un cœur jeune et dévoué, qu'un cœur torturé par le regret, possédé par un autre amour, et je me suis éloigné.

— De grâce ! de grâce ! » s'écria madame de Straden, qui avait écouté ce récit avec une agitation toujours croissante, « de grâce, ne parlez plus du passé, ne me dépeignez pas ainsi vos souffrances. Moi, j'ai souffert aussi ; j'ai eu comme vous un rude combat à soutenir. »

— Je le crois, dit Albert, et jamais, oh ! jamais, dans mes plus grandes douleurs, je ne vous ai accusée. Je savais tout ce qu'il y avait en vous de loyauté et de constance. Vous aviez promis de m'aimer, je comptais sur votre promesse comme sur une parole sainte. Quand j'ai appris que vous étiez mariée, j'ai pensé que vous aviez dû céder à des raisons plus fortes que votre volonté. Bien loin de me laisser aller à une injuste colère, je n'ai senti naître en mon cœur qu'une sympathie de plus pour vous, et, si j'ose le dire, de compassion. Je voulais seulement vous revoir encore une fois, vous adresser un dernier regard, puis vous fuir pour toujours et m'en aller loin de vous traîner le fardeau de ma vie désenchantée. Je quittai il y a quelques mois la Hollande, dans l'intention de me rendre à Pétersbourg, puis, en y réfléchissant plus mûrement, il me sembla que ma présence vous serait pénible, et que, pour réaliser un de mes songes, j'al-

lais peut-être me rendre coupable d'un acte de cruauté envers vous. Je m'arrêtai à Stockholm, et, apprenant le passage de cette frégate, je fis donner par notre ministre l'ordre au capitaine de me prendre à son bord. Le hasard, ou pour mieux dire la Providence, a accompli un de mes vœux. Je vous ai revue! Hélas! faut-il m'en réjouir?...

— Eh bien! madame, » s'écria tout à coup d'un ton de voix légèrement ironique le capitaine, qui depuis quelques instants observait la jeune femme et l'officier d'artillerie, « il me semble que vous n'êtes plus aussi isolée que vous paraissiez l'être il y a quelques jours, et peut-être ne regrettez-vous pas si vivement à présent que j'aie refusé de vous laisser débarquer à Stockholm. Monsieur est sans doute une de vos anciennes connaissances?

— Monsieur est un ami de ma famille, » répondit Élise avec un embarras qu'elle ne put maîtriser.

« Un ami de sa famille, se dit le capitaine, et elle s'est évanouie hier en le voyant arriver, et elle vient de rougir en parlant de lui; c'est un homme qu'elle a aimé, qu'elle aime encore peut-être. Nous verrons. »

Puis, saluant froidement l'officier et la jeune femme, il s'en alla sur le gaillard d'arrière, appela son mousse et lui dit : « Quand tu verras ces deux personnes ensemble, soit ici, soit ailleurs, tâche de t'approcher d'eux, sous quelque prétexte que ce soit, sans qu'ils te remarquent; écoute, observe, et viens me rapporter jour par jour ce que tu auras vu et entendu. Surtout pas un mot de ceci à qui que ce soit, et souviens-toi de ce que je te promets : les coups de garcette si tu n'accomplis pas ponctuellement cet ordre, la grati-

fication en florins de Hollande si je suis content de toi.

— Merci, commandant, » répondit le mousse, son bonnet de laine à la main ; et un instant après il était déjà à côté des deux amants. Mais un groupe d'officiers et de passagers s'approchait d'eux en même temps. Madame de Straden, hors d'état de soutenir une plus longue conversation, descendit dans sa chambre, et cette fois le mousse n'eut rien à observer, si ce n'est la vive émotion de la jeune femme et le long regard qu'elle jeta sur Albert en s'éloignant.

Elle se retirait emportant dans le cœur le trait le plus pénétrant et le plus dangereux qui puisse atteindre une femme. Elle venait de voir celui qu'elle avait aimé, celui dont le nom seul réveillait en elle tous les magiques souvenirs de la jeunesse, toutes les émotions du premier amour. Elle le revoyait languissant et fidèle, victime de sa constance et généreux dans ses regrets. En lui disant tout ce qu'il avait souffert, il n'avait pas proféré une seule parole de reproche contre elle, il n'avait pas témoigné le moindre ressentiment. Assise à l'écart, elle écoutait encore cette voix touchante qui jadis ne lui apportait qu'un accent de bonheur, et qui maintenant n'annonçait qu'une grande tristesse. Elle voyait devant elle cette figure pâle et fatiguée par une lutte violente, ces regards où l'amour éclatait encore comme une flamme impétueuse à travers l'expression de la résignation et de la douleur. Elle éprouvait pour cette nature si vraie et si dévouée une profonde compassion et une sorte de reconnaissance, les deux sentiments qui exercent la plus périlleuse action sur la volonté d'une femme. Pour échapper à ces pensées que déjà sa raison condamnait, elle

essaya de lire, et ses yeux errèrent sans rien voir sur les pages qu'elle tournait d'un doigt distrait ; elle voulut travailler, et sa main resta immobile sur la tapisserie qu'elle venait de prendre. Elle se rappela alors qu'elle avait des lettres à écrire, elle ouvrit son secrétaire, étala, toute fière de sa résolution, une belle feuille de papier devant elle, prit une élégante plume d'ivoire, et le premier mot qu'elle traça fut le nom d'Albert. « Malheureuse ! s'écria-t-elle en effaçant ce nom avec impatience, suis-je donc si faible, que je ne puisse écarter de mon esprit un souvenir que mon devoir me défend de conserver ? O mon Dieu ! mon Dieu ! soutenez-moi ! » Et elle serrait ses mains sur son cœur comme pour y étouffer la pensée rebelle qui résistait à sa volonté, et elle levait les yeux au ciel pour implorer le secours d'un être plus puissant qu'elle.

Quand elle eut repris un peu de calme, elle se dit qu'elle éviterait autant que possible de voir Albert pendant le cours de ce voyage, de rester seule avec lui, et en même temps elle regardait à sa montre pour voir s'il n'était pas bientôt l'heure du dîner, car à dîner elle devait être assise à côté de lui. C'en était fait du repos de la jeune femme. La lutte était engagée dans son cœur, et chaque jour cette lutte allait devenir plus sérieuse et plus vive.

Rien n'est plus dangereux pour les natures impressionables et passionnées qu'un voyage sur mer, à bord d'un bâtiment qui ne s'en va pas, comme un bateau à vapeur, de ville en ville, et ne recrute pas, à chaque station, de nouveaux passagers. L'aspect continu des mêmes visages, des mêmes scènes et des mêmes horizons, la régularité monotone de l'emploi

des heures, l'étroit espace où l'on erre de long en large, et l'immense perspective qui s'ouvre aux regards et à la pensée, déplacent l'équilibre naturel de la vie et soumettent l'activité physique à l'activité morale. L'âme, au lieu de s'épancher au dehors, comme elle le fait dans le monde, se replie sur elle-même, s'étudie, se scrute avec ardeur, et l'imagination, appliquée sans cesse aux mêmes rêves, leur donne bientôt un essor que nulle puissance extérieure ne l'aide à réprimer. Dans cette concentration de la pensée, toute émotion imprime à l'esprit une sorte de mouvement fébrile, toute idée est promptement exagérée. La plus légère impatience devient un sujet de colère ; une piqûre faite à l'amour-propre s'agrandit comme une plaie, et un sentiment de sympathie qui, au milieu des distractions du monde, n'aurait acquis que peu à peu un caractère de fixité, se développe sur mer en quelques instants.

Madame de Straden, peu faite à l'isolement, à la monotonie d'une longue navigation, devait plus que tout autre en subir le redoutable effet. Si elle eût rencontré Albert en Hollande ou en Russie, le mouvement, le monde, la variété de ses devoirs et de ses relations auraient peut-être distrait son esprit de l'impression trop vive que l'aspect subit du jeune officier avait produite sur elle, mais seule sur cette frégate, seule au milieu d'étrangers, en présence d'un homme qui la révoltait par la hardiesse de ses regards et l'impudence de ses paroles, elle n'avait dans le cœur, dans l'esprit, qu'une pensée qu'elle essayait de combattre, et qui la dominait encore dans les efforts mêmes qu'elle faisait pour la repousser.

Chaque jour d'ailleurs la présence d'Albert donnait à cette pensée un nouvel aliment. Le matin elle l'entendait passer devant la porte de sa chambre, et c'était là sa première émotion. Un peu plus tard, elle déjeunait et dînait avec lui, puis le retrouvait encore sur le pont, où les passagers se promenaient par un beau temps; dans la salle où à d'autres heures, ces mêmes passagers se réunissaient pour causer ou pour lire. Avec ses compagnons de voyage, Albert était ordinairement pensif et silencieux ; il assistait souvent sans mot dire à leur entretien ; mais quand la conversation touchait à quelque idée intéressante, ou quand on s'adressait à lui pour avoir son avis sur quelque question, soudain il s'animait, et son langage, grave, élevé, dénué de vaines phrases et de vains ornements, captivait l'attention de tous ceux auxquels il s'adressait. Élise l'écoutait encore avec une sorte de recueillement et jouissait de la supériorité de cet esprit qu'elle avait connu dans son premier développement. Elle aimait à voir Albert entrer avec chaleur dans la discussion de quelque noble théorie ou de quelque grand fait historique, à l'entendre raconter ses voyages dans les fabuleuses contrées de l'Orient; elle le suivait avec émotion à travers les scènes riantes et grandioses dont l'image seule donnait à ses récits une couleur étrange et poétique, elle s'associait à son enthousiasme, elle tressaillait à ses dangers. Toutes les femmes ont en elles quelque chose de la nature de Desdemona. Le côté aventureux de la vie leur plaît, les tentatives extraordinaires les éblouissent, le péril les attendrit, et dans leur généreux cœur l'amour naît souvent de la pitié.

Quand Albert était resté avec ses compagnons de voyage aussi longtemps que les convenances l'exigeaient, il se retirait à l'écart sur le pont de la frégate. C'était là que la jeune femme le rencontrait, quelquefois par hasard, et quelquefois aussi parce que elle-même le cherchait tout en se promettant de l'éviter. Alors il ne parlait plus ni d'art, ni de science, il ne parlait que des jours heureux de sa jeunesse, des espérances qui jadis inondaient son âme, et des regrets amers qui leur avaient succédé. Les plus légères circonstances de ses visites à Élise, de ses promenades avec elle, étaient restées gravées dans son esprit, et les moindres détails de ces heures d'amour et de confiance étaient pour lui une source inépuisable de réflexions. Un soir qu'il était près d'elle, appuyé sur un des bastingages, la tête penchée, l'œil fixe, contemplant en silence la mer qui, dans ce moment, était calme et limpide : « Oh ! voyez-vous, lui dit-il, comme cette mer est belle, comme ce ciel est bleu ! Nul vent n'agite ces vagues d'azur, nul nuage ne flotte sur notre tête, l'immense Océan ne reflète dans son sein que la lueur scintillante des étoiles et les rayons de pourpre du soleil couchant. Vous souvient-il d'un soir où nous revenions de visiter ensemble une de vos tantes qui demeurait au bord du lac de Harlem ? Le ciel était aussi pur, l'onde du lac aussi limpide ; notre barque glissait légèrement à sa surface et ne laissait derrière elle qu'un sillon argenté. Près de vous était votre mère qui, de temps à autre, nous regardait avec affection, car alors elle ne voyait encore en moi qu'un ami et n'avait pas songé à me séparer de vous. Votre jeune sœur chantait une de ses naïves chansons d'enfant, et moi,

assis en face de vous, j'éprouvais je ne sais quel profond et religieux sentiment de bonheur que nulle parole au monde ne peut exprimer. Quelquefois votre bras, appuyé sur le bord de la barque, se penchait un peu plus bas, votre main plongeait dans l'eau, la mienne aussitôt venait la chercher, nos doigts s'enlaçaient dans un flot d'azur, et il me semblait que le lac, le ciel, la nature entière, souriaient à ce symbole de notre union. Quand nous abordâmes au rivage, votre pied glissa sur le sol humide, je vous vis chanceler, et mon bras vous soutint, et dans le mouvement que vous fîtes pour vous relever, votre tête se pencha vers moi, vos longs cheveux flottèrent sur mes yeux, votre joue effleura la mienne. Oh! mon Dieu! mon Dieu! il y a des heures, des minutes, qui devraient avoir dans le souvenir la durée de l'éternité ; et vous, Élise, vous n'avez pas pu les garder ces souvenirs, vous n'avez pas... » Il s'arrêta tout à coup ; la jeune femme venait de saisir sa main comme pour l'empêcher de continuer, et elle avait le visage inondé de larmes. Au même instant un cri rauque retentit derrière eux. Le mousse s'enfuit en gambadant et ricanant, et le capitaine s'avança vers le jeune couple. « Comment! madame, s'écria-t-il, des larmes! Oserais-je vous demander la cause d'un chagrin si subit? Ou est-ce un secret entre vous et l'ami de votre famille? » ajouta-t-il en jetant un regard glacial sur le capitaine. « Ce n'est rien, monsieur, rien du moins qui puisse vous intéresser, » répondit madame de Straden impatientée de se voir surprise ainsi deux fois de suite dans son émotion par l'homme dont elle ne connaissait que trop les odieuses pensées. « Pardon, madame, reprit le capi-

taine d'un air prétentieux, je ne suis point de ces marins barbares qui peuvent, sans en être touchés, voir les larmes couler sur un beau visage. Je désire savoir si je ne puis apporter quelque remède à cette douleur dont le hasard m'a rendu témoin. S'il faut, pour vous complaire, faire quelque changement à la vie que l'on mène à bord, je suis prêt à vous obéir, et si quelque téméraire a pu offenser vos beaux yeux, les lois de la marine n'ont pas prévu, il est vrai, un tel délit, mais les lois de la galanterie m'ordonnent de le punir, et j'userai de mes droits de commandant pour vous donner satisfaction.

— Eh ! non, monsieur, » dit Élise irritée de l'amère ironie qui perçait dans ces paroles, « je n'ai nulle réforme à demander et nulle offense à punir. Je désire seulement être seule quand bon me semble, et pleurer si je le veux.

— Mille excuses, » reprit le capitaine en faisant un profond salut ; « je vois ce que vous entendez par être seule, et je me retire.

— Insolent ! » s'écria Albert ; et il fit un mouvement pour le suivre.

« Arrêtez, au nom du ciel ! dit Élise ; si vous tenez à mon repos, n'engagez pas avec cet homme une querelle qui ne pourrait avoir qu'un funeste résultat. Au fait, ajouta-t-elle après un moment de silence, ne lui avons-nous pas nous-mêmes donné le droit de prendre ce ton sardonique ? Voilà plusieurs fois que nous nous trouvons ainsi à l'écart, et plusieurs autres personnes ont pu faire les mêmes observations que le capitaine. Je vous en prie, Albert, allez rejoindre les passagers, et laissez-moi seule ici m'efforcer de me recueillir. »

Albert obéit, et la jeune femme resta longtemps encore à la place où il l'avait laissée, immobile et plongée dans de profondes réflexions.

Tandis que tous deux renouaient ainsi les liens du passé, le vent semblait être complice de leur amour et prolonger à plaisir leur réunion. Le vent était tantôt tout à faire contraire, tantôt complétement calme; la frégate louvoyait, s'arrêtait, puis louvoyait encore et avançait fort peu. Ce retard aggravait singulièrement la situation d'Élise, et elle ne s'en apercevait pas.

Elle revenait, au contraire, peu à peu du trouble extrême et des tendres anxiétés qu'elle avait d'abord éprouvées en revoyant si subitement Albert; elle reprenait cette fatale sécurité dans laquelle souvent les dieux ennemis endorment l'âme humaine à l'heure où l'orage s'approche. Déjà elle cherchait Albert sans crainte, elle le suivait dans ses rêveries solitaires, elle posait avec confiance sa main sur la sienne, et le regardait avec affection. Albert ne demandait rien, mais il semblait si heureux quand elle était près de lui, et son visage prenait une expression si douloureuse quand elle affectait une froide sévérité, qu'elle n'avait pas la force de lui enlever cette joie passagère et de lui imposer une nouvelle douleur. Puis elle se disait qu'elle devait quelque consolation à celui qui avait tant souffert pour elle, et qu'elle pouvait, sans manquer à la sainteté de ses engagements de femme, traiter au moins comme un ami celui qui avait dû un jour être son époux. Le mousse, tout en courant de côté et d'autre, l'observait sans cesse, et le capitaine savait à chaque instant tout ce qu'elle avait fait, et souvent tout ce qu'elle avait dit.

Depuis l'arrivée du jeune officier à bord, il avait tenté encore de réitérer à Élise ses premières déclarations, et il avait été repoussé par un mépris si froid que toute l'ardeur de sa passion s'était convertie en haine. Il enveloppait dans cette haine la jeune femme dont il s'était épris si vite et si violemment, et l'officier qu'il regardait comme son heureux rival. Humilié dans son orgueil, trompé dans les folles espérances qu'il avait osé concevoir, il résolut de se venger, et, plus d'une fois, il essaya d'irriter, de blesser Albert par quelque remarque sardonique. Il aurait voulu le forcer à commettre quelque acte éclatant d'insubordination, afin d'user aussitôt de son autorité absolue, et de le mettre aux arrêts; mais Albert, prévenu par Élise, s'observait avec soin, se maîtrisait avec énergie, et s'éloignait opiniâtrement du terrain dangereux sur lequel son adversaire voulait l'amener.

Ces tentatives du capitaine produisirent l'effet qui résulte presque toujours d'une persécution. Les deux amants, se sentant l'un et l'autre exposés à la même animadversion, s'unirent plus étroitement comme pour mieux résister par leur union à la haine qui les poursuivait. Chaque fois que leur ennemi avait essayé de troubler leur solitude et d'entraver leur entretien, ils se rejoignaient avec plus de joie et de confiance. Chaque fois qu'à la suite d'une des injurieuses boutades du capitaine, Albert se retirait tout ébranlé encore des efforts qu'il avait dû faire pour réprimer un juste ressentiment, Élise accourait aussitôt près de lui et s'efforçait de le calmer, d'effacer dans son esprit l'impression de l'offense qu'il avait soufferte à cause d'elle; le jeune femme abaissait sur lui ses doux yeux bleus,

et lui adressait de douces paroles. Albert alors se penchait vers elle, leurs mains se rencontraient, leurs regards se noyaient l'un dans l'autre. Si l'obscurité du soir les enveloppait de ses voiles, s'ils croyaient que personne ne les observait, ils se rapprochaient encore, une fiévreuse émotion pénétrait dans leur cœur, une sorte de vertige aveuglait leur jugement. Les pauvres âmes touchaient au bord de l'abîme.

Quelques jours avaient suffi pour réveiller dans le sein d'Albert tous les désirs impétueux d'une première passion, pour subjuguer dans celui d'Élise l'austère sentiment du devoir, et la navigation pouvait se prolonger encore longtemps, lorsqu'un matin, Albert, montant sur le pont, vit le timonier qui regardait le ciel d'un air préoccupé. « Eh bien, lui dit-il, que lisez-vous là-haut? vous qui avez si bien deviné il y a huit jours le temps que nous aurions, croyez-vous que nous allons passer du calme au vent debout? — Ah! ah! répondit le timonier en jetant un coup d'œil sur la boussole, j'aperçois là-bas certain petit nuage qui pourrait bien empêcher cette nuit l'équipage de dormir. La brise fraîchit, l'aiguille commence à varier, et j'ai par là dans la jambe un vieux rhumatisme qui me picote. C'est une espèce de baromètre qui ne me trompe guère. Allons, vous autres, dit-il à quelques matelots, prenez bravement votre quart d'eau-de-vie, et tâchez d'avoir l'œil ouvert.

— Il a raison, le timonier, dit un des matelots en regardant tour à tour l'horizon, la boussole et les divers côtés où successivement par saccades courait le vent capricieux, indécis. Les tribordés qui sont de garde ce soir auront de la besogne, ou je ne m'y connais pas.

— Est-ce que c'est ce nuage, reprit Albert, ce petit nuage noir que je distingue à peine là-bas, qui vous fait penser à l'orage?

— Oui, mon brave monsieur, répondit le timonier. Les marins, voyez-vous, lisent dans les nuages comme vous lisez dans vos livres. Les nuages pourtant sont des malins. Quelquefois ils ont l'air de nous prendre pour des badauds. Ils font toutes sortes de grimaces comme pour se moquer de nous. Ils se promènent en long, en large, pour nous dérouter; mais bah! ils ont beau se tortiller comme une quenouille, se peletonner comme une balle de laine, faire toutes sortes de contorsions et de zigzags : nous finissons par voir ce qu'ils veulent dire. Et puis nous voilà à l'équinoxe d'automne. Dame! c'est un rude compère, l'équinoxe! On ne sait pas tout ce qu'il a en tête quand une fois il se met en route. C'est bien le plus méchant sournois que je connaisse, avec cela que sur cette mer du Nord il est encore plus féroce qu'ailleurs. »

Peu à peu le nuage grossit et s'étendit comme une ceinture de fer à l'horizon. D'autres nuages montaient à la surface du ciel, et déployaient l'un après l'autre leurs ailes sombres sur les rayons du soleil. Le vent s'élevait par rafales et tournait tantôt au nord, tantôt à l'est. Les matelots passèrent une partie du jour à changer l'amure selon ses caprices. L'orage n'était pas encore déchaîné, et Albert, qui le redoutait pour Élise, espérait voir se dissiper peu à peu les prévisions des matelots. Mais vers le soir, le ciel fut tout à coup enveloppé d'un voile ténébreux. Pas une ligne d'azur, pas un rayon de lumière n'apparaissait à l'horizon. La mer, noire comme le ciel, se creusait en gémissant

sous le navire, puis se relevait et bondissait avec colère; le vent était au nord-ouest, sifflant et grondant si fort, qu'à peine entendait-on la voix des officiers appelant les matelots à la manœuvre.

« En haut les gabiers, s'écria le lieutenant de quart. Carguez les voiles du petit hunier.

— Oui, oui, c'est bien, » disait le timonier en suant de toutes ses forces pour manier le gouvernail, « j'ai idée qu'on carguera encore d'ici à minuit quelque morceau de toile; nous allons avoir un joli petit temps de cape.

— Carguez la misaine, » s'écria de nouveau l'officier.

Les matelots, perchés en l'air, les pieds posés sur la corde vacillante, le corps incliné sur les vergues, essayaient d'embrasser dans l'obscurité la toile rebelle que la rafale enflait et jetait de côté et d'autre, de saisir les garcettes pour les lier, et leurs bras se fatiguaient à poursuivre cette rude tâche, tandis que la voix du contre-maître, debout au pied du mât, son sifflet à la main, les gourmandait de leur lenteur. Albert, que plusieurs voyages sur mer n'avaient pu accoutumer à ce douloureux spectacle, les voyait avec effroi balancés comme des mouettes sur leur frêle appui, et tremblait pour eux. Ce premier travail achevé, l'officier reprit son porte-voix et fit carguer les autres voiles. La frégate ne donnait plus de prise au vent que par sa mâture, et le vent, dans sa terrible puissance, l'agitait, la ballottait encore comme un roseau. Tantôt elle s'élevait sur la cime des vagues pareilles à des montagnes, tantôt elle redescendait dans leur lit profond, comme si elle eût dû s'engloutir dans leur abîme; tantôt enfin elle se couchait sur le flanc, comme si elle allait cha-

virer, puis se relevait toute ruisselante des flots qui se retiraient en hurlant et en gémissant comme s'ils regrettaient de ne pouvoir saisir leur proie.

Élise, qui, à l'approche de la tempête, s'était renfermée dans sa chambre, ne put y rester. Elle monta, pâle et effrayée, sur le pont; et Albert, qui, dans ce moment de terreur, ne pensait qu'à elle, Albert était là qui l'attendait. Il lui tendit la main pour la soutenir dans sa marche chancelante, la conduisit à l'endroit de la frégate le moins inondé, la fit asseoir à côté de lui sur un canon, et étendit son manteau sur elle pour la garantir du froid et de l'humidité. Les deux amants étaient là, dans l'obscurité qui les dérobait aux regards, préoccupés tous deux d'une idée du danger, et y songeant tous deux avec une émotion différente. Dans le cœur de la jeune femme il n'y avait qu'un sentiment de famille, un sentiment conjugal et maternel plein de tendresse et d'anxiété. Elle pensait à la douce enfant qu'elle avait quittée, aux parents qu'elle allait revoir, et priait le ciel de ne pas l'enlever sitôt à tous ces trésors. Dans le cœur d'Albert, il y avait une joie douloureuse, une exaltation de bonheur et de désespoir. Isolé depuis longtemps dans le monde, privé de la perspective qui avait été le charme de sa jeunesse et le but de sa vie, il inclinait son front brûlant sur les longs cheveux d'Élise, lui serrait la main avec une sorte de frémissement convulsif, et se disait qu'à cette heure-là il voudrait bien mourir. « Oh! non, il ne faut pas avoir de si tristes pensées! » s'écria Élise, qui devinait ce qui se passait dans l'âme de son ami, comme les femmes devinent quand elles aiment; « il faut suivre la destinée que Dieu vous a faite. Albert, vous êtes si

jeune encore, le bonheur est l'ami de la jeunesse, vous le trouverez quelque jour sur votre route, et il vous fera un avenir si doux, que vous oublierez le passé.

— Jamais! jamais! dit Albert; mon bonheur est ici, c'est l'orage qui me le donne, et je voudrais que l'orage m'emportât dans cette minute d'extase, qui pour moi ne reviendra jamais. » Et des larmes brûlantes roulaient dans ses yeux; il enlaçait avec transport ses bras autour d'Élise; et la pauvre femme, dominée par son agitation, désirant le consoler et ne pouvant proférer une parole, se serrait contre lui comme un oiseau tremblant.

Tout à coup on entendit un craquement affreux, et les barres de perroquet, brisées par le vent, tombèrent sur le pont. Au même instant une lueur lugubre apparut dans la nuit obscure. Un coup de canon retentit dans le fracas de l'orage. C'était sans doute le signal de détresse d'un bâtiment errant à distance au gré de la tempête; mais il était impossible de lui porter secours. Les timoniers avaient peine à gouverner la frégate. Les matelots appelés à la manœuvre glissaient, tombaient sous les lames qui sans cesse inondaient le bâtiment. Les officiers couraient de côté et d'autre, donnant des ordres qu'on n'entendait pas. La frégate était renversée sur le côté, les basses vergues plongeaient dans l'eau, et les vagues écumeuses bondissaient sur le pont.

Le capitaine passa à côté du jeune couple, et s'écria avec colère :

« Madame ferait mieux d'être dans sa chambre qu'ici! »

Élise, qui fermait les yeux à côté d'Albert et qui

semblait avoir perdu toute connaissance dans ce moment affreux, se réveilla à cette voix redoutée, et se leva pour s'en aller. Mais elle avait à peine la force de se soutenir. Comme nul matelot n'était là pour lui prêter son secours, Albert la prit dans ses bras; puis en s'appuyant tantôt contre les mâts, tantôt contre les bastingages, il l'amena jusqu'à l'escalier et l'emporta.

Le lendemain de ce jour sinistre, la mer était encore houleuse et tourmentée, le vent soufflait encore avec violence; mais un soleil riant se levait à l'horizon, on avait déployé les voiles, et l'on naviguait rapidement en droite ligne vers la Hollande.

A l'heure du déjeuner, les passagers se réunirent dans la chambre du capitaine. Albert arriva le visage animé, le regard étincelant; puis Élise s'avança d'une façon étrange. Son visage était sombre et triste, sa bouche semblait contractée par une agitation fébrile, et son regard, flamboyant sous ses longs cils, avait une expression ardente et sinistre. Toutes les personnes qui se trouvaient là l'observaient avec une sorte de terreur et d'appréhension muette. Ce n'était plus la jeune femme si douce, si timide, qu'on avait vue jusque-là. C'était une apparition étrange et indéfinissable, l'ombre d'un mauvais rêve, la victime d'un sort fatal. Elle salua en silence d'un signe de tête les passagers, et s'approcha machinalement de la place qu'elle avait coutume de prendre à table. Albert, inquiet et agité, allait lui adresser la parole, quand soudain le capitaine entra. Il demanda aux passagers d'un air riant s'ils avaient eu bien peur de l'orage, et s'ils avaient souffert : puis, s'approchant d'Élise :

« Et vous, madame, dit-il, comment avez-vous passé la nuit?

— Bien, monsieur, » balbutia la jeune femme d'une voix qu'on entendit à peine.

« Je le crois; vous l'avez passée dans la chambre de M. Albert. »

Élise devint pâle comme la mort, et on la vit chanceler; puis, se relevant soudain par un violent effort, elle ouvrit la porte et disparut.

« Monsieur, » s'écria Albert en faisant un mouvement pour courir après Élise, « vous me rendrez raison de ces paroles!

— Oui, monsieur, » dit le capitaine en prenant tranquillement sa place à table, « nous nous reverrons. En attendant, comme vous êtes ici sous mes ordres, je vous ordonne de rester là et de ne pas prolonger un scandale qui n'a déjà que trop duré. » Puis il s'assit et se versa gaiement un verre de vin de Madère, tandis que les passagers, stupéfaits de cette scène, le regardaient, immobiles et silencieux. Un instant après, on apporta au capitaine un billet ainsi conçu :

« Je prie monsieur le capitaine de me recevoir, à midi, dans la salle du conseil, en présence des officiers de la frégate et des passagers.

« Élise de Straden. »

« C'est bien, dit le capitaine au matelot qui lui avait remis ce billet : répondez que j'accepte. »

Puis, appelant un de ses lieutenants : « Faites venir, dit-il, le capitaine d'armes; qu'il prenne avec lui deux

hommes et conduise M. l'officier d'artillerie dans sa chambre, où il restera aux arrêts forcés jusqu'à ce que nous arrivions dans un port. »

L'ordre fut à l'instant exécuté. Albert savait que toute résistance serait inutile, et suivit ses gardiens.

A midi sonnant, les officiers, en grande tenue, les passagers, épouvantés encore de tout ce qu'ils venaient de voir, étaient rangés dans la salle du conseil. Le capitaine se promenait de long en large, essayant de prendre un air dégagé et trahissant, malgré lui, son agitation. Madame de Straden parut, le visage pâle et défait, les lèvres livides, les yeux hagards. Elle portait une robe de satin blanc, comme pour un jour de fête, des anneaux de diamants aux doigts, des perles à son cou, des fleurs dans ses cheveux. Appuyée sur le bras de sa femme de chambre, elle s'avança, en chancelant, au milieu du cercle, qui l'observait avec effroi, puis, soulevant sa tête appesantie, sa jeune tête, si belle encore dans sa pâleur et sa souffrance, et, promenant un long regard sur toute l'assemblée : « Messieurs, dit-elle d'une voix défaillante, vous avez été témoins de ma honte, vous serez témoins de mon repentir ; je meurs empoisonnée. » Et elle tomba sur le parquet.

Quelques jours après, on lisait dans les journaux de Hollande : « A la suite d'un fatal événement arrivé à bord de la frégate *la Néerlande*, un duel a eu lieu, sur la route d'Utrecht, entre le commandant de cette frégate et M. A..., capitaine d'artillerie. Dès le commencement du combat, M. A..... a reçu un coup de pointe dans la poitrine; les témoins ont voulu alors s'interposer entre les deux adversaires et les séparer, mais M. A... a déclaré qu'il se battrait jusqu'à la der-

niere extrémité. Blessé une seconde fois au bras, il a repoussé de nouveau opiniâtrement l'intervention des témoins et a plongé son épée dans le sein du commandant, qui est mort à l'instant. Par ordre du roi, M. A..... a été conduit à la forteresse et sera mis en jugement. »

LE TRÉBUCHET

I

L'an dernier est mort à Paris, dans un modeste appartement de la rue de l'Ouest, un homme qu'une rare simplicité de cœur conduisit à un fatal dénoûment. Privé de ses parents, dès son bas âge, Roger de Frasnes échappa aux périls de la jeunesse par une passion qui l'absorba, la passion de l'étude.

Lire et écrire, c'était sa vie. Plus il lisait, plus il écrivait, car chaque ouvrage nouveau qui lui tombait entre les mains lui donnait aussitôt l'idée d'une dissertation philosophique ou historique, quelquefois d'un drame ou d'un roman. Sitôt son idée conçue, il se mettait à l'élaborer; puis, ce travail fini, il l'ensevelissait dans le linceul de ses cartons, pour en recommencer bientôt un autre avec la même ardeur, et le mettre à l'écart avec la même insouciance.

Comme tous les hommes affligés de cette maladie

qu'un Allemand a appelée la *noire maladie de l'encre*, il avait eu le désir d'être imprimé. Il avait, dans une heure d'illusion, rêvé la joie de voir apparaître derrière les vitres des libraires un beau volume, portant son nom gravé sur un pur vélin, annoncé avec une réclame et peut-être, qui sait? analysé avec éloge dans quelque grand journal. Jamais sa modeste pensée ne s'était élevée jusqu'à la perspective du moindre laurier académique, et il en était, pour lui, des succès littéraires, éclatant çà et là, comme de ces phénomènes que le physicien observe avec admiration, sans pouvoir aspirer à l'honneur de les reproduire.

Cependant plus ses vœux étaient bornés, plus il lui semblait facile de les réaliser. Un beau matin donc, le voilà qui prend sous son bras le manuscrit d'une histoire du Kamtschatka qu'il venait de terminer, et se met en campagne, résolu de trouver un éditeur. « Le sujet est neuf, se disait-il, les Allemands et les Russes sont, jusqu'à présent, les seuls qui s'en soient sérieusement occupés, et je n'ai rien négligé pour recueillir sur cet intéressant pays les notions les plus complètes. »

Après une journée tout entière passée en courses inutiles, Roger s'en revenait harassé de fatigue et désespérant de placer son histoire du Kamtschatka, lorsque, dans la rue Saint-Jacques, il avisa un libraire à l'œil si doux, à la physionomie si honnête, qu'il se décida à faire près de lui une dernière tentative. Cette fois, il eut le plaisir de pouvoir expliquer en détail le plan de son livre, le plaisir d'être écouté, et, deux jours après, le plaisir inexprimable d'apprendre que son histoire allait être imprimée.

Ses rêves candides ne furent pas de longue durée. Avant que la seconde partie de son ouvrage fût remise aux compositeurs, le libraire fit faillite. Tout ce qui se trouvait dans son magasin fut saisi par ses créanciers, vendu aux enchères, et Roger eut la douleur de voir le premier volume de son histoire du Kamtschatka étalé sur les quais, exposé aux injures de l'air, offert pour vingt-cinq centimes aux passants, qui ne daignaient pas même le regarder. Roger en acheta un exemplaire, qu'il plaça sur une étagère, devant sa table de travail, comme un avertissement moral.

Trop fier pour recommencer ses pénibles visites aux éditeurs et n'ayant pas assez de fortune pour se donner le dispendieux plaisir de s'éditer lui-même, il renonça aux émotions de la presse, et n'en poursuivit pas moins le cours de ses études, de ses analyses et de ses compositions. « J'écris, me disait-il, pour le bonheur d'écrire. Il y avait peut-être de ma part une aveugle présomption à vouloir occuper le public de mes œuvres. Il n'y a plus, pour moi, qu'une douce satisfaction à élaborer en silence, dans le secret de ma solitude, chaque question qui me séduit. Il me semble que les livres dont je m'occupe, que les œuvres des historiens, des philosophes, des poëtes, sont comme un vaste champ de fleurs où je promène ma pensée vagabonde. Si de ces fleurs je ne distille pas le miel de l'Hymette qui humecta les lèvres de Platon, si je n'en extrais pas la cire qui brûle sur les autels et éclaire les hommes, ne suis-je pas heureux néanmoins d'avoir trouvé un tel domaine et de m'être fait un tel emploi de mon temps? Puis, s'il n'y a pas encore quelque vanité à le croire, il me paraît que de semaine en semaine, de mois en mois, j'acquiers

une nouvelle instruction. Un proverbe russe dit : *Viéke jivi, viéke outchise* (vécusses-tu un siècle, apprends pendant un siècle). Il est si bon d'apprendre, dût le petit brin de savoir qu'on a cherché à acquérir ne jamais briller au dehors ! C'est bien, comme on nous le disait à l'école, un trésor qu'on porte en soi et que personne ne peut nous enlever. C'est une source cachée, dont on peut à toute heure se plaire à entendre le mystérieux murmure. »

Roger et moi nous avions passé quelques années ensemble dans un collége de province, et, nous rencontrant, un jour, par hasard à Paris, nous renouâmes promptement les liens de notre première jeunesse. Si d'abord le genre de vie qu'il avait adopté me parut bizarre, bientôt je fus frappé de tout ce qu'il y avait de facultés affectueuses, de bonté expansive, de candeur virginale, dans cette brave et droite nature, éclose sans souillure au milieu des vices de la grande ville, comme ces fleurs qui ouvrent paisiblement leurs calices blancs sans tache, à la surface d'une eau marécageuse. Malgré le bonheur évident dont il jouissait dans sa mansarde, au milieu de ses livres qui étaient sa principale dépense, je m'effrayais de le voir si jeune se plonger dans un isolement si absolu, et je tentai à diverses reprises de le déterminer à voir le monde. Mais à toutes mes instances il répondait par des remercîments affectueux et un refus positif. « Je n'ai pour le monde, me disait-il, ni penchant ni aversion. Je ne le connais pas, voilà le fait, et n'ai point envie de le connaître. Le peu que j'en sais m'a donné l'idée qu'il ne pouvait rien pour moi, et que je ne pouvais rien pour lui, qu'il parle une langue que je

ne comprends pas, et s'agite dans des sollicitudes et dans des joies que je ne désire point éprouver. J'ai été une fois dans un salon, un grand salon. C'était mon tuteur qui m'y conduisait. J'avais fait pour cette occasion solennelle une toilette de luxe, et il m'a paru que les jeunes filles se moquaient de moi, et que les hommes me considéraient comme un animal d'une espèce singulière. Pendant toute cette soirée, qui a duré deux mortelles heures, je n'ai fait que me promener sur les pas de mon tuteur, comme une ombre inquiète ; je n'ai pas rencontré un regard bienveillant, et franchement je n'ai pas entendu une parole qui fît vibrer en moi une des plus petites cordes de l'esprit ou du cœur. A mon retour chez moi, j'ai rangé, comme un soldat qui se dépouille de son uniforme après une ennuyeuse parade, mes gants paille, ma cravate blanche, mes escarpins dans une armoire ; je leur ai dit adieu comme à des instruments dont on ne doit plus se servir, et en effet, je n'y ai plus touché. Que voulez-vous d'ailleurs que le monde me dise qui vaille le langage de mes chers livres ? Supposez le cercle le plus spirituel et le plus restreint, sera-t-il jamais comparable à celui que je me suis créé à moi-même, que je possède et dont j'use à volonté quand il me plaît ? N'ai-je pas là sur ces tablettes l'élite de la famille humaine, les splendeurs intellectuelles de la terre, toutes les lyres qui au sud ou au nord, d'âge en âge, depuis Moïse jusqu'à Byron, ont exhalé leurs hymnes religieuses ou leurs chants de douleur ? N'ai-je pas là les principales œuvres de ceux qui ont raconté les annales du monde, des physiciens qui cherchent l'explication des phéno-

mènes de la nature, des philosophes qui veulent pénétrer les mystères de l'âme? Dans quelques dispositions d'esprit que je me trouve, je m'adresse, à coup sûr, à un de ces fidèles amis qui, debout autour de moi, immobiles et silencieux, n'attendent que mon appel pour y répondre. Celui-ci m'émeut, celui-là m'instruit, cet autre me donne de sages conseils. Quand le désir me vient d'ajouter un personnage de plus à ma galerie de grands hommes, pour quelques francs je puis l'acquérir, pour quelques francs je puis avoir le plus célèbre des poëtes, le plus habile des prosateurs. Avouez qu'il en coûte plus cher pour s'en aller en citadine et en gants jaunes assister dans un salon aux parades d'un fat, ou aux œillades déplorables d'une coquette. »

J'essayai vainement de combattre ces réflexions spécieuses qui d'une base rationnelle s'élevaient au faîte du paradoxe. Roger persista dans ses habitudes d'isolement. Il ne voyait que moi et une bonne vieille dame spirituelle et affectueuse, qui l'avait connu dès son enfance, et qui lui témoignait une sorte de tendresse maternelle. Ni théâtres ni fêtes publiques n'éveillaient sa curiosité. La foule effarouchait sa nature rêveuse et quelque peu timide. Quand le temps était beau, il aimait à se promener dans les larges, mélancoliques allées des boulevards extérieurs, seul, avec un chien à poils gris qu'il avait trouvé gisant, à demi estropié, dans la rue, et qu'il avait recueilli. Mais dans ces promenades, il n'avait point la physionomie morose d'un Timon d'Athènes, ni d'un fils d'Albion affligé du spleen. Il se délectait aux lueurs d'un ciel bleu, au souffle d'un vent frais. Il souriait

aux jeux des enfants sous les tilleuls, et d'une main compatissante déposait son aumône dans le sébile de l'aveugle.

Cependant au milieu de ses théories sur le bonheur, au sein de ses chers livres, et de ses travaux de prédilection, il tombait parfois dans de profonds accès de tristesse. La Bible l'a dit : *Non est bonum esse hominem solum*. Il n'est pas bon que l'homme soit seul, et Roger était seul. Quelque effort que l'on tente, on n'échappe pas à la douce loi dont Dieu lui-même a fait une des conditions et une des joies de l'existence hnmaine. On ne trompe point le cœur par l'esprit. On a beau vouloir appliquer toutes ses facultés au développement de son intelligence, et quelquefois s'enorgueillir de ses progrès, un moment arrive où l'on sent au fond de l'âme un vide qu'il faut remplir, un besoin d'affection auquel il faut satisfaire. Roger en était là, et la fortune lui vint en aide.

C'est une chose convenue que la fortune est la divinité mythologique la plus capricieuse, la plus bizarre, et presque constamment, dit-on, la plus injuste. Je n'ai pas la prétention de réformer cette opinion populaire, ni de réhabiliter les vertus de la fortune, comme si elle m'avait, par une faveur spéciale, comblé de ses dons. Je crois pourtant qu'elle ne passe pas sans cesse devant la demeure des simples mortels sans s'arrêter, au moins quelque peu, tour à tour devant l'un ou devant l'autre. Je crois qu'il n'est pas un homme qui ne puisse avoir un peu plus tôt, ou un peu plus tard, son heureux jour, son terne à la loterie de ce monde. Seulement il peut fort bien se faire que nous ne sachions pas reconnaître les bonnes

intentions de la volage déesse, et que, comme l'impatient voyageur dont parle La Fontaine, nous courions la chercher à la cour, à Surate, au Mogol, tandis qu'elle nous attend à notre porte.

Quoi qu'il en soit de cette digression qui a du moins le mérite d'être courte, Roger, qui ne courait ni après la fortune d'argent, ni après la fortune de cœur, eut le bonheur de les voir toutes deux venir d'elles-mêmes à lui. Il rencontra chez sa vieille amie une jeune fille dont beaucoup d'élégants mondains avaient courtisé les bonnes grâces, dont un grand nombre avaient avec avidité supputé la dot et dont nul hommage n'avait encore troublé la rigide pensée. Ce que tant d'autres n'avaient pu faire par tous les moyens de conquête en usage dans les salons, Roger le fit par ses vertus modestes, par sa candeur.

On dit que lorsque Pierre le Grand quitta l'Angleterre, il remit à Guillaume III, comme un témoignage de sa reconnaissance et comme un symbole de sa propre nature, un diamant entouré d'un lambeau de feutre. Pour un esprit d'élite, pour un œil clairvoyant, Roger était ce diamant caché sous une humble enveloppe. Hélène sut le comprendre. Sans avoir combiné aucun plan de conduite, sans s'être proposé, comme un héros, de vaincre ou de mourir par le fait seul d'une noble et réciproque sympathie, d'un droit et généreux élan, le pauvre ermite de la rue de l'Ouest atteignit à la solution de ce sublime problème devant lequel échouent si souvent l'ambition des plus forts et le calcul des plus habiles : Aimer et être aimé ! Et quel amour ! Le mythe du dieu indien qui enferme dans son sein des mondes encore inconnus, des mon-

des à venir, n'est-il pas un poétique emblème des régions ignorées, des sphères idéales, des germes de vie qui reposent dans les âmes innocentes, et soudain éclosent, se développent et brillent dans leur beauté magique, dans leur solennelle grandeur aux rayons d'un chaste et véritable amour.

En un court espace de temps, Roger m'apparaissait complétement transformé. Ce n'était plus cet homme à la démarche lente et craintive, au regard voilé par la méditation. La vivacité de la jeunesse éclatait dans ses mouvements, la joie étincelait dans ses yeux, l'amour irradiait sa physionomie. Il ne s'occupait plus des systèmes cosmogoniques de l'antiquité, ni des doctrines philosophiques des écoles allemandes. Il ne lisait que Pétrarque, Thomas Moore, Schiller, les poëtes les plus tendres, et répandait, à leur imitation, sa propre tendresse en odes et en sonnets, « de mauvais sonnets, disait-il en riant, mais j'ai besoin du rhythme pour la musique de ma pensée. »

Il aimait son Hélène avec une juvénile ardeur et un respect religieux. Il l'aimait avec un suprême orgueil et une touchante humilité. Quelquefois il lui disait : « Je ne méritais pas d'entendre si vite l'aveu qui me transporte, j'aurais dû gagner par quatorze ans de fidèles services le bonheur de vous appartenir, comme Jacob gagna celui d'être à Rachel. » Quelquefois il lui disait : « Je voudrais que vous fussiez pauvre, afin d'acquérir moi-même par mon travail tout ce qui pourrait vous plaire, tous les ornements de luxe, la perle moins blanche que vos dents, et le saphir moins pur que vos yeux. » D'autres fois, après avoir loué avec emphase sa beauté, il lui disait : « Je voudrais que

vous fussiez laide, afin de vous montrer que c'est votre âme que j'aime, votre âme, fille de Dieu, céleste, inaltérable beauté. »

Et Hélène souriait de ces dithyrambes, et quelquefois réprimait doucement son exaltation, puis après, oubliant les leçons qu'elle venait de lui donner, se montrait elle-même à peu près aussi exaltée.

Je les laissai tous deux chantant à la fois l'éternel cantique des cantiques du premier amour. Une affaire m'appelait en Normandie, et, pendant mon absence, Roger oublia de m'écrire. Un matin, le bateau à vapeur du Havre m'avait conduit à Honfleur. Je venais de gravir la colline qui domine cette ville pittoresque, je venais de visiter la chapelle vénérée où les pauvres femmes et les pauvres mères de marins vont invoquer, pour leurs fils et leurs maris exposés aux orages de la mer, la protection de leur patronne : Notre-Dame de Bon-Secours. J'errais encore au milieu des groupes de familles de pêcheurs éparses sur la terrasse du coteau, quand je vis sortir de l'église un couple d'un aspect tout autre que celui de cette foule normande : une jeune femme d'une élégance parisienne et un jeune homme qui lui donnait le bras avec un tendre orgueil. Avant de distinguer leurs traits, je me sentis comme fasciné par l'apparition de ces deux nouveaux pèlerins et entraîné à leur suite. La femme appartenait à cette classe d'êtres d'élite auxquels, par un rare privilége, il a été donné de réunir divers genres de beauté qui se confondent en eux dans une suave harmonie. A une attitude naturellement imposante, elle joignait la grâce et la souplesse d'un enfant. Sous ses longues et épaisses nattes de cheveux noirs s'épanouissait la vir-

ginale fraîcheur d'un teint du Nord, et, de même qu'une lumière tempérée par un léger nuage, la vivacité italienne de son visage était adoucie par l'ombre d'une mélancolie germanique. Celui qui l'accompagnait n'était point de ces hommes qui brillent dans le monde de la fashion. Sa toilette le mettait en dehors de toute candidature au noble rôle de lion, et sa physionomie était de nature à passer fort inaperçue dans le cercle des *beaux* qui, l'hiver, règnent sur la contredanse, qui, l'été, font la roue aux bains. Mais il y avait dans l'expression de ses yeux, de ses lèvres, tant de tristesse à la fois et tant d'amour qu'il était difficile de le remarquer sans éprouver pour lui un intérêt instinctif.

Ce jeune homme était Roger. Cette femme était Hélène.

Dès que je les eus reconnus, mon premier mouvement fut de courir à eux. Puis il me sembla qu'ils se trouvaient dans une de ces graves situations où la présence même d'un ami peut être une gêne, et je me tins à distance.

Ils traversèrent à petits pas le préau, comme si, en ralentissant leur marche, ils eussent ralenti l'heure qui devait en marquer la fin, puis ils s'assirent au bord de la colline d'où l'on découvre au loin, d'un côté, les flots de la Seine, de l'autre, les vagues de la Manche. De là ils regardaient en silence la mer, puis ils se regardaient l'un et l'autre, et il y avait dans ce regard pensif, profond, tout un douloureux poëme.

Un instant après, par l'accord de deux pensées écloses ensemble, ils se levèrent et allèrent s'agenouiller l'un à côté de l'autre devant l'image de la Vierge où

une paysanne en deuil venait d'allumer un cierge. Ils restèrent là, quelques instants, la tête baissée, les mains jointes, dans un pieux recueillement. Leur prière finie, Hélène s'approcha d'une des échoppes en plein air qui environnent la chapelle, acheta une petite médaille d'or, et, de sa main délicate, la glissa à la chaîne de montre de Roger qui souriait en la voyant entr'ouvrir de son ongle rose l'anneau rebelle.

Je les suivais toujours sans qu'ils m'aperçussent, car ils étaient trop occupés d'eux-mêmes pour songer à ce qui les entourait. Ils revinrent au bord du plateau et Roger proposa à son amie de prendre le sentier étroit et escarpé qui, du haut de la côte, descend sur la grève à travers des broussailles et des ronces sauvages. Je ne comprenais pas trop qu'il osât l'entraîner dans une voie si rocailleuse et si pénible. Mais lorsque je remarquai avec quel empressement il lui tendait la main, avec quel soin il veillait sur elle, et comme, aux endroits difficiles, il se plaisait à la voir s'appuyer sur lui, il me parut qu'il avait choisi un sentier pour lui montrer combien il était heureux de la soutenir, et peut-être pour lui faire sentir combien il voudrait la guider et la soutenir toujours ainsi dans l'âpre sentier de la vie.

Quand ils furent à Honfleur, la cloche du bateau à vapeur du Havre donnait le signal du départ. Ils s'arrêtèrent comme saisis de nouveau par une idée fatale que depuis une heure peut-être ils s'efforçaient de détourner de leur esprit, puis ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Hélène s'éloigna en fondant en larmes ; Roger monta à bord du bateau et tomba

comme atterré sur un banc. On eût dit que le sentiment de l'existence lui était ravi.

Je m'approchai de lui et prononçai son nom en le frappant légèrement sur l'épaule : « Vous ici, s'écria-t-il, Dieu soit loué! c'est une consolation.

— Voilà deux heures que je vous suis pas à pas dans votre promenade avec Hélène.

— Comment? et vous n'êtes pas venu à nous?

— Vous aviez l'air tous deux si profondément absorbés dans votre entretien et votre rêverie que j'ai craint de vous troubler.

— Hélas! c'est vrai. J'avais besoin d'être seul avec elle, et ces moments que nous avons passés ensemble ont été si courts! Je suis très-malheureux.

— Vous me faites peur. Que vous est-il donc arrivé?

— Vous ne le devineriez jamais. Un héritage.

— Un héritage, dites-vous? C'est un de ces événements que je n'avais pas encore vu classer au nombre des infortunes.

— Oui, un héritage considérable, mais à quatre mille lieues d'ici? Un de mes parents, avec qui je n'avais jamais eu le moindre rapport, est mort à Lima, laissant à sa famille une fortune qui, dit-on, s'élève à plusieurs centaines de mille francs. Comme je suis l'unique enfant qui reste de cette famille, tout me revient de droit, et, comme on me l'a dit au ministère des affaires étrangères, il n'y a pas eu, et il ne peut pas y avoir de contestation. Mais, par une disposition singulière, le testateur exige que son héritier aille lui-même à Lima faire célébrer, pour le repos de son âme, une messe solennelle dans la cathédrale, sans

quoi, les biens qui lui sont dévolus seront distribués aux établissements de bienfaisance de la capitale du Pérou. A la lecture de cette clause, à l'idée d'un voyage dans le lointain Océan, Hélène s'est effrayée et m'a prié de renoncer à cette fortune inattendue. « Ne suis-je pas assez riche, m'a-t-elle dit, pour vous, pour moi? Qu'avons-nous besoin de ces piastres péruviennes qu'il faut aller chercher si loin et à travers tant de périls? Songez, ajouta-t-elle avec une adorable tendresse, que j'ai mis ma vie, ma destinée en vous ; que si vous veniez à me manquer, c'en serait fait à jamais pour moi de mes espérances d'avenir, et que je n'aurais plus qu'à chercher, avec une amère résignation, un dernier refuge dans un cloître.

— Je reconnais bien là le noble cœur de votre Hélène. Et vous, qu'allez-vous faire ?

— J'agis contre son avis, et je crains d'agir méchamment. Il faut vous l'avouer, mon orgueil, ce fils du démon, cette vipère de la race maudite des sept péchés capitaux, s'est souvent révolté à la perspective de me voir enrichi par Hélène. Tandis qu'elle me donnait l'inappréciable trésor de son amour, j'étais inquiet de recevoir un misérable don matériel. Sa générosité même gênait ma stupide vanité. J'aurais voulu que notre situation réciproque fût toute différente; qu'elle fût à ma place et moi à la sienne, elle pauvre et moi riche. Quand j'ai appris qu'un héritage me tombait des nues à Lima, je me suis réjoui de ce hasard qui allait équilibrer nos fortunes, et je me suis décidé à partir par cette raison... par cette raison, » reprit-il après une minute de silence, comme s'il craignait de continuer, « puis encore par une autre dont je n'ai

point osé entretenir Hélène et qu'il faut que je vous confesse. Eh bien oui, malgré ma passion pour elle, malgré le déchirement que j'éprouvais à la perspective d'une longue absence et d'une longue séparation, j'ai été fasciné, subjugué par l'attrait du voyage, par l'image idéale que je me suis faite d'une excursion dans les parages de l'Amérique, sur les vagues du grand Océan, sous le ciel des tropiques. Quand Hélène mesurait du doigt sur la carte la distance qui nous sépare des côtes du Pérou, l'immensité même de cette distance souriait à mon imagination. Quand elle énumérait avec une touchante sollicitude les périls auxquels j'allais m'exposer, ces périls vrais ou faux ne m'apparaissaient que comme une poésie de plus dans mes rêves aventureux. Pour vous montrer le bon côté de mes sentiments, en vous dévoilant ainsi mes faiblesses, je dois ajouter que je ne séparais point le souvenir d'Hélène de ces projets. Non, je me répétais souvent qu'en accomplissant cette tâche, en acquérant dans de nouvelles contrées une nouvelle instruction, je me créerais par là même un titre de plus à son estime et à son affection. Je me faisais un délicieux tableau du jour où je reviendrais, des paisibles soirées où, tous les deux assis à notre foyer conjugal, je lui conterais les divers incidents de mon odyssée. Hélas! la présomption de ceux qui aiment et qui s'en vont est toujours celle du nomade pigeon de la Fontaine :

Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là. Telle chose m'advint.
Vous y croirez être vous-même.

« Et je pars demain. Je l'ai voulu. Je pars avec je ne sais quel sombre pressentiment. Tout ce qui naguère encore exaltait mon esprit : scènes de la vie sur mer, cités et paysages d'une autre région, tout m'apparaît à présent entouré d'un nuage terne. La fortune même que je vais chercher m'inquiète. Il faut de bonnes jambes, dit un proverbe turc, pour porter le poids d'un jour de fortune. Tant que j'ai vécu pauvre, j'ai été modeste, laborieux, honnête. Qui sait si cette masse inattendue de dollars ne me rendra point paresseux et mauvais? J'ai depuis longtemps une croyance qui souvent a occupé mes réflexions, qui maintenant se présente plus vivement à ma pensée. Je crois qu'avant la sentence de la justice éternelle, nous subissons, dans le cours même de cette vie passagère, l'arrêt d une justice providentielle. Je crois que nous sommes, en ce monde, punis de nos fautes par une sorte de loi du talion, par une douleur semblable à celle que nous avons fait éprouver aux autres. Je crois, par exemple, que celui qui aura trahi son ami souffrira une trahison du même genre, que celui qui aura été ingrat, cruel envers une femme aimée, sera châtié de son crime par la fausseté, ou la dureté d'une autre femme. Jusqu'à présent, grâce peut-être à ma vie retirée, je n'ai manqué à aucun bon sentiment; qui sait si la nouvelle existence où je vais entrer n'est pas pour moi un dangereux écueil ? »

En me parlant ainsi, il semblait, par ses regards fixés sur les miens, solliciter une consolation, un encouragement, et je lui répondais de grand cœur tout ce qui pouvait dissiper ses inquiétudes.

Nous passâmes la soirée ensemble à l'hôtel de l'A-

mirauté, lui constamment occupé des mêmes émotions d'amour et de voyage, et moi cherchant à tempérer l'essor parfois déréglé de son imagination, l'effervescence de son âme malade.

Le lendemain, je l'accompagnai à bord du navire qui devait le conduire à Valparaiso. Au moment où l'on commençait à appareiller, où il fallait le quitter, il se jeta en pleurant dans mes bras ! « Adieu ! dit-il, adieu à Hélène ! » Puis il courut s'enfermer dans sa cabine.

II

Il s'éloigna et ne garda point la plénitude de son amour. En pleine mer, exempt de cet affreux mal dont Byron a fait dans son poëme de *Don Juan* une si vive description, il fut saisi d'une telle admiration à l'aspect de la grandeur sublime, de la terrible majesté de l'Océan, qu'il s'accusait d'avoir vécu si longtemps sans connaître un pareil spectacle. La monotonie ordinaire de la vie du bord ne l'affectait point comme ses compagnons de voyage. Les divers incidents de la navigation éveillaient, occupaient sa curiosité d'esprit. Il suivait d'un regard attentif les manœuvres des matelots. Il étudiait l'action de la roue du gouvernail, et, à midi, s'appliquait à prendre, avec l'officier de quart, la hauteur du soleil, puis à faire le point.

Lorsque le bâtiment atteignit la région du tropique, Roger éprouva un grand charme à se sentir mollement emporté au souffle régulier des vents alizés sur une mer de nacre et d'azur, sous un ciel radieux, par

des matinées splendides, par des nuits lumineuses. Assis sur la dunette, il passait alors de longues heures à contempler le sillage du navire, çà et là, vert comme l'émeraude, çà et là étincelant comme une pluie de feu, puis fuyant au loin comme une nappe d'argent. Il avait avec lui des livres d'astronomie, et il observait dans l'espace la marche des astres, la grande Ourse, la scintillante Vénus, et l'étoile polaire qu'il voyait pâlir de jour en jour à mesure qu'il se rapprochait de l'équateur, qui bientôt allait disparaître pour faire place à la magnifique constellation de la croix du Sud. Dans ses heures de solitude et de rêverie, Roger n'oubliait point Hélène. Souvent il l'associait aux jouissances de sa pensée, il l'appelait près de lui, il eût voulu la voir assise à ses côtés partageant ses émotions et lui donnant un idéal de plus par sa présence. Mais déjà la poésie de l'amour s'atténuait en lui, à son insu, devant la poésie de l'espace. Si la tendresse d'Hélène avait exalté son cœur assoupi, ce voyage exaltait son imagination. Dans le mouvement de son esprit et la succession perpétuelle de ses impressions, il lui semblait qu'il venait, comme la princesse des contes de fées, de s'éveiller à une nouvelle vie, et d'avance il se représentait avec enthousiasme les plages qu'il allait parcourir, les villes qu'il allait voir. Au lieu de l'arrêter dans les bornes convenues, il prolongeait en perspective son itinéraire, oubliant qu'il trahissait ainsi ses engagements avec Hélène. Tout en caressant avec bonheur ses projets de mariage, il accordait déjà une égale part d'amour à la beauté de la nature et à la beauté d'Hélène. Comme le doge de Venise, il se mariait avec la mer, du haut de son Bucentaure.

Un séjour de quelques semaines à Valparaiso, une excursion dans les plaines de Santiago jusqu'au pied des Andes, puis une riante navigation sur l'océan Pacifique, le long des côtes occidentales du continent américain, ne firent que développer et affermir en lui ce besoin de voir, cette soif de l'inconnu, puissance et maladie des vrais voyageurs.

A Lima, Roger trouva des lettres d'Hélène qui l'avaient devancé par la voie des bateaux anglais, des lettres tristes, expansives, où l'on voyait perler une larme de douleur dans un effort de résignation. « Mon ami, disait-elle, j'espère que vous êtes maintenant arrivé au terme de votre voyage. J'ai prié Dieu pour vous avec tant de ferveur qu'il doit avoir écouté mes vœux. Mais que de fois j'ai frémi au souffle du vent qui agitait mes fenêtres, et avec quelle terrible curiosité je lis maintenant, dans les journaux, les récits d'orages et de sinistres maritimes ! Je lis aussi dans la vie solitaire, à laquelle je me suis vouée en vous attendant, tout ce qui se rattache au pays que vous allez voir. Mes études géographiques étaient très-négligées dans ma pension ; l'amour complète mon éducation. Je vous suis de point en point sur la carte. J'apprends la géographie de l'Océan et du continent américain en voyageant avec vous. N'allez pas croire au moins qu'en m'appliquant à ce travail, je prétende jamais m'élever à l'état de femme savante, ni que je veuille savoir par Prescott, par Stevenson, par Tschudi l'histoire du Pérou, pour vous dispenser de me raconter vos observations dans cette contrée. Non, non, mon beau monsieur, vous me rendrez un compte exact de chaque pas que vous aurez fait dans

le nouveau monde, de chaque impression que vous aurez éprouvée, de tous vos ennuis et de toutes vos joies, s'il vous est permis d'avoir quelque joie loin de moi. Mais, au nom du ciel, n'allez point, pour le cruel plaisir de m'apporter une relation plus complète, prolonger votre séjour sur cette vilaine terre d'Amérique. Je me suis affligée de cette fortune que vous deviez aller chercher à quatre mille lieues de moi, ne me la rendez pas à jamais odieuse, en employant à la recueillir, un jour, une heure de plus qu'il ne faudra. Si, pour en prendre possession, vous éprouviez des difficultés inattendues, renoncez-y, laissez-la aux pauvres. Voyez, mon ami, la vie est courte, et les moments de bonheur que Dieu y a semés dans sa miséricorde sont rapides et peu nombreux. Nous en viendrons un jour à regretter ces beaux mois de printemps de notre amour perdus dans une fatale séparation. Et nous les regretterons en vain. Les dollars que vous allez amasser ne les feront point revivre. L'or du Pérou ne les tirera pas de l'abîme du passé. Revenez donc, je vous en conjure. Revenez, c'est mon vœu de chaque instant. C'est l'ardente prière de votre amie dévouée. »

Roger s'attendrissait en lisant ces lettres, puis la grande ville de Lima, avec son beau ciel, ses églises et ses palais, sa vive et joyeuse population, occupaient son esprit, détournaient sa pensée des promesses qu'il avait faites à Hélène. Grâce au zèle intelligent du consul de France, sa succession avait été promptement réglée. Toutes les formalités remplies, tous les legs acquittés, il avait reçu en lettres de change une somme ronde de deux cent mille francs. Il eût pu partir, et

il ne partait pas. Il faut lui rendre cette justice que, dans ces délais si longs pour la pauvre fille qui l'attendait avec tant d'impatience, il ne se laissa séduire ni par les plis coquets de la *saya*, ni par les petits pieds des Liméiennes, ni par la flamme de leur œil noir étincelant entre les bords de la *manta*. Non, il gardait à Hélène une intégrale fidélité. Il errait le long des rives pittoresques du Rimac, il se rendait à l'heure de la promenade sur l'*Alamadita nueva*, il courait avec la foule aux combats de taureaux sans se laisser émouvoir par la démarche voluptueuse des *ninas* péruviennes, par le regard significatif que plus d'une dardait sur lui en glissant à ses côtés sous les galeries de la place du Palais, ou en se penchant sur les coussins de la *calesa*. Mais il se plaisait à voir les différents spectacles de la cité, à suivre au cirque, au théâtre, dans les églises, cette population dont ni le temps, ni les désastres révolutionnaires n'ont pu changer encore le caractère primitif, dans son singulier mélange de tempérament sensuel et de pratiques religieuses. Puis la Cordillère était près de là, avec ses vallées profondes, ses cimes gigantesques. Roger y fit une excursion qui dura plusieurs semaines.

A son retour à Lima, au lieu de songer à revenir directement en France, il n'aspirait qu'à connaître d'autres lieux. Il en est de l'amour des voyages comme de la plupart des passions dont l'intensité s'accroît par les satisfactions mêmes qu'on leur accorde; plus on a vu, plus on veut voir. Un point d'observation conduit à un autre, et tel désir d'exploration qui d'abord n'était que le louable élan d'un esprit avide d'instruction peut aisément, par le libre espace qu'on lui ouvre,

dégénérer peu à peu en un besoin incessant de locomotion, en une maladie.

Roger écrivit à Hélène qu'il allait, par l'isthme de Panama à la Havane, où il s'embarquerait pour la France. Il disait que ce trajet serait plus commode et tout aussi rapide que celui qu'il ferait en doublant de nouveau le redoutable cap Horn. Cette fois, il la trompait sciemment, car il ne se dissimulait pas qu'il lui fallait plus de six semaines pour arriver à la Havane, autant pour se rendre de là en France, et qu'il s'arrêterait à Panama, à Chagres et dans l'île de Cuba. Il resta là en effet des mois entiers, subjugué par les enchantements de la délicieuse Havane, de la reine des Antilles, assoupi dans sa chaude température, enivré pour ainsi dire par l'arome de ses plantes, par les brises embaumées de ses champs et de ses collines, par les charmes de cette ville magique.

Embarrassé d'expliquer à Hélène ces retards, il écrivait des lettres plus courtes et moins fréquentes. L'amour s'y déployait pourtant, mais non plus comme naguère dans son plein et heureux abandon. Une contrainte en restreignait l'essor, un nuage en voilait la vive clarté. Quant à Hélène, après avoir de nouveau ardemment, tendrement supplié son vagabond ami de revenir, elle n'exprimait plus dans sa correspondance qu'une morne résignation où çà et là éclatait comme une lueur sinistre sur un horizon orageux, un sombre pressentiment.

De la Havane, Roger voulut aller aux États-Unis, bien résolu cette fois à prendre immédiatement à New-York le bateau à vapeur de Liverpool.

Le bâtiment sur lequel il s'embarqua était rempli

d'Américains orgueilleux et dédaigneux, boutonnés comme des diplomates qui porteraient dans leur sein le secret de la chute ou de la prospérité d'un empire, passant leur journée sans se dire un mot, errant comme des ombres muettes, la pipe entre les lèvres, absorbés dans les combinaisons de leur commerce, dans le calcul de leur trafic et ne s'arrachant à ces graves méditations que pour se précipiter comme des animaux voraces dans la salle à manger, aux sons de la cloche qui annonçait le *luncheon* ou le dîner. Après avoir essayé d'apprivoiser plusieurs de ces ours de magasins, Roger, voyant qu'il n'obtenait d'eux par ses prévenances qu'un sourd grognement à la place d'une parole humaine, dut, bon gré mal gré, faire comme eux et se tenir à l'écart. Une telle situation l'ennuyait fort. Il regrettait l'urbanité des mœurs espagnoles, l'exquise courtoisie des habitants de Lima, de la Havane, et mesurait avec effroi tout le temps qu'il avait à passer au milieu de cette horde démocratique.

Un matin, tandis qu'il se promenait mélancoliquement sur le pont, il vit venir à lui un passager qu'il n'avait pas encore remarqué, c'était un petit vieillard d'une figure avenante, assez coquettement vêtu, et portant des lunettes en or à travers lesquelles brillaient, sous deux épais sourcils, deux yeux intelligents et pénétrants. C'était un Américain aussi, mais un Américain qui avait voyagé dans l'ancien monde et effacé dans le contact des Européens la rudesse et la morgue du yankee. Après avoir quelques instants observé à distance le promeneur solitaire, il se rapprocha de lui et engagea lui-même la conversation. « Dieu soit loué, » se dit Roger, en l'entendant parler français

et en le voyant accompagner chacune de ses paroles d'un sourire bienveillant, « voici du moins un être civilisé, » et dans le plaisir que lui causait cette découverte, il se mit à causer avec expansion. L'étranger, de son côté, semblait heureux du hasard qui l'avait conduit à cet entretien. Il interrogeait Roger avec une parfaite politesse, l'écoutait avec intérêt, et à son tour lui disait sa propre situation. Bientôt Roger apprit que cet aimable étranger s'appelait Wilkinson, qu'il était négociant à New-York et venait de faire à la Havane une importante spéculation. Le digne Américain apprenait en même temps que le jeune voyageur français emportait de Lima un héritage de deux cent mille francs.

« Il faut que je vous quitte, dit M. Wilkinson à Roger, j'ai voulu faire faire à ma fille un voyage d'agrément en l'amenant à la Havane, et la pauvre enfant souffre du mal de mer. Je vais voir dans quel état elle se trouve et si elle peut monter sur le pont. A revoir, j'espère vous retrouver et j'aurais du plaisir à vous entendre parler de la France, le pays d'Europe que j'aime le mieux. »

Un instant après, il revenait donnant le bras à une jeune fille dont un grand châle, négligemment jeté sur les épaules, ne cachait qu'à demi les formes délicates, et dont un voile de gaz laissait suffisamment entrevoir l'intéressante figure. Elle s'avança à pas lents, s'appuyant sur son père comme si elle pouvait à peine marcher. En posant le pied par mégarde sur un cordage, elle trébucha, et Roger, qui la regardait venir, se précipita au-devant d'elle pour la soutenir ; elle leva sur lui deux grands yeux bleus pleins de langueur,

puis les baissa aussitôt avec une pudeur virginale en balbutiant d'une voix faible quelques mots de remercîment.

Roger se hâta d'aller lui chercher un pliant et l'aida avec son père à s'y asseoir, car elle semblait avoir perdu la faculté de se mouvoir.

« Ma pauvre fille ! dit le père, comme ce mal de mer l'a abattue ! » Puis, la regardant avec attendrissement : « Voyez, monsieur Roger, c'est la consolation, la joie de mes vieux jours. Quand vous serez marié (car vous m'avez dit, je crois, que vous ne l'étiez pas encore), vous connaîtrez ces ravissements et ces anxiétés de la paternité. C'est mon unique enfant, unique en vérité, quoique j'aie encore un fils, mais celui-là ne m'a causé que des chagrins, et ma chère Mina est le bon ange que Dieu, dans sa compassion, a placé près de moi pour me rendre la vie douce. Sa mère est morte en lui donnant le jour. Elle avait, par ce deuil qui assombrit sa naissance, un grand vide à combler dans mon existence, et elle n'y a pas manqué. Elle occupe si bien toutes les pensées de mon cœur, elle m'est devenue si nécessaire, que je tremble à l'idée seule que, quelque jour, un mari entrera avec moi dans le partage de ses affections.

— Mon père, mon bon père, » dit la jeune fille d'une voix suppliante, « vous savez bien que je n'aspire qu'à rester constamment avec vous.

— Oui, oui, reprit le père, tu me l'as souvent répété, et je t'en rends grâces, et je le crois. Mais telle est la destinée de la femme, surtout quand cette femme ressemble à ma jolie Mina, et quand elle a, dans la *Wallstreet*, une belle dot en beaux dollars comp-

tant..... Allons.... laissons cette idée qui m'attriste et à laquelle j'ai toujours la faiblesse de revenir. Parlons d'autre chose. Tiens, mon enfant, voilà un voyageur parisien qui peut te dire si les maîtres qui, à New-York, t'ont donné des leçons de français étaient dignes de professer cette langue, ou si tu n'as pas su toi-même profiter de leur enseignement.

— Au peu de mots, repartit Roger, que mademoiselle vient de prononcer, il me semble qu'il n'y a aucun reproche à adresser à ses précepteurs, et qu'elle ne mérite elle-même que des compliments. »

La conversation ainsi engagée s'anima par le plaisir que Roger et M. Wilkinson éprouvaient à la continuer et par l'intérêt visible avec lequel la jeune fille les écoutait. Soit par l'effet de cette distraction inattendue, soit par l'effet du grand air, miss Mina se trouva, vers les cinq heures, si bien remise de son abattement, qu'elle se sentait la force d'assister au dîner. Roger lui offrit galamment son bras pour descendre dans la salle à manger. « Vous ignorez, lui dit-elle en souriant, qu'une Américaine ne peut donner le bras qu'à son mari. Mais nous ne sommes pas ici à New-York, et les voyages ont leurs priviléges. »

En prononçant ces mots, elle regardait pourtant son père d'un air soumis, comme pour demander son assentiment.

« Va, va, mon enfant, dit M. Wilkinson, c'est un des usages de politesse de ce beau pays de France, la contrée la plus polie du monde, et je ne vois rien qui t'empêche de l'accepter. »

Miss Mina passa légèrement son petit bras sous celui du voyageur, descendit les marches de l'escalier

d'un pas plus ferme qu'on ne l'eût attendu après sa récente apparence de faiblesse.

A table, Roger s'assit près d'elle, et prit à tâche de la servir avec l'empressement d'un courtois chevalier et avec cette sorte d'amour-propre qu'un jeune homme ressent naturellement à s'occuper d'une belle personne. Les Américains, selon leur coutume, ne s'occupaient que d'eux-mêmes, buvant et mangeant en silence avec avidité, comme s'ils craignaient que les mets étalés devant eux ne leur fussent trop tôt ravis. L'un d'eux, pourtant, placé de l'autre côté de Roger, jetait de temps à autre sur lui un regard expressif dans lequel un observateur eût pu reconnaître un singulier mélange de surprise inquiète et de commisération. En un certain moment, où Roger redoublait d'attention pour la jeune fille, l'Américain se pencha vers lui et lui dit à voix basse : « *Take care*. (Prenez garde.) Pardon, monsieur, répondit Roger, je ne comprends pas l'anglais. »

L'Américain se pencha sur son assiette sans rien expliquer, mais miss Mina l'avait parfaitement entendu, et une légère rougeur se répandit sur son pâle visage.

Le lendemain et les jours suivants, elle s'établit à poste fixe sur le pont. « Son père, disait-elle, avait raison. Le grand air était le meilleur remède au mal de mer ; elle respirait avec délices et ne pouvait plus rester dans sa cabine. » Roger était là dès qu'elle arrivait, s'asseyait dès qu'elle était assise, se promenait quand elle voulait se promener, la conduisait à table, la ramenait à son pliant, et ne la quittait que le soir. Nul autre que lui ne s'approchait d'elle, et de son

côté elle se montrait parfaitement indifférente à tout ce qu'il y avait de passagers sur le bâtiment. Roger s'était constitué son *cavaliere servente* et jouissait en paix de ce rôle délicat. Tantôt, pendant qu'elle travaillait à quelque ouvrage de tapisserie, il parlait avec elle des pays qu'il avait vus et de ceux qu'il désirait voir ; de la France et des États-Unis. Tantôt il lui lisait les livres qu'il avait apportés avec lui, et il admirait la finesse de sentiment avec laquelle cette fille d'Amérique saisissait les passages les plus notables de nos écrivains. Quelquefois elle lui prenait elle-même le volume des mains pour en faire la lecture à son tour, et sa voix suave, fraîche, légèrement marquée d'un accent exotique, caressait l'oreille de Roger comme une musique.

Ces longues et fréquentes causeries, ces lectures qui étaient encore une espèce d'entretien, ne laissaient pas que de troubler l'âme de Roger. Quand il se retrouvait seul, et qu'il faisait un retour sur lui-même, il était forcé de convenir qu'en peu de temps la présence de la jeune Américaine lui était devenue bien nécessaire et cette découverte alarmait son honnête conscience. Un soir qu'elle l'avait quitté plus tôt que de coutume pour se retirer dans sa chambre, il se sentit si triste en la regardant s'éloigner, qu'il se demanda s'il n'aurait point déjà conçu pour elle une affection qui serait réprouvée par Hélène ; puis aussitôt, repoussant avec effroi cette pensée : « Non, non, se dit-il, ce n'est qu'un attrait innocent et passager, un attrait de circonstance. Je n'aime, je ne puis, je ne veux aimer que ma noble Hélène. »

Cependant peu à peu, sans qu'il y fît attention, ses

conversations avec miss Mina prenaient un caractère plus intime. Les phrases galantes qu'il arrondissait naguère d'un ton enjoué, il en venait à les prononcer d'un ton plus sérieux et en fixant sur l'Américaine un regard plus vif. Il était sur la pente du sentiment, il y glissait à son insu. Le père, qui d'abord assistait assidûment à leurs entretiens, les laissait maintenant seuls, obligé, disait-il, de mettre en ordre ses comptes avant d'arriver à New-York.

Un jour qu'ils étaient l'un à côté de l'autre, à l'écart des autres passagers, miss Mina demanda à Roger comment il n'avait pas encore songé à apprendre l'anglais ?

« Vous avez raison, répondit-il, de me reprocher mon ignorance. C'est une langue que tous les hommes d'étude devraient connaître, et depuis que je vous ai rencontrée, je désire la savoir, parce que c'est votre langue maternelle. Mais est-il vrai qu'elle soit agréable et expressive ? Quand je l'entends parler par les gens qui nous entourent, elle ne vibre à mon oreille que comme un sifflement aigu.

— N'en jugez pas, reprit mademoiselle Wilkinson, par l'accent de mes compatriotes, qui la dénaturent impitoyablement. Elle est au contraire fort douce et très-éloquente.

— Eh bien ! pour en avoir un exemple, comment dit-on en anglais : je vous aime? »

A cette question, miss Mina rougit, baissa les yeux, puis, après un instant de silence, comme si elle venait de recueillir la force nécessaire, elle balbutia d'une voix émue : *I love you*.

« I love you, répéta Roger, oui, c'est assez joli.

Mais vous avez, dans cette même langue, deux langues : l'une parlée et l'autre écrite. Je suis sûr que vous écrivez ces mots : I love you, tout autrement que vous ne les prononcez.

— Non. Il y a très-peu de différence ; tenez. » Puis tirant de son nécessaire un carnet en écaille avec un porte-crayon en or, « tenez : vous vous souviendrez que je vous ai donné votre première leçon d'anglais ; écrivez : I l-o-v-e y-o-u.

— C'est très-simple en effet, reprit Roger, et me voilà, après un tel commencement, on ne peut plus déterminé à apprendre cette poétique langue de Shakespeare, de Byron, dont je n'ai encore pu lire les œuvres que dans des traductions. »

Miss Mina se leva pour aller voir ce que faisait son père et emporta le carnet.

Un autre jour, Roger lui disait : « Il faudra bientôt que je vous quitte pour retourner en France, vous laissant à quinze cents lieues de moi, sans espoir de jamais vous retrouver. Ah ! je voudrais être un de vos parents. Je voudrais être vötre frère. Comment dit-on en anglais : je voudrais être à vous ? »

Avec une vivacité de mouvement qui ne lui était pas habituelle, et une expression de figure joyeuse et fière, miss Mina tira de nouveau son carnet et lui dicta ces mots : *I should wish to be your's.*

« Est-ce bien ? demanda Roger.

— Très-bien et très-nettemest écrit. Mais joignez-y votre nom. Il me plaira de le garder avec le souvenir du vœu généreux que vous venez de m'adresser, » et au bas de sa candide déclaration, Roger traça gaiement sa signature.

Le jour suivant, le navire arrivait à New-York et jetait l'ancre au milieu d'une légion d'autres navires, dans la magnifique rivière de l'est. M. Wilkinson se chargea lui-même d'accomplir pour Roger toutes les formalités de douane, lui fit venir une voiture, le conduisit dans un hôtel, le recommanda aux bons soins du maître de maison, et ne le quitta qu'en lui laissant sa carte, après l'avoir engagé à dîner pour le lendemain.

Roger n'avait garde de manquer à ce rendez-vous. Il n'avait aucune lettre de recommandation pour cette métropole commerciale des États-Unis, il n'y connaissait personne et se réjouissait du hasard qui l'avait mis en rapport avec un aimable négociant et une gracieuse jeune fille.

A l'heure dite, il entrait dans la demeure de M. Wilkinson. Un domestique en habit noir et en cravate blanche le reçut sur le seuil ; un autre le conduisit respectueusement au premier étage ; un troisième lui ouvrit la porte d'une antichambre pavée en marbre et élégamment meublée. Roger s'était attendu à une de ces modestes réunions improvisées qui se restreignent à un cercle de famille. Il fut fort surpris de voir dans le salon une vingtaine de personnes. Miss Mina était en grande toilette, assise sur un canapé entre deux femmes d'un âge mûr qui lui serraient les mains d'un air maternel. M. Wilkinson était debout devant la cheminée au milieu d'un groupe d'hommes auxquels il semblait faire un récit intéressant, car chacun l'écoutait avec une attention marquée.

A l'aspect de Roger, il les quitta brusquement, s'avança à la rencontre de son jeune compagnon de

voyage, le prit par la main, et le conduisant au milieu de ses hôtes : « Messieurs, leur dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter M. Roger de Frasnes, mon gendre.

— Votre gendre ! s'écria Roger en frémissant, je ne comprends pas.

— Oui, mon jeune ami, répliqua M. Wilkinson d'un air de triomphe et de sarcasme diabolique. Il est bien possible que dans la timidité de votre caractère, car vous m'avez dit que vous étiez timide, vous n'ayez pas osé me demander ce titre, mais moi qui ai reconnu vos intentions, je vous l'accorde généreusement et avec joie comme un brave et digne garçon.

— Pardon, monsieur, reprit Roger d'une voix tremblante, il y a là une méprise qui m'afflige et que je dois en conscience faire cesser au plus vite. Je rends parfaitement justice aux aimables qualités de mademoiselle votre fille, je suis fort reconnaissant de l'honneur qu'elle a bien voulu me faire de m'associer, pendant notre voyage, à ses lectures et à ses entretiens, et je ne doute pas que celui qu'elle choisira pour époux ne s'estime fort heureux de lui appartenir. Mais moi, monsieur, je n'ai jamais pu aspirer à être cet homme de son choix. Je suis fiancé en France, j'y retourne pour me marier, et je compte partir la semaine prochaine avec *le Fulton*. »

A ces mots, miss Mina poussa un cri lamentable et tomba dans les bras des deux femmes assises à ses côtés, qui l'emportèrent dans une chambre voisine. M. Wilkinson les y suivit. Roger se dirigea vers la porte pour sortir. Mais trois ou quatre amis du négociant lui barrèrent le passage.

« Quoi! s'écria le malheureux jeune homme, avec une agitation fébrile, suis-je donc prisonnier?

— Vous êtes sur une terre libre, dit l'un deux avec emphase, sur la libre terre des États-Unis, où tous les hommes sont frères, où pour le pauvre, comme pour le riche, il n'y a qu'une loi et qu'une justice. Mais nous vous prions de vouloir bien rester ici jusqu'à ce que vous ayez donné une explication satisfaisante à notre honorable concitoyen, M. Wilkinson. »

Au même instant, le négociant rentrait dans son salon. Après avoir répondu en quelques mots rassurants aux questions qu'on lui adressait sur la santé de sa fille, il ramena par le bras Roger au milieu du cercle de ses convives, et se posant en face de lui comme un juge devant un accusé :

« Monsieur, lui dit-il, il se peut que dans votre pays on fasse la cour à une jeune fille pour passer quelques instants agréables ; il se peut qu'on lui adresse des déclarations pour le plaisir de s'essayer au langage sentimental ; il se peut qu'on la compromette sans crainte par ses assiduités et qu'on l'abandonne sans scrupule ; il se peut même qu'on lui remette par écrit l'aveu le plus positif, et qu'on se joue impunément de sa crédulité. Mais dans notre austère et vertueuse Amérique, nous n'admettons pas de tels usages. En Amérique, quand on cherche à se rapprocher d'une jeune fille, c'est avec une loyale intention, et quand on la courtise, c'est pour l'épouser. Nos lois ici sont d'accord avec notre morale. Nos lois protégent les cœurs inexpérimentés, poursuivent la trahison et châtient les séducteurs. Cela posé, qu'avez-vous à répondre? N'avez-vous pas aux yeux de cent personnes,

été perpétuellement occupé de ma fille ? Ne vous a-t-on pas vu la suivre sans cesse dans ses promenades, vous asseoir obstinément à ses côtés, et lui donner le bras, malgré nos coutumes, pour la conduire à table, et la ramener sur le pont ? N'avez-vous pas fixé sur elle des regards dont personne ne pouvait méconnaître la signification ? Enfin, ne lui avez-vous pas donné, avec votre propre signature, la déclaration la plus nette et la plus incontestable ? »

A ces mots, M. Wilkinson tira de sa poche le carnet de miss Mina et montra à ses hôtes les feuillets où le pauvre Roger avait fait un si fatal début dans l'étude de la langue anglaise. Tous les amis de M. Wilkinson, après avoir lu les deux phrases terribles, se retournèrent vers Roger avec de sourds murmures et une sombre expression de physionomie. Atterré d'une telle scène, l'infortuné restait devant eux la tête baissée, ne sachant plus comment plaider sa cause, et s'accusant lui-même par son silence. Celui des convives qui lui avait déjà fait une si belle tirade s'approcha de lui, et d'un air compatissant lui dit : « Je vous vois avec peine dans une fâcheuse position. Vous êtes étranger, et à ce titre seul vous avez droit à l'intérêt de tout vrai Américain. Je crois vous donner une preuve de cet intérêt en ne vous dissimulant point la vérité. Après ce que M. Wilkinson nous a raconté de votre conduite pendant la traversée, après ce que je viens de lire de mes propres yeux, je puis vous assurer que vous n'avez que deux partis à prendre : ou de vous résoudre à un procès dans lequel vous serez indubitablement condamné, ou de vous marier paisiblement, honnêtement, sans attendre que vous y soyez con-

traint par un arrêt du tribunal. Croyez-moi, je connais ces sortes d'affaires. J'en ai, comme juré, examiné et jugé plusieurs du même genre, mais je ne sache pas en avoir vu jamais une plus claire que celle-ci. »

Le digne Américain achevait à peine sa période, quand une des femmes qui avait aidé à porter miss Mina dans une autre chambre rentra dans le salon et dit que son amie demandait instamment à parler à M. Roger.

Étourdi, démoralisé dès le commencement de ce drame domestique, ne sachant s'il veillait ou s'il dormait, tant il avait les sens et l'esprit troublés, Roger se laissa machinalement conduire près de la jeune fille. Elle était couchée sur un divan, la figure pâle, les cheveux épars, la robe à demi entr'ouverte sur la poitrine, une de ses mains blanches tombant vers le parquet, l'autre posée sur son cœur, comme pour en comprimer les élans. Tout dans son attitude, dans ses traits, indiquait un profond abattement, et le désordre de sa toilette, l'expression douloureuse de sa physionomie lui donnaient une beauté si touchante que l'homme le plus froid n'eût pu la voir sans émotion. « Venez, dit-elle d'une voix languissante, venez me dire adieu.... Je me suis trompée! hélas! Quoi qu'il en coûte à une pauvre malheureuse fille de faire cet aveu, ma conscience m'oblige à le faire. J'ai cru à votre amour et je vous ai aimé, sans pouvoir vous le déclarer. Je vous ai aimé mystérieusement, religieusement, avec la pureté et la ferveur d'une âme qui, pour la première fois, s'ouvre aux promesses d'un sentiment qu'elle regarde comme l'arrêt de son destin. Je me suis trompée. J'ai pris pour un témoignage de sympathie sérieuse, pour un signe d'amour ce qui, de

votre part, n'était qu'une vaine galanterie employée à abréger l'ennui ordinaire d'une traversée. Pardonnez-moi une erreur qui vous a jeté malgré moi dans une position embarrassante. Si mon père veut bien, comme j'en ai la confiance, écouter mes supplications, il ne cherchera point à vous faire contracter de force une union à laquelle vous n'avez jamais pensé, et qui ne serait pour vous qu'un malheur. Adieu ! partez ! oubliez-moi. Soyez heureux près de celle qui vous est chère. Quant à moi, qui ai toujours souffert d'une organisation faible et délicate, j'ai dû depuis longtemps me résigner à une mort précoce, et je mourrai avec moins de peine, maintenant que je vois s'évanouir le rêve qui m'eût fait bénir la vie. Adieu, » reprit-elle en tendant une de ses mains à Roger, et de l'autre couvrant ses yeux.

« Oh ! ma fille, ma pauvre fille ! » s'écria Wilkinson qui pendant ce discours était entré sans bruit dans la chambre, « qu'ai-je donc fait au ciel pour qu'il m'impose une telle torture, pour qu'il me condamne à voir souffrir, à voir chanceler et dépérir l'ange de bénédiction qu'il m'avait donné. Oh ! monsieur, » ajouta-t-il en se tournant vers Roger, « n'y a-t-il donc en vous pas une fibre humaine ; ne voyez-vous pas la cruauté que vous avez commise, et ne pouvez-vous pas la réparer ? »

Tandis qu'il parlait ainsi, en se frappant le front, en sanglotant, la main de sa fille tenait celle de Roger; elle la serrait convulsivement, elle l'attirait, et sans se rendre compte de son mouvement, la tête égarée, l'esprit éperdu, il se pencha vers la jeune fille qui, soudain se relevant comme par une commotion élec-

trique, l'entoura de ses deux bras, et le tint serré sur son sein.

« Dieu de miséricorde, s'écria le père, vous avez eu pitié de moi. » Puis, ouvrant la porte du salon : « Venez, venez, dit-il, prendre part à ma joie. »

Roger, en s'arrachant de l'étreinte passionnée de sa fiancée, vit tous les convives du négociant rangés autour de lui, et entendit, sans pouvoir prononcer un mot, bourdonner leurs félicitations.

Un instant après, le dîner était servi ; un instant après, miss Mina reparaissait avec un bouquet de fleurs dans les cheveux, un bouquet de fleurs à la ceinture, vive et riante, et s'asseyait à table d'un air radieux à côté de son futur époux.

« Oh ! pauvre Hélène ! » se disait Roger en la regardant. « Oh ! pauvre moi ! J'ai eu tort. La Providence m'a puni. Mais la noble et généreuse Hélène, pourquoi doit-elle aussi souffrir de ma punition ? »

Avec plus de fermeté de caractère, il eût, sans beaucoup de peine, brisé les mailles du filet dans lequel il venait de se laisser prendre. Avec un peu de temps, il eût appris que nul tribunal américain ne pouvait l'obliger à se marier, et qu'en engageant un procès, il n'encourrait d'autre risque que d'acquitter sa prétendue dette de cœur par un certain nombre de dollars. Mais il ne savait rien des moyens de salut qui lui restaient encore dans son désastre, et il se maria.

Il écrivit à Hélène une longue lettre dans laquelle il racontait franchement en détail toute son histoire. Il s'accusait, il pleurait et ne demandait plus qu'un sentiment de pitié.

Le matin même de ses noces, il reçut un billet daté

d'un couvent de Lyon. Hélène lui disait un éternel adieu, sans un reproche, sans un mot amer. Elle était, disait-elle, abritée sous l'aile de Dieu, et allait passer le reste de ses jours à prier pour lui. Ce billet si doux et si triste lui fit plus de mal que tout ce qu'il avait jamais éprouvé jusque-là.

Un mois après le mariage de sa fille, M. Wilkinson fit faillite et partit pour la Californie, emportant avec lui, sans doute par mégarde, une partie des traites que Roger lui avait remises pour les encaisser. Dans le même temps, Roger s'aperçut qu'un des cousins de sa femme, un jeune et jovial marin, venait souvent chez lui et traitait madame Mina d'une façon un peu familière. Il en fit l'observation à sa femme qui d'abord se mit à rire, puis se fâcha, et déclara qu'elle ne s'était point mariée pour être asservie à un joug tyrannique, et qu'elle continuerait à recevoir, sans s'inquiéter de ses reproches, qui bon lui semblerait. De contestations en contestations, les choses en vinrent au point que Roger se vit forcé de rompre par un divorce le lien qui lui avait été imposé par une affreuse surprise. Cette fois, il ne craignit pas de recourir aux tribunaux ; il exposa ses griefs et obtint sa séparation, mais à la condition de laisser entre les mains de sa femme à peu près tout ce qui lui restait de la fatale fortune qu'il avait été chercher à Lima.

Il revint avec un sombre désespoir dans ce même port du Havre, d'où il était parti, un an et demi auparavant, avec tous les prestiges de l'imagination et toutes les joies du cœur. En rentrant à Paris, et en passant devant la demeure d'Hélène, il s'arrêta, regarda avec des larmes dans les yeux cette porte dont

il avait franchi le seuil avec tant d'amour, ces fenêtres d'où, souvent de loin, Hélène le regardait venir : « Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit-il, là était le bonheur, et je l'ai perdu ! »

Il se retira dans son ancienne demeure de la rue de l'Ouest ; mais en vain essaya-t-il de reprendre ses premiers travaux, ses paisibles études. Son cœur était en proie à un chagrin que ses efforts ne purent surmonter. Il contracta une maladie de consomption dont il mourut. A ses derniers moments, le nom d'Hélène errait sur ses lèvres. Ses yeux se fermèrent en regardant un Christ en ivoire qu'elle lui avait donné, et sa main droite se raidit sur la médaille qu'elle lui avait remise à Honfleur.

UN REMORDS

J'ai toujours eu une sympathie particulière pour le jeune paysan que la loi, appuyée sur un jeu de hasard, enlève à son toit natal, à ses joies, à ses travaux champêtres, et assujettit, pendant six ans, aux rigueurs de la discipline militaire. Mieux vêtu et mieux payé que le soldat espagnol, exempt de la schlague qu'un caporal promène dans les rangs autrichiens, du knout qui martyrise les grenadiers du czar, le soldat français est matériellement l'un des plus heureux de l'Europe. Nul privilége de caste ne borne, d'ailleurs, sa carrière au galon de laine ou d'argent. Si la fortune ne lui a pas permis de conquérir en quelques années l'épaulette à l'École de Saint-Cyr ou à l'École polytechnique, un accident heureux, un trait de courage peut la lui donner. La révolution de 1789 l'a affranchi ; l'empire l'a glorifié, et chaque soldat, a dit Napoléon, a, dans son sac, son bâton de maréchal de France. A voir, un jour de

tirage, dans un chef-lieu de canton, une troupe de jeunes conscrits portant à leur chapeau, orné de bouquets de fleurs et de rubans, le numéro qui les livre au service des armes, s'en allant fièrement, le long du village, derrière le tambour qui règle déjà leur marche, et chantant avec joie un refrain rustique ou guerrier, qui ne serait ému de leur juvénile ardeur et de leur enthousiasme?

Mais, cette heure d'ivresse passée, le conscrit rentre dans la maison paternelle et y trouve ses amis inquiets, sa famille affligée. De longs jours de réflexions pénibles succèdent à celui où il s'est exalté à la vue de sa cocarde, à l'idée de revêtir l'uniforme. Son père se demande comment il le remplacera dans le labeur des champs, dans les soins de sa récolte; sa pauvre mère s'effraye à la pensée de le sentir seul dans quelque ville lointaine, abandonné à lui-même, si son cœur est triste, livré à des mains étrangères, dans un hôpital, s'il tombe malade. Tout ce qu'elle a, dans les veillées du soir, entendu raconter de la vie de caserne et des hasards de la guerre lui revient à l'esprit et la fait frémir. Tantôt, dans ses rêves douloureux, elle voit son cher enfant exposé aux divers dangers de la garnison; tantôt elle se le représente mutilé sur un champ de bataille, languissant, agonisant, au bord d'un fossé: « Ah! heureux sont les riches, s'écrie-t-elle dans son amertume, les riches, qui, avec leur argent, peuvent enlever aux rigueurs de la loi, aux périls des batailles, le fils auquel ils ont donné le jour et qui réjouit leur demeure! Pour nous, pauvres gens, il faut que nous abandonnions celui qui nous soulage dans nos travaux, qui nous soutient dans notre vieillesse, il faut

que nous arrachions de notre sein la consolation que Dieu même y avait mise, que nous ayons un siége désert au foyer de la famille, une chère place vide à la table du dimanche. »

Bientôt sonne l'heure fatale du départ. La bonne mère, après avoir serré avec un mouvement convulsif son fils sur sa poitrine, le suit d'un œil trempé de larmes, quand il a franchi le seuil de la maison, rassemble dans ses bras, comme si on voulait encore les lui enlever, ses autres enfants, puis se jette à genoux et adresse au ciel ses vœux avec ses anxiétés. Le père l'accompagne à quelque distance, relevant la tête pour paraître ferme et s'efforçant de causer pour paraître gai. Puis, au moment de la séparation, il tire d'une bourse en cuir quelques écus, qui, peut-être, étaient destinés à payer un terme de fermage ou une partie de ses contributions, et les lui remet en essayant de lui dire quelques mots d'encouragement, mais alors la parole est comme étranglée dans son gosier, et quand il reprend seul, le pauvre père! le sentier qu'il vient de suivre avec son fils, il lui semble que les champs sont noirs et qu'il y a sur le ciel un crêpe de deuil.

Le jeune homme arrive au régiment dans lequel il a été incorporé, et, dès le même jour, il est soumis aux règlements du régime militaire, manœuvrant à droite et à gauche sous le regard rigide d'un vieux sergent, mangeant à la gamelle, couchant dans le froid dortoir, cherchant autour de lui, dans sa morne surprise, une figure sympathique, une expression affectueuse et ne rencontrant, le plus souvent, qu'une indifférence glaciale ou de cruelles railleries. Que de fois alors, quand il a fait l'exercice, monté sa faction, que de fois il s'en

va, seul, errer sur les remparts de la ville, suivant d'un œil pensif le cours des nuages, interrogeant, comme l'exilé de Béranger, les hirondelles qui passent, et leur demandant si, dans leur vol, elles n'ont point vu le vallon que sa mère habite, le ruisseau qui baigne les pieds de sa jeune sœur. Car ces images poétiques n'appartiennent pas seulement à ceux dont l'éducation a développé l'intelligence : la poésie la plus vraie, la plus idéale éclot spontanément, comme une fleur du ciel, dans les âmes les plus simples, par le rayon de l'amour ou par les larmes de la douleur.

Ce n'est pas sans raison que la tendre mère s'est inquiétée, en voyant le jeune soldat entrer dans la vie militaire, et que souvent, assise au coin du feu, la tête penchée sur sa poitrine, elle se dit avec tristesse : « Hélas! à présent que fait notre cher enfant? » Un léger oubli dans son service l'expose à une sévère punition, un moment d'impatience envers un de ses camarades le livre aux chances d'un duel, un acte d'insubordination, dans une minute de colère, d'égarement, le soumet à une sentence mortelle. Puis il doit supporter les fatigues et les prescriptions d'une existence toute différente de celle à laquelle il a été habitué, endurer les rigueurs d'un climat auquel son tempérament n'a pas été formé. Né dans les fraîches montagnes d'une zone septentrionale, il sera, peut-être, conduit, étape par étape, dans les chaudes régions du Midi ou envoyé sous le ciel fiévreux de l'Algérie. S'il a quelques prédispositions à une affection maladive, ce brusque changement de lieu suffit pour la développer et lui donner peu à peu un caractère dangereux.

Cette introduction m'amène à l'histoire d'un malheu-

reux soldat, qui m'a inspiré une profonde pitié et que je voudrais raconter simplement, sincèrement, telle qu'elle me fut racontée par lui-même.

Au mois de septembre 18..., je venais de faire une excursion en Belgique, et je rentrais en France par la frontière de Givet. Par quelle circonstance particulière me trouvais-je, ce jour-là, dans une de ces béatitudes d'âme où il semble que toutes les joies de la vie s'épanouissent à la fois sur le chemin que l'on parcourt, et que toutes les mélodies du ciel résonnent au fond de l'âme, c'est ce que le lecteur se soucie probablement peu d'apprendre, et ce serait une page inutile dans mon récit. Qu'il me suffise de dire qu'en partant, le matin, de Namur je m'en allais gaiement par monts et par vaux, comme un homme à qui tout sourit dans la nature, à qui tout rit dans le cœur. Jamais le ciel ne m'avait paru si doux, l'atmosphère si pure, la brise si embaumée, la terre si verte et si belle. J'ai suivi, à diverses époques, le cours de plus d'un fleuve célèbre, de plus d'une rivière aimée des peintres et des poëtes, mais je déclare que nulle rivière au monde ne m'a paru si fraîche, si attrayante que la Meuse, et, si l'on me demandait quelle est la plus charmante ville que je connaisse, je répondrais que c'est Dinant, Dinant, où j'ai passé quelques-unes de ces heures délicieuses d'attente, rayon de l'aurore qui annonce l'éclat du soleil, bouton de la rose prête à éclore, parfum de la branche d'oranger qu'on va cueillir.

« Nous devenons, a dit un poëte, généreux aux deux extrémités de nos sensations : dans la douleur et dans la joie. » J'étais dans une de ces phases idéales où l'on se sent inondé d'un tel flot de bonheur qu'on voudrait

le répandre autour de soi, soulager toutes les infortunes, verser dans sa puissance de dilatation un baume magique sur toutes les misères.

Après la halte obligée à la douane de Givet, je regagnais le coupé de la diligence que j'avais seul occupé avec mes rêves depuis Namur, lorsque je vis le conducteur arrêtant de la main un soldat qui voulait y monter, et lui disant d'un ton de voix brutal : « Ce n'est pas là votre place ; vous avez payé pour la rotonde, entrez dans la rotonde.

— Mon Dieu, monsieur, répondit le soldat avec un accent de supplication, la rotonde est pleine, j'ai voulu m'y placer, j'étouffais. Je suis malade. Ne pouvez-vous, par pitié, me laisser mettre ici ?

— Oui, si vous voulez payer le surplus.

— Le surplus, dit le soldat d'un air dolent en posant la main sur le gousset de son gilet, dont la surface plate indiquait assez qu'il ne s'y trouvait pas une pile d'écus.

— Où va ce voyageur ? demandai-je au conducteur.

— A Mézières, monsieur, il n'a payé que pour la rotonde, c'est une différence de... (je n'ose dire à quel petit chiffre s'élevait cette différence).

— C'est bien, repris-je, laissez-le entrer là, je me charge du reste.

— A la bonne heure, s'écria le conducteur en se hissant sur l'impériale ; hé heup ! postillon, en avant. »

Le soldat arrêta sur moi un regard maladif ; puis, sans me dire un mot, se serra au coin du coupé comme pour me montrer, par la crainte de me gêner, sa reconnaissance. Je n'avais fait que l'entrevoir pen-

dant sa discussion avec le conducteur. En l'observant de plus près, je fus frappé de sa maigreur et de l'altération de ses traits. Sous les plis de son pantalon d'uniforme et de sa petite veste ronde, on devinait des membres décharnés qui avaient depuis longtemps perdu la rotondité de la mesure sur laquelle ses vêtements avaient été taillés. Ses yeux caves, son visage pâle et allongé annonçaient les sourds ravages d'une longue maladie. Toutes les glaces de la voiture étant baissées, il me demanda la permission d'en fermer quelques-unes et boutonna jusqu'au haut sa veste. Je pensai qu'il avait froid et je lui offris une partie de mon manteau, dont il étendit timidement un des pans sur ses genoux. Un instant après, je le vis porter la main sur son cœur et faire un pénible effort pour respirer.

« Vous souffrez beaucoup ? lui dis-je.

— Oh ! oui, monsieur, me répondit-il en essayant de reprendre haleine.

— Et quel est donc votre mal ?

— Un mal qui remonte bien loin, des palpitations de cœur que j'ai éprouvées dès ma première jeunesse. Quand j'ai tiré à la conscription, mon père pensait que cette infirmité serait pour moi une cause d'exemption. Mais on n'a pas voulu la reconnaître ; le régiment dans lequel on m'a fait entrer se trouvait en garnison à Besançon, où l'air vif des montagnes m'a été, disent les médecins, très-préjudiciable. A présent je vais à Mézières me présenter devant une commission d'examen pour me faire réformer.

— Il faut croire, répliquai-je, que cette fois vos juges verront la cruauté qu'il y aurait à vous garder

plus longtemps au service et vous renverront à votre père.

— Mon père ! » s'écria-t-il avec un tremblement nerveux et en détournant la tête comme pour me cacher une amère douleur.

A l'accent avec lequel il avait prononcé ce mot, au mouvement qu'il avait fait, je m'imaginai qu'il devait y avoir dans le sein du jeune soldat quelque autre souffrance que celle qui résultait de son état physique, mais j'eus peur d'être indiscret, et je ne voulus pas pousser plus loin mes questions.

En ce moment, nous arrivions dans un village qui célébrait sa fête patronale. Une foule de jeunes gens, de jeunes filles inondaient les bords de la grande route, les uns arrêtés devant les jeux de loterie où pour quelques sous on avait la chance de gagner des assiettes en faïence, des verres à facettes ; d'autres attirés par les échoppes où flottaient des châles et des bonnets, des blouses et des rubans. Çà et là des clarinettes enrouées, des fifres aigus, des violons fougueux appelaient avec une sorte de colère autour de leur tréteau les danseurs infidèles, tandis qu'à quelque distance un homme d'une taille colossale, vêtu d'un habit écarlate, la tête couverte d'un chapeau à plumes, debout sur le devant d'une calèche, annonçait d'une voix formidable que par amour pour l'humanité il avait parcouru les contrées du Nord et de l'Orient, et qu'en passant dans ce village il voulait le gratifier d'un spécifique qui avait guéri de leurs maladies le sultan de Constantinople, l'empereur de Russie et le bourgmestre d'Amsterdam.

Le conducteur, qui avait précipité notre départ de

Givet par la raison, disait-il, qu'il était tenu d'arriver de bonne heure à Mézières, descendit de son siége aérien à la voix d'une grosse commère d'auberge qui lui demandait s'il aurait bien le front de passer devant sa porte, un jour de fête, sans goûter un gâteau et sans boire un verre de vin.

C'est bon, c'est bon, la petite mère, disait le conducteur en sautant à terre; on y va, la petite mère; mais une minute seulement, le temps de vous dire deux mots à l'oreille et de boire un coup à votre santé; on connaît Pascal Dupré, le plus exact des conducteurs de diligence, et en avant, heup! »

Je prévis que la minute de Pascal Dupré pourrait bien durer un quart d'heure, j'ouvris la portière, et j'invitai mon compagnon de voyage à venir comme notre galant conducteur goûter le gâteau de l'auberge. Il accepta, tout en disant qu'il était astreint à un régime très-sévère. D'après cette observation, je lui fis donner un morceau de galette dorée, croustillante, et un verre d'eau sucrée dans lequel on versa deux cuillerées de vin, puis nous remontâmes en voiture.

Cette légère collation l'avait ranimé. Il s'assit près de moi d'un air moins timide, et me parut plus disposé à causer. De mon côté, je cherchais le moyen de découvrir si je n'avais pas eu à son égard une véritable intuition. Je le regardais et j'hésitais à lui adresser la question suspendue à mes lèvres, car j'étais attendri par sa triste situation et j'avais peur de l'aggraver en ravivant en lui quelque fâcheux souvenir.

Enfin, après un instant de réflexion, je lui dis : « Il me semble, je ne sais pourquoi, qu'outre le mal que vous allez faire examiner à Mézières vous avez encore

quelque chagrin secret qui vous pèse sur le cœur. »

A ces mots, il tressaillit de nouveau, et jeta sur moi un regard inexprimable, un regard effarouché, tel que celui de l'oiseau qui du milieu de son vert buisson verrait un chasseur s'approcher de son nid. Il détourna la tête, puis me regarda encore une fois comme pour étudier ma physionomie, et tout à coup, comme s'il eût pris une résolution contre laquelle il essayait en vain de lutter : « Tenez, monsieur, murmura-t-il d'une voix tremblante, mais qui peu à peu se raffermit, vous avez deviné ce que je n'ai jamais confié à personne, et que je voudrais pouvoir me cacher à moi-même. J'ai sur le cœur un chagrin d'amour que je ne puis oublier et un remords qui me fera mourir. Il ne s'agit que d'une simple fille de village, vous êtes un monsieur, et vous pourriez vous moquer de ma passion pour une enfant vêtue d'une pauvre petite robe d'indienne, vous qui n'avez probablement jamais connu que de belles grandes dames portant des robes de satin et des chapeaux à fleurs. Mais vous êtes bon, vous m'avez témoigné, sans me connaître, un intérêt qui me touche, et je vous raconterai ce qui m'est arrivé.

— Allez, allez, mon ami, jamais je n'ai été dans une meilleure disposition d'esprit pour écouter une pareille confidence.

— Eh bien, reprit-il en faisant encore un visible effort sur lui-même, eh bien, monsieur, voici. Je suis fils unique d'un menuisier de Trouville. Ma mère mourut quelques années après ma naissance. Mon père, qui était habile dans son état et qui en outre possédait une maison, un jardin, aurait pu aisément

se remarier, mais il jura que jamais il ne remplacerait sa chère Ursule. Je devins, dès ce moment, le seul, le constant objet de ses affections et de sa sollicitude. J'étais d'une nature faible, délicate, il ne voulait abandonner à personne la tâche de prendre soin de moi. Quoiqu'il y eût dans la maison une bonne vieille servante en qui il avait grande confiance, lui-même me couchait chaque soir, me levait chaque matin, m'enveloppait dans son habit si je paraissais avoir froid et m'emportait dans son atelier. Pendant le jour, il se réjouissait de me voir tandis qu'il travaillait, il chantait pour m'égayer, et lorsqu'une de ses chansons semblait me plaire plus que les autres : Ah ! ah ! petit finot, me disait-il en riant, tu t'entends donc déjà à la musique. Il n'y a pas une plus belle chanson sur toute la côte du Havre. C'est bon, je vois que tu as des dispositions, et je dirai au voisin Gervais, qui a été trompette dans un régiment de l'empire, de te donner des leçons. — A l'heure des repas, je n'avais pas d'autre siége que ses genoux. Il goûtait avant de me l'offrir chaque mets de notre modeste table, et quelquefois gourmandait la vieille cuisinière d'une façon plaisante : — Babet, disait-il, votre bouillie est trop épaisse pour le petit, — ou bien : — Le bœuf est trop dur pour ses jeunes dents. Vous savez bien qu'il n'est pas encore de force à se mettre comme nous une lourde pâte sur l'estomac ou à broyer une viande coriace.

Le soir, mon père m'emmenait au bord de la grève, et s'amusait à me voir courir sur les rocs, chercher des crabes, jouer avec l'écume des vagues. Mais, si je faisais un faux pas, il accourait aussitôt et me pressait dans ses bras avec anxiété. Oh ! quand je pense à toute

sa tendrese et à mon horrible oubli, mon Dieu, mon Dieu, que je suis malheureux !

Le soldat s'arrêta un instant, respira péniblement, puis reprit son récit.

A sept ans, mon père, qui n'avait pas encore passé une journée sans moi, se détermina cependant à me mettre à l'école. Il m'y conduisait le matin et venait me chercher pour dîner. Souvent il arrivait avant l'heure où nous devions sortir, attendait devant la porte, et lorsqu'il me voyait venir, me disait qu'on me gardait plus longtemps qu'il n'était convenu et croyait que l'horloge était en retard quand elle sonnait midi. Le maître lui ayant fait l'éloge de mon travail et de mes dispositions, il conçut le projet de me placer dans un collége, et souvent il parlait du bonheur qu'il aurait à me voir rentrer à Trouville avec un beau diplôme de médecin. Mais une maladie qui le retint six mois au lit, qui épuisa ses économies, et lui fit même contracter quelques dettes, l'obligea à renoncer à l'ambition de ce rêve paternel. Quand le maître m'eut suffisamment enseigné à lire, à écrire, à compter, mon père me demanda d'un air chagrin si je voudrais bien apprendre un métier, ce que j'acceptai avec joie, car dès mon enfance j'avais pris goût à lui voir façonner ses tables en acajou, ses armoires brillantes. Il me mit alors le rabot entre les mains, suivant d'un œil attentif chacun de mes essais, louant parfois mon adresse, et, de temps à autre, me réprimandant avec douceur. Nous travaillions ainsi tout le jour amicalement et gaiement l'un près de l'autre. Mais vers le soir je lui échappais souvent pour m'en aller chez un batelier dont la demeure était à quel-

ques pas de la nôtre. Ce batelier avait une fille mignonne et gentille comme son nom. Elle s'appelait Reinette. J'avais passé dans mon enfance bien des heures à jouer avec elle au bord de la mer, à monter avec elle dans la barque de son père, à fouiller le sable humide pour lui trouver des coquillages. Je l'aimais comme une sœur, et elle ne faisait pas de différence entre ses petits frères et moi; mon affection grandit avec l'âge tout en prenant un caractère plus sérieux. Je n'osais plus lui prendre les mains et l'embrasser comme autrefois, mais je m'asseyais devant elle en silence, je la regardais, et il me semblait qu'il n'y avait rien de si beau, ni de si parfait dans le monde. Seulement, comme elle était d'une nature vive et rieuse, elle m'affligeait quelquefois par des accès d'hilarité et des plaisanteries qui contrastaient singulièrement avec la gravité de mes sentiments. Mon père était très au courant de mes visites assidues dans la maison de Mathias le batelier, et de temps à autre m'en parlait d'une façon qui me faisait battre le cœur. Ah! mon jeune gaillard, me disait-il en souriant, tu n'as pas mal choisi : une belle fille, honnête et active à l'ouvrage; quelque temps encore, et le curé de Trouville n'aura pas de peine à vous donner sa bénédiction. » Un jour, voyant passer Mathias devant sa porte, il l'appela et lui dit : « Eh bien! voisin, il paraît que le cœur des enfants a parlé. Deux braves enfants, ma foi! j'ai idée qu'ils feraient bon ménage. Qu'en pensez-vous? — Je ne dis pas non, répondit le batelier, on verra. »

J'écoutais du fond de l'atelier ce rapide entretien, et je sentais que mon visage devenait rouge comme

le feu. Le soir même, j'allai m'asseoir près de Reinette, je lui racontai ce qui s'était passé entre son père et le mien. Elle mit sa main dans ma main, et fixa sur moi ses grands yeux noirs avec une si douce expression que je crus voir le ciel s'ouvrir. Et ce soir-là, sans doute, il n'y avait pas sur la terre un être plus heureux que moi.

Plusieurs années se passèrent ainsi : années de paix, d'amour, de joies innocentes, troublées seulement par cette maladie de cœur dont le germe s'était manifesté en moi, dès mon enfance, et qui parfois éclatait avec une douloureuse intensité.

L'époque de la conscription arriva. Je m'en allai, d'une main tremblante, chercher un numéro dans l'urne ; j'avais un funeste pressentiment, et il me sembla qu'un voile s'étendait sur mes yeux, et qu'une cloche funèbre tintait dans mes oreilles, quand le magistrat qui présidait au tirage annonça que j'avais le numéro 3. Mon père, comme je vous l'ai dit, pensait que mes palpitations de cœur seraient, pour moi, une cause d'exemption, et se consolait ainsi de la douleur qu'il avait ressentie de me voir souffrir. Mais lorsque je me présentai au conseil de révision, le chirurgien, après m'avoir donné du bout du doigt deux ou trois coups sur la poitrine, déclara que j'étais parfaitement en état de servir, et je fus incorporé dans un régiment d'infanterie qui se trouvait en garnison à Besançon.

Avec quelque persistance, avec un guide pour nous seconder dans nos réclamations, peut-être fussions-nous parvenus à faire valoir mes droits ; mais mon père et moi nous n'avions personne pour nous aider d'un bon conseil, personne pour nous protéger. Il fallut se

résigner, il fallut partir. Je n'essayerai point de vous dépeindre l'affliction de mon père, dont j'étais, depuis vingt ans, l'unique joie et l'unique affection, ni ce que je souffrais à l'approche du jour où je devais me mettre en route. Les larmes me venaient aux yeux en regardant mon père, en regardant la vieille Babet, et, quelquefois, en regardant les ustensiles de travail dont je m'étais si gaiement servi et que j'allais abandonner. Mon père, pour faire bonne contenance, rabotait et sciait avec une sorte de rage, mais sa main, si habile, s'égarait dans son labeur. Tout à coup je l'entendais s'écrier : « Au diable ma sottise, voilà encore une belle planche de chêne que je viens d'abîmer, » et, jetant là ses ustensiles, il venait s'asseoir près de moi, sur un escabeau, et me disait, en tâchant de prendre un ton de voix assuré : « Allons, mon garçon, il ne faut pas se désespérer du malheur qui nous est arrivé ; dans un an, tu pourras avoir un congé de quelques mois ; dans deux ans, un congé définitif ; c'est le maire lui-même qui m'en a donné l'espoir. Tu es un brave garçon, et tu en sais plus que beaucoup d'autres conscrits, tu nous reviendras peut-être avec les galons de sergent. Tiens, ce serait joli de te voir passer, le dimanche, avec un shako à pompon, un pantalon rouge, une broderie d'argent sur le bras, d'entendre les voisins dire : — Quel est donc ce beau sergent, qui marche d'un pas si militaire ? » Puis un autre répondre : « Eh ! ne le reconnaissez-vous pas ? c'est le fils du menuisier. — Et Reinette, sera-t-elle fière de voir reparaître son ancien ami sous cet uniforme ! Par ma foi, je ne conseillerais pas alors aux freluquets de la ville de tourner autour d'elle. »

J'essayais de sourire à ces tendres causeries, mais je me sentais la poitrine serrée comme dans un étau.

La veille de mon départ, j'allai dire adieu à Reinette, et je ne la trouvai pas si triste que je l'avais imaginé, que je l'aurai voulu. Elle me fit cependant entendre quelques bonnes paroles d'encouragement, et me donna un foulard qu'elle avait, disait-elle, acheté et ourlé pour moi. Ce foulard, je l'ai longtemps porté sous ma veste de soldat.

Le lendemain, au point du jour, je me mis en marche avec mon sac sur le dos. Mon père m'accompagnait en silence. Sans qu'il eût l'air de s'en apercevoir, je lui fis faire un détour pour passer devant la demeure de Reinette. J'espérais qu'elle serait sur sa porte ou à sa fenêtre pour m'adresser un dernier salut. Elle n'y était pas. Je vis seulement sa jeune sœur qui, en m'apercevant, accourut à moi, et que j'embrassai avec douleur.

Arrivé à Besançon, j'y trouvai une lettre de mon père, pleine de tendresse et de sages recommandations, à travers lesquelles éclatait un chagrin qu'il tentait en vain de dissimuler. Tous les quinze jours il m'écrivait ainsi, et il me racontait en détail l'emploi de son temps, les nouvelles de la ville, les morts et les mariages. Il me parlait aussi de Reinette. Tantôt il s'était arrêté à causer un instant avec elle, tantôt il l'avait vue entrer avec une belle robe neuve à l'église ; elle était, disait-il, toujours sage et avenante, et je relisais plusieurs fois le passage de ses lettres où il était question d'elle.

Un jour, une de ces lettres m'éblouit, comme si le soleil de la canicule m'était tombé en plein dans les

yeux : « Tu vas être bien surpris et bien heureux, me disait-il. Imagine que, la semaine prochaine, Reinette habitera la même ville que toi. Voici ce qui est arrivé. Madame de Remondans, qui occupait le joli pavillon que tu connais au-dessus de la côte, est morte laissant ses biens à un de ses neveux, M. de Dambelin, qui demeure en Franche-Comté. Ce neveu est venu ici avec sa femme pour recueillir son héritage. Sa femme, en faisant une promenade sur mer avec la barque de Mathias, a eu occasion de voir Reinette, l'a prise en affection, l'a demandée à son père, et l'emmène à Besançon. Reinette paraît très-satisfaite de devenir la femme de chambre d'une belle grande dame qui, du reste, a l'air d'une bonne personne, pas fière du tout, et m'a dit qu'elle serait bien contente de te revoir. Je lui donnerai une lettre pour toi et un peu de linge que Babet a ourlé tant bien que mal, car sa vue baisse, à la pauvre Babet, et il lui arrive souvent de verser dans ma soupe le poivre à la place du sel. »

Après avoir lu cette lettre, je m'en allai m'asseoir à l'écart sur le sentier de la citadelle pour la relire encore. Le sol était couvert de neige, et un vent aigu soufflait sur la montagne ; mais je ne sentais ni l'âpreté du vent, ni le froid de la neige. J'etais absorbé dans cette unique idée : Reinette à Besançon ! Reinette près de moi ! et je remerciais la Providence qui m'avait fait entrer dans mon régiment.

La semaine suivante, un matin, je venais de fourbir ma buffleterie. J'étais libre, j'allais me promener, lorsqu'en me mettant à la fenêtre j'aperçus une jeune fille portant un joli bonnet à rubans, un tablier en soie noire, qui traversait la cour de la caserne. A mes bat-

tements de cœur, je devinai que c'était elle. Je la vis s'arrêter devant un factionnaire, auquel probablement elle demandait le numéro de ma chambre. Je descendis quatre à quatre les marches de l'escalier. En un instant j'étais près de Reinette, et je la serrais dans mes bras, et mes lèvres étaient collées à ses joues avant que nous eussions l'un ou l'autre prononcé un seul mot.

Je l'emmenai hors des remparts, et nous passâmes une heure à nous promener ensemble sur les bords du Doubs. Quelle heure! quel souvenir! Elle me témoignait une tendresse, une expansion, que jamais je ne lui avais vues. Elle arrangeait elle-même nos plans d'avenir : quand j'aurais fini mon temps de service, elle aurait amassé chez sa maîtresse quelques économies. Elle disait : « Voici comment nous ferons, comment nous nous établirons. » Ce *nous*, répété à plusieurs reprises, me ravissait.

En me quittant, elle m'engagea à aller la voir. J'y allai, le soir même, après son dîner; je la trouvai, seule, à l'office, travaillant à un mantelet pour sa maîtresse, que je lui arrachai pour détourner ses yeux de son aiguille, pour les voir fixés sur moi, pour lui dire, en lui serrant les mains, combien je l'aimais, et reprendre, l'un après l'autre, tous les rêves que nous avions faits le matin.

Dès ce jour, chaque fois que j'étais libre, à l'heure où elle l'était elle-même, je courais à sa demeure. Il n'y avait, dans la maison, qu'une vieille cuisinière et un vieux valet de chambre, qui souriaient en me voyant venir et d'ordinaire se retiraient pour me laisser seul avec ma chère Reïnette. Un soir pourtant que j'étais là, tout à coup, la porte s'ouvrit, un jeune

homme apparut, jeta sur nous un regard sévère, puis s'éloigna. Je levai les yeux sur Reinette : elle n'avait pas fait un mouvement, elle n'avait pas quitté son aiguille. Je ne dis rien. Mais, quelque temps après, le même incident s'étant renouvelé, je demandai à Reinette qui était ce jeune homme. « Ah! me dit-elle, c'est le fils de ma maîtresse ; il vient de finir ses études et va, l'hiver prochain, commencer son cours de droit à Paris. »

Tandis qu'elle prononçait ces mots, il me sembla qu'une légère rougeur colorait ses joues, et qu'elle baissait plus que de coutume la tête sur son ouvrage. Je sentis comme une pointe de glace m'entrer dans le cœur, et, ce soir-là, je retournai très-triste à la caserne.

Peu à peu, cependant, cette impression pénible s'effaça, le jeune homme n'ayant point reparu, et Reinette n'ayant point cessé de se montrer fort affectueuse envers moi.

Nous étions à la fin de l'hiver. Un jour, Reinette m'annonça qu'elle partirait bientôt avec ses maîtres pour la campagne. Comme elle vit que cette nouvelle m'affligeait, elle se hâta d'ajouter que, si je pouvais obtenir un congé, elle m'engagerait à aller la voir ; que ses maîtres, connaissant notre ancienne liaison et nos projets de mariage, ne blâmeraient point cette visite.

Je la quittai avec cette espérance, qui fut ma consolation dans la solitude où je me retrouvai plongé après son départ. Mes palpitations de cœur étaient devenues plus fortes et plus fréquentes. Cette maladie m'empêcha sans doute d'obtenir un grade auquel mon

instruction, supérieure à celle de la plupart de mes camarades, me donnait le droit d'aspirer. Très-souvent j'étais hors d'état de faire mon service, et le chirurgien m'avait déjà plusieurs fois donné à entendre que je pourrais aisément avoir l'autorisation de retourner chez mon père ; mais alors j'étais retenu par Reinette, et, pour elle, j'oubliais le père le plus tendre, le plus souffrant, le plus dévoué.

Reinette m'écrivit, comme elle me l'avait promis. Elle m'annonçait qu'elle avait prévenu sa maîtresse de sa démarche, que j'étais autorisé à venir, et qu'elle espérait que j'irais passer quelques jours avec elle. Cette invitation, sur laquelle je comptais, me causa autant de joie que le bonheur le plus inattendu. Être à la campagne, libre de tout devoir, du matin au soir avec Reinette, quel rêve! quelle délicieuse perspective! Je m'en allai aussitôt trouver mon capitaine qui, sans même s'informer des motifs de mon absence, me fit donner une permission de quinze jours.

Je venais de fermer mon sac, et j'allais partir, quand le vaguemestre me remit une lettre de Trouville. C'était mon père, qui m'écrivait qu'il venait de tomber malade, qu'il espérait bien se rétablir, mais que pourtant il éprouvait un grand désir de me voir. En me disant qu'il était malade, mon pauvre père cherchait encore à me rassurer ; mais il était aisé de reconnaître qu'en écrivant sa main affaiblie tremblait ; et au bas de sa signature, Babet avait ajouté ces mots : « Venez, cher maître, venez. »

Je me jetai sur mon lit en proie à une agitation mortelle, tenant à la main mes deux lettres, l'une qui m'offrait les joies de l'amour, l'autre qui m'appelait à

remplir un saint devoir. Il y eut en moi une lutte terrible, un déchirement affreux, et, vous le dirai-je, monsieur, après je ne sais quelle longue perplexité, l'amour l'emporta, le devoir fut écarté. Quel triste aveu à faire ! à quelle fatale suggestion j'ai été entrainé ! Je ne chercherai pas à m'excuser en vous expliquant mes combinaisons. Je me disais que, Reinette n'étant qu'à quelques lieues de Besançon, je pourrais arriver bien vite dans sa demeure, passer un ou deux jours auprès d'elle, puis, comme j'avais quelque argent, prendre la diligence pour Paris, pour Trouville, et obéir ainsi au vœu de mon père. Ce retard seul d'un jour, d'une heure, pour me rendre à un appel sacré était un crime. Dieu m'en a puni, et je n'ai que trop mérité mon châtiment.

Il était neuf heures, je courus à la diligence ; on attelait les chevaux ; à sept heures du soir, elle me déposait à Dambelin. De là, j'avais encore une heure de marche à faire à pied pour arriver au village de Remondans, près duquel était l'habitation des maîtres de Reinette. J'avais passé toute cette journée dans une profonde tristesse, perpétuellement préoccupé par la pensée de mon père malade, me disant à chaque instant que j'avais eu tort de ne pas aller tout de suite droit à lui, et quelquefois prêt à céder au désir de descendre de voiture, et de retourner à Besançon pour reprendre aussitôt la route de Paris. Que n'ai-je, hélas! écouté cette voix intérieure, qui sans doute était la voix de mon bon ange. Il en était temps encore ; mais à mesure que je me rapprochais de Reinette, je sentais renaître en moi d'autre images et d'autres désirs. Peu à peu, le sentiment de piété filiale s'affaissait devant le

sentiment d'amour. J'allais revoir celle qui dès mon enfance avait pris une si grande place dans mon cœur, celle en qui j'avais fixé mes plus douces espérances d'avenir.

Quand je me trouvai sur le sentier qui conduisait à sa demeure, je me sentis affranchi des tortures que j'avais subies le matin. Je suivais les bords d'un ruisseau limpide voilé par des rameaux de saules. Le ciel était pur, l'air calme, je marchais d'un pas léger, le sourire sur les lèvres, l'âme remplie des plus tendres émotions. A l'extrémité du village de Remondans, je rencontrai un paysan à qui je demandai où était la maison de M. de Dambelin. «C'est là camarade, » me dit-il, en me montrant un vaste parc au-dessus duquel on voyait poindre la cime d'un toit. La porte du parc était ouverte, une large avenue bordée d'arbres touffus conduisait au château. A côté de l'avenue, un sentier sombre se déroulait sous les rameaux de chênes dans la même direction. Je ne sais pourquoi, par quel mouvement machinal, par quel hasard je quittai l'avenue pour m'aventurer dans le sentier. Je n'y avais pas fait cinquante pas que je m'arrêtai, surpris tout à coup par le son de deux voix dont l'une était celle de Reinette. Par une de ces impulsions instinctives dont on ne se rend pas compte, au lieu de courir à sa rencontre, je me jetai dans un buisson de coudriers où j'étais parfaitement caché, et d'où pourtant, à la clarté de la lune, je distinguais à une assez longue distance le sentier. Bientôt je reconnus Reinette, elle s'avançait à pas lents, la tête baissée; un jeune homme marchait à côté d'elle en lui donnant la main, le même jeune homme dont l'apparition m'avait deux fois douloureusement

frappé. Il lui parlait vivement, et il me parut qu'elle ne répondait rien. Arrivée près du buisson où je me tenais accroupi, elle lui dit : « Il faut que je rentre, monsieur, votre mère pourrait encore avoir besoin de moi. — Eh bien, s'écria-t-il en lui prenant les deux mains, accordez-moi donc ce que je vous demande depuis si longtemps; laissez-moi entrer ce soir dans votre chambre. je vous en prie, je vous en prie. » Elle hésita un instant et murmura à voix basse un mot que je n'entendis pas. Il me sembla que toute ma vie était suspendue à ce mot. « Vous me le promettez, » s'écria-t-il en faisant un bon de joie. Cette fois j'entendis un oui très-distinct. Sur les lèvres d'où il s'exhalait, les lèvres du jeune homme appliquèrent un sonore baiser, puis tous deux s'éloignèrent.

Je me levai avec une sorte de frénésie. J'arrachai de mon sein le foulard qu'elle m'avait donné; je le déchirai en morceaux, je le broyai à mes pieds; puis, sans même tourner la tête vers la maison qu'elle habitait, je me remis en route; je marchai toute la nuit. J'étais dans un état de surexcitation qui ne me laissait éprouver ni besoin ni fatigue. Le matin je rentrai à Besançon, et je tombai dans une telle prostration, que je ne sentais plus en moi aucune force vitale, que je n'avais plus aucune idée. Deux jours après, je me réveillai de cette espèce de léthargie. Le souvenir de la lettre de mon père me saisit en même temps que le souvenir de l'odieuse Reinette. Je maudis mon funeste penchant, ma coupable erreur, et, pour la réparer autant qu'il était en moi, je partis pour Trouville.

Quand j'arrivai là, mon père était mort! mort de-

puis vingt-quatre heures, mort en prononçant mon nom à chaque minute, en m'appelant près de lui jusqu'au dernier moment. Oh! monsieur! monsieur, comment ai-je osé vous raconter cette cruelle histoire!... Comme vous devez me mépriser! Mais moi, je me méprise encore plus.

A ces mots, le jeune soldat mit ses mains sur ses yeux et poussa des sanglots qui m'effrayaient.

J'essayai de calmer son agitation; je lui dis qu'il ne devait point se croire si coupable, qu'il n'avait pas su que son père était en si grand danger, et que l'entraînement d'un amour comme le sien n'était pas, à son âge et avec les idées honnêtes qu'il y attachait, une action si répréhensible.

Il tourna vers moi son visage baigné de larmes, et sans répondre aux paroles que je venais de lui adresser, il me dit d'une voix interrompue à chaque mot par un soupir. « Que vous apprendrai-je encore, monsieur? Depuis le moment où j'ai conduit au cimetière mon pauvre père dont les yeux s'étaient fermés sans me revoir, dont les lèvres s'étaient closes sans me donner une dernière bénédiction, dont les bras s'étaient raidis sans m'enlacer encore une fois, depuis ce moment, je n'ai fait que languir et dépérir. Je suis revenu à Besançon, comme une machine qui obéit à un ressort. J'ai suivi mon régiment qui était envoyé à Givet. On m'a dit ensuite que je devais me faire réformer. Je vais à Mézières par cet ordre de mes chefs. Naguère cette sentence de réforme m'eût rendu à mon père. A présent, je n'ai plus de père, je n'ai plus rien au monde, qu'importe ce que l'on fera de moi? La maladie dont autrefois je me plaignais est de-

venue ma consolation. J'espère que bientôt elle m'emportera dans un autre monde. »

Ce pénible récit nous avait conduit jusqu'aux portes de Mézières. En descendant de diligence, je demandai à mon malheureux compagnon de voyage où il comptait loger. « Je ne sais, me répondit-il; je crois qu'il est trop tard pour pouvoir me présenter à l'hôpital, mais un peu de paille sous la remise de l'administration des diligence me suffira; demain matin, de bonne heure, j'irai chercher un autre gîte. »

Le plus simple sentiment de charité humaine m'ordonnait de ne pas laisser cet infortuné dans un tel abandon. Je le conduisis dans un hôtel, je le décidai, non sans peine, à prendre part à mon souper; je lui fis préparer un lit, en répétant à la maîtresse de maison que je me chargeais de sa dépense, car, quoiqu'il ne me l'eût pas dit, j'avais tout lieu de croire que sa bourse était fort dégarnie.

Le lendemain matin il entra dans ma chambre pendant que je dormais encore, s'assit sur une chaise, et, lorsque je m'éveillai, me demanda pardon de sa hardiesse, en disant qu'il n'avait pas voulu quitter l'hôtel sans prendre congé de moi et sans me remercier.

« Je vous sais gré, lui répondis-je, de votre visite. Je pars dans quelques heures, mais je reviendrai bientôt ici, et je m'informerai de vous, laissez-moi votre nom.

— Vous ne me retrouverez plus, répliqua-t-il en remuant la tête, mais n'importe. Je m'appelle Auguste Bonnefoi. »

Quinze jours après, je revenais à Mézières. Quinze heureux jours avaient écarté de mon esprit l'impression

que m'avait faite l'histoire du pauvre soldat. Je voulus savoir ce qu'il était devenu.

Je me rendis à l'hôpital ; l'infirmier auquel je m'adressai tourna le feuillet d'un registre sur lequel il écrivait et me montra du doigt deux lignes : « Auguste Bonnefoi, de Trouville, voltigeur au 32e d'infanterie légère, entré le 24, mort le 27 d'un anévrysme. »

AMOUR APRÈS LA MORT

TRADITION NORVÉGIENNE

Près du hameau de Quam, dans cette riante et pittoresque vallée de la Norvége qu'on appelle le Gudbrandsdal, au pied de la longue chaîne de montagnes qui domine le cours du Lougen, on voit une pierre sépulcrale, qui, à en juger par sa teinte noirâtre, par son affaissement dans le sol et par ses crevasses, doit être fort ancienne. En écartant les rameaux d'arbustes qui la voilent, les herbes rampantes qui la couvrent presque en entier, on distingue sur cette pierre deux croix, taillées grossièrement l'une à côté de l'autre, deux lettres initiales : un L et un E, et ces trois mots gravés au-dessus des deux lettres : *Kierlighed efter Döden* (Amour après la mort).

En montrant aux voyageurs l'antique monument funéraire de Quam, les vieilles gens du lieu racontent cette étrange histoire :

Il y avait autrefois, dans ce district, deux jarls puissants, dont les funestes dissensions ont longtemps désolé la contrée soumise à leur pouvoir. L'un des deux occupait la rive droite; l'autre, la rive gauche du Lougen. Jeunes, ils avaient été liés d'une étroite amitié. Ils avaient, dans les guerres du Danemark contre la Suède, affronté les mêmes périls sur le champ de bataille et conquis le même renom de courage. Quelque différence de situation dans le monde élégant de Copenhague avait d'abord troublé leur première liaison : une rivalité d'amour, vive, longue, persévérante, avait jeté dans leur cœur une profonde irritation. De retour en Norvége, le voisinage de leurs propriétés, les contestations qui s'élevaient sans cesse entre eux, par suite de ce voisinage, tantôt pour la limite d'un champ, pour la suprématie d'un droit héréditaire, avaient peu à peu fortifié, enraciné, dans leur esprit, une de ces haines farouches, ardentes, que chaque circonstance développe comme une flamme que le vent attise, qui corrodent les fibres délicates de l'âme comme une rouille dont rien n'arrête le progrès, et passent d'une génération à l'autre comme une maladie mortelle. Du haut des pics escarpés, où s'élevaient les tourelles de leur manoir féodal, les deux jarls se regardaient comme deux oiseaux de proie prêts à s'élancer l'un sur l'autre, à la moindre occasion, et exerçant leurs serres, et acérant leur bec pour se déchirer. Les paysans de leurs domaines, les valets de leurs châteaux, augmentaient, quelquefois sans le vouloir, et quelquefois avec une intention hostile, ces fatales dispositions. Tantôt c'était un pêcheur de Quam ou de Hundtorp, qui, en allant jeter ses filets dans les flots du Lougen, avait

été surpris et maltraité par les pêcheurs de l'autre clan ; tantôt un pâtre, dont on avait mis en fuite et dispersé méchamment, dans les bois, le craintif troupeau ; tantôt un chasseur, que l'on arrêtait au milieu de la forêt et que l'on dépouillait de son gibier. Chaque individu ainsi lésé et outragé s'en venait aussitôt faire son rapport à son seigneur, et il s'ensuivait de violents éclats de colère et d'inflexibles représailles.

Le seigneur de Quam était cependant un homme d'une nature douce et généreuse. Souvent il avait déploré ces funestes divisions ; il eût voulu y mettre fin, conclure un traité de paix et vivre, comme autrefois, en bonne intelligence avec son ancien compagnon d'armes. Quelquefois même il avait eu l'espoir d'en venir à cette heureuse conciliation ; il avait engagé ses gens à agir avec calme et modération, et, comme il était chéri et vénéré de tous ceux qui l'entouraient, il avait facilement surmonté leurs griefs et vaincu leurs résolutions. Mais il oubliait que, de toutes les causes de haine que l'homme peut avoir, les blessures faites à l'amour-propre sont les plus vivaces et les plus incurables. Il avait humilié, froissé l'orgueil du seigneur de Hundtorp par les prérogatives supérieures de sa naissance. Il descendait en ligne directe de Harald aux beaux cheveux, l'ancien dominateur suprême de la Norvége, et son voisin n'était que le descendant d'un jarl jadis assez obscur du district de Drontheim. Il l'avait humilié par les succès que sa bonne grâce, ses manières distinguées, lui avaient procurés dans le monde, par la faveur spéciale que le roi lui témoignait, et, enfin, il l'avait accablé dans ses prétentions en épousant la noble jeune fille dont le seigneur de Hund-

torp avait en vain longtemps sollicité la main. Plus tard, celui-ci s'était aussi marié, mais ni les avantages que lui offrait une riche alliance, ni les douces qualités de celle qui consentit à s'unir à lui, ne purent amortir dans son cœur arrogant la honte que lui causaient les succès de son rival. Sa femme, d'ailleurs, n'avait aucun titre nobiliaire. C'était tout simplement la fille d'un marchand de Bergen, bonne et modeste, tendre et pieuse, mais sans esprit et sans distinction. Quand il voyait passer son voisin avec sa jeune et noble épouse, si élégante, si gracieuse, il éprouvait une sorte de rage convulsive, et, plus d'une fois, dans sa fureur, il porta la main à son arquebuse pour anéantir ce couple heureux, dont le riant aspect était, pour lui, comme une insulte perpétuelle.

Par une singulière fatalité, les deux ennemis eurent chacun un fils unique, et les deux enfants grandirent dans les sentiments de haine qui à tout instant éclataient autour de leur berceau, et reproduisirent peu à peu le caractère distinct de leurs pères.

A dix-huit ans, Olaf de Hundtorp était l'homme le plus redouté qu'il y eût dans le district. Dès le matin, à cheval, la dague au côté, l'arquebuse sur l'épaule, il s'en allait, par monts et par vaux, à la chasse des animaux féroces, et malheur au pauvre paysan qui se trouvait sur le passage de l'impétueux jeune homme. Olaf ne manquait jamais de lui allonger quelques coups de boussine, qu'une cohorte de mauvais drôles, dont il était ordinairement suivi dans ses excursions, se croyait obligée de continuer. Si l'on rencontrait un charretier cheminant à côté de son cheval, ou un bûcheron courbé sons le poids de son fardeau, la joyeuse

bande se faisait un plaisir de renverser la charrette dans le ravin et de jeter le bûcheron par terre. Aussi, dès qu'on voyait de loin venir le jeune jarl de Hundtorp, hommes et femmes, tout le monde fuyait, ou, si on ne pouvait l'éviter, on le saluait avec des témoignages de respect, qui lui donnaient une haute idée de son importance. Le soir, il s'asseyait avec ses compagnons à une table chargée de flacons d'eau-de-vie et de cruches de bière. Chacun alors racontait comme des exploits ses méfaits de la journée, et il s'ensuivait des acclamations de joie et des chants bachiques, dont la sauvage harmonie portait le trouble et l'effroi dans le cœur des paisibles habitants du hameau.

Éric de Quam était, au contraire, d'une nature douce, grave et attrayante. Son père avait pris à tâche de développer à la fois son esprit et ses forces physiques. Sa mère, qui avait reçu une éducation fort rare à cette époque, lui enseignait elle même l'allemand, le français, et lui faisait lire plusieurs bons ouvragés d'histoire et de littérature, qu'elle avait rapportés de Copenhague. Éric était passionné pour les romans de chevalerie, pour les recueils de légendes, qui, au temps où il vivait, occupaient à la fois les gens du monde et les gens du peuple. Souvent on le voyait errer sur la colline, avec son arquebuse sur l'épaule et sa gibecière à la ceinture. Mais, au lieu de poursuivre quelque innocent hôte des bois, il s'arrêtait au pied d'un sapin, tirait un livre de sa poche et lisait ou rêvait. Si, le long de son chemin, il rencontrait un pauvre paysan, il allait à lui avec affabilité, s'informait de l'état de sa famille, des produits de ses travaux, et souvent lui donnait un utile secours. Peu de jours se

passaient sans qu'il vînt ainsi en aide à quelque malheureux, sans qu'il s'attirât quelque bénédiction. C'était, d'ailleurs, un beau et noble jeune homme, à l'œil bleu, aux cheveux blonds, mais sa figure portait une singulière expression de tristesse, et les bonnes gens, pour lesquels il se montrait si humain et si charitable, se demandaient parfois avec douleur pourquoi on le voyait si rarement sourire.

Son fougueux voisin, Olaf, avait, dans tout le pays, une étonnante réputation de courage. On l'avait vu s'élancer sans crainte au sommet des pics les plus escarpés, chercher intrépidement l'ours dans son repaire et braver la rage des loups aux abois. Dans une contrée comme la Norvége, où le peuple a conservé les traditions des audacieux Vikings, des farouches Berserkir, et où chacun garde une sorte de vénération héréditaire pour la force physique, cette hardiesse d'Olaf excitait l'instinctive admiration des paysans et couvrait parfois d'une sorte de prestige sa brutalité.

Cependant, sous des dehors plus calmes et sous une apparence d'organisation plus frêle, Éric cachait un généreux courage, et il suppléait à la vigueur du corps par l'adresse et l'agilité.

Les deux jeunes gens s'étaient rencontrés à un grand banquet chez un jarl du voisinage, où, selon l'antique usage norvégien, le repas se terminait par des luttes en champ clos. Olaf, échauffé par la boisson et entraîné, d'ailleurs, par la haine ardente qu'il tenait de son père, avait provoqué Éric. Tous deux, se dépouillant de leurs habits jusqu'à la ceinture, s'étaient pris corps à corps sous les yeux des convives, réunis en cercle pour les observer. Olaf était évidemment plus

robuste et plus fort que son antagoniste, mais celui-ci avait dans tous ses mouvements une vivacité, une prestesse étonnante. La lutte dura longtemps, et les spectateurs l'observaient avec anxiété, les uns faisant des vœux pour le jeune jarl de Quam, les autres pour celui de Hundtorp. Ce n'était plus une de ces joutes ordinaires, engagées en riant, avec une rustique vanité et un naïf espoir de succès. C'était un combat opiniâtre, passionné, où l'on voyait éclater, de part et d'autre, l'emportement d'une vieille inimitié. Les regards d'Olaf étincelaient de colère; ceux d'Éric étaient moins ardents, mais il était facile d'y remarquer une extraordinaire animation. L'un était bouillant et impétueux, mais son impétuosité trahissait parfois ses puissants efforts; l'autre, plus faible, mais plus réfléchi, profitait de toutes les fautes de son adversaire, glissait entre ses bras, se retirait avec souplesse et l'enlaçait habilement. A les voir tous deux avec ces moyens d'action si différents, on eût dit, si la comparaison n'eût pas été trop injurieuse pour Éric, un tigre musculeux du désert, saisi par les anneaux élastiques d'un serpent. Après de longues tentatives, il y eut un instant de crise, où les partisans d'Olaf ne purent réprimer un accent de triomphe. Le jeune jarl venait de prendre son adversaire par le milieu du corps et le soulevait en l'air pour le jeter sur le sol; mais Éric, en se débattant, échappa encore à cette rude étreinte, et, usant aussitôt de la surprise de son antagoniste, le serra vigoureusement à la ceinture et le précipita par terre, aux acclamations unanimes de ses amis et des amis mêmes d'Olaf, étonnés d'une telle souplesse. Olaf se releva avec la rougeur de la honte au visage, et, jetant

sur Éric un regard de fureur : « A demain, dit-il, non plus dans cette lutte de manants, mais dans un combat de gentilshommes, le sabre à la main. — Bien, » répondit Éric en se rapprochant d'un air modeste de ses partisans.

Le lendemain, en effet, la bataille recommença, mais cette fois Éric avait plus d'avantages que la veille. Son agilité, son coup-d'œil ferme et prudent le servaient mieux dans cette circonstance que la force. Tandis que l'impétueux Olaf s'élançait sur lui avec l'aveugle ardeur de sa colère. Éric l'observait, le voyait venir, parait toutes ses attaques et ripostait avec toute la dextérité d'un maître d'armes consommé. Olaf irrité d'une telle résistance, voulut en finir par un mouvement décisif. Recueillant toutes ses forces, et se fondant jusqu'à la ceinture, il porta en pleine poitrine à son adversaire un coup de pointe qui devait le transpercer de part en part. Mais celui-ci esquiva le danger, et répondit aussitôt à cette fausse manœuvre en frappant si habilement sur l'épée d'Olaf, qu'il la lui fit tomber des mains.

Le jeune jarl, vaincu et humilié publiquement pour la seconde fois, ne demanda pas à commencer une nouvelle lutte ; il ramassa avec une rage farouche son épée, la brisa sur son genou et en jeta au loin, d'un air de mépris, les tronçons comme une matière immonde. Puis, sans dire adieu à personne, sans même prendre congé de son hôte, il partit avec ses compagnons, et ceux qui étaient près de lui l'entendirent murmurer à voix basse de cruelles paroles de vengeance.

Éric avait suivi d'un œil attentif toute l'efferves-

cence de cette nature altière, et les remarques qu'il avait faites troublaient la joie de son succès. Il était d'une trempe trop vaillante pour qu'une crainte lâche pût le faire fléchir, mais un esprit superstitieux, et porté aux pressentiments sinistres lui montrait dans l'avenir un ennemi implacable, qui ne cesserait de le poursuivre, et qui pourrait bien quelque jour le surprendre sans secours et sans défense.

Quand il fut de retour dans sa demeure, et qu'il eut raconté tout ce qui s'était passé, son père l'embrassa avec des larmes de joie, comme un enfant dont le triomphe honorait la vielle race du roi Harald. Mais sa mère, qui envisageait cet événement avec la tendresse d'un cœur de femme, se sentit saisie d'une douloureuse angoisse. « Que Dieu nous soit en aide, dit-elle, nous étions déjà, depuis plusieurs années, en proie à la vengeance du jarl de Hundtorp, nous voilà maintenant exposés à celle de son fils, qui menace surtout notre Éric. Il faut, quoi qu'il m'en coûte, me séparer de lui, il faut qu'il parte. Son éloignement, son absence, peuvent seuls calmer le ressentiment de l'orgueilleux adversaire qu'il a deux fois vaincu. »

Ces paroles maternelles répondaient à l'un des vœux les plus chers d'Éric. Les livres qu'il avait lus, les vagues rêveries dans lesquelles ces livres l'entraînaient, et sa vive imagination, et peut-être le nomade instinct que l'on remarque si souvent chez les hommes du Nord, avaient éveillé en lui des désirs de voyage indéterminés, encore flottant dans l'espace, mais pleins d'un invincible attrait. Il aimait son pays avec ardeur, et ne s'imaginait pas qu'il pût nulle part en trouver un plus beau. Cependant, chaque fois qu'il

trouvait dans un poëte ou dans un romancier quelques lignes descriptives sur une autre contrée, il éprouvait aussitôt une ardente envie de voir ces contrées si différentes de la sienne, et qui se présentaient à sa pensée sous des couleurs si séduisantes. Ah ! qui de nous n'a eu dans les songes solitaires de la jeunesse ces puissants désirs de voyage? Qui de nous n'a éprouvé à l'entrée de la vie du monde, de la vie réelle, ces lointaines aspirations et cette espèce de morbidescence qu'on pourrait appeler la nostalgie de l'espace? La terre n'a-t-elle pas été donnée à l'homme pour qu'il l'admire dans toute son étendue, et n'est-ce pas un pieux devoir que de chercher à la parcourir comme un livre céleste où la grandeur et la providence de Dieu manifestent leurs traits éclatants à chaque page?

C'étaient là les songes juvéniles d'Éric, et il écouta avec joie les paroles de sa mère, mais il attendait pour se prononcer l'avis de son père, et celui-ci, avec sa fierté militaire, ne pouvait admettre une telle idée dans des circonstances qui donneraient au voyage de son fils l'apparence d'une fuite craintive.

Un nouvel événement subjugua ses mâles résolutions. Éric s'en revenait un soir d'une de ses promenades habituelles, quand au détour du chemin qui le ramenait dans sa demeure, il entendit tout à coup des cris de désolation. Entraîné par un sentiment d'humanité, il redescendit en toute hâte dans la vallée, et il aperçut un spectacle qui le fit bondir avec colère, Une femme faible et âgée, la femme d'un des fermiers de son père, était là, seule, luttant et se débattant contre un des plus fidèles et des plus farouches com-

pagnons d'Olaf qui voulait lui enlever un sac de légumes qu'elle rapportait péniblement de son champ. « Misérable ! » s'écria Éric indigné de cet acte de brigandage, en s'élançant entre le ravisseur et la pauvre femme éperdue.

Ah ! c'est vous, mon jeune seigneur, dit le satellite d'Olaf, avec une amère ironie, pardieu, je suis charmé de vous rencontrer ; il y a longtemps que nous avons un compte à régler avec vous, et si je puis le régler moi-même, on ne m'en saura pas mauvais gré dans la noble maison de Hundtorp. Allons, en garde, mon jeune brave, et voyons si vous savez encore faire sauter l'épée des mains de votre adversaire.

En parlant ainsi, il avait tiré sa longue dague suspendue à sa ceinture. Éric ne se fit pas répéter deux fois cette arrogante invitation. Il se plaça, l'épée à la main, en face de son antagoniste, tandis que la fermière, revenue du danger qui la menaçait elle-même, et tremblant alors pour son jeune maître, le conjurait de ne pas s'exposer ainsi, déclarant qu'elle aimerait mieux abandonner tout ce qu'elle possédait que de le voir livré à la colère de ses ennemis. Mais déjà le combat était engagé, et le compagnon d'Olaf, aveuglé par sa rage, et ignorant la rare fermeté d'Éric, s'était jeté dans cette lutte avec tant d'impétuosité, qu'à sa troisième attaque, il s'enferra lui-même et tomba frappé d'un coup mortel dans la poitrine. « Malédiction ! dit-il, ma mère m'avait bien dit que je servais un mauvais maître, et j'ai eu tort de ne pas suivre ses conseils, pardonnez-moi, mon Dieu. »

Éric se précipita avec douleur vers lui pour le secourir. « Non, non, lui dit le blessé, je le sens, tout est

inutile, j'ai la mort dans le cœur, laissez-moi seulement serrer votre main, faites prier pour moi, et tenez-vous sur vos gardes, car on voudra me venger. »

A ces mots, ses yeux se fermèrent, et il rendit le dernier soupir. La fermière s'en alla au village voisin chercher des paysans pour enlever le cadavre. Éric se rendit auprès de ses parents et leur raconta ce qui venait de se passer.

« Cette fois, dit sa mère avec angoisse, il n'y a plus à hésiter, il faut que notre cher enfant s'éloigne, si nous ne voulons le voir quelque jour surpris et assassiné au coin d'un bois par un de ses cruels ennemis. D'ailleurs, voilà un homme tué. Les méchantes gens de Hundtorp auront recours à tous les moyens imaginables pour se venger ; il est possible qu'ils portent l'affaire devant la justice, quoiqu'ils aient bien des raisons de redouter la justice. En se rendant à Copenhague, Éric peut prévenir l'effet d'une poursuite calomnieuse. »

Le vieux jarl resta quelques instants assis dans son fauteuil et absorbé dans de profondes réflexions. A l'éclair de ses yeux étincelant à travers d'épais sourcils, à la contraction des muscles de son visage, on voyait qu'il était agité par une lutte violente, et sa femme et son fils le regardaient en silence, attendant avec respect qu'il lui plût d'exprimer sa résolution.

Enfin il se leva, et, prenant la main de son fils : « Tu as agi noblement, lui dit-il, en défendant une pauvre femme outragée et sans secours. Je regrette que le malheureux ait si cruellement expié son indigne attentat, mais quand la main a pris l'épée, qui peut répondre des coups qu'elle porte ? Maintenant,

je crois que nous devons suivre l'avis de ta mère, et, quoiqu'il m'en coûte de me séparer de toi, il faut que tu partes, et le plus tôt sera le mieux. Je vais te préparer quelques lettres pour mes amis du Danemark, et je désire que dès demain tu sois en route. »

Le lendemain, en effet, Éric, monté sur un bon cheval, pourvu d'une bonne somme d'argent, et suivi d'un valet fidèle, quittait le manoir de Quam. Son père, en lui disant adieu, détournait la tête pour essuyer à la dérobée une larme dans ses yeux ; sa mère, qui l'avait elle-même engagé à partir, le voyant prêt à s'éloigner, pleurait, se désolait et le conjurait de rester.

« Allons, Ebba, dit le vieux jarl, un peu de courage, tu vois bien qu'il faut qu'il s'en aille; ton amour de mère t'a avertie des dangers qui le menacent ici, et il ne s'en va que dans des pays faciles à traverser. Il nous reviendra bientôt avec de bons souvenirs des lieux et des hommes qu'il aura vus. »

En disant ces mots, il prit sa femme d'une main et donna, de l'autre, un coup de fouet au cheval d'Éric, qui partit au galop.

Olaf apprit presque en même temps la mort de son compagnon et le départ du jeune jarl. « Le lâche ! s'écria-t-il, il n'ose attendre l'effet de ma colère, mais je le retrouverai et je me vengerai. »

Pendant que son ennemi menaçait ainsi son avenir, Éric cheminait paisiblement le long du Gudbrandsdal, tantôt songeant avec tristesse à la douce demeure qu'il venait de quitter, tantôt s'élançant avec l'heureuse imagination de la jeunesse vers les nouvelles contrées qu'il allait voir. Il traversa à petites journées une partie

de la Norvége et des côtes de la Suède, d'où une barque de pêcheur le transporta sur la plage de Copenhague. A Gothembourg, il avait déjà reçu une lettre consolante de sa famille. Les gens de Hundtorp, sans doute par la crainte de raviver le souvenir de leurs propres méfaits, n'avaient point osé entreprendre les poursuites judiciaires que sa mère redoutait, et tout était très-calme au château de Quam.

L'esprit une fois tranquillisé par ces nouvelles, Éric s'abandonna avec plus de liberté aux fraîches et riantes émotions que son voyage éveillait en lui, Son âme s'était épanouie, comme une fleur sans tache, au milieu des prestiges d'une belle et imposante nature, et les études littéraires, qu'il avait entreprises, et la lecture des poëtes, n'avaient fait qu'imprimer un plus vif essor à son imagination sans porter atteinte à la pureté de ses premières sensations. Il aimait la nature, comme un enfant aime sa mère, comme un jeune homme aime la fiancée de son choix. Il en comprenait toutes les harmonies et en savourait avec ivresse tous les parfums. Nul monument d'art, nulle grande ville, n'avait encore frappé son attention, et il oubliait les peintures des palais des rois, des châteaux féeriques, qu'il avait trouvés dans les romans de chevalerie, à la vue d'une baie de Norvége, brillant au coucher du soleil dans sa ceinture de rocs, ou d'un lac de Suède, enchassé comme une émeraude au milieu d'une forêt de sapins.

Avec ce poétique amour de la nature, il voyageait gaiement, car tout était, pour lui, un doux et attrayant objet d'observations ; le long de sa route, il trouvait peu d'auberges, mais il connaissait les vertus hospi-

talières des habitants du Nord. Lui-même les avait souvent mises en pratique, et, dès qu'il avait besoin de prendre quelque nourriture, ou lorsque son cheval était fatigué, il s'arrêtait à la porte de la première maison qu'il rencontrait. Aussitôt les habitants du gaard venaient à lui ; l'un se chargeait de prendre soin de sa monture, l'autre le conduisait dans l'intérieur de l'habitation ; le père de famille, sans lui demander qui il était, lui tendait une main affectueuse, et la blonde jeune fille le servait humblement à table. Quelquefois même, quand il n'avait nulle intention de s'arrêter, s'il passait devant un presbytère ou devant la demeure de quelque riche paysan, le maître de la maison, qui l'avait vu venir de loin, accourait à sa rencontre et le priait d'entrer un instant et de ne pas dédaigner sa modeste hospitalité. A l'instant même, toutes les armoires étaient ouvertes, toute la cuisine était en mouvement, et l'on apportait devant le jeune étranger le saumon sec, le bœuf fumé, la bière brassée par l'intelligente ménagère, et le plus vieux flacon d'eau-de-vie. « Oh ! mes chères gens du Nord, disait Éric en s'éloignant, vous avez la pureté, la simplicité de mœurs des patriarches. Ah ! puissiez-vous toujours garder la douce paix de votre solitude et la mâle énergie et les aimables vertus de vos pères ! » En parlant ainsi, il songeait à ces mœurs élégantes, à ces habitudes de luxe qu'il avait vues dépeintes dans différents livres, et il lui semblait que toute cette vie de châteaux, toutes ces fêtes et ces splendeurs des cours ne pouvaient être regardées que comme une illusion, si on les comparait aux naïves coutumes, à la rustique cordialité des habitants du Nord. Lorsqu'il se laissait aller à ces ré-

flexions, il se rappelait cependant la haine farouche du vieux jarl de Hundtorp, le caractère violent et les habitudes brutales d'Olaf. Mais ce n'était là, pour lui, qu'un fait accidentel, qui glissait, comme un nuage fugitif, sur cet immense tableau de la nature septentrionale et des mœurs champêtres qu'il ne se lassait pas d'observer.

Ainsi entraîné par le charme de ses impressions, Éric alla plus loin qu'il ne l'avait d'abord imaginé. Du Danemark, il se rendit en Allemagne ; de l'Allemagne en France, et là il devait trouver un bonheur inattendu, le plus doux, le plus adorable bonheur qu'un homme puisse goûter en ce monde : une jeune femme, chaste et pure, dont le regard s'émeut, pour la première fois, aux rayons du regard sympathique qui la cherche, dont le cœur s'ouvre et palpite naïvement sous l'impression encore ignorée du premier amour.

Par un beau jour d'été, Éric revenait dans sa terre natale, non plus seul, comme il en était parti, mais avec une noble et gracieuse fille de France, qui l'aimait assez pour quitter volontairement ses riantes plaines de Normandie, pour lui dire, comme la tendre fille de la Bible : « Ton peuple est mon peuple, » et il éprouvait une joie indicible à voyager avec cette tendre jeune femme, à l'entourer de soins délicats et à la voir partager avec une sensibilité exquise toutes les poétiques impressions qu'il lui communiquait.

Elle avait vu, en Normandie, la mer déroulant au pied des verts coteaux de Honfleur ses vagues argentées ; elle l'avait vue, au Havre, imposante et immense, emportant vers les régions lointaines les hardis navigateurs. Elle avait grandi au sein des frais cottages,

des forêts d'arbres fruitiers de la Normandie. Mais elle n'avait aucune idée de ces grands *fiords* de la Norvége, où la mer, dans son cours impétueux, semble transpercer les montagnes et déchirer les rochers. Elle n'avait aucune idée de ces longues et majestueuses forêts de sapins, qui donnent un caractère si solennel aux contrées du Nord, ni de ces riants et mélancoliques vallons cachés, comme des fleurs timides, entre deux chaînes de montagnes.

A chaque pas qu'elle faisait dans ce pays si beau, elle jetait un cri d'admiration et se penchait vers Éric avec un regard d'amour et de reconnaissance pour l'associer à sa candide émotion.

« Dieu soit loué ! ma chère Léna, disait Éric, je craignais qu'en arrivant ici tu ne regrettasses ton riche pays, car nous n'avons pas, ici, la terre féconde, le ciel bleu et les superbes châteaux de Normandie. Vois-tu ces grossières maisons en bois, disséminées de loin en loin sur les coteaux, et ces misérables cabanes de pêcheurs, péniblement construites au bord de la grève? Elles sont habitées par des hommes pauvres, laborieux, qui luttent sans cesse contre la rigueur des éléments et s'estiment heureux lorsque, après leurs rudes fatigues, ils parviennent à retirer, du sol ingrat, quelque moisson chétive, ou, de la mer orageuse, quelque provision de poisson.

— Ah! qu'importe ! » répondait Léna avec une pieuse et confiante pensée, « le bonheur n'est point dans ces produits d'une terre abondante, dans ce luxe des demeures riches. On le trouverait plutôt ici, dans ces paisibles retraites éloignées du tumulte des villes et abritées sous l'aile de Dieu, dans ces habitudes du travail, ces

modestes vertus, dont tu m'as souvent parlé, et cette satisfaction des besoins modérés ; puis, je ne saurais dire pourquoi, il me semble que ce pays ne m'est pas étranger, et qu'il apparaît à mon esprit comme si déjà je l'avais vu. Mon père, qui aimait les vieilles chroniques, m'a souvent raconté que nos ancêtres étaient venus des contrées du Nord. Qui sait si je ne descends pas d'un des aventureux montagnards de la Norvége, et si, d'âge en âge, par un de ces mystères du cœur que nous ne pouvons expliquer, le sentiment de son origine et de son pays natal ne se serait pas transmis jusqu'à moi? Peut-être, ajouta-t-elle en riant, suis-je une de tes cousines, peut-être tes aïeux et les miens étaient-ils proches parents : mais la parenté date de si loin que nous avons bien pu nous marier sans demander une dispense à l'archevêque de Rouen. »

La joie que le jeune époux éprouvait à voyager avec Léna et à la voir ainsi sourire au pays qu'elle acceptait comme une seconde patrie n'était troublée que par le souvenir des haines de Hundtorp et des projets de vengeance formés contre lui. « Hélas! se disait-il, cette contrée n'est pas si paisible, et tous ceux qui l'habitent ne sont pas si bons que l'innocente Léna se l'imagine. Il y a quelque temps, les menaces d'Olaf ne m'inquiétaient guère. Je ne tenais pas à la vie autant qu'à présent..... A présent, mon Dieu, je ne voudrais point engager une nouvelle lutte. J'ai si peur de mourir! »

Plusieurs fois il avait voulu révéler à Léna ses tristes sollicitudes, et toujours il s'était senti arrêté par la crainte de jeter un trouble affligeant dans la candide gaieté de sa jeune femme. Cependant, comme ils approchaient de Quam, il résolut de la préparer à une

situation qu'elle ne pouvait, d'ailleurs, tarder à connaître. Il lui dit donc la haine qui divisait depuis longtemps son père et le seigneur de Hundtorp et toutes les circonstances qui, dans les dernières années, avaient donné à cette haine un caractère plus ardent et plus redoutable.

Léna l'écouta avec une vive attention, et lui prenant la main, dès qu'il eut achevé son récit : « Ne t'inquiète pas, cher Éric, dit-elle, je ne crois pas à la durée de la haine, et avec quelques ménagements nous parviendrons bien à adoucir, à effacer celle qui te menace.

— Elle est déjà toute effacée d'un côté, dit Éric. J'ai tant d'amour dans le cœur, que la haine ne peut plus y trouver aucune place. Je suis si heureux, que je voudrais pouvoir répandre le sentiment de mon bonheur sur le monde entier. Puisse Olaf en venir à concevoir aussi ces tendres pensées ! Mais tu arrives dans les montagnes de Norvége comme un ange de paix et de conciliation dont la salutaire influence doit se faire sentir aux âmes les plus endurcies. »

En s'entretenant ainsi, les deux époux arrivaient près du vieux manoir de Quam. Quand Léna aperçut, des rives du vallon, la demeure où elle allait entrer, elle devint tout à coup sérieuse et pensive et cacha son visage entre ses mains.

« Qu'as-tu donc, lui dit Éric, voici le sol où je me réjouis de t'avoir conduite ; voici la maison où tu dois être reçue comme un enfant chéri. Notre voyage a été long, mais, grâce au ciel, voici l'asile où j'aspirais à rentrer.

— Ah ! répondit Léna, j'ai quitté pour toi le seuil

de la maison natale, j'ai quitté mon père et ma mère qui pleuraient et sanglotaient en me disant adieu ; j'ai quitté mon petit frère et ma petite sœur, qui se pendaient à mon cou et me suppliaient de ne pas les abandonner. J'ai tout quitté pour toi, maintenant j'entre dans une nouvelle demeure, où je vais chercher de nouveaux parents. Qui sait s'ils auront l'indulgence que tu as eue, s'ils approuveront ton choix, s'ils m'aimeront ?

— Oh ! sois sans crainte, chère Léna, s'écria Éric, mes parents te connaissent déjà par toutes les lettres que je leur ai écrites. Tu retrouveras ici un père, une mère, toutes les sympathies les plus vraies, tous les liens du cœur les plus puissants, et tu auras toujours près de toi ton Éric, qui t'a dévoué sa vie, qui sans cesse cherchera à te récompenser des sacrifices que tu lui as faits. »

Au même instant, on entendit retentir au-dessus de la colline le son d'une trompe rustique, puis des acclamations bruyantes répondirent à ce signal, et l'on vit se mouvoir autour du château des groupes d'hommes et de femmes qui regardaient vers le chemin. Puis un noble vieillard, à la démarche majestueuse, à la chevelure blanche, donna le bras à une femme dont un large manteau ne pouvait dissimuler l'attitude élégante, et descendit le long de la colline, à la rencontre des voyageurs.

C'étaient les parents d'Éric qui, depuis plusieurs jours attendant son arrivée, avaient mis en sentinelle un de leurs gens pour les prévenir du moment où il le verrait apparaître. Éric courut au-devant d'eux avec sa jeune femme, et lorsque la famille se trouva réunie, il

y eut un instant de silence, un de ces instants suprêmes qui passent comme un éclair et laissent dans l'âme qui en éprouve le charme surhumain une trace ineffaçable, un souvenir sans bornes.

Le vieux jarl, après avoir serré ses enfants sur son cœur, observait Léna avec une orgueilleuse satisfaction ; sa femme le regardait déjà avec une tendresse maternelle. Léna, touchée jusqu'au fond de l'âme d'un tel accueil, versait des larmes de joie ; les gens du manoir, les paysans du hameau, témoins de cette scène si cordiale, jetaient leurs chapeaux en l'air en criant : Hurrah ! Les femmes battaient des mains et chantaient, et ce fut au milieu de ces chants, de ces cris de bonheur, que Léna entra au château de Quam appuyée sur le bras de son beau-père, tandis qu'Éric s'en venait à quelques pas derrière elle, parlant avec enthousiasme à sa mère de toutes les qualités de sa jeune femme.

Le lendemain, un beau jour éclairait la contrée. On eût dit que la pâle aurore des régions septentrionales voulait fêter le nouveau couple, tant elle était riante et empourprée. Une brume légère s'élevait du sein de la vallée, flottait au souffle de la brise et montait comme un rideau de gaze sur la pente des collines. Bientôt elle disparut, fondue par le soleil, dispersée par le vent, et alors on aperçut cette agreste partie du Gudbrandsdal épanouie dans toute sa beauté ; le Lougen roulant ses vagues d'argent au sein d'une vaste prairie ; de chaque côté du fleuve des coteaux revêtus de sapins, parsemés d'habitations champêtres, et au-dessus de ces coteaux, des montagnes dont les cimes couvertes d'une neige éternelle brillaient comme des

lacs d'or et d'azur aux rayons du soleil. Avec les premières lueurs du matin, le mouvement renaissait dans cette solitaire région, le coq de bruyère, la gélinotte couraient d'arbre en arbre en poussant un cri aigu; le pâtre ramenait au pâturage ses génisses qui, en passant au milieu des massifs de sapin et des bosquets de bouleaux, faisaient ruisseler sur le sol les perles d'une abondante rosée. Des maisons de paysans sortaient gaiement le laboureur actif, la jeune fille diligente.

Assis à l'une des fenêtres du château d'où leurs regards plongeaient au loin dans l'espace, Éric et Léna contemplaient avec l'exaltation du bonheur ce magnifique panorama.

« Oh! que c'est beau! » s'écriait Léna en joignant les mains comme pour remercier le ciel des émotions qu'elle éprouvait, » que c'est beau et qu'il est doux de pouvoir s'éveiller avec une pensée de piété et d'amour en face d'une telle nature!

— Oui, répondit Éric, c'est ici qu'il est bon de vivre, quand on aime et qu'on se sait aimé. Regarde toutes ces simples mais riantes demeures jetées çà et là sur les flancs des coteaux, séparées discrètement l'une de l'autre, et voilées à demi par des rameaux d'arbres. Il n'y a pas une de ces rustiques habitations où, dans les vagues rêveries de ma jeunesse, je n'aie placé le temple des plus délicieuses pensées de la félicité conjugale. Je me disais alors qu'on serait heureux d'être là, loin du reste du monde, dans cette retraite si attrayante et si grandiose, seul avec un être animé, seul, sous le regard de Dieu. Et mon bonheur a été au delà de mes rêves. Te voilà près de moi,

dans mon cher pays, toi que j'ai si vite appris à aimer, toi dont le regard, le sourire est pour moi comme une céleste bénédiction. Oh ! mon cœur est dans un tel ravissement, que je crains que ce ne soit un songe; mais si c'est un songe, ah! puissé-je mourir quand viendra le réveil ! »

En parlant ainsi, il prenait Léna par la main et l'entraînait hors du château, sur les verts tapis de mousse, sous les frais arceaux de sapin.

Et le lendemain les deux heureux époux recommençaient leur promenade champêtre, et le surlendemain encore. Ils s'en allaient gaiement comme deux oiseaux éveillés par les premiers rayons du matin, tantôt sur la crête des hautes montagnes où Éric aimait à inscrire sur la neige sans tache le nom de sa Léna, tantôt au pied du roc escarpé d'où tombait la cascade écumante. La jeune femme s'avançait d'un pied agile entre le roc et la nappe argentée, et à la voir alors avec sa douce figure et sa taille élégante, à travers l'onde écumeuse qui tombait devant elle comme une pluie de perles et de diamants, on eût dit un de ces êtres magiques qu'on entrevoit dans la brillante apparence d'un rêve.

Quand Éric et Léna trouvaient, le long de leur sentier, un tertre de gazon solitaire, d'où l'on découvrait au loin l'un des plus riants points de vue de la contrée, ils s'asseyaient là au pied d'un arbre, et s'entretenaient ensemble de ces choses du cœur que l'on a dites la veille, et que l'on répète le lendemain comme si on venait de les inventer. Quelquefois Éric enseignait à sa jeune femme les tendres expressions de la langue norvégienne, et riait des efforts qu'elle faisait pour

prononcer convenablement, selon les leçons de son docte maître, quelques phrases de l'idiome étranger. Mais l'amour est le plus habile précepteur qui existe, et bientôt Léna murmurait, avec une parfaite rectitude d'accent, ces mots norvégiens : *Jeg elsker dig* (je t'aime).

Quelquefois ils se narraient l'un à l'autre les traditions populaires qu'ils avaient apprises dans leur enfance. Une fois Éric raconta à Léna l'histoire de cette jeune mère qui, ayant été enlevée par une mort prématurée aux affections de sa jeune famille, entendit dans son cercueil les sanglots de ses petits enfants, et obtint de Dieu la permission de rentrer dans sa demeure pour prendre soin d'eux. « Ah ! disait-il, en finissant ce touchant récit, la vie de l'âme ne peut pas finir avec la vie du corps. Quand nos yeux se ferment, et quand notre cœur cesse de battre, si une ardente pensée d'amour, de dévouement, anime notre existence, cette pensée doit nous suivre dans le cercueil, et nous tenir éveillés sous la terre froide. Oui, j'en suis sûr, les morts sont en communication constante avec les êtres aimés et regrettés qu'ils ont laissés sur cette terre. Ils les suivent dans leur douleur, ils se réjouissent de leur joie et s'affligent de leur infidélité. Si je venais à mourir avant toi, oh! ma chère Léna, je serais encore sans cesse avec toi, et s'il arrivait que tu eusses besoin de moi, Dieu, je n'en doute pas, m'accorderait la grâce de sortir du cimetière pour venir à ton secours, pour t'aider et te consoler.

— Oui, répondait Léna, ce sont là aussi des croyances répandues dans mon pays, et j'ai entendu,

en Normandie, chanter une vieille ballade qui raconte qu'un petit enfant sortit de sa tombe et vint dire à sa mère : Ne pleure pas, ne pleure pas. Quand tu ris parfois, mon cercueil est rempli de roses, et quand tu pleures, mon linceul est tout trempé de tes larmes. Mais c'est moi, mon bon Éric, qui mourrai avant toi, et qui sortirai du cimetière pour venir te dire au pied de quelque sapin ces doux mots que tu m'as appris à dire dans ta langue norvégienne : *Jeg elsker dig* (je t'aime). »

Pendant que les deux jeunes amants s'abandonnaient ainsi aux tendres rêves de leur amour, au prestige de leur bonheur, la haine veillait autour d'eux, active et vigilante.

En apprenant le retour d'Éric au pays, Olaf avait senti se rallumer en lui toutes ses ardentes récriminations. En apprenant qu'il ramenait avec lui une jeune et belle femme de France, il avait éprouvé un sentiment de jalousie qui ajoutait une nouvelle force à ses anciens ressentiments. Puis il avait vu Léna. Un dimanche, il s'était glissé derrière un des piliers de l'église où elle assistait dévotement à l'office. Pendant tout le chant des psaumes et toute la durée du sermon, il était resté là, le cœur agité d'une émotion qu'il n'avait pas encore ressentie, l'œil fixé sur cette pure et suave figure. Depuis ce jour, il était devenu sombre et rêveur. Au lieu de courir comme autrefois à travers les forêts, avec son escorte bruyante, il errait le fusil sur l'épaule, et la tête baissée, seul dans les taillis. Au lieu de s'associer dans les orgies du soir aux chants de ses compagnons, il écoutait d'une oreille distraite les récits de leurs excursions aventureuses. Mais souvent

on le surprenait murmurant à l'écart d'un air sombre des paroles qui trahissaient sa vive irritation, et chaque fois qu'on prononçait devant lui le nom d'Éric, on le voyait tressaillir, et sa figure prenait aussitôt une expression terrible.

Plusieurs personnes animées d'un bon sentiment avaient averti Éric des redoutables dispositions de son ennemi. Quelques paysans de ses domaines l'avaient même prévenu qu'ils rencontraient le soir, aux environs des collines de Quam, des hommes armés qui rôdaient autour du château, et dont il était facile de reconnaître les intentions sinistres. Éric ne méprisait point ces avertissements. Il était trop heureux pour ne pas prendre à tâche de mettre son bonheur à l'abri des atteintes d'une cruelle inimitié ; il restreignait peu à peu l'étendue de ses promenades, et ne sortait jamais sans être muni d'une bonne épée et d'une arquebuse. Mais la trahison devait mettre en défaut sa sévère prudence.

L'été avait fui rapide et brillant. L'automne était venu, l'automne humide et froid qui, dans les contrées du Nord, touche de si près à l'hiver. Adieu les fleurs de la vallée, le feuillage de la colline, et le chant joyeux des oiseaux ! Les hirondelles à l'aile agile, les cygnes au blanc plumage abandonnaient les côtes de Norvége pour s'en aller chercher un climat meilleur. Le ciel était couvert d'un voile épais, et des brumes pareilles à des masses de plomb s'étendaient sur le cours du Lougen et le long des montagnes. Léna n'osait pas s'exposer, au milieu de ces froids brouillards, à l'action d'un vent glacial dont le souffle impétueux faisait ployer jusqu'à terre les larges branches de sa-

pin. Éric, habitué à ces intempéries régulières, s'en allait, à quelque distance de sa demeure seul, poursuivre quelque coq de bruyère fugitif, ou quelque renard égaré. Un soir qu'il s'était laissé entraîner par cette chasse plus loin que de coutume, au moment où il se disposait à revenir sur ses pas, il vit venir à lui un paysan des environs qui lui dit avec une expression d'angoisse : « Ah ! monsieur, j'allais vous chercher. Ayez pitié de moi. Ma pauvre mère est mourante, elle déclare qu'elle a un secret important à révéler et qu'elle ne veut le révéler qu'à vous. Elle vous appelle, elle vous conjure de venir la trouver. Rendez-lui ce dernier service.

— Ta mère, » dit Éric, frappé de l'étrange expression de cet homme, « n'est-ce pas Frida Johnsson qui demeure là-bas au bord de la rivière ?

— Oui, monsieur, précisément.

— Eh bien ! j'irai la voir, mais il faut d'abord que je retourne au château.

— Oh ! mon digne monsieur, reprit le paysan, la pauvre femme n'a peut-être plus que quelques instants à vivre, et si vous arriviez trop tard, ce serait une grande douleur pour nous. Venez maintenant, je vous en conjure, nous serons bientôt arrivés à notre cabane, et vous serez bientôt de retour.

— Allons, dit Éric, » et il fit signe au paysan de marcher devant lui.

Pour parvenir à la demeure indiquée, il fallait descendre par un sentier mal frayé à travers une forêt parsemée de ronces et de broussailles. Le paysan entraîna au milieu du taillis Éric, qui le suivait, sans faire attention à son chemin, puis tout à coup s'arrê-

tant : « Ah! mon Dieu, dit-il, j'ai perdu la trace du sentier; attendez-moi là un instant, je vais la chercher. » Et il s'éloigna en donnant un coup de sifflet. « Malheureux ! » s'écria Éric, saisi d'une frayeur subite. Au même instant, un coup de fusil retentit dans la profondeur des bois, et Éric tomba frappé d'une balle en pleine poitrine : « Oh! ma Léna, ma Léna! » murmura-t-il, et il expira.

Le jeune paysan, que les menaces et les promesses d'Olaf avaient poussé à cet acte de trahison, se sentit saisi d'un effroyable remords en voyant tomber Éric, et s'enfuit en poussant des cris de désolation. Des habitants du village, qu'il appelait au secours du jeune jarl, vinrent relever le cadavre et le rapportèrent au château. Nous n'essayerons pas de dépeindre le désespoir de la mère et de la femme d'Éric, lorsqu'elles virent ce corps sanglant, étendu sous leurs yeux. Il est des douleurs que le peintre et le poëte ne peuvent exprimer et qu'il faut laisser voilées.

Quant au vieux jarl, il ne versa pas une larme et n'exhala pas un soupir. Il s'assit auprès du corps de son fils et resta là, muet et immobile, l'œil fixé sur cette pâle figure qu'il avait tant aimée. Mais il y avait, dans sa sèche paupière, dans les muscles de son visage, une telle expression que personne n'osait le regarder, et, le lendemain matin, ses longs cheveux qui, la veille encore, n'avaient qu'une teinte grisonnante, tombaient, comme des flocons de neige, sur ses joues amaigries... Il conduisit lui-même son fils au cimetière, il assista aux prières du prêtre et aux chants funèbres avec une telle impassibilité qu'on eût dit un mort sorti de sa tombe pour assister au convoi d'un autre mort.

Seulement, lorsque la première pelletée de terre tomba sur le cercueil, au milieu des pleurs et des sanglots de toute la communauté, réunie pour cette funèbre cérémonie, le pauvre père se jeta à genoux, plongea sa tête dans le sol humide, et deux grosses larmes tombèrent comme deux grains de grêle froids et luisants de ses yeux rougis. Puis il se releva sans prononcer un mot et rentra au château.

Quelques jours après, on le vit passer, comme une ombre, le long de sa demeure. Il s'en allait de sa salle d'armes à ses écuries, appelait ses gens l'un après l'autre, donnait ses ordres d'un ton bref, si grave et si solennel, qu'à l'instant même celui à qui il venait de parler courait avec un empressement inouï se mettre à l'œuvre. Bientôt tout fut en mouvement dans cette sombre maison de deuil. Ici, on fourbissait des épées, là, on réparait des fusils; ailleurs, on préparait des selles et des harnais. Tout annonçait des projets extraordinaires, une pensée de guerre, dont le père d'Éric ne disait rien. Les deux pauvres femmes, témoins de ces préparatifs, le regardaient avec crainte et n'osaient l'interroger. Et lui s'en allait çà et là, observant le travail de ses ouvriers et les stimulant du geste et de l'œil.

Un matin, on entendit tout à coup retentir un coup de trompette à la porte du château, puis une cinquantaine d'hommes à cheval, armés de hallebardes, de sabres ou d'arquebuse, vinrent se ranger sous les fenêtres. L'un d'eux tenait par la bride un cheval harnaché avec plus de soin que les autres et portant à chaque côté de la selle un lourd pistolet. Le vieux jarl ceignit une épée et sortit de sa chambre; mais, au

moment où il allait franchir le seuil de la porte, sa femme et sa belle-fille se précipitèrent dans ses bras en le conjurant de leur dire ses intentions et de ne point ajouter à leur malheur une nouvelle angoisse.

« Écoutez ! » dit le jarl en les prenant toutes deux par la main, « nous avons éprouvé la plus affreuse des catastrophes. Je vous aime du fond de l'âme, toi, ma fidèle Ebba, et toi, ma douce Léna, la noble épouse de mon pauvre Éric, et je ne sais quel sort le ciel nous réserve, après nous avoir frappés si cruellement ; mais, si grand que soit mon amour pour vous, et si incertaine que puisse être l'issue de la résolution que j'ai prise, il faut que j'aille là où un mâle devoir m'appelle. Le vieux sang scandinave bouillonne dans mes veines. La douleur paternelle et l'ardeur de la vengeance me ramènent à notre fière religion païenne. Il me semble que les ombres irritées de mes pères flottent autour de moi, en me reprochant ma trop longue patience, et que l'antique Odin brandit à mes yeux sa lance sanglante. Il faut que j'aille... Priez, si vous pouvez prier. Espérez, si quelque espoir peut sourire encore à votre cœur. Pour moi, je n'ai plus qu'une pensée et un vœu : venger mon fils, et mourir après l'avoir vengé. Adieu. »

Et, s'arrachant aux tendres étreintes des deux femmes éplorées, le vieux jarl s'élança sur son cheval et s'éloigna au galop, suivi de son escadron.

Avec sa fière douleur et sa noblesse de caractère, le descendant du valeureux Harald ne pouvait s'abaisser à l'idée d'employer contre ses ennemis les indignes moyens dont ils s'étaient servis contre lui, de venger son fils par un guet-apens et une trahison. Il ne voulait

pas non plus recourir à l'action des lois. Il lui semblait que ce serait une œuvre de lâcheté que d'attendre du jugement d'un tribunal la punition du meurtre de son fils. Non, pour apaiser les tempêtes de son cœur, il lui fallait une bataille en plein jour, une vengeance éclatante. Il s'en allait donc tout droit avec sa petite troupe attaquer le château de Hundtorp. Autour de ce château s'élevaient plusieurs cabanes en bois, servant de magasins à fourrages ou de hangars. Son projet était de mettre le feu à ces frêles constructions, et, à la faveur de la surprise, du désordre résultant nécessairement de cet incendie, il espérait entrer dans le château et s'emparer du meurtrier d'Éric.

Mais Olaf était prévenu des préparatifs du vieux jarl. Il le surveillait de loin et l'attendait chaque jour. Depuis quelque temps, Olaf agissait en maître absolu dans sa maison. Il effrayait, par sa nature violente, l'esprit craintif de sa mère, et l'esprit plus résolu de son père. Il proclamait impérieusement ses volontés; paysans et valets, tout le monde s'inclinait devant lui, et ses parents eux-mêmes, après avoir essayé plusieurs fois en vain de lui résister, avaient fini par accepter son arrogant despotisme. Dès qu'il eut appris par un de ses agents ce qui se passait au château de Quam, il commença par établir son père et sa mère dans une aile écartée de sa demeure, afin qu'ils ne pussent le gêner dans son action; puis il prépara ses armes, il assembla ses satellites, ses paysans, mit en ordre ses munitions, plaça des sentinelles autour de la colline, dont il occupait les hauteurs, et attendit.

Au moment où un de ses factionnaires lui annonça l'approche du jarl de Quam, il appela celui de ses

compagnons en qui il avait le plus de confiance, lui donna à voix basse ses dernières instructions, puis s'élança à la rencontre de son ennemi, avec une vingtaine d'hommes seulement; mais il en laissait plus de soixante derrière lui.

Les deux troupes se rencontrèrent presque au sommet de la colline, sur le chemin qui aboutissait au château. Le père d'Éric éprouva d'abord une surprise désagréable à l'aspect de cette troupe qui entravait ses combinaisons; mais en la voyant si peu nombreuse, il conçut aussitôt un nouvel espoir de succès, et donna le signal du combat. Ses hommes, rangés sur trois lignes derrière lui, se précipitèrent à sa suite contre l'escadron d'Olaf, et y portèrent le désordre. Dans cette charge impétueuse, trois cavaliers de Hundtorp étaient tombés morts, plusieurs autres étaient blessés. Olaf ordonna une manœuvre de retraite. En le voyant reculer, le vieux jarl poussa un cri de joie qui retentit jusque dans la vallée. « En avant! » dit-il, « nous les tenons, ces traîtres infâmes, ces lâches assassins, » et toute sa troupe le suivit animée d'une nouvelle ardeur. Mais au moment où il arrivait à la porte du château, Olaf donna un coup de sifflet. Soudain, on vit sortir de l'enceinte des murs un escadron plus nombreux et mieux équipé que le premier. Olaf fit volte-face et ordonna une décharge qui ravagea les rangs de ses ennemis. Puis une douzaine d'hommes, armés de la tête aux pieds, se précipitèrent autour du vieux jarl, et frappant à droite et frappant à gauche, écartant à coups de sabre et d'arquebuse ceux qui cherchaient à le défendre, finirent par l'isoler de ses compagnons. Un d'eux saisit son cheval par la bride; un autre le prit

avec une force d'athlète par le milieu du corps. Lui, pourtant, se défendait comme un lion; il avait déjà renversé de deux coups de pistolet deux de ses adversaires; ne pouvant recharger ses armes, il avait pris à deux mains sa longue épée et en portait à ceux qui l'entouraient des coups mortels, en poussant des cris de rage, et en appelant à son secours ses fidèles soldats. Mais ses soldats, arrêtés par d'autres adversaires, ne pouvaient arriver jusqu'à lui, et Olaf était là qui sans cesse ralliait autour du vaillant vieillard de nouveaux antagonistes. Enfin, cerné de tous côtés, vaincu par le nombre, et hors d'état de se défendre plus longtemps, il laissa tomber avec un muet désespoir sa tête sur sa poitrine et attendit le coup mortel qui devait le frapper. Mais telle n'était point l'intention d'Olaf. « Liezle, s'écria-t-il, avec les brides et les courroies de vos chevaux, serrez-lui les poignets, et amenez-le dans la cour. » L'ordre fut exécuté ponctuellement, et dès que les cavaliers de Quam virent leur chef ainsi garrotté, ils prirent la fuite et s'en allèrent tout tristes et tout honteux annoncer aux deux malheureuses femmes de Quam la fatale nouvelle.

Olaf commença par faire enfermer son prisonnier sous une voûte étroite, à la porte de laquelle il plaça deux hommes dévoués. Puis, il ordonna un banquet extraordinaire pour célébrer son triomphe. A la fin de ce banquet, tandis que les convives chantaient à haute voix la vaillance de leur chef, il appela un de ses affidés, et lui dit : « Voici toutes les armes à demi-démontées, à demi-brisées de notre ennemi vaincu ; tu vas les porter à sa femme, comme le signe le plus éclatant de notre victoire, et tu lui diras que si Léna

veut m'épouser, je lui rends le captif, sinon, je le pends aux murailles de mon château.

— Quoi! vous voulez épouser la veuve de...

— Point d'observation! » s'écria Olaf d'un ton qui ne souffrait pas de réplique. « Va et reviens. Je t'attends dans une heure, dans deux heures au plus. »

L'émissaire monta à cheval et revint dans le délai prescrit. Il trouva Olaf qui se promenait dans la cour, et regardait déjà d'un air impatient vers le chemin.

« Eh bien? » dit-il, en courant au-devant de son envoyé.

— Eh bien, » répondit celui-ci, « j'ai été admis, grâce à mon titre d'ambassadeur, auprès des deux pauvres femmes inondées de larmes; j'ai exposé de mon mieux l'objet de ma mission, et toutes deux!...

— Toutes deux!... parle.

— Toutes deux ont jeté une exclamation lamentable et ont crié : Plutôt mourir!

— C'est bon. Va boire un coup et laisse-moi.

— Tiens, » se dit le messager, « il prend mieux la chose que je ne l'aurais cru, c'est singulier. »

Olaf alla voir si le cachot était bien gardé, et continua seul, en silence, sa promenade.

Le lendemain, il envoya avec la même formule les vêtements du jarl au château de Quam, et fit dire que le vieillard était nu et grelotant sous une voûte humide.

Le surlendemain, il envoya de longues tresses de cheveux blancs détachées des tempes du vieillard, et fit dire que les ciseaux ayant déjà touché de bien près cette tête chérie, un autre fer plus meurtrier pourrait bien l'atteindre très-prochainement.

Cette fois, les deux femmes se jetèrent un regard

indicible. La mère, par ce regard, interrogeait la fille, et la fille, craignant de comprendre, détournait la tête.

Le troisième jour, Olaf fit élever sur les remparts de sa demeure une potence, et y fit attacher par le cou le cadavre d'un de ses hommes, mort la veille de ses blessures. On amena le vieillard au pied de l'échafaud, et deux satellites d'Olaf, placés derrière le malheureux captif, le forçaient à coups de pique et de lance à étendre les mains vers sa maison, comme pour implorer miséricorde.

En même temps, le messager de Hundtorp amenait les deux faibles femmes au bord de la colline, d'où elles pouvaient voir cet affreux spectacle, et leur expliquait, sans pitié, le supplice réservé au noble vieux jarl.

« Ah! mon Dieu, » s'écria Léna, atterrée à la vue de cette épouvantable perspective. « Ah! mon Dieu, j'y consens, qu'il soit sauvé! » Et elle tomba évanouie dans les bras de sa belle-mère qui l'arrosait de ses larmes.

« Oui, qu'il soit sauvé! » se dit-elle quand elle revint à elle-même. « C'est le père de mon Éric. C'est mon père à moi. Mon devoir est de l'arracher à ces horribles tourments, puis après de mourir. »

On l'emporta sur son lit, pâle, inanimée, et déjà semblable à une morte. Sa belle-mère était près d'elle, qui n'osait lui parler, qui tremblait de la remercier, qui pourtant la remerciait en lui baisant les mains et se prosternant à ses pieds.

Le soir même, Olaf arriva au château de Quam avec tous ses hommes armés comme pour une bataille. Mais déjà chacun, dans cette triste demeure, connais-

sait la magnanime résolution de Léna, et personne ne songeait à faire la moindre résistance. L'orgueilleux vainqueur entra dans cette maison dévastée comme dans une ville prise d'assaut. Derrière lui, venait son prisonnier lié sur un cheval, gardé par une demi-douzaine d'hommes, et tellement faible, abattu et amaigri, qu'en le voyant, ses gens ne savaient si c'était réellement leur noble maître, ou si ce n'était que son ombre.

« Allez, dit Olaf à un des valets du château, allez annoncer à la veuve d'Éric que je suis prêt à lui rendre son beau-père, si elle veut remplir l'engagement qu'elle a pris, si ce soir même elle veut célébrer les fiançailles. »

Le valet partit et revint un instant après dire que sa noble maîtresse acceptait la condition qui lui était prescrite, et demandait seulement à rester libre jusqu'à onze heures.

« C'est bien, s'écria Olaf, je m'en fie à sa parole, et il ne serait pas prudent à elle d'y manquer. Qu'on délie le prisonnier et qu'on le laisse entrer librement dans sa demeure. Dès à présent, il reprend possession de son château. Je demande seulement qu'on prépare la salle du banquet, qu'on allume les flambeaux, qu'on tire de la meilleure cave la meilleure bière et le meilleur vin, afin que nous trouvions le temps moins long jusqu'à l'heure où doit apparaître notre belle fiancée. Allons, manants ! » s'écria-t-il en voyant quelques gens du château immobiles devant lui, « courez au buffet, au cellier ; il s'agit de célébrer une noce mémorable, l'alliance de Quam et de Hundtorp, de la plus charmante fille de France et du plus

heureux enfant de la Norvége. Qu'on se dépêche donc, je n'aime pas à attendre. Quant à vous, dit-il en se tournant vers ses cavaliers, restez à cheval jusqu'à nouvel ordre, et faites bonne garde; on ne sait ce qui peut arriver. J'aurai soin de vous envoyer des rafraîchissements convenables; j'espère que la cave du beau-père fera honneur à son gendre. C'est un vieillard prudent, qui a dû ménager de bonnes bouteilles. »

En parlant ainsi, il sauta à bas de son cheval et entra dans la grande salle, où tous les gens de la maison s'empressaient d'exécuter ses ordres. Déjà la table était garnie de cruches en grès pleines de bière ou de vin, et de coupes d'argent. Au milieu, on remarquait une longue corne ciselée qui ne sortait de l'armoire de famille que dans les grandes occasions. C'était un ancien monument de l'ancien art scandinave. La large embouchure de cette corne était fermée par un épais couvercle en argent, représentant une tête de dragon, et sa pointe se terminait par une queue de même métal repliée en plusieurs anneaux. Ses flancs étaient entourés de quatre cercles, où l'ingénieux orfévre s'était plu à figurer les écailles de l'animal fabuleux qui, dans les anciens temps, ornait la plupart des bâtiments norvégiens. Entre ces cercles, on voyait des caractères runiques destinés, selon les traditions d'Odin, à éloigner les maléfices. Toute cette coupe gigantesque reposait sur deux énormes griffes dont les pointes acérées complétaient l'effrayante image que quelque habile Viland avait voulu retracer. On disait que le roi Harald s'était servi de ce vase rustique et splendide le jour où il célébrait son ma-

riage avec l'ambitieuse fille de Norvége qui n'avait voulu l'épouser qu'après ses conquêtes de roi. Plus d'une fois, les flots du *miöd* versés dans cette coupe avaient exalté le courage des Vikingr et la verve des scaldes. Le vieux jarl la gardait comme un antique témoignage des mœurs primitives de son pays et comme un précieux trésor de famille. Dans les fêtes solennelles de la maison, on l'apportait sur la table, mais elle n'y figurait plus que comme un rare ornement, car déjà les anciennes coutumes nationales étaient bien changées, et personne n'osait plus se servir de cette coupe qu'il fallait jadis prendre d'une seule main et vider d'un seul trait. Olaf, en la voyant, se rappela soudain avec enthousiasme ce qu'il avait entendu raconter des anciennes amours de la Norvége. « A moi la coupe ! » s'écria-t-il, et y faisant verser tout un large flacon de vin, il le but sans reprendre haleine, comme un vieux Vikingr ; mais ses compagnons ne tardèrent pas à remarquer qu'il n'avait point la force des Vikingr : « Où est ma fiancée ? s'écria-t-il d'une voix altérée, où est madame Léna ?

— Elle s'habille, répondit un valet.

— Une longue toilette, sur ma foi, reprit Olaf. Mais patience ! » Et il se remit à boire.

Une heure après, il demanda de nouveau, en frappant du poing sur la table, pourquoi il ne voyait point venir sa fiancée. On eût dit, à son accent impatient, à son geste brutal, la Barbe-Bleue appelant sa pauvre femme tremblante.

« Je crois, dit le même valet, qu'en ce moment on lui met sa couronne de mariée.

— Et moi, » murmura un des gens d'Olaf, qui de-

puis quelques instants avait les regards fixés vers les fenêtres, « je crois qu'elle est sortie.

— Sortie! » s'écria Olaf en bondissant comme une bête fauve, à laquelle on viendrait d'enlever sa proie, « ah! par le marteau de Thor, si l'on croit se jouer de moi, on verra de belles choses. » Et, l'épée à la main, il s'élança hors de la salle.

Pendant ce temps, Léna, vêtue d'une longue robe noire et la tête couverte d'un voile de deuil, s'acheminait dans l'obscurité de la nuit vers le cimetière où l'on avait enseveli le cercueil de son époux. Quand elle fut arrivée près de la tombe qu'elle cherchait et sur laquelle la lune projetait à travers les nuages un pâle rayon, elle s'agenouilla sur la terre humide, et joignant les mains avec une pieuse ferveur : « O mon Éric! dit-elle, tu m'as souvent répété que ceux qui avaient été réunis en ce monde par un sincère amour n'étaient point séparés l'un de l'autre par la pierre du sépulcre. Tu croyais qu'au sein de la tombe, on entendait les plaintes et les regrets des êtres chéris que l'on abandonnait dans le deuil sur cette terre. Je viens à toi avec cette croyance; je suis seule, sans secours, accablée de douleur, et j'invoque une parole de toi; oh! mon époux bien-aimé, si ton cœur n'est pas à tout jamais éteint, si mes larmes peuvent pénétrer jusque sous ton linceul, viens à mon secours, réponds-moi. »

Elle se tut et jeta autour d'elle un regard effaré.

« Hélas! non, reprit-elle après un moment de silence, je ne devais pas avoir cette folle pensée. Les liens que la mort a brisés ne se renouent que dans un autre monde. Les habitants du sépulcre dorment d'un sommeil que rien ne peut troubler. Je n'entends que

le soupir des branches de bouleau qui semblent gémir avec moi. Je ne vois que la pierre froide où sont ensevelies toutes mes espérances, et le ciel qui est noir comme le deuil de mon âme. Oh! mon Dieu, il m'était pourtant si doux de croire que mon époux veillait encore auprès de moi, observait mes regrets, et pouvait me soutenir d'une main invisible. Et maintenant rien, — rien; je ne suis qu'une pauvre, faible veuve, abandonnée sans secours sur la terre étrangère au plus affreux malheur. Oh! Dieu de miséricorde, ayez pitié de moi! »

En parlant ainsi, Léna s'affaissait sur elle-même et collait son visage sur la tombe comme pour chercher jusque dans les entrailles de la terre l'accent d'une voix chérie. Mais on n'entendait que le soupir des rameaux d'arbres balancés par la brise, et le mugissement des flots du Lougen qui se brisaient contre les rochers. Tout à coup elle tressaillit; il lui semblait que le sol se mouvait sous elle. De ses deux bras, elle entoura avec un transport passionné la pierre du sépulcre, et cette pierre se leva. Léna se redressa avec un tremblement convulsif, et une figure pâle et cadavéreuse apparut à ses yeux.

« Éric! s'écria-t-elle, avec un sentiment indicible de terreur et de joie.

— Oui, Éric, répéta le mort, en étendant vers elle une main décharnée. Éric qu'une affreuse trahison a enlevé au bonheur de nos amours et auquel le ciel a permis d'assister à tes regrets, d'entendre tes plaintes. Viens près de moi, chère Léna, viens; mes lèvres sont froides et mes mains sont glacées, mais mon cœur n'a jamais cessé de palpiter pour toi. Viens, pauvre douce

enfant pour qui les portes de la vie sont fermées, et qui cherche un refuge au milieu des tombeaux. Le tombeau ne trompe point l'attente de ceux qui ont souffert. On n'emporte dans le tombeau que ses peines d'amour; on laisse sur la terre toutes les vaines craintes et les faux désirs.

— Oh! mon Éric bien-aimé, dit Léna, en enlaçant dans ses bras le corps glacé de son époux et en le serrant sur son sein. Te voilà, toi que j'ai invoqué comme un dernier espoir, comme un dernier appui. Mes larmes et mon amour ont vaincu la puissance de la mort. A présent que je t'ai reconquis, ne me quitte plus. Emporte-moi avec toi dans ta sombre retraite. Dérobe-moi à une vie de désolation, à des maux effroyables.

— Malheureuse! » s'écria d'une voix tonnante Olaf qui, après avoir longtemps cherché Léna, arrivait dans le cimetière et entendait ces derniers mots. « Infâme créature! est-ce ainsi que tu tiens tes engagements? Tiens, la punition de ta fourberie ne se fera pas attendre! »

Et en disant ces mots, il plongea son épée jusqu'à la garde dans le sein de Léna.

« Dieu soit loué! dit Éric, je ne redescendrai plus seul dans la tombe!

— Dieu soit loué! murmura Léna en expirant, je suis sauvée! »

Le lendemain, on ensevelit dans le sépulcre, entr'ouvert la veille, la fidèle jeune femme à côté de son époux.

Les parents d'Éric firent marquer leur place à côté de leurs enfants, en se disant l'un à l'autre dans leurs

larmes et leurs sanglots : « Oh ! puissions-nous y descendre bientôt! »

Quant à Olaf, il avait disparu. Les uns racontèrent qu'il s'était noyé dans le fleuve; d'autres qu'il s'était rendu en Allemagne; personne ne le revit dans la contrée, et personne n'a pu dire ce qu'il était devenu.

Maintenant il ne reste plus dans ces fraîches solitudes du Gudbrandsdal aucune trace de l'ancienne demeure du jarl de Hundtorp et du jarl de Quam. Les deux races ennemies sont éteintes. Mais la riante contrée qu'ils troublaient des agitations de leur haine a conservé sa beauté solennelle. En été, il n'est pas un voyageur qui ne s'arrête avec charme à l'aspect de ces vertes collines, de cette onde limpide, de ces paisibles demeures de paysans, et, au milieu de cette nature si riante et si majestueuse, il est doux d'entendre raconter la légende des deux époux et de lire l'inscription de leur tombe : « Amour après la mort. »

L'ILLUSION DU COEUR

Je m'en allais un jour de la petite ville d'Alkmaar au port napoléonien du Helder par un de ces lents bateaux qu'on appelle *treckshuit*, lequel nom se prononce heureusement *treckseut*. N'en déplaise aux Hollandais, pour lesquels je professe un très-vif sentiment d'estime et de sympathie, le paysage qui se déroule le long des rives du canal d'Alkmaar n'est pas de nature à fixer agréablement les regards, ni à donner un poétique élan à l'imagination. De chaque côté, une terre humide et marécageuse, des maisons en briques, couvertes de joncs, isolées l'une de l'autre, enfermées pour la plupart dans une enceinte de petits fossés, rien qui rompe l'uniformité de ce tableau, si ce n'est de temps à autre l'apparition d'un gros navire qui s'en revient des Indes, le ventre plein de tonnes de sucre, de clous de girofle, de tabac, et qu'une vingtaine de chevaux attelés au gaillard d'avant remorquent péniblement vers la riche cité d'Amsterdam.

Après avoir passé sur le pont quelques heures à observer un spectacle, qui toujours se représentait à mes yeux avec les mêmes lignes et les mêmes teintes monotones, je descendis dans le *roem*, et j'y trouvai trois Hollandais et un Belge.

Les Hollandais, assis gravement devant un réchaud en terre auquel ils venaient de rallumer leur pipe, ne demandaient évidemment pas mieux que de continuer en silence leur voyage dans leur paisible quiétude de fumeurs, sous le nuage flottant qu'ils amassaient autour d'eux par leurs bouffées de tabac. Mais le Belge, un Belge caustique doublé d'un esprit de commis voyageur, bourdonnait autour d'eux comme un taon, les harcelait par ses plaisanteries, parlant à tort et à travers des remarques qu'il avait faites en différents pays, et se souriant à lui-même après chaque période avec une aimable satisfaction de sa personne.

Longtemps les Hollandais l'écoutèrent sans lui répondre, avec une philosophique résignation. A les voir subir dans un calme impassible le bavardage parfois assez aggressif de leur jovial compagnon de voyage, on eût dit trois bons gros chiens recevant, sans daigner y prendre garde, les coups de patte d'un roquet. A la fin, le Belge s'étant permis de mettre en doute les facultés affectueuses des Hollandais, l'un de ses patients auditeurs prit la parole et lui dit : « Je pourrais, monsieur, vous raconter une histoire qui vous prouverait que ce flegme de caractère, sur lequel vous croyez avoir fait depuis une heure de fort jolies plaisanteries, n'atteint point notre cœur, et ne comprime point l'essor de nos affections.

— Eh bien, voyons, » répliqua le Belge, en croisant

ses jambes et en se redressant de l'air d'un homme qui se pose en critique et qui voit arriver une victime.

Le Hollandais nettoya sa pipe, la remplit de tabac, et commença ainsi : « Il y aura bientôt vingt ans, qu'un jour d'octobre j'arrivais à Utrecht pour y faire mes études en droit. J'étais le cadet d'une famille nombreuse, et mon père ne pouvait me donner chaque mois qu'une somme très-modique. Je m'installai dans un des quartiers les plus modestes de la ville, je me mis en pension avec quelques étudiants pauvres comme moi, et je cherchai dans le travail, dans l'accomplissement rigoureux de mes devoirs, la satisfaction que les étudiants riches ou insouciants s'en allaient chercher dans le monde et les fêtes. Malgré toutes mes précautions, malgré mes sévères calculs d'économie, j'avais bien de la peine, avec mon humble revenu, à joindre, comme on dit, les deux bouts. Plus d'une fois je m'assis pensif dans ma chambre, n'ayant pour tout dîner qu'un morceau de pain et pour me réchauffer au cœur de l'hiver qu'un dernier quartier de tourbe auprès duquel je grelottais, tandis que mes compagnons d'étude passaient dans la rue, riant, chantant, courant au théâtre et au cabaret. Mais alors je songeais à mon pauvre père qui s'imposait lui-même de rudes privations pour pouvoir me donner mon modique traitement; et plutôt que d'ajouter à ses sacrifices, j'étais bien décidé à souffrir la faim et le froid. L'hiver se passa ainsi, et je voyais arriver le printemps avec la joie des malheureux qui, par un beau jour de soleil, sortant de leur retraite obscure et s'en allant errer à travers les prés en fleur, se croient riches de toute la richesse que la nature étale autour d'eux. Un événe-

ment inattendu, un hasard, vint tout à coup mettre fin aux inquiétudes matérielles qui m'attristaient souvent. Pour m'en aller de ma demeure aux cours de l'Université, je passais régulièrement deux fois par jour dans une petite rue assez sombre, et habitée par des ouvriers ou des marchands de troisième ordre. J'avais vu plus d'une fois une femme déjà âgée qui occupait un magasin de porcelaines chinoises, ou pour mieux dire de bric-à-brac, et qui, chaque fois que je passais, se trouvait debout sur sa porte et fixait sur moi un regard attentif. Pendant assez longtemps, je remarquai les apparitions régulières de cette femme sur le seuil de son magasin sans y attacher aucune importance, sans qu'il s'ensuivît dans mon esprit aucune réflexion. Cependant mes amis avaient fait la même remarque, et ils me la communiquèrent. Peu à peu elle me préoccupa, et, en détournant de temps à autre la tête à distance, j'observai que cette femme, immobile et attentive, me suivait constamment de l'œil, et ne rentrait dans son magasin que lorsqu'elle ne pouvait plus me voir. Inutile de dire que, lorsque la sympathie de la marchande de bric-à-brac fut ainsi constatée et les témoignages à l'appui, reconnus et répétés par tous mes camarades, il en résulta à la table où nous nous réunissions chaque soir pour prendre notre modeste repas des éclats de rire et des plaisanteries assez grotesques. La bonne dame n'était plus jeune. A travers l'étoffe légère de sa coiffure, on ne voyait que des cheveux blancs, et les rides de son visage annonçaient bien soixante ans. Son nom ajoutait encore une autre singularité aux rêves romanesques que nous lui supposions. Elle s'appelait Evelina

Teederhart (cœur tendre). Parfois, quand mes amis me voyaient le front soucieux, l'esprit préoccupé de quelque ennui : « Console-toi, » me disaient-ils, « le Ciel t'accorde un cœur tendre dont soixante ans n'ont pu refroidir l'ardeur. » Il y avait en moi je ne sais quel sentiment confus qui protestait contre ces plaisanteries; peu à peu cependant, soit par faiblesse, soit par entraînement, je m'y laisser aller, et je riais franchement de ce qu'on appelait alors ma bonne fortune. Mais un jour que je me trouvais à quelques pas de distance de mes camarades dans la rue de la marchande, la bonne femme étant déjà sur sa porte, l'un d'eux me cria, en parodiant une de nos élégies : « Accours, accours, ô trop tardif amant! ta jeune beauté t'attend;» puis il lança un regard sardonique sur la marchande, et s'éloigna en poussant un éclat de rire répété par ses compagnons. Au même instant j'arrivais dans la boutique. Je vis la pauvre femme rougir et pâlir. Elle jeta sur moi un regard d'une douceur et d'une tristesse inexprimables, puis elle s'enfuit au fond de son magasin. Je m'éloignai en silence, la tête baissée, mécontent de mes amis, mécontent de moi, poursuivi par je ne sais quelle vague inquiétude qui ressemblait à un remords. Comment ai-je pu, me disais-je, permettre que cette femme devînt le jouet de mes amis? Qu'a-t-elle fait pour mériter un tel affront? et comment me suis-je associé moi-même à d'indignes plaisanteries?

« Cette fois-là il me sembla que la leçon de notre professeur était bien longue. J'essayai en vain d'y prêter quelque attention, et dès qu'elle fut achevée, je me hâtai d'accourir dans la rue de madame Teederhart;

de loin, mon regard la cherchait avec une secrète sollicitude sur le seuil de sa porte, mais elle n'y était pas. En approchant de sa demeure, je m'arrêtai comme un flâneur devant les vitres des magasins, je passai devant le sien lentement, et un peu plus loin je m'arrêtai de nouveau et tournai la tête de côté; attente inutile. Elle ne parut pas. Le lendemain et le surlendemain, je refis plusieurs fois, et avec plus de lenteur encore, la même promenade, sans être plus heureux. La porte de son magasin était ouverte, mais il semblait désert ; je n'y vis qu'un gros chat bien fourré, à moitié endormi entre deux vases de Chine, qui m'observait du coin de l'œil, et semblait réfléchir dans son demi-sommeil à mes allées et venues. Cette disparition subite d'une pauvre femme qui paraissait prendre plaisir à me voir, et que je croyais avoir offensée, augmenta mes regrets et mes perplexités. Je m'exagérais tout à la fois, et le sentiment d'intérêt mystérieux que j'avais pu lui inspirer, et la faute commise envers elle; puis je voyais toujours ce regard si triste et si doux, qu'elle avait laissé tomber sur moi, au moment où mes camarades la tournaient en dérision, et j'éprouvais une tristesse toute nouvelle, une tristesse mêlée de repentir, que j'essayais en vain de surmonter. Quiconque m'eût vu alors, marchant d'un pas rêveur dans la rue, le front soucieux, l'œil inquiet, m'aurait pris pour quelque amant langoureux. Rien n'est plus uniforme que l'expression de nos émotions : celle du remords est souvent triste comme celle de l'amour, et les soupirs de la douleur ressemblent aux accents de la joie. Enfin, le troisième jour, je revins dans le magasin de madame Teederhart, et ne la

voyant pas apparaître, je résolus de mettre fin à mon anxiété, d'entrer chez elle, et de lui demander pardon de la scène cruelle qu'elle avait subie malgré moi, et que je me reprochais pourtant comme si j'en avais été coupable. Je m'approche avec une émotion singulière, j'hésite, je m'éloigne, je reviens ; j'avais une timidité d'enfant. Je franchis le seuil de la porte, et je m'arrête encore, et je regarde comme si j'avais peur que des voisins n'observassent sur mon front, dans mes yeux, dans ma démarche, la pensée qui m'agitait, comme si cette pensée si pure et si candide pouvait donner lieu à quelque fâcheuse interprétation. Admirable ingénuité de la jeunesse ! J'ai lu depuis quelques romans, et j'ai retrouvé dans le récit et la description d'un sentiment d'amour tout ce que j'éprouvais alors dans l'émotion d'une pensée reconnaissante, craintive et presque filiale. Au moment où j'étais là, immobile, incertain, ne sachant si je devais faire un pas de plus en avant, ou rétrograder, celle que je cherchais avec tant d'agitation ouvre tout à coup une porte vitrée à travers laquelle elle m'observait, s'avance et me salue avec un doux sourire : « Pardon, madame, » lui dis-je, en me sentant rougir et en balbutiant : « Oh ! je sais ce que vous voulez me dire, » s'écria-t-elle en posant sa main sur mon bras pour mieux m'interrompre, « j'ai été fort affligée des paroles de vos amis, mais je suis sûre que vous êtes parfaitement innocent de cette grossière et sotte injustice ; j'ai suivi depuis trois jours, sans que vous m'ayez vue, vos mouvements et votre inquiétude ; je vois que vous êtes bon, et je me réjouis d'une circonstance qui achève de me révéler ce que j'avais déjà pressenti. Asseyez-vous. »

« Je m'assis sur un vieux fauteuil en chêne sculpté qui était là, entre toutes les raretés de son magasin. Elle resta un instant debout devant moi, silencieuse et me regardant d'un regard qui m'étonnait et me troublait ; puis elle s'assit à côté de moi, et, me prenant la main : « Comment vous appelez-vous? me dit-elle. — Charles. — Charles! s'écria-t-elle, est-ce vrai? O mon Dieu! quelle singulière chose! Est-ce que vous vous appelez Charles? Dites, ne me trompez-vous pas? Mais pourquoi me tromperiez-vous? quelle méchante idée! Vous vous appelez donc Charles, Charles? » Et sa voix était très-émue, et son regard pétillait en se fixant sur le mien ; elle s'arrêta un instant et reprit le cours de ses questions : « Quel âge avez-vous? — Vingt ans. — Vingt ans! c'est bien cela!... Allons, allons, mais je suis une folle ; que devez-vous penser de moi? Et pourtant!... » Elle s'arrêta encore, mit sa main dans la mienne, et me dit d'une voix affectueuse : « Écoutez, monsieur Charles, voulez-vous bien faire un grand plaisir à une pauvre solitaire que vous ne connaissez pas? Voulez-vous venir dîner ici dimanche prochain, et non-seulement ce dimanche-là, mais tous ceux qui suivront; quand vous n'aurez toutefois point d'invitation plus agréable? Car moi, je ne suis qu'une vieille femme, une marchande de bric-à-brac, et vous êtes un étudiant à l'Université, et vous avez vingt ans! — Oh! je viendrai, m'écriai-je avec une assurance subite dont je me sentis étonné; et rien ne m'empêchera de me rendre à votre invitation. — Eh bien! merci, merci, me dit-elle; retournez maintenant dans votre petite chambre, car je sais que vous avez une petite chambre avec toutes sortes de livres

très-savants et que vous êtes fort studieux; allez, je vous attends dimanche. » A ces mots, elle me tendit encore la main, puis se retira; et moi, je sortis en proie à une émotion étrange, ne sachant ce que je devais penser de cette entrevue, de ces paroles affectueuses, de ces regards si vifs, et me réjouissant pourtant de tout cela comme d'un événement heureux. A quelques pas de distance, je me retournai, et je vis madame Teederhart qui penchait la tête hors de sa boutique pour me suivre du regard, et je me dis comme elle : « Quelle singulière chose ! » Mais il me semblait que j avais la conscience soulagée d'un lourd fardeau.

« En rentrant dans la maison où je demeurais, je trouvai mes amis assemblés dans le corridor, et causant d'un air de mystère à voix basse. L'un d'eux, m'ayant vu entrer chez la marchande, était venu en toute hâte le raconter aux autres, et là-dessus des commentaires, quels commentaires! et, lorsque j'arrivai, des plaisanteries, des paroles amères et froissantes. « C'est une folle, me disait l'un, je le sais d'un de ses voisins qui la voit, depuis plusieurs années, vivre de la façon la plus bizarre, ne sortant pas, ne rendant aucune visite et ne parlant à personne. — C'est une vieille avare, disait un autre, qui s'enferme pour rogner des écus et compter ses pièces d'or cousues dans des lambeaux d'étoffe. — Bah! disait un troisième, c'est tout simplement une de ces bonnes créatures qui ont une prédilection toute particulière pour les promesses du diable, et qui voudraient retrouver, à soixante ans, ce qui les charmait à vingt. — C'est une femme excellente ! m'écriai-je avec colère, une

femme dont je ne souffrirai pas que l'on parle mal devant moi ; » et je rentrai dans ma chambre, laissant mes officieux conseillers fort étonnés de ma vive réponse.

« Le surlendemain de ce jour était un dimanche. A l'heure du dîner, j'entrai chez madame Teederhart. J'avais mis, pour me rendre à son invitation, mon plus bel habit, ma cravate brodée par une de mes sœurs, mon gilet à fleurs, don d'une marraine généreuse, et, en me regardant dans mon petit miroir d'étudiant, je dois dire que je ne me trouvais pas trop mal. J'arrive dans une jolie chambre située au fond du magasin. Quelques meubles simples, mais de bon goût, la décoraient. Un tableau couvert d'un crêpe noir et suspendu à la muraille en faisait le principal ornement. Des vases de fleurs garnissaient la cheminée, et la table, placée sur un tapis tout neuf, portait une nappe damassée, et de très-beaux couverts en argent. La marchande, occupée encore comme une bonne maîtresse de maison hollandaise à surveiller le dîner, suspendit sa tâche pour venir au-devant de moi et me remercia avec effusion d'avoir tenu ma promesse. Une jeune servante rangea les assiettes, disposa dans un ordre symétrique les verres et les bouteilles, et nous nous mîmes à table. De ma vie je n'avais vu, même aux jours de fête de ma famille, un dîner aussi splendide, et cependant madame Teederhart le trouvait encore trop mesquin. Elle grondait sa servante de n'avoir pas servi un poisson plus rare, des poulets plus gras. Elle me versait dans une coupe de verre de Venise du vieux vin de Bordeaux et s'excusait de me recevoir si mal, et, me regardant boire et

manger, semblait elle-même ne prendre aucun goût à tout ce qui était devant elle. Vers la fin du dîner, elle m'adressa quelques questions sur ma famille, sur mon pays, sur mes projets, et chacune de mes réponses était accueillie par elle avec l'expression d'une touchante sympathie. Après deux ou trois heures d'un entretien pendant lequel elle m'avait plus d'une fois ému par ses témoignages d'intérêt, comme je me disposais à sortir, elle me tira à l'écart, et me dit : « Vous m'avez accordé une faveur dont je suis reconnaissante, en me donnant ces doux moments enlevés à votre dimanche ; accordez-m'en une autre. Tenez, je sais que vous n'êtes pas riche, vous me l'avez avoué à moi-même, et seul dans cette ville, avec vos faibles ressources, vous devez éprouver bien des privations. Permettez-moi de remettre entre vos mains un peu de mon superflu. En vous faisant cette offre j'obéis, j'en suis sûre, à la volonté de la Providence, qui m'a dotée au delà de mes besoins, sans doute pour que je puisse aussi à mon tour doter de quelque don ceux qui en sont dignes : « Prenez, dit-elle en me mettant une pièce d'or dans la main ; et voyant que je m'éloignais par un brusque mouvement : « Oh ! je vous en conjure, ne refusez pas cette modique offrande ; songez que c'est une obole que je n'enlève à personne, dont je puis librement disposer et que vous me rendrez un jour... Oui, un jour, quand vous serez riche et heureux comme vous méritez de l'être. » Et en parlant ainsi, elle attachait sur moi un regard tendre et suppliant ; puis glissant la pièce d'or entre mes doigts, elle me serra la main et disparut en me criant : « A dimanche ! Allez, et que Dieu vous bénisse ! »

« Plusieurs dimanches se passèrent de la sorte, moi toujours empressé de revenir m'asseoir dans sa demeure, elle toujours plus heureuse de me voir, me choyant, m'entourant de soins délicats, m'interrogeant avec une sollicitude toute maternelle sur mes études, sur mes besoins, sur mes rêves de jeune homme. Tantôt elle souriait de mes récits ingénus, tantôt elle m'encourageait dans mes travaux, elle applaudissait à mes projets d'avenir, et, quand parfois il se trouvait dans mes paroles quelque chose de répréhensible, elle m'adressait des reproches avec une douce et caressante autorité.

« J'aurais bien voulu pénétrer aussi dans l'histoire de sa vie, interroger ses souvenirs. Il y avait dans l'expression habituelle de son regard, dans la lente accentuation de sa voix, un caractère de tristesse qui m'intéressait et que je ne savais comment expliquer. A voir sa physionomie ouverte et prévenante, ses grands yeux bleus dont l'âge n'avait pu éteindre l'éclat, ses lèvres qu'entr'ouvrait à certains moments un doux sourire, ce visage d'une coupe fine et gracieuse, on se disait qu'elle avait dû être belle, et je demandais si le mystère répandu sur sa vie ne cachait pas une de ces passions mal assoupies dont la beauté est souvent le jouet, si sa tristesse n'était pas née d'une de ces amères déceptions du cœur, d'un de ces souvenirs opiniâtres et profonds que le temps efface si lentement, si jamais il les efface. Mais chaque fois que j'avais tenté de la ramener aux jours de sa jeunesse, je l'avais vue devenir tout à coup si sérieuse, et fixer sur moi un regard si douloureux, que je m'étais amèrement repenti de mon indiscrétion. J'aurais pu, à

l'aide de mes amis, faire interroger les voisins, mais j'aurais eu honte d'employer un tel moyen pour apprendre ce que ma bienfaitrice ne voulait pas me dire elle-même. Que m'importait d'ailleurs cette histoire mystérieuse du passé! Que m'importait ce qu'il y avait d'étrange, d'inexplicable, dans son affection pour moi! N'étais-je pas heureux de cette affection? n'avais-je pas pour cette femme, près de laquelle le hasard m'avait amené, un respect, un attachement filial, et n'était-elle pas pour moi indulgente et tendre comme une mère? Chaque fois que je revenais la voir, mon cœur s'ouvrait à elle avec plus d'abandon. Nous restions seuls après dîner dans son petit salon, et nous passions là des heures entières à causer comme si nous nous connaissions depuis longtemps. Chaque dimanche, son ingénieuse sollicitude lui faisait trouver quelque nouveau moyen de m'enrichir en ménageant ma délicatesse, et quand j'hésitais à accepter ses dons : « Prenez, prenez, me disait-elle; je vous dois une illusion qui est un bonheur. C'est Dieu lui-même qui vous a amené près de moi pour nous donner à tous deux ce dont nous avions besoin, à vous une tutelle généreuse, à moi un peu de joie mensongère dans mes regrets. »

« Un jour que je refusais plus opiniâtrément encore que de coutume d'accepter tout ce qu'elle m'offrait, elle me dit d'un ton moitié riant et moitié sérieux : « Je ne suis pas si désintéressée que vous le croyez; j'ai une grâce à vous demander... » Puis s'interrompant tout à coup : « Oh! non, je n'oserais pas; c'est une chose folle que vous ne comprendriez pas et qui me rendrait peut-être bien ridicule à vos yeux. —

Non, parlez, lui dis-je; parlez, je respecte aveuglément toutes vos volontés, et je ne donnerai jamais à tout ce qui viendra de vous qu'une noble et sérieuse interprétation. — Eh bien! je voudrais... mais en vérité, c'est un enfantillage qui va vous paraître étrange; je voudrais vous voir venir un jour chez moi revêtu d'un habit vert avec des boutons de métal et un gilet de pluche bleu. Ce vêtement-là n'est plus de mode, et vous n'oseriez vous montrer ainsi devant vos camarades; mais voulez-vous bien le porter une fois, une seule fois pour votre vieille amie? — Oui, » m'écriai-je avec le même accent d'enthousiasme que j'aurais mis à formuler une résolution héroïque; « je viendrai chez vous ainsi vêtu, et non pas une fois, mais toujours si vous le désirez. »

« En la quittant, je courus chez le tailleur, qui trouva fort étrange que je voulusse être habillé comme il y a vingt ans; mais ses objections ne pouvaient m'émouvoir, et il se mit à l'œuvre.

« Le dimanche suivant j'entre chez madame Teederhart, avec mon habit à larges basques tombant au-dessous du jarret, et mon gilet descendant jusqu'au milieu du ventre. Les passants s'arrêtaient pour me voir dans la rue, et si nous avions été au temps du carnaval, on aurait pris ce costume suranné pour une mascarade. Mais je me souciais peu des remarques que l'on pouvait faire, je ne songeais qu'au bonheur de remplir le désir de ma bienfaitrice, bien que ce désir me parût, à vrai dire, une fantaisie un peu étrange. — En me voyant, madame Teederhart pousse un cri, puis s'approche et me regarde en silence des pieds à la tête, et joint les mains, et me regarde en-

core avec une expression étonnante de joie et de surprise. Puis me conduisant au fond de son salon : « Attendez, me dit-elle, il manque encore quelque chose à votre toilette. » Elle s'approche d'une armoire, en tire une longue cravate blanche brodée, la met à la place de mon col de satin, me regarde et s'écrie : « O mon Dieu ! mon Dieu ! » et me prenant les mains dans les siennes, me contemple l'œil ému, le cœur agité, sans pouvoir proférer une parole. Tandis que nous étions là debout tous deux, elle muette, et moi cherchant à deviner le secret de son émotion, tout à coup entre une de ses amies, qui me regarde et s'écrie : « *Herr Jesus!* c'est M. Charles ! » A ce nom magique, madame Teederhart met ses mains sur son visage, pousse une exclamation de douleur, et s'enfuit dans une autre chambre. « C'est M. Charles ! » répète son amie, et m'observant encore de plus près : « Vraiment! vraiment! a-t-on jamais vu une ressemblance pareille ! — Mais, qui donc, m'écriai-je, est-ce ce M. Charles que vous connaissez? — Quoi ! vous ne le savez pas? Le fils de mon amie, le fils adoré qu'elle pleure toujours. » Et s'approchant du grand tableau voilé que j'avais remarqué le premier jour de mon arrivée chez madame Teederhart, elle ôte le crêpe qui le recouvre, et je vois un jeune homme de mon âge, vêtu comme je l'étais en ce moment, et si semblable à moi, qu'un peintre n'aurait pu faire mon portrait avec plus d'exactitude, qu'un miroir n'aurait pu mieux refléter les traits de mon visage. « Oh ! pauvre femme ! m'écriai-je, pauvre malheureuse mère ! A présent, je comprends tout ce qu'elle a souffert, toutes les joies menteuses et les cruels regrets qu'elle a dû éprouver en me voyant. »

« Au même instant, madame Teederhart parut, elle était pâle et défaite, et l'on voyait à ses yeux rouges qu'elle venait de pleurer : « Chère Thérèse, dit-elle à son amie, revenez me voir bientôt, et maintenant, laissez-moi tout entière à mes souvenirs. » Son amie lui serra la main en silence, et s'éloigna. La pauvre mère, abattue et oppressée, s'assit; puis, me prenant par la main et jetant un regard sur le portrait dégagé de son voile : « Vous savez tout à présent, me dit-elle; vous savez pourquoi j'ai été si vivement émue en vous voyant par hasard passer un jour devant ma demeure, pourquoi j'ai cherché à vous voir plus souvent, et pourquoi je vous ai aimé. Pardonnez-moi si l'affection que je vous ai témoignée s'adressait moins à vous qu'à un souvenir. Je n'ai cherché d'abord en vous, je dois l'avouer, qu'une ressemblance; mais, après avoir trouvé celle de la physionomie, qui aurait bien pu ne produire dans mon esprit qu'une impression passagère, j'ai trouvé celle de l'âme et du caractère, qui m'a de plus en plus inspiré je ne sais quel indicible sentiment de tendresse et de reconnaissance, comme si vous aviez vous-même préparé cette ressemblance pour me donner un bonheur illusoire, un doux mensonge, un rêve. Hélas! celui dont vous voyez ici le portrait, celui qui vous ressemble tant et dont, par une singulière fatalité, vous portez le nom, il était, comme vous, jeune, bon, honnête. Malheureusement, il n'était pas si raisonnable que vous, il aimait les entreprises hardies, les rêves aventureux. Ce salon, où vous trouvez du luxe, lui semblait trop pauvre, cette ville trop obscure, ce pays trop étroit; il voulait s'élancer dans l'espace, tenter les grandes choses. Les

voyages les plus lointains, les projets les plus périlleux étaient ceux qui souriaient le plus à sa vive et ardente imagination. Je pouvais lui laisser une fortune assez considérable, car, quoique je ne sois qu'une marchande de bric-à-brac, je ne compte point parmi les plus pauvres d'Utrecht. Mais la fortune ne lui suffisait pas, il voulait la gloire, la gloire des dangers, des explorations hasardeuses, des succès incertains, la gloire des Houtman, des Heemskerk, ces vaillants voyageurs de la Hollande. Que de fois, le voyant si désireux de s'élancer sur les flots de l'Océan, ne lui ai-je pas dit, comme la pauvre mère dont parle le poëte de la Frise, Gijsbert Japick : Charles, Charles, pourquoi veux-tu partir? la ville qui t'a vu naître est-elle donc si petite, la maison qui t'as abrité est-elle si triste, le cœur de ta mère est-il si pauvre, que tu ne puisses trouver dans l'aspect de cette ville, dans les joies du foyer paternel, dans la tendresse sans bornes qui a veillé sur ton enfance, un aliment suffisant pour ton âme et ton imagination? Mais son père, dont l'autorité aurait soutenu la mienne, était mort ; mes vœux et mes prières furent inutiles. Cet enfant bien-aimé, ce fils unique partit. Il y a aujourd'hui vingt ans que je lui disais adieu sur la rade d'Amsterdam ; il y a aujourd'hui vingt ans que je le voyais pour la dernière fois. Il périt dans un naufrage, et depuis le jour où j'ai appris cette affreuse nouvelle, je n'ai pas connu une pensée de joie jusqu'au moment où je vous ai remarqué, où, me livrant à une folle erreur, j'ai tâché de confondre l'image gravée dans ma mémoire avec celle qui vivait devant mes yeux. Mais votre présence m'affligeait en me consolant, et je ne pouvais vous

parler de ce fils dont vous me rendiez le souvenir plus vif et plus saisissant. Vous avez dû me trouver parfois bien bizarre, n'est-ce pas? Maintenant vous savez tout; maintenant que vous voyez combien j'ai souffert, aimez-moi encore un peu, si ce n'est par reconnaissance, au moins par pitié. » Et comme, par l'effet même de mon émotion, je tardais un instant à lui répondre : « Oh! dites-moi, s'écria-t-elle, dites-moi du moins que je ne cesserai pas de vous voir, que vous ne vous en irez pas, comme mon malheureux Charles, tenter les hasards d'une périlleuse navigation. Je vous le demande, non-seulement pour moi, qui ne suis que votre vieille amie, mais pour votre mère. Hélas! si vous saviez ce qu'il en coûte au cœur des pauvres mères, de voir leurs fils partir pour les pays lointains et de les sentir errant sur les vagues quand le vent gronde et que le ciel est sombre. — Non, lui répondis-je, je n'ai point ces idées aventureuses qui nous portent à quitter le sol natal et à nous en aller au loin chercher le vague bonheur qui nous est apparu dans nos rêves. Je resterai ici, près de vous, près de mes parents; je deviendrai un honnête magistrat, un pacifique citoyen d'Utrecht, un bon père de famille, m'en allant chaque jour régulièrement au tribunal, et le soir fumant paresseusement ma pipe en prenant une tasse de thé. Voilà mon avenir, et je n'en désire pas d'autre. — C'est bien, c'est bien, dit la pauvre mère. Ah! pourquoi mon fils n'a-t-il pas eu ces idées de calme et de vie bourgeoise! Je le verrais encore là, et je serais la plus heureuse des mères. Mais vous me restez, du moins, vous qui êtes son image, vous qui trompez parfois mon cœur par votre

ressemblance avec lui ; vous me restez, et je remercie le Ciel qui, dans mon malheur, me donne, comme un dernier rayon de joie, cette dernière illusion. »

« Dès ce moment, les liens qui s'étaient établis entre madame Teederhart et moi se resserrèrent de plus en plus. Je revins d'abord la voir chaque jour, et puis plusieurs fois par jour. Depuis que j'avais pénétré dans le secret de sa douleur, je comprenais tout le charme de son illusion, et j'éprouvais un vif sentiment de joie à penser que ma présence pouvait adoucir ou suspendre l'amertume de ses regrets. Chaque jour aussi la pauvre femme redoublait envers moi de soins et de tendresse. Il n'était sorte de moyens ingénieux qu'elle n'imaginât pour deviner un de mes désirs ou pour satisfaire une de mes fantaisies. On eût dit que, comme je tenais la place de son fils, elle avait peur de me voir partir ainsi que lui, et toutes ses prévenances, tous ses dons, toutes ses paroles affectueuses, étaient autant de pieux artifices pour me retenir plus fortement près d'elle.

« Quelques années se passèrent ainsi. Ceux qui d'abord ne l'avaient regardée que comme une femme bizarre furent vivement émus en apprenant ce qu'elle avait souffert, et mes amis, qui s'étaient moqués de ses prévenances envers moi, vinrent l'un après l'autre lui demander pardon de la scène qui l'avait effrayée. Mon cours de droit était fini, mais je restai à Utrecht, poursuivant, en dehors des leçons universitaires, quelques études spéciales. Mon père et ma mère vinrent me voir. Je les conduisis chez elle : « Laissez-moi votre Charles, leur dit-elle, j'aurai soin de lui ; c'est mon fils adoptif. Je ne veux pas l'obliger à changer de

nom, je ne veux pas le dérober à votre affection. Encore quelque temps, et il vous reviendra tout entier, et si je ne fais pas, selon la coutume, un contrat pardevant notaire pour lui donner son titre d'adoption, c'est que le meilleur de tous les contrats est là, » ajouta-t-elle en mettant la main sur le cœur.

« Elle mourut en me donnant sa bénédiction, et je la pleurai comme une mère. Son testament m'instituait son héritier absolu. « Je n'ai point d'autre parent, écrivait-elle à la fin de ses dispositions, qu'une vieille cousine fort riche. Si Charles veut lui offrir une portion de ma fortune, je le lui permets, mais je le prie en grâce, et c'est le dernier vœu d'une mourante, d'en conserver la plus grande part. Elle instituait de plus une rente annuelle de cent florins, à perpétuité, pour la femme de quelque pauvre marin qui aurait perdu un fils dans un naufrage. J'acquittai ce legs pieusement, j'allai trouver la cousine, qui ne voulut rien recevoir de l'héritage dont je lui offrais une part, et je restai maître d'une fortune inespérée. L'année suivante, je me mariai ; je devins juge à Utrecht ; mon fils aîné s'appelle Charles, ma fille porte le nom de ma bienfaitrice, et ma femme, mes enfants et moi, nous prions chaque jour pour elle. »

Le Hollandais, ayant achevé son récit, détourna la tête, et je le vis passer la main sur ses yeux comme pour essuyer une larme. Son compagnon, qui était un gros et gras personnage dont les membres un peu lourds avaient été évidemment fortifiés par une ample consommation de rosbif, et les joues colorées par l'usage du genièvre, prit la parole et dit : « Voilà une histoire qui prouve bien que les Hollandais ne sont

pas, comme certains voyageurs mal avisés se plaisent à les représenter, des êtres absorbés par la matière; moi j'en sais une encore.... Mais voilà que nous arrivons à Niewdiep. » En disant ces mots, il se leva, nous fit un léger salut et sortit. Une jeune femme l'attendait sur le quai, et se jeta dans ses bras avec une joie touchante; deux petits enfants aux joues rondes et roses comme des pommes de Normandie se suspendirent à sa redingote : l'heureux voyageur s'éloigna avec son doux fardeau. C'était peut-être là l'histoire qu'il voulait nous raconter.

UN MARIAGE SUÉDOIS

I

UN VOYAGE DE DÉCOUVERTE

Un soir d'été, l'*Eilwagen*, qui va de Leipzig à Francfort, déposa dans la petite ville d'Eisenach, à la porte de l'hôtel de l'*Ange*, un voyageur d'une physionomie si respectable, que, malgré l'exiguïté du bagage qui l'accompagnait, M. Wolf, après avoir jeté sur lui son rapide et intelligent regard de maître d'hôtel, le fit conduire dans le plus bel appartement de la maison. Ce voyageur était un homme d'une soixantaine d'années, vêtu très-simplement, et portant à la boutonnière de sa redingote un ruban jaune. Son vrai signe de distinction était dans l'expression de sa figure ouverte et riante, noble et animée. Un quart d'heure après qu'il eut pris possession de sa chambre, il en redescendit avec un habit bleu d'une propreté mili-

taire, un gilet à boutons dorés, un pantalon de coutil et des bottes où l'on pouvait remarquer une vis d'acier destinée à recevoir des éperons. Il s'inscrivit sur le livre des voyageurs sous le nom de Dalmann ; puis, apercevant le maître d'hôtel qui fumait tranquillement sa pipe sur un banc de pierre, il vint s'asseoir familièrement à ses côtés et engagea lui-même la conversation.

« Il y a longtemps, lui dit-il, que j'avais envie de voir cette belle partie de l'Allemagne. Toutes ces montagnes de la Thuringe, ces fraîches vallées qui les traversent, cette vieille et imposante Wartbourg qui s'élève devant nous me plaisent tant, que je me sens très-disposé à passer ici quelques semaines pour jouir à mon aise d'un tel aspect. Je voudrais seulement savoir si je pourrais trouver à satisfaire ici un goût qui dès ma première jeunesse n'a fait que se développer et s'accroître en moi, le goût de la musique. Je ne suis pas musicien de profession, je ne puis pas chanter quatre paroles d'une chanson sans faire trois fausses notes, et je sais à peine conduire un archet sur un violon ; mais j'aime la musique à la folie, et pour entendre une symphonie de Beethoven, un lied de Strauss, un bon chœur de Tyroliens, j'irais au bout du monde.

— *So! so!* » dit l'hôte de l'*Ange* avec la singulière expression que les Allemands attachent à ce monosyllabe si fréquent dans leur conversation ; « eh bien ! monsieur, si vous aimez tant la musique, vous pouvez passer ici des heures fort agréables. Nous avons à Eisenach une société philharmonique qui donne chaque semaine des concerts dont on a déjà maintes fois

parlé dans la *Gazette de Weimar ;* de plus, il nous est arrivé ces jours derniers une troupe de chanteurs de Dresde dont on dit des merveilles, et qui doit débuter demain à l'hôtel de ville.

— Bravo, dit M. Dalmann en se frottant les mains avec un enthousiasme de dilettante ; mais ce sont là les joies extraordinaires, et il me faut quelque chose pour la vie quotidienne. Un amateur de Berlin qui se trouvait avec moi dans l'*Eilwagen* m'a parlé d'un jeune homme de cette ville qui donne des leçons de musique et qui est d'une force rare sur le cor de chasse ; on l'appelle, je crois, monsieur... monsieur... Ah ! mon Dieu ! voilà que son nom m'échappe.

— M. Wander, peut-être ?

— Précisément, M. Wander.

— Un charmant jeune homme qui vient quelquefois dîner à mon hôtel. Il est ici depuis six mois, on ne sait d'où ni comment. Quoiqu'il parle fort bien l'allemand, il a un accent étranger de je ne sais quelle province, un accent... tenez, ma foi, qui ressemble au vôtre. On ne lui connaît ni parents, ni amis au dehors, et depuis qu'il est dans cette ville, il n'a pas reçu une seule lettre par la poste. C'est mon voisin le directeur qui en faisait lui-même la remarque avant-hier ; mais n'importe, si l'oiseau est beau, on n'a pas besoin de s'informer où est son nid, et M. Wander est, comme j'ai l'honneur de vous le dire, un charmant jeune homme, sage, rangé, payant régulièrement sa dépense, et fort estimé de M. le bourgmestre, chez lequel il donne des leçons ; un peu triste et sauvage pourtant... histoire de jeunesse peut-être ; mais ce ne sont pas mes affaires.

— Ce que vous me dites de lui s'accorde précisément avec la description que m'en a faite mon compagnon de voyage; il faudra que je tâche de le voir.

— Vous pouvez, reprit l'hôte, satisfaire à l'instant même votre curiosité, car je le vois qui s'en va là sur le sentier de la Wartbourg faire sa promenade solitaire de chaque soir.

— Bien, s'écria l'étranger en se levant avec vivacité; je n'irai pas le troubler étourdiment dans ses méditations, mais, comme je me sens frais et dispos, je serais charmé de faire moi-même cette promenade. »

En disant ces mots, M. Dalmann se leva avec prestesse et se dirigea vers cette vieille et majestueuse citadelle de la Wartbourg, qui domine au loin les collines pittoresques et les sombres forêts de sapins de la Thuringe.

Deux heures après, l'étranger rentrait dans sa chambre et écrivait la lettre suivante :

« *A Monsieur Hiärta, à Vexiö, province de Småland, en Suède.*

« Rassure-toi, mon cher frère, et rassure aussi notre excellente Cécilie. Le portrait que l'on m'a fait de notre fugitif Blåberg et les renseignements que l'on nous a donnés sur lui s'accordent parfaitement, ce me semble, avec la figure et la situation actuelle de M. Wander, maître de musique par circonstance, triste et rêveur par un penchant naturel; du reste, fort beau garçon, chéri des autorités supérieures de la petite ville d'Eisenach, et respecté même dans le

caquetage des aubergistes. A peine arrivé ici, je me suis mis à sa poursuite ; je l'ai rencontré deux fois, se promenant à pas lents, la tête baissée, le long des sentiers tortueux de la Wartbourg. Je l'ai salué sans mot dire ; il m'a rendu mon salut de l'air d'un homme qui sait rendre une politesse, mais qui désire qu'on ne s'occupe point de lui. Sa figure me plaît, quoique pourtant je n'aime guère ce front penché, ce regard langoureux, qui me font l'effet d'une élégie ambulante et larmoyante. Il a l'air d'un brave jeune homme. Un rayon de soleil dans le cœur, une bonne réunion d'amis autour d'une table où flamboie le bol de punch, peut-être un petit mot sorti du bout des lèvres de notre jolie Cécilie, suffiraient pour dissiper sur son jeune visage ces brouillards mélancoliques, enfantés par toutes ces sottes rêveries de poëtes que je voudrais voir à tous les diables. C'est une singulière chose pour moi, vieux soldat de Gustave III, que de m'en venir si loin de notre bonne terre de Suède chercher, dans une obscure principauté d'Allemagne, ce sauvage coq de bruyère. Que diraient mes braves dragons de Småland, s'ils voyaient leur respectable colonel courir après un amoureux, comme un romancier après un dénoûment? Mais il s'agit du repos, du bonheur de Cécilie, et tu sais, mon cher frère, que cette petite fée a toujours fait de moi ce qu'elle a voulu. Depuis le jour où je l'ai portée sur les fonts baptismaux de Wexiö, elle est devenue mon premier général ; elle parlait à peine, et elle pouvait à peine marcher avec ses lisières, que, pour le plaisir de lui entendre balbutier quelques mots et de regarder ses beaux yeux bleus, j'aurais oublié, je crois, le mot d'ordre

d'une veille de bataille et une revue royale. Aussi, quand je l'ai vue, la douce et joyeuse enfant, devenir tout à coup triste et pensive, quand j'ai su qu'il s'agissait de retrouver un heureux garçon qu'elle aimait, que l'on croyait mort, et à qui il avait pris fantaisie, je ne sais pourquoi, de fuir tant de grâce et d'innocence pour s'en aller se cacher, sous un nom supposé, à trois cents lieues de nous, je n'ai pas hésité une minute, je suis parti, et me voilà à l'hôtel de l'*Ange* d'Eisenach, établissant mes règles de stratégie, dressant mes embûches, creusant ma mine, assurant mon siége contre ce pâle blondin, que je traite comme une forteresse. Il ne me paraît guère disposé à entrer en campagne, mais il faudra qu'il soit bien malin pour échapper à un vieux renard de caserne comme moi. J'ai un congé illimité, de l'argent, des lettres de recommandation que je puis faire valoir au besoin. Je ne me suis annoncé que sous le modeste nom de Dalmann, mais je puis, quand il le faudra, annoncer que je suis le colonel Hiärta, estimé de Gustave III, chéri de son fils, décoré d'une quantité de croix, et recommandé d'une façon toute spéciale par notre gracieux souverain à Son Altesse le duc de Weimar.

« D'ailleurs cette ville d'Eisenach me plaît assez. S'il y avait là un lac, un fleuve, ou un petit bout de mer, ces trésors de notre pays, on la prendrait pour une ville de Suède, tant elle est paisible et riante. Au-dessus de l'étroite vallée où elle est bâtie s'élève comme tu sais, toi qui es savant en géographie, l'ancienne forteresse de la Wartbourg. J'ai lu dans je ne sais quel livre toutes sortes de choses merveilleuses sur cette forteresse. Il y a eu là des poëtes célèbres, un magi-

cien qui, du fond de la Hongrie, transportait dans les airs un pauvre joueur de harpe, une belle princesse dont le cœur palpitait à ces chants d'Allemagne, et dont la tendre main protégeait le poëte vaincu dans cette bataille musicale. Il y a eu là une reine qui est devenue par son ardente charité une grande sainte. Enfin c'est là que Luther se réfugia pour échapper aux poursuites de ses fougueux adversaires, et traduisit la Bible. J'ai été, en courant après un vagabond amoureux, visiter ces murs qui ne tiendraient pas aujourd'hui contre un coup de canon, mais que les troubadours d'Allemagne, les théologiens et autres savants ne considèrent qu'avec un profond respect. On m'a montré la salle consacrée au souvenir de sainte Élisabeth, et ornée de deux beaux tableaux représentant les miracles de sa foi et de sa charité. On m'a montré ensuite la chambre où Luther, dans une de ses folles visions, jetait son encrier à la tête du diable, comme si le diable n'était déjà pas assez noir. On m'a montré encore une grande galerie qu'on appelle la salle des chevaliers, et qui servait jadis aux somptueux banquets des princes de la Thuringe. Ce que j'ai trouvé de plus beau dans toute cette vaste enceinte de cours désertes et de remparts fragiles, occupés par quatre hommes de garnison, c'est une petite tour carrée du haut de laquelle on plane sur une immense contrée couverte de forêts, coupée par de fraîches vallées. A la vue de ces collines, de ces bois de sapins, de ces prairies si vertes et si calmes, je me suis cru un instant dans notre douce province de Småland, et, comme je me sentais le cœur attendri, je suis allé me réconforter dans un cabaret qui est à l'entrée de la citadelle, et

où une jolie fille m'a servi une délicieuse cruche de bière. Je me suis assis dans une embrasure de fenêtre à demi voilée par des rameaux de lierre; je regardais avec un charme inexprimable la vallée éclairée par les derniers rayons du soleil couchant, l'aimable fille qui, après m'avoir servi, était venue s'asseoir avec un travail de tapisserie près de moi; j'avais allumé la bonne pipe que tu m'as donnée l'an dernier à ma fête, et dans cette silencieuse retraite, en face de ces deux charmants tableaux... Mais, que Dieu me pardonne! ne vais-je pas m'amuser aussi, vieux fou que je suis, à faire de la poésie mélancolique? C'est le voisinage de ce petit Wander qui déjà me pervertit. Il faudra qu'il me le paye; dès demain, je ne le perds plus de vue et, mort ou vif, je te le ramène. Adieu, embrasse bien pour moi ma chère nièce qui me fait commettre tant d'extravagances; dès que j'aurai quelque autre nouvelle de son infidèle, je t'écrirai.

« Tout à toi.

« Carl Hiärta. »

II

UN MOT QUI FAIT ÉCLATER DE LONGS SOUVENIRS

Plusieurs semaines se passèrent pendant lesquelles le colonel usa de tous les moyens imaginables pour se rapprocher de Wander et lier connaissance avec lui. Son intérêt lui disait assez que dans une telle circonstance il fallait prendre garde d'agir trop militairement. En voulant emporter d'assaut cette réserve sévère du jeune musicien, qui semblait vouloir se tenir dans un perpétuel état de défensive, on courait risque de tout compromettre ; le mieux était de gagner peu à peu sa confiance, d'arriver à son cœur en traversant le nuage de mélancolie qui l'enveloppait. Le colonel le suivait de loin dans ses promenades solitaires, et, prenant un sentier détourné, faisait en sorte de se trouver tout à coup, comme par hasard, devant lui ; dans ces premières rencontres, il se borna à le saluer, puis il hasarda quelques mots, puis, en commençant l'entretien par ces heureuses banalités des entretiens embarrassés sur la beauté du jour et la verdure des

bois, il engagea peu à peu quelques semblants de conversation qui lui donnaient le droit de reprendre avec plus d'assurance le même thème le lendemain. Il s'était fait présenter dans la maison du bourgmestre où Wander donnait des leçons, et avait eu là l'occasion de voir plus longtemps son insaisissable fugitif, et de causer avec lui plus à loisir. Une autre fois, il avait eu, grâce à une habile manœuvre, le bonheur insigne de se trouver assis à côté de lui à un concert de la société philharmonique ; il applaudissait avec enthousiasme à tout ce qui paraissait plaire à Wander, et gémissait de tout ce qui n'amusait pas son jeune voisin.

Mais cette prudente tactique, ces complaisances, ces efforts de chaque jour échouaient devant l'impassible attitude de Wander. Quand il rencontrait le colonel, il s'arrêtait un instant avec lui, l'écoutait d'une oreille distraite, répondait nonchalamment aux phrases de convention qui lui étaient adressées, puis, dès que le pauvre Hiärta tentait de prendre un langage plus sérieux ou plus précis, il lui faisait en silence un profond salut et s'éloignait. Dans les maisons où son talent de musicien, sa physionomie douce et aimable, ses manières élégantes l'avaient fait accueillir avec une bienveillance particulière, il conservait pour tout ce qui se disait ou se faisait autour de lui la même indifférence. La musique seule animait de temps à autre son regard pensif, mais ce n'était qu'une lueur rapide, et dès que cette lueur était passée, il s'asseyait tristement à l'écart comme un être étranger à tous les incidents de la vie ordinaire. Plus d'une belle dame d'Eisenach, plus d'une jeune fille aux doux yeux bleus, frappée de cette inconcevable mélancolie, avait essayé

par d'innocentes cajoleries, par de coquettes prévenances, d'égayer la physionomie du beau rêveur; mais lorsque, par l'effet de ces charmantes tentatives, un sourire venait à éclore sur ses lèvres, ce sourire était si triste qu'il jetait un trouble étrange dans l'âme de ceux qui l'observaient. Quelquefois aussi Wander s'efforçait lui-même de s'associer au mouvement d'un salon, de paraître gai et enjoué, mais il était facile de voir à l'expression de son visage qu'il s'imposait une pénible contrainte. Une pensée puissante, unique, l'absorbait, l'éloignait de tout ce qui occupait l'hospitalière société d'Eisenach, et cette pensée était tellement enfermée et voilée au fond de son cœur que personne ne pouvait l'atteindre.

Après toutes ses inutiles poursuites et toutes ses observations, le colonel rentrait chez lui et écrivait à son frère des lettres animées d'un singulier sentiment d'impatience et de sympathie.

« Au diable, disait-il dans une de ces lettres, ton triste fugitif et toutes les ténébreuses histoires d'amour! De mon temps, on ne voyait point de pareilles folies. On aimait, on déclarait son amour. Si la déclaration était bien accueillie, on conviait tous ses amis à une joyeuse noce, on chargeait la table de bonnes cruches de vieille bière et de bols de punch, sinon on s'en allait rejoindre son régiment et oublier dans une bruyante partie de garçons les rigueurs d'une maîtresse cruelle. A présent on rêve, on soupire, on s'en va à trois cents lieues se promener sur une montagne, gémir dans un bois, se plaindre solitairement des injustices du destin, quand cet honnête destin, si souvent calomnié, ne demande qu'à se montrer plus doux

que le miel et plus tendre que la rosée. J'ai déjà vu plusieurs de nos merveilleux jeunes gens s'abandonner volontairement à toutes ces extravagances, mais j'avoue que pas un ne m'avait autant surpris que celui-ci. Il passe des heures entières assis au pied d'un sapin, et soupire comme une fournaise. C'est, je crois, Shakspeare, qui a fait cette comparaison, et, ma foi, le peu que je sais d'anglais me vient bien à point pour peindre cette nouvelle espèce d'oiseau de ténèbres. Il y a des instants où j'ai grande envie de laisser là ce sot amoureux, avec sa pâle figure et ses tristes regards, de m'en retourner à Wexiö et de chercher pour notre Cécilie quelque autre mari plus raisonnable ; mais je me sens retenu par tes sollicitudes paternelles, par les regrets de ma chère nièce ; puis, il faut le dire, quoique j'en aie honte, ce jeune homme, avec toutes ses folies, me plaît ; j'aime sa physionomie, ses manières, son langage, et la résistance même qu'il oppose à tous mes moyens de séduction. Il me semble que je suis engagé dans une affaire d'honneur ; et les difficultés que je rencontre pour la terminer aiguillonnent mon vieux courage. J'aimerais mieux, en vérité, poursuivre un régiment de Cosaques en Finlande dans les forêts du Savolax, que de poursuivre chaque matin et chaque soir cet être insaisissable sur les sentiers de la Wartbourg ou dans la maison d'un bourgeois d'Eisenach ; mais il faut que je continue jusqu'à la dernière extrémité mon nouveau plan de stratégie, et si j'y réussis, comme j'ai déjà toutes les croix de Suède, ma petite nièce me donnera, pour récompense de ma bravoure, un bon baiser de nièce, après quoi je me reposerai de toutes mes fatigues de soldat et de ces

incroyables fatigues de poursuivant d'amour que le ministre de la guerre ne peut, pour comble de malheur, compter dans mes états de service. »

Quelques jours après qu'il eut écrit cette lettre, un moment vint où le brave colonel crut toucher au but qu'il enviait. A force de se trouver sur la route de Wander, de lui parler de musique, et de lui témoigner par ses regards, plus encore que par son langage, un vif intérêt, il finit par apprivoiser assez le sauvage jeune homme pour oser lui offrir à souper. Il l'amena dans un petit cabinet de l'hôtel de l'*Ange*, demanda le meilleur vin et le meilleur gibier, et s'assit à table d'un air de conquérant : « Cette fois, je le tiens, se disait-il, et quand il aura bu avec moi cette bouteille de vrai vin de Johannisberg et cette bouteille de pur Aï, il faudra bien qu'il s'explique, ou le dieu Bacchus n'est qu'un vieux trompeur. » Là-dessus, le bon Hiärta commença par se verser verre sur verre, comme pour se donner à lui-même plus de courage, puis se mit à parler de la vie de jeune homme, des amours que l'on croyait parfois frappés d'une désolante fatalité et qui un beau jour arrivaient à un heureux dénoûment. Wander l'écoutait en silence, l'œil soucieux, la tête baissée, ne touchant que du bout des lèvres à tout ce que son hôte libéral lui offrait avec un ardent empressement. Le colonel seul buvait, et à mesure qu'il buvait, il prenait un langage plus hardi. Il venait de raconter une histoire assez leste de garnison, il se hâta d'en commencer une autre. « Un soir, dit-il, j'arrivai dans une petite ville du nord de la Suède... » A ces mots, Wander tressaillit comme s'il eût été frappé d'une commotion électrique.

« Monsieur connaît donc la Suède, s'écria-t-il d'un ton de voix brusque et impérieux. — *Den känner jag*, je la connais, répondit Hiärta avec un accent qui, pour une oreille exercée, ne devait laisser aucun doute sur son origine scandinave. — Pardon, monsieur, reprit Wander avec une étonnante expression de tristesse, je crois que notre souper est fini; j'ai un violent mal de tête, et je vous demande la permission de me retirer. »

A ces mots, il prit son chapeau, salua respectueusement le colonel, qui restait stupéfait et comme cloué sur sa chaise, ouvrit la porte et disparut.

« Puissent tous les sorciers de Laponie et tous les trolles du Nord, s'écria le colonel en frappant avec colère sur la table, t'emporter au fond de leur affreuse retraite, insupportable sot, plus triste qu'un convoi mortuaire et plus dur que le granit de Finlande ! Va-t'en maintenant poursuivre tout à ton aise tes songes nébuleux ! je ne veux plus voir ta face de fantôme ni entendre ta voix larmoyante; dès demain, je retourne à Wexiö; ma nièce dira ce qu'elle voudra, mais j'en ai assez de cette insipide comédie. »

En parlant ainsi, il acheva de vider son long flacon de vin de Johannisberg; puis, comme il vit que la coupe de Wander était encore presque pleine, ce fut pour lui un nouveau sujet de récrimination : « Des malheureux, dit-il, à qui Dieu dans sa trop grande bonté donne de jolies filles, un vin clair comme une perle, et qui abandonnent tous ces biens pour s'abîmer dans je ne sais quelle absurde tristesse! Si je passais plus de temps à voir cet insipide spectacle, je finirais peut-être par y perdre moi-même la raison ; je n'en veux plus, et décidément je pars demain. »

III

L'AVEU

Le lendemain en s'éveillant, la tête rafraîchie par un salutaire sommeil, le bon Hiärta sentit sa résolution de la veille chanceler. Il accusait bien encore le jeune Wander de bizarrerie, mais il s'accusait lui-même d'imprudence. « Comment, se disait-il, ai-je pu lui parler de la Suède ? Je devais bien penser qu'il n'était pas encore temps de mettre la main sur l'aile de ce faucon ; il fallait d'abord l'allécher, le fixer peu à peu près de moi, ménager ses douloureux souvenirs et gagner sa confiance. Et au lieu d'agir prudemment comme il convient à une tête blanche, voilà que je m'en vais lui jeter ce mot de Suède qui le fait partir comme une bombe ! C'est ce maudit vin de Johannisberg qui m'a ôté l'usage de la réflexion ; j'aurais dû m'en défier, car ce n'est pas la première fois qu'il me joue ces mauvais tours. Eh bien ! pour expier ma faute, je ne m'en irai pas. Un jour, deux jours encore, ce n'est pas une grande affaire, et je saurai à quoi m'en tenir. »

Tout en parlant ainsi, le colonel prenait sa canne, son chapeau, et, sans se rendre compte à lui-même de ces mouvements, il se dirigeait vers les sentiers de la Wartbourg, où le matin il avait coutume de rencontrer Wander. Mais il eut beau errer de côté et d'autre, il ne le vit pas; il rentra dans la ville et parcourut toutes les rues sans l'apercevoir. Il rentra à l'hôtel, s'assit sur un fauteuil, harassé de fatigue; il ne put se reposer; chaque minute lui semblait d'une longueur interminable. Il se leva avec une indicible inquiétude, s'en alla droit à la demeure de Wander. On lui dit que le jeune homme était parti dès l'aube du jour et n'était pas encore revenu. Le pauvre colonel s'en revint dans sa chambre, en proie à une affreuse anxiété.

Le jour suivant, il recommença ses courses en partant de la base de la montagne et en faisant à travers taillis et ravins une battue comme un chasseur qui poursuit le gibier le plus agile; mais en vain ses regards errèrent de tous côtés, en vain il prêta l'oreille à tous les bruits de la forêt : Wander avait disparu, et il ne pouvait retrouver ses traces. Vers le soir, désespéré de ses recherches inutiles, poursuivi par les idées les plus sinistres, il allait se rendre chez le bourgmestre pour le prier de faire faire lui-même de nouvelles perquisitions, quand tout à coup on frappa à sa porte, et Wander entra, mais avec un regard si douloureux, une figure si pâle, que le colonel en fut atterré et resta immobile à la place où il était assis.

« Monsieur, dit le jeune homme en s'approchant de lui, après mon brusque départ d'avant-hier, vous ne vous attendiez peut-être pas à me revoir, mais je viens de passer deux jours de souffrance inexprimable,

deux jours pendant lesquels j'ai tour à tour formé les rêves les plus étranges et les résolutions les plus désespérées. Je ne puis plus tenir à cet état de fièvre ; il faut que j'en sorte, coûte que coûte, et l'unique moyen que j'entrevois pour en sortir est de me confier à un homme de cœur. Vous êtes Suédois, monsieur ; ce titre seul suffirait pour m'attirer près de vous. De plus vous m'avez donné dès votre arrivée ici des témoignages d'intérêt auxquels j'ai bien mal répondu, mais qui m'ont cependant inspiré un sentiment de reconnaissance. Je viens donc à vous, monsieur, avec tous mes pénibles souvenirs ; je sais d'avance que vous ne pourrez, que pas un homme au monde ne peut m'arracher à mon étrange infortune ; mais je ne sais pourquoi, il me semble qu'en vous racontant ce que j'éprouve, je souffrirai moins ensuite. Voulez-vous m'entendre?

— C'est tout ce que je demande, » dit le colonel avec une vivacité qui trahit la joie que lui faisait éprouver une confidence si inopinée.

Wander s'assit, garda un instant le silence, comme s'il hésitait encore à commencer son récit, puis passa la main sur son front, et commença ainsi :

« Je suis Suédois, comme vous, monsieur, né dans la province de Scanie d'une famille noble, mais pauvre. Orphelin dès mon bas âge, je fus élevé par les soins d'un oncle qui, par une tendresse vraiment paternelle, consacra à mon éducation ses dernières ressources. Il mourut au moment où je sortais de l'Université, comme si, après avoir rempli sa généreuse tâche envers moi, il n'eût plus eu rien à faire ici-bas. Je me trouvai à vingt ans seul au monde, sans parents, sans fortune. J'entrai au service ; ma naissance m'imposait en quelque

sorte cette carrière, et si elle ne me promettait pas un sort brillant, elle m'assurait au moins une existence honorable. Dans notre dernière et malheureuse guerre contre la Russie, je fus envoyé avec mon régiment en Finlande ; j'eus le bonheur de me signaler dans une bataille, et l'on me donna le grade de capitaine. De retour à Stockholm, après le fatal traité de 1808, je me trouvais un soir dans le salon de notre major; une jeune fille était là, une jeune fille d'une figure si douce, si chaste, si candide, qu'à l'instant même où je la vis, mon cœur était à elle. Toute la soirée, je ne cessai de la regarder; j'observais avec un charme indéfinissable ses moindres mouvements ; j'écoutais avec une sorte de saisissement délicieux le timbre pur et argentin de sa voix. Elle aussi me remarquait. De temps à autre je la voyais lever vers moi sa jolie tête, puis la baisser aussitôt avec un adorable sentiment de pudeur virginale. Le lendemain, je la vis encore, puis le surlendemain, enfin nous nous aimâmes l'un l'autre, nous osâmes nous le dire. L'amour s'épanouit dans notre cœur comme une fleur embaumée au doux et généreux soleil de la jeunesse. Ce fut seulement quand les regards, quand l'angélique sourire de Marie m'eurent révélé l'accord qui régnait entre nous, que je vis qui elle était. Jusque-là, je n'avais songé qu'à la voir, à l'entendre, et que m'importait qu'elle fût riche ou pauvre, fille d'un comte ou d'un paysan ! Nul trésor ne valait pour moi un seul de ses beaux cheveux, nul titre un seul de ses accents. Elle était riche, seule au monde comme moi, et placée sous la tutelle du major chez qui je l'avais rencontrée. J'appris avec douleur qu'elle avait une propriété considérable dans la Dalécarlie ; je

craignis qu'en me voyant demander sa main, on ne m'accusât d'être tenté par sa fortune ; mais, grâce au Ciel, personne ne me fit cette injure, tant la sincérité de mon amour était visible à tous les yeux.

« Le major, qui avait de l'affection pour moi, accéda avec empressement à mes vœux et bénit notre union. Immédiatement après notre mariage, nous nous enfuîmes comme deux oiseaux pour cacher notre bonheur dans les paisibles retraites de la Dalécarlie. Oh ! monsieur, quelle vie ! et comment vous la dépeindre ! Deux ans d'une alliance sans trouble, d'une tendresse sans nom, deux ans pendant lesquels nous croyions encore sentir notre amour s'accroître chaque jour. Privés tous deux dès notre enfance des premières affections de la vie, tous les germes de tendresse contenus dans nos cœurs se développaient à la fois. Marie était tout pour moi, et j'étais tout pour elle. Dieu semblait nous avoir unis l'un à l'autre pour nous faire goûter avec les joies de notre pieux amour tous les sentiments de la famille qu'il nous avait enlevés. Quelquefois je lui parlais avec la tendre autorité d'un père, et elle me répondait avec la cordiale soumission d'un enfant. Quelquefois, pour augmenter nos trésors de bonheur, nous nous disions en riant que nous étions frère et sœur ; elle mettait sa petite main dans la mienne, et nous causions tranquillement ensemble comme un frère et une sœur ; mais bientôt un regard plus vif, une parole plus intime, nous rappelaient à notre véritable situation. Je l'enlaçais avec transport dans mes bras, sa jolie tête tombait languissamment sur mon sein, et le ciel souriait à cette profonde union de nos deux âmes.

« Nous habitions une simple et agréable maison située près de Mora, ce hameau célèbre dans l'histoire de Suède. A nos pieds se trouvait un lac limpide, et tout autour de nous une vaste prairie fermée par une ceinture de sapins majestueux. D'un côté nous ne voyions que la pointe du clocher de Mora ; de l'autre le toit enfumé d'une usine dont les étincelles flottantes répandaient le soir à l'horizon une lueur fantastique : là l'église illustrée par les héroïques aventures du premier des Wasa ; ici le mouvement de l'industrie humaine, tout ce qu'il fallait pour nous rappeler de temps à autre à la vie réelle, tandis que notre vie idéale s'écoulait à l'écart, pure comme le cristal de l'onde, et calme comme une matinée de printemps.

« L'été, nous faisions de longues promenades, tantôt sur le lac, tantôt dans les bois ; nous nous exercions à gravir les coteaux les plus escarpés, et du haut de chaque sommité nous contemplions avec ravissement les frais et magnifiques tableaux qui se déroulaient à nos yeux. Vous savez, monsieur, combien notre Dalécarlie est belle, et nous jouissions de toutes ses beautés avec une candeur d'enthousiasme impossible à décrire. Ah ! que de fois, au coucher du soleil, quand les derniers rayons du jour flottaient sur les eaux et jetaient un réseau de lumière dans l'ombre des forêts, quand tout était silencieux et recueilli, qu'on n'entendait que le frémissement de la brise dans les branches légères du bouleau, ou les lointains accents de quelque paysan dalécarlien achevant de chanter une de ses mélodies populaires, ah ! que de fois la pauvre enfant s'est jetée dans mes bras, le cœur agité d'une religieuse émotion, les yeux pleins de larmes, en s'é-

criant : « Mon Dieu ! mon Dieu ! que vous êtes bon ! Comment faire pour reconnaître tant de bienfaits ? » Si jamais prière dut arriver jusqu'à Dieu, ah ! c'est sans doute celle-là.

« L'hiver, nous entreprenions de longues lectures et de longues études. J'enseignais à Marie les chefs-d'œuvre de la littérature anglaise et française, je remplissais alors près d'elle l'office de précepteur ; mais quand nous reprenions les poëtes suédois, c'était elle qui devenait mon maître, qui me montrait sous un jour tout nouveau les grâces de Franzen, les images de Tegner, les pieuses pensées de Wallin et les songes mélancoliques de Stagnelius. Nous en revenions toujours aux passages les plus tendres, nous répétions ensemble ces charmants vers d'Axel : « Amour, miracle du ciel et de la terre ! » et nous relisions souvent ce drame de Stagnelius qui a pour titre : *L'Amour après la mort !* Vous savez, ce drame qui représente une jeune fille poursuivie jusque dans les demeures éternelles par le souvenir de son amour, cherchant dans le repos des régions éthérées celui qu'elle a aimé en ce monde, renonçant pour le revoir à la béatitude céleste, et se précipitant avec lui dans l'abîme infernal. « Je t'attendrai ainsi, me disait Marie, si je meurs avant toi ; mais toi, tu ne profaneras point ton âme, tu ne seras point condamné aux supplices de l'enfer, et je t'attendrai pour goûter sans trouble la félicité du ciel. »

« D'autres soins encore l'occupaient dans cette rude saison de l'année. Nos Dalécarliens sont pauvres, comme vous le savez ; chaque année, un grand nombre d'entre eux sont forcés de quitter le sol natal pour s'en aller à Stockholm et dans quelques autres villes chercher

un utile labeur et un moyen de subsistance. Souvent nous voyions passer sous nos fenêtres plusieurs de ces tristes caravanes, les hommes portant sur leurs épaules les dernières provisions de voyage, le pain amer pétri avec un peu de farine mêlée d'écorce de bouleau, les femmes conduisant par la main de malheureux enfants, pâles et débiles, dévoués dès leur naissance à une vie de fatigues et de privations de toutes sortes. Dès que Marie apercevait ces malheureux, elle envoyait un domestique à leur rencontre, elle les faisait entrer dans notre demeure, les faisait asseoir auprès du foyer, leur donnait des aliments, des habits et quelque argent. Les vieillards surtout et les enfants excitaient en elle une tendre pitié. Pour eux elle fouillait dans toutes ses armoires, elle s'informait de leurs souffrances avec une touchante sollicitude et leur distribuait d'une main libérale les dons de la charité. Les pauvres gens la regardaient comme un ange tutélaire, puis s'en allaient en appelant sur nous toutes les bénédictions du ciel, et Marie remerciait Dieu de la joie qu'elle éprouvait à pouvoir soulager tant d'innocentes misères.

« Un jour, un de ces vieillards auxquels nous avions donné asile se trouva si faible qu'il ne pouvait continuer sa route. Sa famille l'abandonna à nos soins et partit. Marie lui fit préparer un lit dans une des meilleures chambres de la maison, et prit soin de lui avec une attention filiale. Elle-même surveillait le régime qu'il devait suivre et préparait les potions qu'il devait prendre. Elle allait s'asseoir au chevet de son lit, et quand elle le voyait triste et abattu, lui parlait, pour le consoler, de ses enfants qui devaient bientôt le re-

joindre, et de la saison d'été dont il jouirait encore avec eux. Quinze jours se passèrent. Le vieillard s'affaissait de plus en plus et sentait approcher sa fin. Un soir que Marie était près de son lit, il la pria de prendre la besace qu'il avait apportée avec lui, il en tira un Christ en bois sculpté, un de ces charmants ouvrages comme nos paysans en font, on ne sait par quelle divination de l'art, sans autre instrument qu'un grossier couteau. « Tenez, dit-il, j'emportais à Stockholm, comme une dernière ressource, un Christ auquel j'ai travaillé pendant de longues veillées; à présent, je n'ai plus besoin de rien, car je n'ai plus que quelques instants à vivre : gardez cette œuvre du pauvre Dalécarlien; et puisse la bénédiction qu'un mourant y attache vous porter bonheur! » Le malheureux mourut, en effet, le lendemain, et Marie suivit son convoi au cimetière du village, en pleurant comme si elle avait perdu un proche parent.

« Au milieu de cette existence dérobée à toutes les fausses agitations du monde, enchantée par tant d'amour, et ennoblie par tant de bonnes œuvres, de sombres nuages s'appesantissaient de temps à autre sur mon esprit. Marie était d'une constitution frêle et délicate. Devant moi, elle affectait de se montrer forte et robuste, mais plus d'une fois je l'avais surprise se retirant à l'écart pour cacher une subite pâleur et une oppression de poitrine, indice d'un germe de maladie effrayant. J'avais consulté plusieurs médecins, et leurs paroles mêlées de crainte et d'espoir entraient comme un ver rongeur dans le paradis terrestre où Dieu m'avait placé.

« D'un autre côté, je ne pouvais rester indifférent à

tous les événements qui agitaient mon pays. Gustave IV venait d'être dépossédé de son trône, et s'en allait sur la terre d'exil expier sa fatale présomption. On avait élu, pour occuper un jour l'illustre trône des Wasa, un jeune prince dont le noble caractère promettait à notre patrie un règne sage et réparateur. Mais l'Europe entière était dans une violente commotion ; de tout côté la guerre agitait son flambeau, et quelque effort que nous fissions pour reprendre le repos dont la Suède avait si grand besoin, entre les exigences impérieuses de la Russie et de la France, pouvions-nous conserver une attitude neutre et calme ? C'était là une terrible question, une question où je me trouvais fortement engagé, comme citoyen et comme soldat.

« Nous nous entretenions souvent, Marie et moi, de ces graves conjonctures, et, quoiqu'elle tremblât à l'idée seule qu'un jour je pouvais être éloigné d'elle, son âme fière et généreuse n'admettait pas qu'on pût prendre, en cas de guerre, une autre détermination, et elle me disait qu'elle aimerait mieux me perdre à jamais que de me voir manquer à mes devoirs.

« Nous avions repris et discuté mainte et mainte fois ce thème douloureux, quand tout à coup une nouvelle sinistre tomba comme la foudre dans notre paisible retraite. Le prince royal est mort subitement en passant une revue. Le peuple de Stockholm, frappé de cette mort soudaine, a cru à un crime. Dans le délire de sa colère, il s'est précipité vers la demeure de ceux qu'il croyait coupables ; il a sacrifié aux mânes du prince qu'il aimait la vie d'un innocent ; il a trainé sur le pavé, avec une fureur sauvage, le corps du malheureux Fersen. Toute la Suède est de nouveau en

rumeur ; toutes les espérances de paix sont remises en doute, et d'abord il faut élire un autre prince royal.

« Je fus appelé à Fahlun par le gouverneur, qui désirait s'entendre avec les principaux propriétaires de la province sur les mesures qu'il convenait de prendre dans ces orageuses circonstances. Ce voyage fut cause de mon désastre. Hélas! combien d'événements historiques auxquels se rattachent des calamités particulières, qui passent oubliées dans la grande catastrophe, comme les larmes du ruisseau dans les vagues de l'Océan ! Le chroniqueur n'écrit qu'une page, ne relate qu'un fait, et personne ne sait combien, par suite de ce fait qui absorbe tous les autres, il y a de douleurs obscures, combien de cœurs saignants et d'existences brisées !

« Je voudrais m'arrêter ici, monsieur, mais j'ai commencé mon funèbre récit, avec l'intention de ne rien omettre, et j'irai jusqu'au bout.

— Allez, allez, mon jeune ami, dit le colonel, en lui serrant la main, je vous écoute avec une profonde sympathie.

— Eh bien! monsieur, reprit Wander, en exhalant un long soupir, j'étais parti pour Fahlun, promettant de revenir le lendemain au soir. Je n'avais que quelques lieues à faire, et je pouvais calculer, à un quart d'heure près, le moment où j'arriverais, Ma jeune femme vint me reconduire jusqu'à l'extrémité du parc. C'était la première fois que nous nous quittions pour un si long espace de temps, et elle pleurait comme si elle ne devait jamais me revoir. Plus d'une fois, j'eus envie de renoncer à mon voyage, de rentrer avec elle dans notre demeure, et de laisser le gouverneur discu-

ter avec d'autres ses projets d'administration. Mon cœur était rempli de sombres pressentiments. Mais il s'agissait d'un devoir impérieux, et Marie elle-même m'engageait à le remplir. Je montai en voiture, et longtemps encore je la vis debout, appuyée contre un arbre, me saluant de la main, et m'adressant, d'une voix étouffée, un adieu qui n'arrivait plus jusqu'à moi que comme un cri confus.

« Le lendemain cependant, tout alla au gré de mes vœux. Notre délibération était finie de bonne heure. A midi, nous dînions chez le gouverneur. Je pouvais me mettre en route immédiatement après diner, et rentrer chez moi plus tôt même que je ne l'avais promis. Je partis l'âme joyeuse, dévorant par la pensée l'espace, et me voyant déjà assis auprès de ma fidèle Marie. Mais voilà qu'au détour du chemin, un des traits des chevaux se casse, loin de toute habitation, sans secours ; j'emploie, avec mon cocher, une grande demi-heure à le réparer. Un peu plus loin, c'est la cheville d'un essieu qui se brise. Me voilà encore obligé de descendre de voiture. Mon cocher court à un arbre, en détache une branche, la coupe, la morcelle, l'essaye, la coupe encore. Impatienté de la longueur de ce travail, je voulais laisser là chevaux et voitures, et m'en aller à pied ; il me représenta avec tant d'énergie combien cette longue marche me prendrait de temps, que je finis par me rendre à ses raisons. Nous voilà de nouveau en route. J'aiguillonne moi-même les chevaux, je gourmande la lenteur du conducteur. Je ne pouvais déjà plus, par suite de ces funestes retards, arriver à l'heure que j'avais indiquée, mais je voulais au moins tout employer pour réparer, autant que possible, le

temps perdu. Par malheur, mon cocher, troublé par les accidents que nous venions d'éprouver et par mon impatience, se trompa de chemin. Je ne m'en aperçus que lorsque nous avions déjà fait une grande lieue dans cette fausse direction. Nous nous trouvions au milieu d'une forêt déjà voilée par la nuit; il fallut revenir en arrière, chercher dans l'obscurité notre vraie route. J'étais dans un état d'anxiété fiévreuse, et mes cris de colère et mes lamentations ne faisaient qu'ajouter à l'embarras, à l'irrésolution de mon pauvre cocher, qui gémissait de son erreur, se frappait la tête et me conjurait de lui pardonner.

« Enfin, que vous dirai-je! monsieur, il était deux heures du matin quand nous arrivâmes avec nos chevaux harassés de fatigue à l'entrée de l'avenue qui conduisait à ma demeure. A la pâle clarté de la lune à demi-voilée par les nuages, j'aperçus au pied d'un arbre une figure voilée et immobile. C'était Marie! je me précipitai dans ses bras, et mon visage fut inondé de ses larmes; elle tremblait comme la feuille, et ses membres étaient froids comme le marbre. Sa femme de chambre était là qui avait vainement essayé de la ramener à la maison et de lui faire prendre quelque repos. La pauvre enfant n'avait voulu entendre aucune raison. Elle était là depuis minuit, toute pâle et grelottante, épiant le moindre bruit, se levant à chaque instant pour voir si on ne distinguait pas encore ma voiture, puis revenant s'asseoir sur le gazon humide et pleurant.

« Nous nous hâtâmes de la transporter dans son lit. A peine y était-elle que la fièvre éclata, et le médecin, que j'envoyai chercher, reconnut tous les symptômes

d'une fluxion de poitrine d'autant plus dangereuse que Marie était, comme je vous l'ai dit, d'une constitution très-délicate. Dès ce moment, adieu bonheur, espoir, adieu tout ce qui m'avait fait chérir la vie, tout ce qui me semblait, dans ma folle illusion, devoir durer éternellement ! Soir et matin, enchaîné au chevet de cette adorable créature, j'étudiais à chaque minute l'expression de son regard, de sa voix, les pulsations de ses artères. J'interrogeais avec une indicible émotion les hommes de la science que j'avais rassemblés autour d'elle. Quelquefois il me semblait que son pouls était plus calme, sa parole moins embarrassée ; je m'élançais avec un cri de joie vers la fenêtre ; je levais les bras au ciel, je le remerciais de sa miséricorde ; puis, un instant après, je reconnaissais que je m'étais trompé, et je retombais dans un morne désespoir. La nuit, quand la fatigue me forçait à prendre quelque repos, quand le sommeil s'appesantissait malgré moi sur ma paupière, je m'asseyais sur un fauteuil près de son lit. Tout à coup j'étais réveillé par un cri qui pénétrait jusqu'au fond de mon cœur. Je l'entendais prononcer mon nom comme en nos heureux temps d'amour. Je me précipitais vers elle avec un transport de joie, hélas ! et je la trouvais en proie au délire. Non, il n'a pas connu les vraies douleurs humaines, celui qui n'a pas vu languir et s'affaisser près de lui un être chéri par-dessus tout, celui qui n'a point passé par cette incessante alternative de souffrance et de joie, de terreur et d'espoir, celui qui n'a point assisté à ces derniers combats de la vie et de la mort, à cette longue séparation de l'âme et du corps, à ces crises délirantes, à ces spasmes qui sont déjà l'image de l'anéantissement !

« J'ai eu pendant trois mois cet effroyable spectacle sous les yeux, et je ne sais comment j'y ai résisté. J'ai prié, j'ai pleuré, j'ai eu recours à tous les moyens de salut, et ni l'expérience des hommes de l'art, ni les soins les plus dévoués, ni l'ardeur de mon amour, ni mes larmes et mes sanglots, mon Dieu ! n'ont pu sauver celle pour qui j'aurais volontiers donné à l'instant même mon existence entière. Mais imaginez, monsieur, qu'après d'affreuses semaines d'angoisses, je m'étais créé, je ne sais comment, la plus extravagante illusion : j'espérais, oui, j'espérais ; et en dépit des regards sombres des médecins, de la douleur visible de mes gens, des progrès toujours croissants du mal, je gardais une confiance insensée. Un soir, Marie, qui depuis quelques jours paraissait plus calme, m'appela près de son lit : « Il y a longtemps, dit-elle, que je n'ai fait ma prière ; donne-moi le Christ de notre bon vieillard. » Je me hâtai d'aller le lui chercher ; elle le porta à ses lèvres, leva ses pauvres yeux mourants au ciel, puis, me tendant la main pour avoir la mienne : « Carl, me dit-elle d'une voix éteinte et en faisant un pénible effort, tu m'as rendue bien heureuse... Merci... que Dieu soit avec toi ! » Sa tête retomba sur l'oreiller, ses paupières se fermèrent. Sa figure était alors si douce, si sereine, qu'on eût dit un ange endormi. Elle venait d'exhaler son dernier souffle dans une dernière pensée d'amour. Elle n'était plus. »

A ces mots, Wander mit ses mains sur son visage, et un douloureux sanglot s'échappa de son sein.

« Du courage, mon ami, » dit le colonel en allant à lui et en le pressant dans ses bras ; « vous êtes un brave jeune homme, et le ciel, qui vous a si cruellement

affligé, aura pitié de vos souffrances. Allons, relevez-vous et ne vous laissez pas ainsi accabler sous le poids de vos souvenirs.

— En voilà assez pour aujourd'hui, monsieur, reprit Wander. Permettez-moi de me retirer, je ne pourrais pas vous dire un mot de plus à présent. Si demain j'ai plus de force, je reviendrai, et vous saurez pourquoi je suis ici.

— Bon et honnête jeune homme! » dit le colonel en revenant s'asseoir après l'avoir reconduit, et en allumant sa pipe. « S'il peut aimer encore Cécilie, il la rendra heureuse, et j'espère qu'il n'aurait plus tant à se plaindre de son sort. »

Le bon colonel s'endormit avec cette pensée, et toute la nuit il vit en rêve un joli couple qui l'appelait cher oncle, des petites-nièces qui jouaient avec les franges de ses épaulettes, et des petits-neveux qui caracolaient dans sa maison de Wexiö avec ses grosses bottes et son grand sabre.

IV

LES ORAGES DE LA DOULEUR

Le lendemain dès le matin, le digne Hiärta, après avoir pris sa tasse de café, comme tout véritable homme du Nord doit le faire dès qu'il ouvre les yeux, entrait chez Wander. Il le trouva assis devant une table, feuilletant quelques papiers, et dans une situation plus calme que celle où il l'avait vu la veille.

« Pardonnez-moi, dit le jeune officier, en s'avançant à sa rencontre et en lui tendant la main, pardonnez-moi de vous avoir tant occupé de mes émotions. L'homme est vraiment un être d'une étrange vanité. S'il ne peut s'enorgueillir de sa prospérité, il s'enorgueillit de ses souffrances ; s'il ne peut se pavaner dans sa fortune, il se pavane dans ses larmes et se fait un mérite de sa douleur. Oui, il y a de l'orgueil dans ces élégies où il adresse un appel à Dieu et au monde, comme si Dieu et le monde ne devaient être occupés que de lui ; et nous, tous tant que nous sommes, nous croyons, quand nous avons été déçus

dans notre espoir, blessés dans notre affection, que personne n'a éprouvé ce que nous avons éprouvé. Nous étalons à tous les regards les plaies de notre cœur, mais à travers ces plaies saignantes, on peut voir, comme à travers les trous du manteau de Diogène, briller notre amour-propre. Tandis que nous réclamons ainsi, comme un tribut obligé, la pitié et la sympathie, nous oublions qu'il y a autour de nous, sur le sol même où nous sommes nés, dans le hameau que nous habitons, des souffrances non moins profondes que les nôtres, qui restent dans l'ombre, à l'écart, méconnues ou ignorées. Pour être pauvre et perdu dans la foule, on n'en est pas moins sensible à la mort d'un père, d'une mère, d'une femme aimée ; et quel homme arrivé à un certain âge n'a pas subi une de ces calamités de l'existence d'ici-bas ! Job l'a dit : *Homo natus a muliere, brevi vivens et plenus multis miseriis*[1].

— Mon jeune ami, reprit le colonel, votre imagination, permettez-moi de vous le dire, vous crée en ce moment une nouvelle sollicitude que je ne puis admettre. Votre malheur a été affreux, la peinture que vous m'avez faite m'a vivement touché, et il n'y a nul orgueil à se plaindre vivement des amères douleurs que l'on a éprouvées. D'ailleurs la pitié que vous réclamez aujourd'hui, un autre peut-être vous la demandera demain : c'est une des lois de notre nature de souffrir pour les autres et de les faire souffrir pour nous. Dans le premier cas, nous obéissons à un sentiment qui serait un devoir, si ce n'était un acte de

[1] L'homme né de la femme vit peu de temps, et il est rempli de misère.

sympathie naturelle ; dans le second, nous accomplissons une des conditions de notre pauvre humanité. L'adversité n'est, du reste, pas un fait plus constant que la fortune, et quiconque a été cruellement blessé ne doit pas désespérer de trouver un remède à ses blessures. Continuez donc votre récit, et lorsque vous l'aurez achevé, je vous communiquerai franchement mes réflexions.

— Ce que j'ai à vous raconter, dit Wander, ne me fait pas grand honneur. L'infortune a été pour moi ce qu'est le bonheur pour beaucoup d'autres, un écueil que je n'ai pas su éviter. N'ayant pas la force de supporter l'affliction qui m'accablait, j'ai voulu la fuir, je suis tombé d'erreur en erreur, et la plus grande de toutes est celle qui m'a conduit ici ; mais puisque j'ai eu assez de confiance en vous pour vous dire la première partie de mon histoire, j'en aurai assez pour vous dire le reste. »

Le colonel s'assit, et Wander lui parla en ces termes :

« Après la mort de Marie, je quittai les lieux naguère si pleins de charmes pour moi, et désormais voilés à jamais d'un crêpe funèbre. Je retournai à Stockholm, et je tombai dans un cercle d'anciens camarades qui, pour me distraire de ma douleur, résolurent de m'entraîner dans leurs sociétés bruyantes. Tout à coup, par une de ces incompréhensibles bizarreries de la nature humaine, moi qui étais si triste, si accablé, je devins bientôt le plus frivole, le plus impétueux de ces folles réunions. Dès le matin, je voulais assister à un joyeux déjeuner, je voulais courir tout le jour à cheval et en voiture, dans les rues et dans le parc ; le soir me remettre à table, applaudir à toutes

les extravagantes saillies enfantées par une ardeur juvénile, et passer la nuit à jouer. Je jouai, je gagnai, je perdis, je n'établissais point de compte à cet égard ; l'argent tombait entre mes mains et en sortait sans que l'idée me vînt d'en calculer la valeur. Ce que je voulais, c'était l'agitation du jeu, l'espèce de fièvre qui naît du hasard des cartes et des dés, les mouvements passionnés, les cris de triomphe ou de colère des joueurs, l'aspect tumultueux d'une assemblée où les chances de perte et de gain, l'intérêt matériel et l'amour-propre qui s'attache à la réussite d'une combinaison, font éclater les plus ardents transports. Quand je rentrais chez moi après ces longues heures d'effervescence, je me sentais de nouveau saisi par le sentiment de mon malheur, je retombais lourdement sous le fardeau de la réalité ; je voyais planer devant moi la chaste et douce image de Marie, je m'accusais de profaner son angélique souvenir dans un tourbillon qu'elle jugeait du haut du ciel et qu'elle condamnait. Je me relevais le lendemain la figure pâle, l'œil atterré, et je retournais chercher cette agitation fiévreuse, cette espèce d'ivresse de l'esprit et des sens qui, pour quelques heures du moins, me sauvaient de moi même. Ceux qui m'ont vu, si peu de temps après la catastrophe qui m'a frappé, me lancer avec tant d'ardeur dans cette existence désordonnée, ont dû me trouver bien léger et bien oublieux. Hélas! ils ne savaient pas tout ce que je souffrais au milieu de leurs plus vifs accès de gaieté, que je mettais un masque sur ma figure, et que sous ce masque je cachais la flèche envenimée d'un regret invincible, d'une douleur mortelle, que j'essayais de me tromper moi-

même, et que plus je faisais d'efforts pour assurer mon erreur, plus j'ajoutais à mes tortures.

« Après quelques mois, cependant, cette vie monotone me devint insupportable. Je passai d'un état d'exaltation folle à un état de sombre mélancolie et d'abattement qui se tournait en marasme. Mes joyeux amis, après avoir fait deux ou trois tentatives pour me ramener dans leur cercle, m'abandonnèrent. Un seul d'entre eux, qui comprenait mieux la véritable situation de mon esprit, vint me chercher et me proposa de m'emmener dans une silencieuse maison de campagne qu'il possédait en Småland. J'acceptai ; je partis avec lui, et au milieu des bois solitaires où était bâtie sa demeure, au bord du lac où elle se reflétait, et qui me rappelait mon délicieux lac dalécarlien, je retrouvai le calme réparateur, la bienfaisante influence de la nature. Je m'en allais alors faire à l'écart de longues promenades sous les voûtes profondes des forêts, au bord de l'onde plaintive, et il me semblait que ma chère Marie marchait alors à côté de moi, et m'encourageait à poursuivre les tendres et nobles pensées que la retraite réveillait et entretenait dans mon cœur.

« Un jour, au milieu de ces heureuses dispositions, mon ami vint m'engager à faire avec lui une excursion à Wexiö. Je ne me souciais point de sortir de notre solitude, mais il insistait et je ne pouvais lui refuser cet acte de complaisance. Arrivé dans la capitale du Småland, il s'en alla faire quelques visites, tandis que je parcourais cette jolie et mélancolique cité suédoise. Il revint me prendre quelques heures après à notre *gästgifwaregard*, et me dit qu'il avait accepté une invitation à dîner pour lui et pour moi chez un honnête

propriétaire de Wexiö, M. Hiärta, ancien ami de son père. Nouvelle protestation d'un côté, nouvelle insistance de l'autre; et comme j'ai toujours eu la faiblesse de ne rien savoir refuser à mes amis, je me laissai encore aller à cette invitation qui devait avoir une si grande influence sur ma destinée. Nous entrions à midi dans une maison simple et modeste qui, dès le premier abord, dissipa le sentiment de crainte et d'embarras que j'ai toujours éprouvé en entrant dans une maison étrangère. Un piano et des cahiers de musique dans le salon ; des rideaux d'une blancheur sans tache aux fenêtres, quelques gravures appendues aux murailles, et des rameaux verts de sapin effeuillés, dispersés sur le plancher, à la manière de nos bons et honnêtes ancêtres; voilà ce qui, dès le premier pas que je fis dans cette demeure, séduisit mes regards et me disposa favorablement pour les personnes qui l'habitaient. Un digne vieillard, dont le noble et mâle visage s'encadrait dans de longs flots de cheveux blancs, vint nous recevoir sur le seuil de la porte et nous remercia, en nous tendant la main, de vouloir bien accepter son humble dîner. Il n'était pas riche, disait-il, et il ne pouvait nous servir un de ces pompeux banquets des grandes villes; mais il offrait avec joie, selon l'expression affectueuse des Allemands, un plat et un cœur. Près de lui était sa femme, qui, en se tenant modestement à l'écart et sans rien dire, semblait, par la vive et touchante expression de sa physionomie, nous répéter les affectueuses paroles de son mari. Jamais je ne m'étais trouvé en face d'un couple à la fois si respectable et si attrayant. Je promenais autour de moi un regard ému, et il me semblait voir, à trois siè-

cles de distance, revivre devant moi un des plus intéressants tableaux des anciennes figures et des anciennes mœurs suédoises. Tandis que mon ami, qui n'éprouvait point la même surprise que moi, répondait aux compliments de notre excellent hôte, je vis entrer une jeune fille à la taille élancée, à l'œil vif et pudique en même temps. Une telle apparition complétait mon groupe poétique. On eût dit une des belles et fortes walkyries de la mythologie scandinave descendue des demeures d'Odin pour charmer l'esprit des mortels. Mes yeux se fixèrent sur elle, un peu trop hardiment peut-être, car à l'instant même elle rougit, et la nuance de pourpre qui colora ses joues virginales ressemblait aux rayons du soleil tombant sur la neige du matin. Un instant après nous nous mîmes à table. J'étais assis à côté de la jeune fille; elle-même veillait sur moi avec une sollicitude ingénue, prévenait tous mes désirs, puis de temps à autre se levait, et nous servait avec une grâce charmante. J'aurais voulu la remercier de tant de soins et de tant de prévenances, et chaque parole que je désirais lui adresser expirait sur mes lèvres. Je me trouvais d'une sottise inexprimable, et plus j'essayais de vaincre l'étonnant embarras que j'éprouvais, plus je me sentais gêné et confus.

« Au dessert, la voyant venir avec une énorme corbeille de poires qu'elle portait péniblement des deux mains, je voulus courir à son secours, lui enlever son fardeau, et je m'y pris si maladroitement, que la corbeille roula par terre avec les fruits qu'elle contenait. Elle se mit à rire, puis, ramassant gaiement les poires l'une après l'autre : — Pour votre punition, me dit-

elle, vous en partagerez une avec moi. — Ce petit incident, qui aurait dû mettre le comble à ma confusion, me rendit au contraire, par une réaction subite, ma présence d'esprit. Je commençai aussi à rire, à plaisanter. Le bon M. Hiärta déclara à plusieurs reprises que j'étais charmant, et la jeune fille, qui jusque-là m'avait traité comme un écolier timide sortant du gymnase, commença à me traiter avec une réserve qui indiquait un autre genre de considération.

« Quand nous eûmes pris le café, elle ouvrit, à la prière de sa mère, son piano, et entonna, d'une voix fraîche et harmonieuse, d'une voix qui pénétrait jusqu'au fond de mon cœur, ces vieilles mélodies populaires de nos aïeux, si simples et si belles, qu'on les croirait, comme le dit le peuple, modulées par les génies surnaturels des lacs et des fleuves. La jeune fille s'appelait Cécilie, et, en l'écoutant, je me rappelais la merveilleuse légende de sa sainte patronne, dont les ravissants concerts appelaient autour de sa harpe les chérubins du ciel. Au milieu d'un de ces chants qu'elle exhalait avec une rare entente de notre ancienne musique et de notre ancienne poésie, Cécilie se trouva cependant tout à coup arrêtée par je ne sais quelle erreur ou quelle distraction. C'était justement cette délicieuse romance de *la Petite Kristine*, que toute la Suède connaît et que j'avais apprise dès mon enfance. Je m'avançai près de la jolie musicienne ; je repris le vers où elle s'était interrompue, et, me laissant entraîner par mes souvenirs, je chantai tout d'un trait cette naïve chanson de nos pères. Il paraît que, sans m'en douter, j'avais fait des merveilles. Le père applaudissait, la mère applaudissait, et Cécilie me regardait d'un

air qui exprimait une sorte de surprise admirative.

« Nous prîmes congé à regret de cette aimable famille, et deux jours après ce n'était plus mon ami qui venait m'engager à visiter Wexiö ; c'était moi qui le priais de m'y reconduire, et j'y revenais le lendemain et le surlendemain, et je passais de longues heures dans la maison de M. Hiärta, causant d'administration et de politique avec lui, d'institutions de charité avec sa femme, de poésie et de musique avec sa fille. Bientôt il ne me fut pas difficile de voir que je plaisais à cette digne famille, et je pouvais, sans fatuité, remarquer que la gracieuse figure de mademoiselle Cécilie s'animait d'un sentiment de joie à mon arrivée, et s'assombrissait à mon départ. Parfois, les parents, nous voyant amicalement parler ou chanter ensemble, nous laissaient seuls avec cette noble confiance des habitants du Nord, qui ne peuvent suspecter, entre un jeune homme et une jeune fille, d'autres relations que celles qui sont autorisées par un pur sentiment de cœur et une honorable pensée d'avenir. Le père allait à ses affaires, la mère allait à son jardin, et il arrivait alors que, sans nous rendre compte de ce changement de situation, nous interrompions nos chants ou notre entretien. Je prenais la douce main blanche de Cécilie ; je la serrais entre les miennes, et nous restions là de longs instants à nous regarder en silence, le cœur ému. Un jour, les parents nous surprirent au moment où nous étions tous deux plongés dans une rêverie plus tendre que de coutume, où la tête de la jeune fille se penchait sur mon épaule, où ses longues boucles de cheveux effleuraient ma joue : « Ils s'aiment, ils s'aiment, » s'écria la mère ; « j'en étais sûre. » Puis, se tournant vers son mari :

« Donne-leur ta bénédiction, » lui dit-elle, « et qu'ils soient heureux. »

« Avant que j'eusse eu le temps de dire un mot, le père s'approcha de nous, prit la main de sa fille, la mit dans la mienne et nous dit d'une voix solennelle : « Mes enfants, soyez bénis. » Cécilie se jeta dans mes bras en pleurant, puis embrassa son père et sa mère qui, à leur tour, me serrèrent sur leur cœur.

« Je sortis de cette maison dans un état d'agitation inexprimable. D'après les coutumes sacrées du Nord, j'étais fiancé... fiancé, sans même avoir eu l'idée que cela pouvait être. De retour dans la demeure de mon ami, j'évitai de le voir ; je courus m'enfermer dans ma chambre, et là je fus assailli par les plus poignantes réflexions. — Quoi ! fiancé ? m'écriai-je. Engagé dans un nouveau lien d'amour, dans un nouveau mariage ! et ma tendre et généreuse Marie, et les serments que je lui avais faits, et les promesses de ne jamais remplacer dans mon cœur son image par une autre image, de ne jamais joindre un autre anneau conjugal à celui qu'elle m'avait donné ! Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! quel fol entraînement ! quelle fatalité !

« Et je m'accusais, et je maudissais le funeste prestige qui m'avait séduit, et j'outrageais même dans ma colère et dans mes remords l'innocente Cécilie et ses parents. Je me disais que peut-être, dans mon aveugle imprévoyance, j'avais été la dupe d'une habile machination, que ces gens étaient pauvres, que, pour avoir un gendre riche, ils avaient bien pu chercher à m'attirer dans leur maison, me lier peu à peu à leur fille, et, qui sait ? lui donner à elle-même un rôle à remplir dans cette atroce comédie. Je formais alors toutes sortes

de résolutions violentes, qui se succédaient l'une à l'autre en un instant. Tantôt je projetais d'aller trouver le père, de lui dire mes regrets, ma douleur, mon deuil éternel, de lui demander grâce pour ma faiblesse d'un moment. Tantôt je voulais fuir, chercher un refuge sur la terre étrangère, porter au loin en liberté le souvenir intact de Marie. Puis la gracieuse figure de Cécilie, son regard si chaste et si fier, se peignaient à mon esprit et me jetaient dans un nouveau trouble. Je me disais qu'avec une physionomie si franche, une voix si pure, il était impossible de tromper, et que puisque la charmante jeune fille espérait être aimée, ce serait une affreuse cruauté de tromper son espoir. Je m'endormis avec le cauchemar ; je me réveillai avec la même incertitude et les mêmes anxiétés. A peine étais-je habillé qu'un messager entra apportant une lettre de M. Hiärta, qui m'invitait à dîner ce jour-là même. Il venait d'en remettre une autre à mon ami, qui se précipita dans ma chambre en m'adressant d'une voix tonnante ses félicitations. Je voulus lui raconter comment les choses s'étaient passées, et lui expliquer mon étrange situation. Il ne me laissa pas achever.

— C'est bien, c'est bien, s'écria-t-il, voilà longtemps que je m'en doutais ; tu as pourtant assez fait le sournois avec moi ; mais je te voyais partir chaque jour pour Wexiö, et il ne m'était pas difficile de deviner ce qui t'attirait là. A présent, tout est bien. Tu quittes ta vie de deuil pour une existence toute nouvelle, et, ma foi ! fort riante. Tu auras une jeune et jolie femme sagement élevée, une brave famille, pas de fortune, il est vrai, mais de l'honneur, de l'honneur le plus par-

fait, et des qualités morales de quoi rendre la vertu à un faubourg de Londres. Ah! mon ami, comme tu y vas! Et les jeunes gens de Wexiö, qui tous étaient si ravis de la beauté de mademoiselle Cécilie! le fils du recteur, le fils de Simonson, le plus riche marchand de la province, le fils même du gouverneur; quelle surprise pour eux, et quelle défaite!

— Mais écoute donc, lui disais-je, il faut que je te représente...

— Non, non, je ne veux rien écouter; je vais faire brosser les coussins de ma calèche et vernir les harnais de mes chevaux; car dans une circonstance comme celle-ci, il s'agit de se montrer en tenue convenable, et tu ne voudrais pas que ton ami te fît l'affront de te conduire à ta femme avec un méchant cabriolet.

« A ces mots il disparut.

« Je restai seul livré à mes méditations, partagé entre la terreur que m'inspirait toute idée de mariage, la sympathie que j'éprouvais au fond du cœur pour les parents de Cécilie, et le sentiment indéfinissable d'affection qu'elle-même m'inspirait.

« Une heure après, mon ami vint me chercher, et je me laissai conduire. Il avait fait mettre des flocons de rubans aux colliers de ses chevaux; son cocher portait un énorme bouquet à la boutonnière; son valet de pied portait le costume des grands jours de cérémonie. Je m'assis tout pensif au fond de la voiture, tandis que mon ami continuait à rire et à plaisanter. A le voir si vif et si radieux, ont l'eût pris pour le vrai fiancé, et moi je devais ressembler à un pauvre étudiant qui vient d'échouer dans son examen, ou à quelque malheureux négociant qui s'est trompé dans

une spéculation. La voiture, d'après les ordres de mon impitoyable ami, fit un détour pour traverser la plus grande rue de Wexiö. Tout le monde se mettait aux fenêtres pour voir passer cet équipage extraordinaire, et je croyais lire sur toutes les figures mon arrêt de fiançailles.

« Si la veille il me restait encore une apparence de liberté, je reconnus, en posant le pied dans la maison de M. Hiärta, que j'étais définitivement engagé. Il y avait là une nombreuse société de parents, d'amis de la famille. Chacun vint à ma rencontre en m'adressant des félicitations que je recevais avec un stupide embarras ; puis le père et la mère m'embrassèrent comme un fils ; puis Cécilie vint gaiement m'offrir son front à baiser. J'étais décidément et publiquement fiancé.

« Mon air de tristesse et de contrainte était trop visible pour ne pas frapper tous les regards ; mais on l'attribuait au souvenir pénible que cette circonstance devait naturellement réveiller en moi, et personne ne devina les douloureuses luttes auxquelles j'étais en proie. Cécilie surtout les devinait moins que tout autre. Franche et naïve, heureuse du sentiment qu'elle éprouvait et de celui qu'elle croyait avoir fait naître dans mon cœur, elle attachait sur moi de doux et longs regards où se peignait la plus admirable confiance ; puis elle me tendait de temps à autre sa jolie main que je serrais dans la mienne, sans trop savoir, hélas ! ce que je faisais. A la fin du dîner, un des professeurs du gymnase, qui était au nombre des convives, se versa un verre de vin de Porto qu'il avala tout d'un trait ; puis, frappant trois coups sur la table pour demander le silence, se mit à débiter un long

discours plein de figures communes de rhétorique sur les tendres émotions de l'amour, les roses des fiançailles, les jours de miel du mariage, et autres sentimentalités usées par les poëtes. A peine cette harangue était-elle achevée, aux applaudissements unanimes de la société, qu'un de ses voisins se lève et nous récite, sur le même texte, un dithyrambe mythologique où il comparait la jeune fiancée à la déesse Freya, et moi au noble et mâle Odin. Puis vint le tour du père, d'un oncle et d'un cousin, qui avaient, chacun dans la poche de son habit, un discours improvisé. Mon ami, assis près de moi, me murmura à voix basse que j'étais tenu de répondre à ces affectueuses démonstrations. Je cherchais dans mon esprit ce que je pouvais dire, et je ne trouvais pas une pensée et pas un mot. Cependant il s'était fait un grand silence. Tous les regards étaient fixés sur moi, et Cécilie, comme si elle eût été honteuse de mon peu d'éloquence, baissait la tête et paraissait rougir de mon embarras.

« Allons donc, » me répéta mon ami, en me donnant sous la table un coup de genou, « tu fais de la peine à ces braves gens. »

« Je me levai, et, sentant qu'il m'était impossible de parler, je m'inclinai sans proférer une syllabe devant la société; puis, prenant la main de Cécilie, je la portai à mes lèvres, et tout le monde déclara que j'avais fait le plus beau, le plus touchant des discours.

« Le dîner fini, j'espérais pouvoir me retirer, mais il fallut d'abord subir l'entretien des convives qui s'approchaient l'un après l'autre de moi, celui-ci pour me renouveler ses félicitations, celui-là pour me faire un

pompeux éloge de ma fiancée, un troisième pour me demander dans quelle province de Suède je comptais me fixer. Ensuite il arriva des visites, et j'étais déjà en quelque sorte obligé d'aider Cécilie et ses parents à faire les honneurs de la maison. Les nouveaux venus, après m'avoir salué, se retiraient à l'écart, m'observaient et se communiquaient leurs remarques. Quelles remarques! Je n'en entendis qu'une, mais elle suffisait pour me donner une idée des autres. Une vieille fille sèche et maigre, assise sur le canapé, disait à sa voisine : « Quoi! il y a si peu de temps que ce monsieur a perdu sa femme et vous affirmez qu'il l'aimait, et le voilà déjà prêt à se remarier! »

« Imaginez ce que je souffrais en entendant cette réflexion. Dès que je pus m'échapper sans trop heurter les convenances, je pris congé de Cécilie, qui me conjurait de rester encore, et de ses parents, qui me dirent : « Vous savez que nous vous attendons demain et tous les jours suivants. Il n'y a que trois lieues d'ici à la campagne de votre ami, vous pouvez parfaitement venir dîner ici chaque jour et vous en retourner le soir; en attendant, » ajouta le père d'un ton jovial, « que vous ne soyez plus forcé de vous en retourner. »

« J'abrége mon récit, monsieur, car je vous fatiguerais si j'essayais de vous exposer dans tous ses détails la situation où je me trouvais, et les sentiments de confiance ou d'effroi qui tour à tour s'emparaient de moi.

« Je revins, en effet, chaque jour, comme mon futur beau-père m'y avait engagé. En revoyant Cécilie avec sa grâce idéale, ses beaux yeux, son ravissant sourire, en l'écoutant raconter avec une naïveté enfantine tous ses heureux projets d'avenir, j'oubliais Ma-

rie. Je me disais que je pouvais bien me laisser reprendre à ces songes charmants de la vie et goûter avec une autre femme le bonheur qui m'avait fui si vite avec la première. Mais dès que je l'avais quittée, dès que je ne voyais plus étinceler sur moi sa vive prunelle, et que je n'entendais plus vibrer à mon oreille sa voix enjouée et pénétrante, je me sentais de nouveau livré à tous les souvenirs du passé, je m'accusais d'avoir pu les laisser vaincre par une autre pensée, et je me jurais à moi-même de ne pas violer par une seconde union les serments de fidélité éternelle que j'avais faits à ma noble Marie.

« Cependant on commençait à parler de mon prochain mariage. La mère préparait le trousseau de sa fille, le père prenait des arrangements pour quitter Wexiö et venir s'établir avec nous en Dalécarlie ; tous ces préparatifs et tous ces projets me jetaient dans une tristesse mortelle.

« Enfin, je pris le parti de faire une dernière tentative, de me soustraire par l'éloignement au charme que Cécilie exerçait sur moi pour sonder en liberté mes véritables sentiments. J'avais un prétexte assez raisonnable à faire valoir pour justifier mon absence. On comprenait très-bien qu'ayant quitté mon domaine depuis près d'un an, je dusse y retourner avant de me marier. Je partis en promettant de revenir bientôt, et je ne sais quelle voix me disait au fond du cœur que je ne reviendrais pas.

« Arrivé en Dalécarlie, avant même de rentrer dans ma demeure déserte, j'allai tout droit au cimetière où reposait Marie. C'était par une sombre matinée d'automne ; le gazon flétri que je foulais aux pieds sem-

blait porter le deuil de mon amour, et les rameaux de sapins gémissant au souffle de la brise semblaient m'accuser de ma longue absence. Je m'approchai en tremblant de la sépulture où j'avais enseveli tant d'espérances et tant de bonheur. Une femme et un enfant étaient agenouillés sur cette tombe, une pauvre femme de Mora dont Marie avait soulagé la misère, et un enfant qu'elle habillait, qu'elle envoyait à l'école. O malheureux que je suis! m'écriai-je; voilà deux êtres auxquels Marie n'a donné que quelques témoignages de son inépuisable bonté et qui ne l'ont point oubliée; et moi qu'elle a tant aimé, moi qu'elle a comblé des plus adorables dons de l'âme, je l'ai laissée là sous la terre froide, je me suis livré aux rêves d'un autre amour! O mon Dieu! ô Marie! pardonnez-moi!

« Je m'avançai alors, la tête baissée comme un coupable, devant ces pauvres gens, dont l'aspect me couvrait de honte. La femme, en m'apercevant, se leva et me montra un visage baigné de larmes; l'enfant restait accroupi sur la terre; il essayait de relever une tige de violette qu'il avait lui-même plantée sur cette terre bénie, mais le froid avait saisi les fleurs, le vent les avait brisées. Il ne restait plus de cette pieuse offrande que quelques feuilles mortes.

« Je me jetai à genoux, j'arrosai le froid sépulcre de mes larmes, et quand je me relevai, ma résolution était prise, une résolution étrange, cruelle, mais je n'en trouvais pas d'autre pour satisfaire aux devoirs que m'imposait le souvenir de Marie et aux devoirs que j'avais contractés envers Cécilie.

« Je voulais mourir d'une mort imaginaire, c'est-à-dire quitter la Suède, et m'en aller sous un autre nom

vivre ignoré dans un autre pays. Je regagnai avec cette résolution mon toit solitaire, et je me mis à l'instant même à chercher les moyens de l'exécuter. Il me restait environ une vingtaine de mille francs en argent : c'était tout ce qu'il me fallait, avec de l'ordre et quelque fructueux travail, pour me garantir du besoin. J'écrivis mon testament comme un homme qui compte les dernières minutes de son existence. J'instituais Cécilie mon héritière, à la condition d'employer la moitié de ma fortune à une institution pieuse qui porterait le nom de Marie. J'adressai cette pièce à mon ami, en lui disant que ne pouvant supporter plus longtemps la douleur que j'avais cru pouvoir dissiper par mes fiançailles de Wexiö, j'allais mettre fin à mes jours. Puis, ayant assemblé tous les pauvres de la paroisse, je leur distribuai au nom de ma malheureuse femme tout ce qu'il y avait de vêtements et de provisions dans la maison. Je baisai encore le seuil de cette maison que j'avais franchi un matin avec tant de joie, et que la mort avait franchi si vite après moi.

« Puis je m'en allai, le cœur plus léger que je ne l'avais eu depuis longtemps. « Ma lettre et mon testament, me disais-je, feront aisément croire à mon suicide. On me cherchera en vain, on pensera que je me suis jeté dans quelque lac, et je serai loin d'ici, libre et fier de ma fidélité. Tout cela vous paraîtra sans doute bien insensé, à vous, monsieur, dont la figure annonce un esprit réfléchi, et qui jugez peut-être les choses au point de vue rigoureux de la raison ; mais l'âme de l'homme cache dans ses replis d'inconcevables mystères qu'on ne peut pas soumettre à la froide et impuissante lumière de la raison. Quoi qu'il en soit

de l'opinion que j'ai pu vous donner de moi, voici la fin de mon histoire. Je traversai la Suède par les routes les plus écartées, sous le nom de Wander. Je m'embarquai à Ystad sur un navire marchand qui se rendait à Lubeck ; de là je continuai mon voyage avec plus de sécurité, et après avoir erré quelque temps de côté et d'autre, en Prusse et en Bavière, je finis par m'établir dans cette petite ville dont le site pittoresque me plaît et dont la situation favorise le silence dans lequel je veux m'ensevelir. Je jouis ici d'une douce tranquillité, je donne quelques leçons de musique dont le produit augmente mon modeste revenu, et qui d'ailleurs me font passer agréablement une partie de la journée. Je n'ai plus aucune relation avec la Suède. On m'y croit mort, sans doute, et je ne sache pas que l'on ait fait aucune recherche pour s'assurer que je n'étais plus réellement dans ce monde. Un officier suédois passa cependant ici il y a quelque mois ; je me trouvais justement sur la porte de l'hôtel quand la diligence s'y arrêta pour changer de chevaux. Il me regarda fixement, et il me sembla même qu'en me regardant il prononça mon nom ; je me hâtai de détourner la tête et de m'éloigner. Mais vous le dirai-je, monsieur ? je n'ai point trouvé dans cette singulière retraite que je me suis imposée tout le calme que j'en attendais. Les souvenirs de la Suède me poursuivent sans cesse malgré moi. Dès que les journaux arrivent ici, je les prends avec avidité, et ce que je cherche, c'est le nom de la Suède, c'est le récit de ce qui s'y passe; puis, dans mes heures de rêveries, dans mes promenades solitaires, je pense aussi souvent à Cécilie. Souvent elle se représente à mon imagination dans toute sa grâce et

sa beauté; comme je ne la redoute plus, je me laisse aller avec moins de trouble au plaisir de songer à elle, et je voudrais bien avoir de ses nouvelles.

— Je puis vous en donner ! s'écria le colonel, qui jusque-là était resté immobile et silencieux, écoutant avec avidité le récit du jeune homme.

« Vous, monsieur ! la connaîtriez-vous ?

— Je suis son oncle.

— Quoi ! vous seriez cet oncle dont elle me parlait souvent avec tant d'affection, colonel des dragons de Småland, et en garnison à Upsal pendant que j'étais à Wexiö ?

— Précisément.

— Et vous êtes venu ici ?...

— Pour vous voir, et, s'il est possible, pour vous ramener auprès de Cécilie, si vous pouvez vous unir à elle, et, dans tous les cas, au sein de votre pays, dont vous ne pouvez ainsi à jamais vous exiler.

— Quel incroyable événement ! dit Wander en se levant avec une vive agitation et en se promenant à grands pas dans la chambre ; mais par quel hasard ?...

— Par quel hasard j'ai découvert votre retraite ? Je vais vous le dire. Vous saurez d'abord que votre testament et votre lettre produisirent l'effet que vous en attendiez. On vous crut mort, on s'apitoya, on gémit sur votre destinée. Je ne vous peindrai point les regrets de Cécilie ; elle vous aime sincèrement, et la preuve, c'est que je suis ici. Vos biens lui furent judiciairement concédés par suite de vos dernières dispositions ; mais elle déclara qu'elle n'en prendrait pour elle-même aucune part, qu'elle les consacrerait tout entiers à l'œuvre pieuse que vous lui recommandiez, et ses pa-

rents approuvèrent sa résolution. A présent, toute votre fortune est devenue le patrimoine des pauvres, et votre maison de la Dalécarlie se transforme en un hôpital qui portera le nom d'hôpital de Marie Blåberg. Quelque temps après, nous héritâmes par égale part, mon frère et moi, d'un cousin qui avait fait à Gotenbourg, dans des spéculations d'armateur, une fortune de plus d'un million. Cécilie devenait par le fait un des plus riches partis de Suède, et il se présenta pour elle une foule de prétendants ; mais elle était continuellement occupée de vous, et elle repoussa avec opiniâtreté toutes les demandes de mariage qui lui furent adressées. On commençait à dire çà et là que vous n'étiez point mort. Un maître de poste affirmait qu'il vous avait vu passer sur la route d'Ystad ; un de vos anciens voisins croyait vous avoir rencontré à Lubeck. Ce qui donnait quelque crédit à cette vague rumeur ; c'est que nulle part on n'avait vu en Suède trace de suicide ni corps de noyé. Cécilie s'enquérait de côté et d'autre, faisait mille suppositions, et, tout en condamnant son espoir, espérait vous revoir. Sur ces entrefaites arriva l'officier suédois qui vous avait aperçu à Eisenach, et qui affirmait vous avoir positivement reconnu. Il avait demandé au maître d'hôtel qui vous étiez, et votre nom supposé de Wander avait à peine ébranlé sa conviction. Cécilie voulut le voir ; elle lui fit raconter, répéter, dans les plus minutieux détails, sa rapide rencontre avec vous, et quand il eut dépeint votre physionomie, votre démarche, et l'embarras visible que vous éprouvâtes à son aspect : — C'est lui ! c'est lui ! s'écria-t-elle. Oh ! pauvre Carl ! comment faire pour qu'il sache du moins que je n'ai pas cessé de l'aimer,

que je songe à lui sans cesse, et que je voudrais encore être aimée de lui? — J'ai toujours adoré cette petite nièce, et fait au moindre signe toutes ses volontés. Je me dis que j'avais dans cette occasion une tendre et généreuse mission à remplir. Je pris Cécilie à part, je lui demandai si je ne satisferais pas à son vœu le plus ardent en partant pour l'Allemagne, afin de m'assurer de votre identité et, s'il était possible, de la nature de vos sentiments. Elle hésitait, elle n'osait, me répondit-elle, m'engager dans une entreprise si pénible et si incertaine; mais son hésitation même trahissait le secret de ses désirs, et je me suis mis en route, et me voilà. Dieu soit loué! ce n'est pas sans peine que je suis parvenu à vous saisir et à vous faire parler. Maintenant, que voulez-vous faire?

— Merci, cher monsieur, s'écria Blåberg, merci de votre noble démarche, et pardonnez-moi les soucis que je vous ai donnés. Ce que vous venez de me dire me touche profondément. J'éprouve une vive pensée de reconnaissance et d'admiration pour le désintéressement de Cécilie, pour le noble usage qu'elle a fait du dépôt qui lui était confié; mais j'ai besoin de quelque temps encore pour prendre la détermination vers laquelle me portent les plus doux sentiments, et que j'accepterais à l'instant même avec joie et orgueil si je n'étais encore arrêté par les souvenirs d'un autre amour qui ont une grande puissance sur moi. Je vous en prie donc, partez pour la Suède, retournez auprès de votre charmante nièce, racontez-lui toutes mes perplexités. Dites-lui dans quel état d'agitation et de tristesse vous m'avez trouvé. Elle a l'âme assez sensible, assez élevée pour comprendre ma situation, et je l'es-

time trop pour lui porter un cœur partagé entre le bonheur que je puis attendre d'elle et l'image du bonheur que j'ai goûté. Je reste ici, et dans quelques semaines vous me reverrez l'heureux fiancé de Cécilie ou nous ne nous reverrons plus jamais en ce monde. »

Le jeune officier avait prononcé ces paroles d'un ton si ferme et si imposant que le colonel n'essaya pas même de lui adresser une objection. Il accepta comme une résolution invincible le parti qui lui était proposé ; le lendemain, il serrait Wander sur son cœur, et montait dans l'*Eilwayen* qui devait le reconduire vers la Suède.

Des semaines, des mois se passèrent, on n'entendit point parler de Wander dans l'inquiète maison de Wexiö.

Les événements politiques forcèrent bientôt le colonel à quitter la chère famille au milieu de laquelle il espérait finir paisiblement ses jours. La guerre venait d'éclater plus ardente, plus terrible que jamais, la grande guerre de l'Europe entière contre Napoléon.

Le colonel suivit en Allemagne le prince royal de Suède. Le matin de la célèbre bataille de Grossbeeren, on vit arriver au camp un jeune homme vêtu d'une simple redingote et monté sur un cheval fougueux. Il s'approcha du général qui commandait l'aile gauche des troupes, lui dit quelques mots que personne n'entendit, et resta à côté de lui. L'armée se mit en mouvement contre les troupes françaises. Dès la première attaque, l'inconnu s'élança à la tête d'un escadron, et tomba frappé d'une balle. Un seul mot s'échappa de ses lèvres mourantes. C'était un nom de femme. Au même instant, le colonel Hiärta arrivait avec son régi-

ment de dragons ; il vit le jeune homme étendu sur le sol, et reconnut Wander.

Trois ans après, Cécilie épousa un des officiers qui s'étaient signalés dans cette armée d'Allemagne. Elle vit encore ; son père, sa mère, son digne oncle, demeurent avec elle, et tous les pauvres de la ville qu'elle habite la bénissent ; mais elle a perdu son enjouement de jeune fille, elle n'a jamais voulu visiter la Dalécarlie, cette belle province de Suède, et l'on dit que, chaque fois que l'on a parlé devant elle de la bataille de Grossbeeren, elle a détourné la tête ou s'est retirée à l'écart pour pleurer.

UNE CONVERSION

LETTRES DE FRÉDÉRIC L... A CHARLES N..., A PARIS

Les Elais, 25 octobre 18..

Vous le voulez, mon ami, je cède à vos affectueuses instances. Je vous écris et je vous écrirai, quoi qu'il m'en coûte de vous répéter de loin, sur le même ton, les plaintes que j'ai si souvent exhalées près de vous, de vous étaler les mêmes tristesses et les mêmes plaies. N'êtes-vous pas las d'assister à cette espèce d'autopsie d'une nature malade que tout fatigue ou décourage, qui, dans sa misérable faiblesse, n'a conservé quelque énergie que pour sentir plus vivement le fardeau de l'ennui, ou l'aiguillon de la douleur? Non, vous espérez me soulager par les réciproques épanchements d'une vieille amitié, réveiller en moi un espoir qui ne serait qu'assoupi, raviver une force qui n'aurait pas cessé d'être. Pour moi, je n'espère

plus, j'ai assez longuement et patiemment observé mon état, sondé jusque dans ses derniers replis le fond de ma pensée, mesuré la portée de chaque impulsion que je pouvais prendre en un moment d'erreur pour un réveil de l'âme, pour un nouvel essor. Je me connais ; de tout ce qui agite l'esprit des autres hommes, de tout ce qui séduit leur ambition et exalte leur ardeur, plus rien ne me tente, ni les hasards de la fortune, ni les hochets de la vanité, ni l'exercice du pouvoir, ni même, vous le dirai-je, les douces récoltes de l'étude, et les échelons de gloire de la science. Autour de moi est un horizon terne, sur ma tête un ciel gris, dans mon cœur un grand vide. La jeunesse a disparu sans me laisser un seul de ses prestiges, le désir est éteint, la vie est close.

Des différentes scènes qui m'ont tour à tour attiré, saisi pendant les dix années que j'ai passées à Paris, et que je puis bien appeler mes années d'épreuves, les unes ne m'ont laissé qu'un sentiment de remords ; d'autres qu'une froide déception ou une profonde indifférence. Une seule image a déposé dans mon cœur une empreinte qui parfois me surprend encore dans mes rêves solitaires, puis disparaît comme une lueur éphémère dans l'ombre qui m'environne. C'est l'image d'un chaste et calme bonheur comme le vôtre, une femme belle et vertueuse au foyer conjugal ; un enfant assoupi sur ses genoux comme un bouton de fleur qu'un rayon de soleil fait éclore ; un autre plus âgé dont l'intelligence s'ouvre déjà aux sages leçons que son père lui donne en jouant avec lui, et en souriant ; l'ordre entretenu dans la maison par le devoir, et le devoir embelli par l'amour ; la paix dans le présent, la

religieuse confiance dans l'avenir. Si je pouvais jamais me reprendre aux joies de la vie, c'est là l'unique lien qui m'y rattacherait. Mais un tel bonheur n'est pas possible pour celui qui comme moi n'aurait à offrir en échange d'une tendresse dévouée, qu'un cœur épuisé et un morne désenchantement. Dieu est juste envers nous, il nous punit dans le cours même de cette vie, de nos propres fautes par le résultat naturel de ces fautes. Il nous a dotés d'un trésor de sympathies généreuses, d'affections expansives. Si nous le dissipons en vains désirs, en folles passions ; si nous livrons au caprice des vents la flamme de l'huile sainte qui ne devrait s'allumer qu'en une heure solennelle, quand cette heure arrive, l'huile odorante est consumée, la source de l'amour est tarie. Nous voyons passer devant nous le riant cortége de l'épousée, et nous nous enveloppons avec le regret de notre erreur dans le deuil de notre veuvage.

Voilà ce qui m'est arrivé, mon ami. J'ai été trop souvent subjugé par le prestige d'un sourire caressant et d'un regard menteur. J'ai trop couru après cette ombre de félicité qui, pareille au génie des traditions irlandaises, reste en notre pouvoir, tant que nous tenons nos yeux fixés sur lui, et s'évanouit dès que nous détournons la tête.

The time I've lost in voowing,
In watching and pursuing
The ligth that lies
In woman's eyes
Has been my heart's undoing.

J'ai ri de ceux que je voyais cheminer prudemment à travers les écueils où je m'élançais avec mon aveu-

gle impétuosité. J'ai tourné en dérision la sagesse qui ménageait les fruits de l'avenir, au lieu d'en éparpiller comme moi les fleurs éphémères à chaque pas. Quand je suis entré dans le monde, je me sentais si riche, grand Dieu ! si riche d'espérances, de sentiments que je croyais n'en voir jamais le terme. Le monde a tout pris et m'a laissé seul, pauvre, dépouillé de mes dernières illusions et de mes derniers songes. A présent, je n'aime plus, je n'ai plus rien à aimer, et je puis dire dans le douloureux orgueil de ma solitude : « Je n'ai personne, personne ne m'a. »

Pardon, mon ami, je vous ai encore, vous dont l'indulgente bonté ne m'a jamais abandonné dans la folle effervescence de mon imagination, et ne m'abandonne pas dans ma sombre retraite. Je vous ai et je devrais remercier le ciel qui me conserve votre affection, comme un soutien dans ma faiblesse et un guide dans mon naufrage.

Les Elais, 30 octobre.

J'ai tort de me plaindre du monde, comme si j'étais sa seule victime. Le monde ne peut se transformer pour moi, par une grâce spéciale et ne peut donner ce qu'il ne possède point. Il y a des gens qui vivent perpétuellement avec lui et qui s'en trouvent fort bien. Il y en a qui ne le voient que de loin en loin, à certains intervalles choisis, et qui le proclament très-aimable. Le tout est de savoir le prendre tel que le temps, la mode, les circonstances l'ont fait, de se complaire en ses grâces coquettes, en fermant les yeux

sur son néant, de ne pas lui demander une émotion sérieuse ou une sensibilité durable, et, ce qui vaut mieux encore, de se lancer sans réserve dans le cercle de ses fantaisies mobiles, de ses heures mélancoliques et de ses soirées bruyantes ; de s'apitoyer, quand parfois il s'apitoie, sur un événement qui passe comme un nuage dans l'atmosphère de ses salons, de rire quand il rit, de devenir enfin un des atomes de ce tourbillon flottant. Alors le monde est un être complexe, vraiment agréable et complaisant. Il vous accueille avec une prévenance et une politesse exquises. Il encourage, il excite tout ce qu'il peut y avoir en vous d'esprit ou de talent; il applaudit à vos succès, surtout si ces succès enfantent quelque anecdote qui frise légèrement le scandale. Bien plus, il pousse la magnanimité jusqu'à vous permettre de venir à lui en un jour de tristesse, jusqu'à montrer un très-vif intérêt pour le malheur qui vous effraye ou la perte qui vous afflige, à condition, toutefois, que votre chagrin ne soit pas trop sombre et ne dure pas trop longtemps; car, en ce cas, il vous range dans la classe des rêveurs ténébreux, et vous perdez par là une grande part de votre valeur, ceux qui l'égayent et le récréent devant être tout naturellement les premiers admis dans son estime.

Pour moi, je me trouvais de prime abord placé à son égard dans une condition qui ne pouvait m'amener qu'à une amère déception. Orphelin dès mon enfance, j'apportais, à mon entrée dans la vie, un besoin d'affection qui éclatait spontanément avec l'impétuosité d'un premier transport et d'une âme sans défiance. Dans le magique élan de ma pensée, je promenais au-

tour de moi un regard qui ne cherchait que des regards sympathiques. J'adressais aux bois de mes montagnes, aux ruisseaux de mes vallées, aux rayons de l'aurore, aux pâles crépuscules du soir les vagues aspirations de mon enthousiasme, et la nature entière semblait palpiter avec moi, s'associer à mes rêves, s'animer à mes désirs. Toutes les voix de la terre et du ciel murmuraient à mon oreille un chant ineffable d'amour et d'harmonie ; tous les hommes étaient mes frères. L'espace où s'égarait ma vue était trop étroit pour une telle ardeur. J'aurais voulu enlacer le monde dans mes bras et le serrer sur mon sein.

Vous savez, mon ami, ce qu'il est advenu d'une telle exaltation. Vous vous êtes lié à moi, dans mes heureux jours de confiance, et vous avez été le confident de mes premières impressions. Votre sage raison, qui avait d'abord essayé de modérer mon effervescence, s'appliquait plus tard à atténuer les rudes secousses que j'éprouvais, à me relever de mes accès de découragement, à me consoler de mes soudaines douleurs, et vous devez me rendre cette justice que j'ai lutté autant que mes forces me le permettaient contre le doute et le désenchantement, que j'ai persisté à croire à la générosité, aux vertus du monde, quand déjà de toutes parts, j'avais reconnu l'hypocrisie de son égoïsme et la fange de ses vices. Que de fois j'ai pris pour un accent affectueux, un compliment banal, monnaie courante de politesse qui se distribue à tout venant! Que de fois j'ai serré avec reconnaissance la main d'un homme dont les protestations amicales ne cachaient qu'un sordide intérêt! J'aimais le monde, je voulais être aimé du monde, j'employais pour lui plaire les

petites ressources dont il dispose si habilement. Comme le bon Hermann, de Gœthe, je parais, en allant le voir, mon innocente candeur. Pour suivre ses allures, pour flatter ses caprices, je me faisais léger et coquet, mordant et sceptique.

Mais, quand je sortais de là, après ces espèces de tournois où toutes les vanités se rencontrent dans une même arène, je ne ressentais plus qu'une fatigue pareille à celle d'un acteur qui vient de remplir dans la chaude atmosphère d'un théâtre un rôle difficile sous un habit d'emprunt. J'aspirais avec une sorte de volupté l'air libre, le vent froid du soir. J'élevais avec anxiété mes regards vers le ciel, et je m'écriais : Est-ce donc là le bonheur que j'espérais atteindre, le bonheur que j'invoquais? Souvent je m'en revenais à pied par les rues assombries, par les quais silencieux, prolongeant à dessein la route qui devait me ramener chez moi, essayant d'apaiser par la lassitude du corps les orageux mouvements de l'esprit. Si, le long de mon chemin, je rencontrais un ouvrier en blouse qui regagnait son gîte en fredonnant une chanson, je me disais : Ah ! celui-là est plus heureux que moi ! Il n'a pas, comme moi, sacrifié sa mâle nature à une folle velléité d'amour-propre, mis un masque sur son âme pour tromper les autres et se tromper soi-même. Il a, dès le matin, travaillé à sa tâche, et se retire satisfait de sa journée pour se reposer dans le calme de sa conscience. Si je voyais les rayons d'une lampe brillant encore à travers les vitres de quelque humble mansarde, je me disais : Il y a là peut-être quelque noble créature ignorée des hommes, outragée par la fortune, qui accomplit en silence, avec une courageuse résigna-

tion, un devoir rigoureux; peut-être une femme qui veille près de son époux malade, une fille près de sa mère, peut-être une malheureuse famille, qui, pour gagner un chétif salaire, prolonge son labeur jusque dans la nuit. Et j'enviais le sort de ces pauvres êtres que mon imagination gratifiait, à tort ou à raison, de cette poésie du devoir, moi qui n'avais su m'imposer aucun devoir et qui errais sans guide à la recherche d'un bonheur sans nom.

Un jour enfin, ne pouvant plus soutenir le poids des mortelles tristesses qui s'étaient amassées sur mon cœur, j'ai voulu m'arracher à ce monde dont j'avais successivement éprouvé tous les attraits et reconnu tous les mensonges, m'affranchir de ces liens factices dont je ne sentais plus que la pesanteur. Comme un malade, après avoir vainement essayé les différentes expériences de l'art, s'en va demander une dernière étincelle de vie à sa terre natale, je viens demander le repos qui m'a fui loin de vous, ô mes belles montagnes, ô vous qui m'avez vu grandir dans les joies naïves de mon jeune âge. Comme une mère reçoit sur son sein l'enfant malheureux qui revient à elle, recevez votre enfant égaré, douces vallées, rendez-moi, s'il se peut, quelques-unes de vos anciennes harmonies, solitude des bois, rends-moi ton asile.

4 novembre.

Me voilà seul enfin, me voilà libre. Je regarde avec une sorte de joie sauvage la retraite où je suis venu me réfugier, je ne pouvais en trouver une qui convînt

mieux au deuil de mon âme. Figurez-vous un plateau nu et rocailleux, parsemé de quelques fermes agrestes, cultivé en partie par des mains laborieuses qui n'en tirent qu'une maigre récolte d'orge et d'avoine, et en partie abandonné au pâturage. D'un côté ce plateau s'incline vers une gorge étroite qui se déroule entre deux chaînes de collines ; de l'autre il touche au penchant d'un abîme dont une forêt de sapins entoure la cime escarpée et cache la profondeur. Ma maison est bâtie à l'écart des autres, à la crête de cette sommité, au bord du précipice. C'est mon grand-père qui avait lui-même choisi, pour y fixer sa demeure, cette sombre situation. C'était un homme d'une nature ardente et mélancolique, qui après avoir parcouru les régions lointaines de l'Amérique du Nord, sans autre but que de satisfaire à la curiosité de son esprit et à ses goûts aventureux, s'en revint dans son pays et résista à toutes les instances qui lui furent faites pour entrer dans une carrière active et occuper un emploi. Ses parents et ses amis lui représentaient qu'avec les connaissances qu'il avait acquises, la fortune qu'il possédait, l'appui de plusieurs personnes influentes alliées à sa famille, il ne pouvait manquer de réussir dans ses tentatives, de faire, selon l'expression vulgaire, un très-beau chemin. Il répondait qu'il avait assez vu le monde pour ne plus vouloir y rentrer, qu'il était assez riche pour n'avoir point à s'occuper d'un surcroît de revenus, trop indépendant pour s'astreindre aux obligations d'un service journalier, et trop fier pour augmenter la tourbe inquiète des solliciteurs. Il vint s'établir ici, puis épousa une jeune fille de Besançon, qui heureu-

sement sut se résigner à sa vie solitaire. Il était doux et humain, mais triste, fuyant les fêtes et les réunions, et ne se complaisant que dans la lecture de quelques poëtes anglais, ou dans de muettes rêveries. Souvent on le voyait errer seul pendant des heures entières sur le flanc des montagnes, puis il venait s'asseoir au pied d'un sapin et restait là absorbé dans une longue et silencieuse méditation. Dans l'enclos qui subsiste encore autour de sa maison, il y a une pointe de roc couverte de mousse, suspendue de telle sorte au-dessus du précipice, qu'il semble qu'au moindre coup de vent elle doive s'écrouler. C'était un de ses points de halte favoris. Les paysans du hameau l'appellent, en mémoire de lui, la roche de l'Américain.

A cinquante ans de distance, le petit-fils du voyageur revient dans ces mêmes lieux avec le même éloignement pour la vie publique et la même tristesse. Il y a des maladies physiques, des maladies héréditaires qui, parfois, tombent de la première à la troisième génération sans atteindre la seconde. N'en serait-il pas de même de certaines maladies morales? Mon père était d'un caractère actif et joyeux, aimant la société, le mouvement des affaires, passionné pour toutes les inventions utiles, animé sans cesse par de vastes projets de fondations agricoles qu'une mort précoce l'a empêché d'exécuter, et moi, mon Dieu, pourquoi suis-je né!

Pourquoi, ah! vous me l'avez souvent dit. Avec l'héritage que j'ai eu si jeune en ma possession, je pouvais, en me rendant utile aux autres, me donner à moi-même une noble satisfaction, je pouvais venir en aide au pauvre, soulager le malheur honnête, enrichir

mon cœur de tous les dons que ma main aurait distribués. J'ai eu, j'ose le dire, ces sentiments de générosité; mais la sphère d'égoïsme où j'ai vécu, les expériences que j'ai faites les ont peu à peu comprimés, dénaturés et anéantis. Maintenant, s'il m'arrive encore de secourir quelque infortune, ce n'est plus par la charitable sympathie qu'elle éveille en moi, c'est par je ne sais quelle espèce de froide condescendance. J'ai le mérite seulement de ne pas en attendre la plus légère gratitude. Le mot de reconnaissance me fait rire, et le mot de dévouement me semble une expression adroitement imaginée pour tromper la vanité des esprits crédules. Vous souvient-il d'un certain salon de banquier que nous fréquentions assez assidûment il y a quelques années? Nous trouvions là des hommes au maintien grave, à la figure réfléchie qui semblaient rouler dans leur cerveau toutes les combinaisons de l'ordre social et politique, et qui ne dédaignaient pas d'interrompre un de leurs diplomatiques entretiens pour venir me serrer la main; des jeunes gens que l'on citait comme des modèles d'élégance, et qui, à tout propos, ne parlaient que de leur tendresse pour moi, des femmes qui affectaient à mon égard des prévenances dont je devais m'énorgueillir.

Tous ces semblants d'affection, tous ces témoignages d'estime, hypocrisie, mensonge! Ces hommes graves étaient des spéculateurs qui, après m'avoir fait vendre des champs et des bois, aspiraient à me délivrer du reste de mes propriétés par amour de l'asphalte et des chemins de fer. Ces jeunes gens si aimables et si affectueux étaient des lionceaux dont je dorais la crinière. Ils avaient découvert, chose admirable en ce

temps, que je pouvais prêter de l'argent et oublier de le redemander. De là leur amitié qui parfois était plus contenue, mais que j'étais toujours sûr de voir éclater en transports enthousiastes lorsqu'ils se sentaient serrés d'un peu près par leurs créanciers. Ces femmes enfin, savaient toutes que j'étais maître d'un assez joli patrimoine, libre de mes actions et, de plus, célibataire. Je vous laisse à penser que d'ingénieux complots devaient se tramer autour de ces titres. Il en est une de ces femmes, une entre autres, si vous la voyez, accordez-lui un regard de pitié. C'est une vieille coquette affligée de deux filles sèches, plates et revêches pour lesquelles elle cherche un mari avec une persistance digne d'une meilleure cause. Il lui a plu de s'imaginer que je pourrais être cette victime qu'elle demande à la Providence, et que de fois il m'a fallu subir l'éloge des vertus de son aînée et des talents de sa cadette! Si le monde a trompé mon espoir, j'ai bien un peu trompé le sien, et je ne serais pas surpris d'être accusé d'ingratitude par ces magnanimes courtiers d'actions à qui il ne fallait que quelques mois pour me rendre millionnaire, par ces beaux élégants qui se vantaient d'établir mon succès dans les salons les plus recherchés, par ces tendres mères qui ne pensaient qu'à me rendre le plus heureux des hommes, en me mariant avec leur fille. Quoi qu'il en soit, en voilà assez de ce jeu du monde mille fois plus redoutable que la roulette de Bade, de ce jeu où l'on perd la meilleure partie de soi-même, sa noblesse de cœur, son trésor de bonnes pensées.

12 novembre.

Vous ai-je dit que j'étais ici loin de toute ville, séparé par un large plateau, par une vaste forêt de tout village, à l'abri de toute visite importune. Quand on a su que j'étais de retour dans mon domaine, les hauts personnages des environs ont pourtant manifesté le désir de me voir. La femme de mon fermier qui est devenue l'intendante de ma maison m'a dit qu'on avait parlé de moi chez le maire de Montbenoît, que le notaire s'étonnait que je ne me fusse pas encore présenté chez lui, et que le percepteur moins exigeant projetait de venir frapper à ma porte en faisant sa tournée. Mais le seuil de ma demeure est interdit à tout visiteur. J'ai rapporté de la vie parisienne une telle défiance qu'elle s'étend jusqu'aux gens de ce pays dont je ne me lassais pas autrefois de louer l'honnête simplicité, jusqu'à cette brave femme qui me sert avec tant de zèle et de respect, et qui se hasarde parfois si timidement à me parler de son mari, de ses enfants, de ses rudes travaux et de ses heures d'angoisses. L'hiver étend de tout côté son blanc linceul, et mon plaisir est de m'en aller par le vent, par la neige sur la crête des montagnes, de sentir la brise froide qui me fouette le visage, de suivre du regard dans leur course orageuse les nuages noirs qui s'amoncellent à l'horizon, d'entendre la tempête qui mugit et les tiges de sapins qui s'entrechoquent l'une contre l'autre avec des gémissements lugubres. Puis le soir quand je rentre, harassé de cette marche vagabonde, je m'asseois dans une large chambre éclairée seule-

ment par la flamme du foyer qui projette sur les murailles des lueurs fantastiques, et je reste là, le front entre mes mains, écoutant, dans le silence profond qui règne autour de moi, le tintement d'une vieille pendule, dont le balancier sonore semble à chaque mouvement m'avertir de la fuite des heures. Mais que m'importe cette fuite rapide! Qu'ai-je à faire de ces jours inutiles que le temps balaye de son aile et ensevelit dans l'éternité! Rien ne m'apprend plus à en reconnaître le prix, ni l'étude qui ne m'apparaît que sous la forme hideuse d'un pédant de collége, ou la face échevelée d'un bas bleu soupirant le soir, son thème du matin, ni ces raffinements de la rouerie humaine qu'on appelle la pratique des affaires, ni cette plate comédie à laquelle on ose donner le nom d'amour ni ce qui est plus regrettable, je l'avoue, la religion, la sainte religion de ma mère, que j'ai profanée et oubliée avec la dernière pensée généreuse de mon cœur sur le pavé de Paris. Que les heures donc s'enfuient, que les jours succèdent aux jours. Qu'importe, comme l'a dit un de nos poëtes aimés : Je n'attends rien des jours.

Si les gens qui m'ont connu dans une autre situation d'esprit vous demandent ce que je puis faire tout seul, comme un sauvage au milieu des bois, vous pourrez leur répondre que je jouis d'un repos vainement désiré près d'eux. Pour occuper agréablement certains instants de mes soirées, il ne me manque qu'un livre que j'ai laissé, je crois, en partant, sur votre table, c'est Ossian. C'est là, pour moi, le véritable interprète des profondes douleurs, des souvenirs de deuil, des songes lugubres, le poëte de l'âme et de la nature. Il

est un autre livre bien plus grand encore et plus profond. C'est le recueil des psaumes, le chant des prophètes, la Bible : mais celui-là est comme une arche sacrée dont la vue seule effraye mon esprit profane. Tâchez donc de m'envoyer Ossian.

31 décembre.

Pardonnez-moi, mon ami, d'être resté six semaines sans vous écrire. Je suis tombé dans une telle torpeur que la simple action de prendre une plume est pour moi un effort difficile, et dans un tel ennui de moi-même que je n'ose plus appeler sur ma chétive nature l'attention de personne. Je sens ce que vous m'avez dit parfois des funestes effets de cette paresse de l'esprit. Quand on s'y laisse aller, elle domine peu à peu, elle paralyse toutes nos facultés. Pour s'arracher à sa funeste absorption, il faudrait un acte de volonté énergique, et cette volonté efficace, je ne l'ai pas, je ne songe même pas à la reprendre. Laisser couler mes jours en silence comme le sable du sablier, sans rien faire pour en changer le cours, sans rien désirer et sans rien attendre, ne plus m'occuper des autres et ne plus songer à ce que les autres s'occupent de moi, m'ensevelir dans mon inutilité jusqu'à ce que de cette morne léthargie, je tombe dans le dernier sommeil, voilà ce que j'appelle maintenant avec un amer sourire la suprême sagesse, voilà où j'en suis venu. Ce n'est plus la vie qui est en moi, c'est, pour me servir d'une expression de saint Augustin, c'est la mort vivante. Vous, à qui Dieu a fait une destinée meilleure,

goûtez en paix, mon ami, les chastes joies qui vous entourent, savourez le fruit de vos travaux, de vos vertus, et ne vous inquiétez plus d'un pauvre être dont les folles fantaisies et le morbide découragement n'ont déjà que trop agité votre âme généreuse.

Le lendemain, 1er janvier.

Oh ! honte à cette langueur à laquelle je me suis si lâchement abandonné, à ce stupide orgueil, unique cause de mon isolement ! Je me plaignais de l'égoïsme des autres, et je nourrissais au-dedans de moi le plus cruel égoïsme ! Malheureux ! comment cherchais-je à me persuader qu'il fût possible à l'homme de briser les liens qui l'attachent aux autres hommes ses frères, de s'affranchir de tout devoir, de détourner son cœur et ses regards de tout ce qui, à chaque instant, sollicite de lui ou un accent d'amour, ou un accent de pitié. Honte à moi ! honte à mon désespoir insensé ! J'ai été réveillé dans la vanité de mon isolement par le cri d'une misère qui m'a fait rougir de mes puériles lamentations. Les sanglots d'une mère m'ont frappé comme un coup de foudre. Un nuage est tombé de mes yeux, une source d'émotions ardentes s'est ouverte dans mon âme. Merci, mon Dieu, c'est votre grâce, sans doute, qui m'éclaire par cette infortune qui gémit à mes côtés. C'est vous qui me rappelez à la vie par une œuvre de charité.

Écoutez, mon ami, vous qui n'avez jamais voyagé dans nos montagnes, vous ne savez pas quels orages y éclatent en hiver, quels amas de neige inondent les

campagnes, s'entassent dans les villages, et quelquefois écrasent, sous leur fardeau, les solives des habitations. Je venais de passer encore de longues heures seul auprès de mon foyer dans une de ces mornes rêveries dont je vous ai parlé. Dès le matin, le ciel avait été couvert d'un voile ténébreux, le vent sifflait et mugissait, la neige flottait en tourbillons épais. Tantôt les rafales de la bise du nord agitaient, ébranlaient mes portes et mes fenêtres; tantôt elles ne résonnaient plus que comme un long soupir, puis, tout à coup, redoublant de fureur, elles faisaient craquer les cloisons et les poutres de ma demeure. Moi pourtant, les pieds sur les chenets, le corps nonchalamment renversé dans mon fauteuil, j'écoutais avec un farouche plaisir ces bruits sinistres, et j'allais paisiblement me mettre au lit, comme un marin habitué à sentir son hamac bercé par la tempête, quand soudain j'entendis crier au secours! au secours! Puis une rumeur confuse, puis un fracas pareil à celui d'une avalanche qui s'écroule. Par un mouvement plus prompt que la pensée, je m'élance hors de ma chambre, et je vois ma vieille intendante pâle, effarée, qui joint les mains et me dit : « Ah! monsieur, quel malheur! la maison de notre voisin André qui vient de s'écrouler, et lui et toute sa famille ensevelis sous le toit, sous la neige. » Je me précipite au bas de l'escalier. Un rempart de neige barricadait ma porte ; mais j'avais en ce moment une force extraordinaire. J'enfonce la porte, je cours au lieu du désastre. Une vingtaine de personnes étaient déjà là ; des femmes à demi-nues qui avaient quitté en toute hâte leur maison, tremblant aussi de la voir s'effondrer; des en-

fants qui pleuraient, et quelques hommes qui avaient bonne envie de secourir les victimes d'une telle catastrophe, mais dont un reste d'égarement paralysait les bras et l'intelligence. La maison d'André avait disparu. On n'en reconnaissait l'emplacement qu'au monticule de neige qui recouvrait les murailles : « Allons, mes amis, m'écriai-je, il s'agit de sauver toute une famille qui, sans nous, va périr d'une mort affreuse ; des pelles, des pioches, des lanternes, à l'œuvre! » Les paysans me regardent un instant en silence, comme si, dans leur stupeur, ils n'avaient pas encore songé à ce qu'ils venaient faire là. Puis une acclamation unanime répond à mes paroles. Tous s'élancent de côté et d'autre, appellent leurs voisins, et reviennent avec leurs instruments. Les femmes apportent des lanternes ; les unes se chargent de nous éclairer dans notre travail, tandis que d'autres rassemblent et protégent les enfants effrayés. Nous nous mettons à l'œuvre. Un des paysans reconnaît l'endroit où se trouve la porte de l'habitation. Ce côté-là est moins affaissé que les autres, peut-être cette partie du mur aura-t-elle résisté à l'ouragan, peut-être est-ce là que les malheureux auront eu un dernier refuge. Chacun de nous enlève de toute la vigueur de ses muscles des pelletées de neige que le vent nous renvoie avec furie, comme s'il voulait défendre sa proie contre nos efforts. Quelle lutte affreuse! et quel tableau! Vous imaginez-vous ce ciel sans étoiles, ce plateau pareil à une tombe immense voilée par une nuit profonde ; cette tempête qui ne cesse de hurler, la lueur des falots vacillante dans les ténèbres, ces groupes d'hommes et de femmes luttant contre le vent et la trombe de neige pour arra-

cher à la mort les victimes qu'elle a saisies. Non jamais, sous l'étreinte du cauchemar le plus affreux, une fiévreuse pensée ne conçut un tel spectacle.

Je ne vous dirai pas tous nos essais laborieux, toutes nos alternatives d'angoisse et d'espoir, le saisissement que nous éprouvions, quand parfois nous croyions distinguer un vague gémissement, et la crainte de frapper nous-mêmes, dans la précipitation de notre travail, sur une de ces têtes que nous voulions sauver. Toute la nuit fut employée à dégager un seul côté de la maison. Vers le matin, l'orage enfin se calma ; une légère lueur d'une teinte jaune et blafarde apparut à l'horizon, puis s'élargit peu à peu et éclaira la scène du désastre. Nous touchions presqu'à l'entrée de la maison ; encore un peu de courage, et nous allions y pénétrer. Le cercle des travailleurs se resserre sur ce point, chacun redouble d'ardeur et d'activité. On déblaye le seuil, on ouvre le passage. Un de nous y entre en se courbant jusque sur le sol ; je le suis pas à pas le long d'un étroit corridor, et déjà une douce espérance nous anime. Les poutres ne sont tombées à terre que d'un côté ; de l'autre, elles ont été soutenues par la muraille et forment un talus qui, dans sa partie la plus élevée, a bien pu abriter la pauvre famille. Du corridor, nous entrons à tâtons dans une chambre ; un de nos compagnons nous apporte, en ce moment, une lanterne, et nous apercevons André, sa femme, son enfant, gisant par terre, serrés l'un contre l'autre, les paupières fermées, les lèvres bleues. Je m'approche d'eux en tremblant ; je pose la main sur la poitrine de l'enfant ; elle palpite encore, et celle de la mère, et celle du père. Ils vivent ! ils vivent ! Ce cri de joie retentit au dehors.

On vient à nous, on enlève ces trois infortunés. J'ai demandé qu'ils fussent transportés chez moi.

Tous les paysans les suivent en s'applaudissant du travail qu'ils viennent de faire. Ma brave Jeanne (mon intendante), qui avait passé la nuit à prier, se relève en faisant le signe de la croix, puis se hâte de rallumer le feu, de courir à la cave, aux réchauds. André et sa femme réconfortés par une bonne boisson, ont déjà assez repris le sentiment d'eux-mêmes pour nous remercier. Mes courageux compagnons se sont assis à table avec moi, et après avoir bu gaiement quelques verres de vin, se sont retirés. L'un d'eux en s'éloignant s'est retourné vers moi, m'a pris la main et l'a serrée sans prononcer une parole. Ce serrement de main m'est allé jusqu'au cœur.

Il est huit heures ; mes deux pauvres voisins, arrachés par miracle à une mort certaine, dorment dans le lit de Jeanne. Leur enfant, un charmant petit garçon de cinq ans, qu'on appelle Louis, sommeille en paix dans le mien. Moi, je me suis remis sur mon fauteuil, mais quel changement dans mon esprit en quelques heures ! Aujourd'hui, je commence une nouvelle année. Ah ! je crois que j'entre dans une nouvelle ère.

7 janvier.

Nos pauvres gens ont surmonté le malheur qui les a frappés. La femme seule a conservé de cet affreux événement une impression d'effroi et de tristesse qui la domine encore, malgré les efforts qu'elle fait pour la vaincre. Elle a reçu dans sa chute une contusion à

la tête qui n'a rien de grave, mais dont elle souffre ; puis elle regrette la perte de son petit mobilier, d'une vache et d'une chèvre qui ont été écrasées sous les poutres de l'étable, et la perte de sa maison que nulle compagnie ne pouvait assurer contre les dangers d'un tourbillon de neige. Quant à André, il déclare qu'avec de bons bras et une bonne volonté, un homme se tire toujours d'affaire. Il est venu me demander à s'occuper chez moi, en attendant la saison des travaux agricoles. Il a pris la haute administration de la grange, de l'écurie, du grenier. Il donne à manger aux bestiaux, charrie du bois, nettoie la cour. C'est un homme actif et intelligent dont je ferai quelque jour un excellent fermier. Louis saute et rit dans ma chambre avec la joyeuse insouciance de son âge, et me fait rire moi-même par sa naïve gaieté. J'ai fouillé dans mes armoires pour habiller le père et le fils ; car, lorsque la tempête a renversé leur toit, ils allaient se coucher et étaient à peu près tout nus. J'ai donné à André une redingote de Staub dont les manches étroites lui ont fait prononcer un gros juron. « Au diable ! s'est-il écrié, vos habits parisiens ! Avec cela, il n'y a pas moyen de lever les bras et de manier une fourche. » Un de ses voisins lui a apporté une blouse qu'il a endossée avec joie. J'ai été plus heureux avec Louis : j'ai trouvé un uniforme de hussard qui fut une des grandes joies de mon enfance, et j'en ai revêtu le petit bonhomme, qui se livre avec sa sabretache et son shako à toutes les folies imaginables.

Il me semble que la bénédiction de Dieu est rentrée sous mon toit avec cette brave famille. Ma demeure, naguère si morne et silencieuse, est maintenant ani-

mée par un mouvement qui m'intéresse et ne me permet plus de retomber dans mes sombres méditations. Ma vieille Jeanne, qui, me voyant si morose, ne s'approchait de moi qu'avec une sorte de crainte, vient maintenant avec la libre confiance d'une ancienne et fidèle domestique me demander mes ordres et me proposer tous les ingénieux arrangements de ménage qui lui passent par la tête. Si je descends de ma chambre, je trouve des femmes du hameau qui viennent voir la femme d'André et qui me saluent en souriant. Si je sors, je rencontre des paysans qui, du plus loin qu'ils m'aperçoivent, s'approchent de moi, et me serrent affectueusement la main.

Hier, nous avons célébré la fête des Rois, selon la coutume traditionnelle qui s'est conservée dans notre pays. Trois enfants représentent, ce jour-là, les mages de l'Orient. Un d'eux se barbouille le visage avec de la suie. C'est le souverain de la race éthiopienne. Un autre se fait une couronne avec du carton, du papier de couleur orné de bribes de clinquant et de verroteries. Un troisième s'affuble gravement d'un manteau qui traîne jusqu'à terre. Un quatrième marche devant eux portant une étoile de papier attachée au bout d'un bâton. Ils s'en vont ainsi de maison en maison, suivis de tous les petits enfants du village qui les regardent avec envie et s'arrêtent à chaque porte en chantant quelques couplets de nos vieux Noëls :

On vient de nous aipoutha
Ne bonne nouvelle,
C'ot qu'on ait ouï chanta
N'ange vé lai velle
Qu'entonna lou Gloria

Des autres Alleluia
E lai pas su tarre,
Y n'y ai pu de gare.

La maîtresse des logis vient les recevoir sur le seuil de sa demeure, les fait entrer, les fait asseoir comme de simples mortels sous le vaste manteau de la cheminée, puis les traite comme des pèlerins qui ont entrepris un long voyage, et leur met des provisions dans leur besace. Ils sont venus chanter leur refrain à ma porte au moment où j'allais partager en cinq parties le gâteau des rois préparé dès le matin. Car, ce jour-là, il n'y a ni seigneurs ni valets : *Hvarken Herr, eller Slave*, comme disent les Suédois. La loi de Dieu a établi la confraternité universelle ; les pâtres de Bethléem ont les premiers entendu l'hymne des anges, et maîtres et serviteurs doivent à la fois se réjouir de la bonne nouvelle. J'ai fait quatre parts de plus pour ces trois majestés orientales que j'avais l'honneur de recevoir à mon foyer, et pour celui qui avait la glorieuse mission de porter l'étoile du salut. J'ai rempli tous les verres, et nous avons brisé l'ourlet du gâteau où devait se trouver le signe de notre royauté d'une heure. C'est Louis qui l'a eu. Plus heureux que tant d'autres rois, il ne pensait qu'à savourer en paix la pâte succulente pétrie par Jeanne. Quand on lui apprit qu'il était roi, ce qu'il ne comprenait pas, mais qu'il n'avait qu'à demander ce qu'il désirait, chose aisée à comprendre à tout âge, il a d'abord demandé un second morceau de gâteau, puis il a ajouté qu'il voudrait avoir un cheval noir, de grandes bottes qui montent jusqu'au genou, et un sabre de gendarme. Voilà son ambition.

1er février.

La femme d'André est la cousine d'un riche propriétaire qui, par son travail agricole et son industrie, a lui-même fait sa fortune. Simple paysan, il a grandi dans l'opinion de ses concitoyens, plus encore par la droiture et l'honnêteté de son caractère, que par sa prospérité. A plusieurs lieues à la ronde, son nom est prononcé avec respect. Les gens des villages voisins viennent le consulter chaque fois qu'ils ont quelque difficulté qui les embarrasse, et le prennent pour arbitre dans leurs procès. Les huissiers seuls et les avoués ne doivent pas l'aimer, car il s'entend à merveille à modérer les exigences d'un créancier en faveur de son débiteur, à délimiter un terrain en litige, et enlève par là à l'âpre chicane une quantité d'affaires. L'année dernière, les électeurs du canton lui ont donné une marque de leur estime, en le nommant à l'unanimité membre du conseil général, et ceux qui autrefois l'appelaient familièrement Jean-Pierre, l'appellent aujourd'hui M. Duval. Il était à Lyon lorsque la maison d'André s'est écroulée. De retour hier, il est venu ce matin voir sa cousine et me remercier de l'asile que je lui avais donné. Il a fait mille caresses au petit Louis, a promis à sa cousine et à André de les aider à rebâtir leur maison et m'a beaucoup plu. Je crois avoir retrouvé en lui un de ces bons vieux types de Franc-Comtois dont mon père aimait à dépeindre les qualités caractéristiques : singulier mélange de franchise et de perspicacité, de hardiesse et de prudence, esprit naturel qui,

par son intuition, supplée à l'enseignement du monde, jugement réfléchi qui contrôle sévèrement tout projet ambitieux et toute idée nouvelle, cœur tendre et expansif porté aux affections de famille et aux sentiments religieux.

Nous avons passé près de deux heures à nous entretenir de chose et d'autre, et il m'a semblé que mon digne voisin n'était pas trop content de la gestion de mes affaires. Dans une première entrevue il n'a sans doute pas pu me dire toute sa pensée ; mais à la manière dont il me parlait de l'aménagement de mes bois, de l'administration de mes fermes, j'ai cru remarquer qu'il en savait plus long que moi sur mes propres intérêts, et j'espère qu'en s'expliquant plus catégoriquement quelque jour, il pourra me donner d'utiles conseils. Dans le tourbillon où j'ai jeté mes premières années de jeunesse, puis dans la profonde indifférence qui m'a saisi ensuite, j'ai trop oublié le soin de ma fortune. Maintenant que je me sens renaître à la vie, maintenant que je vois quel bien on peut faire avec les ressources que la Providence nous donne, je veux travailler à réparer un trop long oubli. Je veux apprendre à connaître mon patrimoine, que je ne connais pas encore en vérité ; je veux étudier la culture des champs, l'irrigation des prairies, ce sera au moins une occupation, et le fruit que j'en retirerai ne sera pas perdu pour les autres. Voilà mon espoir et ma résolution.

En me quittant, M. Duval m'a fait promettre d'aller dîner avec lui un dimanche. « Vous verrez, m'a-t-il dit, notre joli vallon de Remonot, et notre église sous sa voûte de roc, et ma famille qui vous recevra sans façon, comme une simple famille de paysans, mais le

rire sur les lèvres et le cœur sur la main. » Puis, comme cette idée si subite de m'éloigner de ma solitude et de rentrer dans un nouveau cercle jetait dans mon esprit je ne sais quel trouble inquiet qui s'est sans doute manifesté par l'expression de mon visage : « Allons, allons, a-t-il ajouté, on m'a dit que vous étiez souvent triste ; c'est sans doute votre vilain Paris qui vous a changé le caractère. Votre père était un bon vivant, un homme d'esprit et d'action, toujours à l'œuvre et toujours gai. Mettez-vous à l'œuvre comme lui, vous verrez ce qui en arrivera, et tenez, avant de partir, je veux vous dire encore quelques mots qui seront pour vous un souvenir de ma visite. Il y avait, autrefois, dans le village de Bulle, à quelques lieues d'ici, un honnête paysan appelé Foblant, très-aimé de tous ses voisins et très-estimé de tout son canton, qui, chaque fois qu'il avait un moment de loisir, s'asseyait dans un coin de sa chambre, prenait un gros livre, et, de temps à autre, écrivait sur ce livre quelques lignes. Personne ne savait ce qu'il lisait si assidument, ni ce qu'il écrivait. Quand il mourut, on trouva dans son armoire le livre mystérieux qu'il adressait par son testament à ses enfants. C'était une Bible, sur laquelle il avait inscrit presque à chaque page ce proverbe franc-comtois en patois des montagnes :

Qui bêt ferot,
Bêt troverot [1].

« Vous avez déjà mis cette bonne maxime en pratique. Continuez et vous ne vous en repentirez pas. »

[1] Qui bien fera,
Bien trouvera.

A ces mots, il est monté à cheval, et donnant un coup de cravache à sa jument, il s'en est allé au petit trot, tandis que je restais sur le seuil de ma porte, le suivant du regard, et croyant entendre encore son amicale et salutaire parole.

La visite de M. Duval m'a déjà été utile. Les quelques mots qu'il a laissés échapper trop discrètement peut-être sur l'administration de mes biens m'ont fait réfléchir. J'ai interrogé quelques paysans du village, j'ai interrogé André, qui me paraît de plus en plus un homme habile. Pour obtenir des renseignements positifs, il m'a fallu revenir plusieurs fois sur la même question, car le paysan franc-comtois est généralement d'une nature réservée et craint de se compromettre en se laissant aller à des confidences trop rapides. Enfin, après plusieurs instances, j'ai été conduit sur la voie de la vérité, et j'ai appris des choses qui m'affligent. Je ne parle pas du gaspillage d'une partie de mes revenus, de plusieurs conditions de baux mal remplies, de plusieurs fermiers qui enlèvent l'engrais de mes terres pour le porter sur les leurs. Ce ne sont là que de misérables pertes, et grâce au ciel, les pertes d'argent n'ont jamais été pour moi qu'une préoccupation très-secondaire. Mais le mal que j'ai fait, de loin, sans le savoir, par mon insouciance, voilà ce qui m'humilie, ce qui me donne dans le calme de ma nouvelle existence un regret profond. Vous avez souvent blâmé, mon ami, l'étourdissement auquel je me livrais, et le superbe dédain que j'affectais pour les calculs positifs de la vie. Cependant vous ne saviez pas combien j'étais coupable, et moi je viens seulement de le savoir. Je ne suis point, tant s'en faut, un de ces grands

seigneurs d'Irlande qui s'en vont étaler leur luxe fastueux dans les squares de Londres, tandis que les ilotes de leurs domaines s'épuisent en un travail ingrat, languissent dans la misère et meurent d'inanition. Cependant j'ai aussi mes *middlemen* et je puis attester par moi-même les funestes résultats de l'*absentéisme*. On a, sans que j'en fusse instruit, opprimé en mon nom les malheureux qui avaient l'appui de mes parents, et qui croyaient avoir le mien. Un pauvre père de famille qui avait pris à bail un petit chalet que je possède dans la montagne et qui ne demandait que quelques mois de délai pour s'acquitter de ses arrérages, a été impitoyablement exproprié, chassé de sa demeure, et réduit à s'en aller casser les pierres sur la grande route avec sa femme et ses enfants. Un misérable garde, qui montrait un zèle extraordinaire pour mon service, coupait pour son usage mes plus beaux bois de sapins, et faisait condamner à l'amende, quelquefois à la prison, des enfants qui venaient faire pour l'hiver quelques fagots de branches mortes. Ce n'est pas tout. Hier, Jeanne m'a amené une pauvre veuve infirme qui a été pendant quelque temps employée dans notre maison, et à qui je devais, selon une des dernières volontés de ma mère, remettre chaque année, sa vie durant, un secours pécuniaire. En partant pour Paris, je confiai cette charitable disposition à un agent qui l'exécuta deux ou trois fois de fort mauvaise grâce, puis déclara brutalement qu'il n'avait plus rien à donner. Moi, qui ne lisais mes comptes qu'à la hâte, en courant d'un clin d'œil des premiers chiffres au total, je n'avais pas remarqué cette lacune, et la pauvre femme, ignorant ma demeure et n'osant peut-être s'en

enquérir, n'avait pas pu m'adresser ses justes réclamations. Quand elle a su que j'étais de retour, elle a longtemps hésité à venir me trouver. Elle m'attribuait sans doute les refus cruels de mon agent, et craignait, en invoquant ma pitié, de faire une démarche inutile. Enfin, pressée par le besoin et par les encouragements de quelques gens de son village qui lui remontraient qu'un fils, quel qu'il fût, ne pouvait se montrer si dur envers une fidèle servante de sa mère, elle s'est décidée à se mettre en route. Elle est venue à pied par des sentiers couverts de neige et de verglas, faible et tremblante, s'appuyant sur une béquille, et lorsqu'elle était sur le seuil de ma demeure, accablée de fatigue, ayant faim et soif, elle hésitait encore à entrer. C'est Jeanne qui heureusement l'a aperçue et l'a introduite dans la maison. Elle est montée d'un pas chancelant à ma chambre. J'entendais Jeanne qui essayait de l'encourager et lui disait : « Allons donc, n'ayez pas peur, il a pitié de ceux qui souffrent, c'est moi qui vous le jure. Allons, encore trois marches, encore une, nous y voilà. » Surpris de ce colloque, je me lève, j'ouvre ma porte, et je vois cette pauvre vieille qui m'avait porté sur ses bras dans mon enfance, qui maintenant s'avançait d'un air craintif n'osant pas même lever les yeux sur moi. Quand elle a été un peu rassurée par mon accueil, elle m'a conté sa triste histoire, sans se plaindre, sans murmurer ; seulement, quand elle parlait du passé, elle me disait de temps à autre : votre bonne mère ! et ces mots me perçaient le cœur. Je ne connais pas dans le monde un spectacle aussi touchant que celui de la douleur qui pardonne à un injuste oubli, de la misère qui se résigne à sa souffrance, et la

malheureuse veuve privée de tout secours, abandonnée de celui qui avait à acquitter envers elle une dette sacrée, semblait, en remarquant l'émotion que son récit avait produite sur moi, bien plus occupée de mon chagrin que de sa propre situation. Vous pouvez croire, mon ami, que j'ai tâché de réparer autant que possible l'effet de ma coupable insouciance ; mais cette réparation tardive ne m'a pas consolé d'une amère réflexion. Ah! tandis que d'une main si facile je prodiguais l'or pour satisfaire à de vaines fantaisies, il y avait ici des indigents qui devaient trouver un appui en moi, et que j'abandonnais froidement à leur destinée ; des larmes qui devaient émouvoir ma compassion et qui coulaient ignorées dans les longues nuits d'hiver. La pitié n'est-elle pas la dernière vertu qui reste à celui qui, comme moi, a perdu les autres, le dernier lien qui rattache une âme égarée par de folles passions à la source éternelle des miséricordes? Et je me suis même éloigné de cette sainte fille du ciel! et j'ai oublié jusqu'à ses lois si douces à suivre. Il me semble que ces douleurs dont j'ai détourné ma pensée doivent retomber sur ma tête, et que c'est à moi maintenant à implorer la commisération de ceux qui ont vainement espéré la mienne!

1er mars.

J'allais retomber dans mes jours nébuleux. Le devoir que je me suis prescrit, le travail, m'ont encore une fois ranimé. Oui, vous l'avez bien dit, le travail est vraiment une loi divine, une loi d'expiation imposée

à notre premier père, mais qui porte avec elle sa récompense. Quiconque essaye de s'y soustraire est puni de cette infraction par la satiété des plaisirs qu'il poursuit, le vide de l'esprit et l'ennui du cœur. Ceux qui, au contraire, reconnaissent cette loi et la mettent en pratique y trouvent un baume salutaire qui les fortifie. Nous nous étonnons parfois de voir la face joyeuse, d'entendre le gros rire des ouvriers, des paysans condamnés à un rude labeur. Le matin, ils s'en vont gaiement reprendre leur tâche ; le soir, après un mauvais repas, ils s'endorment sur leur couche grossière d'un sommeil paisible qui fuit souvent l'oreiller des riches. Le secret de leur contentement n'est-il pas dans l'action efficace du travail? N'est-ce pas de notre oisiveté que s'échappent, comme d'une autre boîte de Pandore, les désirs turbulents qui égarent notre imagination, les soucis qui nous rongent, les plaisirs factices dont l'apparence trompeuse nous séduit, dont le néant nous irrite, et toutes ces susceptibilités inquiètes, tous ces sentiments de jalousie, de haine, qui éclatent dans les riants salons du monde, comme le souffle empesté qui, sous un ciel doré, porte la fièvre dans les vertes oasis de l'Orient? L'espérance pourtant est au fond de ces misères ; l'espérance, c'est le travail qui, occupant notre pensée, la délivre de tous ses vains fantômes ; qui, à la place de ces vagues et éphémères fantaisies, nous montre un but qu'il est doux de vouloir atteindre, et répand dans notre âme, goutte à goutte, comme un suc salutaire, la satisfaction qui résulte de l'accomplissement d'un devoir.

Que dites-vous de cette lettre, mon ami? Ne vous semble-t-il pas plaisant de me voir ainsi m'ériger en

moraliste, moi qui n'étais, il y a si peu de temps, que le jouet mobile des idées les plus capricieuses et les plus incohérentes? Et ne me trouvez-vous pas bien présomptueux d'oser déjà paraître donner des leçons, moi qui ai si grand besoin de leçons? Non, je ne veux pas me rendre meilleur que je ne suis, et je ne prétends pas, Dieu le sait, être arrivé en quelques semaines à la pratique de la sagesse. Mais je crois avoir découvert au moins un des remèdes qui m'étaient nécessaires dans mes plaies morales, et cette fois enfin je voudrais en user utilement.

J'ai, pour m'occuper ici, plusieurs questions d'agriculture que mes voisins m'expliquent avec leur bon sens pratique et auxquelles je prends goût, plusieurs affaires personnelles trop négligées que je voudrais éclaircir, et quelques autres affaires que j'ai d'abord voulu éloigner de moi et que j'ai fini par accepter. Les paysans de mon village savent que j'ai fait mon droit, que je porte le titre d'avocat. Ils ignorent combien peu j'ai étudié pour gagner ce titre, et par quel heureux hasard j'ai été, à mon examen, précisément interrogé sur le très-petit nombre de paragraphes qui s'étaient conservés, je ne sais comment, dans ma mémoire. Quoi qu'il en soit, je ne leur en inspire pas moins une grande confiance.

La division extrême des propriétés, telle qu'elle existe dans ce pays, enfante toujours une quantité de difficultés, de contestations qui tournent aisément à la plaidoirie. Le paysan franc-comtois est d'ailleurs d'une nature un peu processive et un peu normande. Il a son code dans sa poche, et, à la moindre inquiétude qu'il éprouve, il l'ouvre à la page dont il a besoin. Seulement, il l'interprète un peu trop à sa façon,

comme les sectes protestantes interprètent les divers passages de la Bible, et souvent il arrive que deux individus, en consultant l'article qui se rapporte à leur situation réciproque, en tirent de part et d'autre la solution qu'ils désirent, et s'en vont tous deux gaiement devant le tribunal avec une égale assurance de succès. Cependant, les voyages d'huissiers coûtent cher, les écritures d'avoués ne se donnent pas pour rien, et les avocats ne se sont pas encore décidés à plaider pour l'amour de Dieu. Donc, quand ces paysans trouvent près d'eux, à leur porte, un homme qui doit savoir toutes les rubriques de la loi, et qui peut leur donner gratuitement un bon conseil sur ce qu'ils ont à faire pour une borne déplacée, pour un mur mitoyen, et autres graves intérêts, vous pouvez vous imaginer avec quel empressement ils profitent de la bonne aubaine, et j'en sais quelque chose. J'ai sur ma table un amas de liasses de papiers, griffonnés dans un style qui confond l'intelligence et avec une orthographe qui se moque parfaitement de la grammaire classique et du dictionnaire de l'Académie. Ce n'est pas une chose récréative, je vous assure, que de lire tous ces rouleaux d'assignations, d'enquêtes, de jugements d'arbitres, et d'essayer d'arriver, dans un tel chaos, au *fiat lux*. Mais quand je songe qu'en étudiant chacune de ces contestations, et en m'efforçant d'y reconnaître le point de droit, je puis peut-être détourner une brave famille d'un procès onéreux, l'empêcher de se ruiner en actes judiciaires et en plaidoiries, l'idée de tous les services que M. Duval a rendus par le même moyen me revient à l'esprit, et je poursuis ma tâche courageusement.

D'autres affaires se joignent encore à celles-ci. C'est le maire qui vient me consulter sur les intérêts de la commune, qui me soumet un projet de délibération qu'il voudrait faire adopter par son conseil municipal, et un projet de lettre qu'il voudrait adresser au préfet. Ces dernières confidences me conduisent sur la voie des honneurs administratifs. Me voilà en train de devenir membre du conseil de la commune, peut-être adjoint, et qui sait? peut-être maire, ce qui est un des points culminants d'une honnête ambition humaine.

Déjà je suis maître d'école. J'enseigne à lire, à écrire à Louis, et, lorsqu'il a épelé couramment deux lignes de son alphabet, ou tracé d'une main assez nette de grosses lettres massives, je me sens tout fier de mon ouvrage.

En montant un jour, je ne sais pourquoi, dans mon grenier, j'ai fait une découverte qui me procure bien d'autres joies. J'ai trouvé toute une collection de livres qui appartenaient à mon grand-père, et qui, depuis mon départ, dormaient ignorés au fond d'un bahut. On vient de les ranger dans ma chambre, et je les regarde avec amour. Il y a là des récits de voyages, tels qu'on les écrivait autrefois, simples et instructifs, quelques poëtes étrangers, et un bon choix de nos classiques du dix-huitième et surtout du dix-septième siècle. En retournant à cette saine et forte littérature, après m'être étourdi par la lecture des romans et des feuilletons délirants de notre époque, il me semble que je passe d'une atmosphère lourde, corrompue, à une source d'eau pure et rafraîchissante, et je m'en veux d'avoir dissipé tant d'années en vaines et pernicieuses lectures, tandis que j'avais partout sous mes yeux, au-

tour de moi, ces sages conseillers dont le savoir aurait éclairé mon ignorance, dont les grandes pensées auraient rasséréné mon âme. A présent, enfin, je les connais, et, comme pour réparer le temps perdu, je les saisis avec ardeur. Je voudrais les lire tous à la fois, et je cours de Molière à Bossuet, de La Bruyère à Corneille, du poëte à l'historien, du critique au philosophe. Je sais bien que ce n'est pas ainsi qu'il faut étudier ces austères penseurs, ces maîtres de l'art. Leurs œuvres ne sont point de celles qu'il suffit de feuilleter d'un doigt indolent et de parcourir d'un regard rapide. Pour en goûter pleinement la saveur, pour en recueillir les fruits excellents, on doit y revenir souvent avec une sérieuse réflexion; mais laissez-moi d'abord satisfaire à l'impatience qui maintenant me domine, et je les reprendrai, l'un après l'autre, tous ces bons et admirables écrivains, et je les lirai avec le calme assidu qu'ils exigent.

8 avril.

Non, je ne dirai plus que ma vie est close, que je n'attends plus aucune vraie joie dans ce monde. Je viens de passer un heureux jour, un de ces jours qui, par une puissance magique, réveillent au fond du cœur une foule d'émotions que l'on croyait à jamais perdues, et projettent un rayon lumineux sur les nuages qui voilaient l'avenir. M. Duval m'avait écrit au commencement de la semaine qu'il voulait m'avoir le dimanche dès le matin chez lui. « Vous êtes, je crois, un peu païen, disait-il dans sa lettre, et il pourra

vous paraître étrange qu'avant de vous donner à dîner, je veuille d'abord vous conduire à l'église; mais chez nous, il n'y a point de fête sans quelques prières. Le prêtre est de droit notre premier convive, c'est lui qui bénit le repas selon la coutume du vieux temps, et il ne serait pas content de nous si dans un de ces jours de grandes réunions, un dimanche surtout, nous n'avions été à la messe. Il faudra donc, mon cher Parisien, pour gagner ses bonnes grâces, que vous vous résigniez à cette pratique de famille. Je prends sous ma responsabilité de vous dispenser des vêpres. A dimanche donc, je vous attends avec ma cousine et son mari, et le petit Louis, qui, d'après ce que j'ai entendu dire, me semble en voie de devenir un grand savant à votre école, etc.

Il y avait dans cette lettre, dont je ne vous cite qu'une partie, je ne sais quel ton de satisfaction rustique et de gaieté familière qui produisit en moi une impression désagréable. Je me représentais le paysan enrichi, étalant sur une longue table quelques importations de la ville dans son luxe champêtre, et se pavanant au milieu des siens dans la plénitude de sa fortune. J'oubliais ce qui m'avait tant plu en lui lorsqu'il était venu me voir : sa simplicité de caractère, sa bonté de cœur, et je mettais à la place de sa franche et honnête figure, je ne sais quelle image grotesque enfantée par une des bizarreries de mon imagination. Puis, cette messe, à laquelle on voulait me faire assister, moi qui depuis si longtemps avais déserté le culte de la religion, me semblait une concession hypocrite que je ne devais pas, que je ne pouvais pas admettre. Le résultat de ces ingénieuses conceptions

fut que je n'irais pas dîner chez M. Duval, et que, pour éviter de nouvelles instances, je lui annoncerais le dimanche seulement que j'étais retenu aux Élais par une circonstance imprévue.

Mais voilà que le dimanche matin, au moment où j'allais écrire une lettre d'excuse, j'entends résonner dans la cour les grelots d'un cheval. Un traîneau s'arrête à ma porte, un domestique en descend, Louis se précipite dans ma chambre et m'annonce que M. Duval nous envoie chercher. Je ne m'étais point attendu à ce second incident, et avec la même légèreté d'esprit qui m'avait déjà porté à refuser une amicale invitation, je m'habille, je prends Louis par la main, je le fais asseoir à côté de moi, ses parents se placent sur un autre banc, le cocher monte sur son siége, et nous partons au petit pas d'abord, car nous avons à descendre une côte escarpée, puis bientôt le cheval s'élance hardiment dans la plaine, et le traîneau glisse sur une neige durcie par le froid, comme un wagon sur les rails du chemin de fer. Le ciel est pur, la neige brille comme un amas de paillettes d'argent aux rayons du soleil. Une légère brise agite les rameaux de sapins dont le murmure trouble seul le silence de la plaine. A l'extrémité d'une vaste et majestueuse forêt, nous voyons apparaître les maisons de Remonot dispersées dans une riante vallée, étagées sur le revers d'une colline, sur les rives du Doubs. La cloche sonnait le dernier coup de la messe quand nous arrivâmes à l'entrée du village, et notre cocher qui, sans doute, avait ses instructions, nous conduisit droit à l'église, c'est-à-dire au clocher, car cette église de Remonot est bien l'un des plus curieux édifices qui

existent. Le clocher s'élève sur un plateau, au bord de la grande route. De là on descend par un étroit escalier dans un vallon sillonné par les flots de la rivière. Là est une grotte profonde taillée naturellement dans les flancs du coteau, et cette grotte, c'est l'église. Les architectes et les maçons ont eu peu de frais à faire pour la construire. Une large saillie de roc en forme la voûte, deux parois de roc qui s'avancent parallèlement vers le lit du Doubs en forment les murailles. L'autel est au fond de la grotte, et derrière le sanctuaire jaillit une source d'eau vive à laquelle on attribue des vertus miraculeuses. Figurez-vous, mon ami, ce joli vallon, borné d'un côté par de hautes chaînes de montagnes, égayé de l'autre par des groupes de maisons agrestes, rafraîchi par une eau limpide ; cette cloche qui se balance au haut d'une roche escarpée ; cette route qui passe sur l'enceinte du temple pareil à ceux qui servaient de retraite aux néophytes dans les premiers siècles de la chrétienté, et dites-moi si ce n'est pas là un tableau digne de fixer les regards de l'artiste, l'attention du poëte. Moi qui ne suis ni l'un ni l'autre, j'ai pourtant éprouvé une singulière impression à la vue de cette scène charmante, et je suis entré avec respect dans cette chapelle d'un caractère si nouveau. La nef était pleine de fidèles agenouillés dévotement, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, les enfants rangés autour du chœur, sous l'œil du maître. Le curé commençait l'office divin, et les hommes tenant leurs livres de prières à la main répétaient à la fois l'hymne religieuse. Aux sons de ce chant mélodieux, vibrant sous ces voûtes de roc, à l'aspect de cette foule recueillie dans un même sentiment de

piété, de ces cérémonies augustes qui, depuis longtemps, n'avaient plus frappé ni mes regards ni ma pensée, j'ai senti naître en moi un trouble indéfinissable, puis mon âme a été réveillée par une sorte de commotion électrique, il me semblait entendre les voix oubliées, les douces voix du jeune âge me rappeler en un monde que je croyais à jamais fermé. Il me semblait voir l'image de ma mère souriant à l'entrée du paradis de mon enfance. Je me souvenais du temps où, me faisant mettre à genoux près d'elle, elle m'enseignait à joindre les mains et à dire Notre Père; où, lorsque j'avais dit pieusement la prière qu'elle gravait mot à mot dans ma mémoire, elle m'embrassait avec plus de tendresse et se relevait avec un front plus serein. Après tant d'années passées dans l'éloignement ou le mépris des idées religieuses, ce souvenir s'emparait de moi avec une force irrésistible, et subjuguait et dissipait les résistances de mon incrédulité. Égaré comme Faust par l'orgueil de la raison, et vaincu comme lui par un sentiment inattendu, la tête penchée sur ma poitrine, le cœur palpitant d'émotion, tandis que le chant du prêtre succédait à celui des assistants, je me surprenais à murmurer ces admirables vers du poëte :

O tönet fort, ihr süssenhimmelslieder
Die Thräne quillt; die Erde hat mich wieder [1].

La messe s'est achevée sans que je m'en sois aperçu. Je me suis levé quand j'ai vu les autres se lever, je suis sorti quand ils sont sortis, et j'étais encore sur le seuil de la chapelle, immobile et silencieux, lorsque

[1] Oh! résonnez encore, doux chants du ciel. Mes larmes coulent; la terre m'a reconquis.

j'ai été arraché à ma rêverie par une main qui me frappait sur l'épaule. C'était M. Duval, dont le visage riant et l'accueil affectueux me firent rougir des absurdes idées qui m'occupaient quelques jours auparavant. « Ah! c'est bien, me dit-il, vous êtes arrivé à temps, et vous avez vu notre église. N'est-ce pas que c'est une délicieuse église? Pour moi, je la préfère à toutes les magnifiques constructions des grandes villes. Malheureusement elle est trop petite. On parle d'en bâtir une autre, et quoique j'en comprenne la nécessité, je résiste encore au vœu de la commune, car tout ce que les architectes de la préfecture nous feront payer bien cher ne remplacera pas pour nous cette grotte religieuse. Il faudrait la voir en été, quand le vallon qui l'entoure est couvert de verdure, quand la rivière serpente dans son lit de fleurs, quand les oiseaux nichent dans les broussailles de la colline. Que de fois le dimanche, entre la messe et les vêpres, j'ai gravi en riant cette colline et couru dans cette prairie tandis que le maître d'école me menaçait de son fouet pour le lendemain, et que ma mère tremblait qu'une de mes étourderies ne me jetât dans le Doubs! Le dimanche est notre beau jour à nous autres paysans, le jour des joies bruyantes dans notre enfance, le jour du repos dans notre âge mûr. Les élégants messieurs des villes, qui ne font rien toute la semaine, ne peuvent s'imaginer le plaisir qu'on éprouve à s'endormir le samedi soir en se disant : Demain, adieu la fourche et le rateau, le soc de la charrue, la hache du bûcheron! Le lendemain on s'éveille avec la perspective de dix bonnes heures de loisir. La jeune fille met sa robe neuve et son bonnet de mousseline. Le père de famille

s'en va à l'église avec tout son petit troupeau et entonne d'une voix robuste les chants qu'il a appris à psalmodier dès son jeune âge. Pendant ce temps, la maîtresse ou la servante de la maison prépare le dîner, un gros dîner de luxe qui console l'estomac des abstinences de la semaine.

« Maître et valets s'asseoient à la même table. Si l'année est bonne, si les champs promettent une abondante moisson, si les bestiaux se vendent bien, on arrose son morceau de lard et son pain de seigle d'une bouteille de vin qui donne une nouvelle gaieté à tout le monde. Les enfants jacassent comme des pies, la mère rit, le père prend sa grosse voix pour mettre fin au vacarme, puis se met bonnement à rire comme les autres. Bientôt la cloche sonne encore. On retourne à l'église pour assister aux vêpres, et après cette dernière cérémonie, congé général. Toute la famille se disperse comme une nuée d'oiseaux. Les jeunes gens ôtent leur veste pour jouer aux quilles, les petits courent de côté et d'autre, les femmes vont se voir et causent des mille choses qui les occupent, tandis que les graves parents assis sur un banc devant leur demeure s'entretiennent de leurs travaux, de leurs récoltes, des grandes affaires de la commune, quelquefois même des affaires de l'État. Le soir, la couvée vagabonde se réunit autour du foyer, avec tous les incidents, tous les petits malheurs ou les triomphes de l'après-midi. Celui-ci a vaincu ses concurrents par son adresse à lancer les grosses boules; celui-là revient avec son pantalon déchiré, mais il a eu la gloire de monter jusqu'au faîte d'un sapin. On sourit à l'un, on pardonne à l'autre; puis une prière prononcée à haute voix ter-

mine cette heureuse journée, dont on parlera encore plus d'une fois dans le cours de la semaine. Voilà une de nos anciennes coutumes, coutumes naïves et pleines de charmes. Ah! puissent les usages des villes ne pas nous les enlever! Mais déjà je remarque çà et là dans notre commune un changement qui me semble d'un fâcheux augure. Il n'y a plus la même simplicité dans les vêtements, ni le même accord dans les vieilles habitudes. Il nous arrive de temps à autre des jeunes gens employés dans des maisons de commerce, et quelques-uns qui, après avoir épuisé les ressources de leurs parents à faire un mauvais cours de droit ou de médecine, viennent ici étaler leurs costumes flamboyants, parlent de bals et de spectacles et troublent la tête de ceux qui les écoutent.

« Vous en verrez aujourd'hui quelques-uns chez moi, qui m'irritent à tout moment par leur ton vaniteux et leurs ridicules prétentions, mais que je ne puis pourtant me dispenser de voir, car ce sont les fils d'un ancien ami. Peu à peu je remarque que les regards se laissent fasciner par le papillotage des choses extérieures. Le calicot bariolé remplace ces fortes et solides étoffes que nos mères tissaient autrefois avec la laine de leurs troupeaux, ou le chanvre de leurs champs, et nos cordonniers sont forcés d'apprendre à fabriquer des chaussures légères que nos aïeux auraient rejetées avec mépris. Beaucoup de gens qui jusqu'à présent avaient vécu fort satisfaits dans leur modeste demeure, ont voulu aller à la ville et ont trouvé à leur retour la maison paternelle trop étroite et son ameublement trop grossier, heureux encore quand ils n'y rapportent que les besoins futiles d'un luxe inusité.

Les prestiges de la ville, voilà notre écueil et notre danger. Moi-même qui vous parle, n'ai-je pas cédé comme les autres à cette séduction ? N'ai-je pas eu la force ou la faiblesse de me séparer de ma fille, et de la laisser trois années de suite dans un pensionnat de Besançon? J'ai longtemps lutté contre cette résolution ; mais tous mes amis, et ma femme elle-même, ne cessaient de me répéter ces grands mots d'éducation, de convenances, de devoir paternel. Je répondais à ma femme qu'elle n'avait quitté la maison de ses parents que pour entrer dans celle de son époux, et qu'elle n'en était pas moins la meilleure des femmes. Je disais à mes amis qu'eux-mêmes n'avaient jamais mis le pied dans une pension, et qu'ils pouvaient en remontrer sur bien des points à tous les jeunes pédants gonflés de grec et de latin. Mes observations furent inutiles. C'était un parti pris. Notre curé, qui n'était point de mon avis, et qui cependant partageait mes craintes, s'informa avec un soin scrupuleux de l'établissement le plus sûr, et je finis par céder ; mais lorsque je dis adieu à ma chère Berthe, et lorsque je vis les portes du pensionnat se refermer sur elle, j'éprouvai un serrement de cœur comme si je ne devais jamais la revoir. Grâce au ciel, mes frayeurs ne se sont point réalisées. Je tremblais qu'à la fin de ces trois mortelles années, on ne me rendît une pimpante et légère demoiselle, et l'on m'a rendu une bonne fille. Mais comment me suis-je mis à causer ainsi tout seul, sans m'informer d'abord, selon l'usage, de votre santé et de ce qui vous intéresse? Vous voyez que j'aurais aussi besoin d'aller à l'école. Allons, ma femme sera plus polie que moi, et j'espère qu'elle mettra sa politesse à nous servir un bon dîner. »

En causant ainsi, l'honnête M. Duval me conduisait le long de la colline à travers la foule de paysans qui sortaient de l'église et se rangeaient respectueusement sur son passage. Bientôt nous arrivons en face d'une belle et vaste maison bâtie au bord de la rivière, et entourée d'arbres. « Voilà, me dit mon hôte, une de mes créations; si je ne craignais de tomber dans le péché de vanité du propriétaire, et de vous sembler par trop ennuyeux, je vous montrerais en détail cette cour, cette grange, et ces deux établissements industriels dont j'ai moi-même tracé le plan, un moulin qui ne chôme guère, et une scierie qui ne se repose, comme nous, que le dimanche; mais ce sera, si vous le voulez, pour une autre fois; j'entends Louis qui rit à la cuisine, probablement à la vue du rôti, et mes jeunes messieurs qui dissertent dans la salle à manger, peut-être sur la couleur d'une cravate ou la politique du ministère; car ils approfondissent avec la même facilité les grandes et les petites questions. »

En disant ces mots, M. Duval tourna le bouton en cuivre d'une porte vernie, et m'introduisit dans un salon meublé avec une élégante simplicité. Madame Duval me fit asseoir près d'elle, et me remercia avec une touchante expression de bonté du service que j'avais rendu à sa cousine. Tandis que je répondais à quelques-unes de ses questions, son mari s'en allait saluer tour à tour ses convives. C'étaient quelques propriétaires du voisinage, quelques employés de diverses administrations, puis les trois jeunes gens dont il m'avait parlé, et qui me semblaient très-préoccupés du désir de voir dans une glace l'effet de leur habit à boutons de métal, et de leur chaîne d'or étalée dans toute sa

longueur sur leur gilet brodé. L'un, après six ans de séjour dans diverses facultés, n'a pu parvenir qu'au grade d'officier de santé, dont il use, dit-on, avec une déplorable confiance; l'autre, en prenant à Dijon et à Paris je ne sais combien d'incriptions, n'a pu obtenir son diplôme d'avocat, ce qui fait qu'il traite avec un suprême dédain ses professeurs et ses examinateurs, déclarant pertinemment qu'on se trompe fort sur la valeur de ces prétendus hommes de la science, et que, quant à lui qui les a vus de près, il ne les regarde que comme des crétins. C'est une de ses expressions. Le troisième, après avoir été clerc d'huissier et clerc de notaire au détriment de sa famille dont il tirait à tout instant quelques grosses piles d'écus, en la leurrant des plus chimériques espérances, a fini par rentrer sous le toit paternel, en attendant qu'il trouve à acheter une charge quelconque de notaire dont il promet, dit-il, de décupler en peu de temps les revenus. Ces trois adeptes de la science sont trois petites pestes pour les villages où ils promènent leur élégance du quartier latin, faisant la cour aux filles, racontant aux jeunes gens les merveilles de la Chaumière, et dépensant à qui mieux mieux l'argent que leur père gagne à la sueur de son front. J'ai compris, en les observant, la répulsion de M. Duval pour l'éducation des villes. Il la juge à un point de vue peut-être trop absolu. Mais quand on voit ces honnêtes paysans, après avoir acquis par un patient et courageux travail une honnête fortune, se laisser tenter par l'ambition d'avoir un fils avocat ou médecin, se condamner à toutes sortes de privations pour lancer sur le pavé de Paris une sotte engeance qui court de folie en folie et ne rapporte au pays

natal que les vices de la basse société et le mépris du toit paternel, ne faut-il pas gémir sur un tel égarement et essayer d'en préserver tous ceux que l'on connaît?

Tandis que je continuais mon entretien avec madame Duval, dont la parole sensée m'intéressait, et que les trois héros du village se rapprochaient de moi, sans doute pour me parler des plaisirs de la capitale, le prêtre entra ; un bon et aimable petit vieillard, d'une humeur joviale tempérée par une douce gravité, et d'un esprit naturel fortifié par des études sérieuses. Le clergé franc-comtois s'est toujours distingué par son instruction, par l'austère pratique de ses devoirs, et le séminaire de Besançon est une pépinière de professeurs, d'écrivains, de prélats dont l'Église s'honore. L'aimable curé de Remonot, après avoir serré la main de M. Duval, s'avança vers moi et me parla de ma mère, de sa piété, de son amour pour les pauvres. « Son fils, ajouta-t-il, marche sur ses traces. » Cette dernière phrase m'empêcha de répondre aux premières.

Le dîner était servi. Nous entrâmes dans une salle où était une longue table couverte du linge le plus blanc et de l'argenterie la plus brillante. Je fus placé entre madame Duval et un riche propriétaire des environs. A côté de lui était un siége vacant, et comme il demandait qu'on attendît la personne qui devait l'occuper : « Asseyez-vous, asseyez-vous, s'écria M. Duval, c'est la place de Berthe qui a sans doute encore quelques ordres à donner à la cuisine. Un instant après, la porte s'ouvrit, et Berthe entra, tenant Louis par la main. Oh! mon ami, quelle surprenante apparition! Non, jamais je n'ai vu un visage si doux, un front si pur, un regard si virginal. Elle a salué d'un gracieux

mouvement de tête le cercle des convives, puis a fait, avec la même grâce, le tour de la table pour gagner sa chaise. Son voisin de droite, le clerc de notaire, voulait écarter Louis pour se trouver près d'elle; mais Louis se fâcha, frappa du pied et déclara qu'il voulait rester à côté de sa cousine. « Petit diable, dit M. Duval, est-ce parce que tu demeures dans la maison de M. Frédéric que tu prétends faire ici tes volontés? Si tu n'es pas sage, nous allons t'envoyer à la cuisine ou appeler Croquemitaine.

— Je ne veux pas aller dîner à la cuisine, répondit l'enfant, et si vous appelez Croquemitaine, ma cousine me défendra. » En disant ces mots, il s'attachait des deux mains à sa robe et promenait autour de lui un œil inquiet où l'on voyait briller une larme. Berthe obtint grâce pour lui, le fit asseoir près d'elle, et le clerc de notaire recula son siége en se plaignant de la mauvaise éducation qu'on donnait de nos jours aux enfants. » Prenez-garde, me dit alors M. Duval, voilà un gaillard qui n'est pas d'une humeur docile, si vous continuez à vouloir lui servir de maître, il faudra lui tenir la bride plus serrée. « Mais en ce moment, le conseil de mon hôte était parole perdue pour moi, et si je l'avais osé, j'aurais embrassé Louis pour la scène charmante dont il venait de me rendre témoin, et la scène n'était pas finie. Berthe commença par s'occuper de lui, elle lui versa du vin et de l'eau dans son verre, lui mit un morceau de viande dans son assiette, lui coupa son pain, lui remontra doucement qu'il tenait mal sa fourchette. On eût dit une sœur aînée s'occupant avec une tendre sollicitude de son frère cadet. L'enfant la remerciait en souriant, puis portait autour de lui un regard de

triomphe, comme pour dire à tous les spectateurs : « Vous voyez que j'avais raison de vouloir rester ici. » Quand elle eut ainsi pourvu aux besoins du petit homme, elle se tourna vers le propriétaire assis à côté d'elle pour lui demander des nouvelles de sa famille. Celui-ci l'a interrogée à son tour sur le temps qu'elle avait passé à Besançon, sur les émotions qu'elle avait éprouvées en rentrant dans son village. Elle répondait à toutes ces questions avec une candeur et une justesse de sentiment inexprimables. C'était le sage bon sens de son père, la bonté de cœur de sa mère unis à une ingénuité, à une innocence de caractère qui me ravissaient. Je l'écoutais en silence, et pour rien au monde, je n'aurais osé me mêler à l'entretien, de peur d'en troubler le cours et de perdre une de ses paroles. Le curé s'est levé avant la fin du dîner pour se rendre aux vêpres, les vins de Bordeaux et de Champagne ont succédé aux vins ordinaires, les convives se sont jetés dans de bruyantes discussions. M. Duval m'a interpellé deux ou trois fois; je ne sais ce que j'ai répondu, je ne sais ce qu'on disait.

Je ne voyais qu'un objet, je n'entendais qu'une voix, une voix mélodieuse qui vibrait comme une musique céleste jusqu'au fond de mon âme. Vous croyez que je suis amoureux. Non, trouvez-moi un autre mot, s'il en existe un, pour exprimer ce que j'éprouve. Mon imagination est calme. Mon cœur est dans un état de contentement et de bien-être que je ne me rappelle pas avoir éprouvé ; il me semble qu'une image de sainte y est entrée pour en apaiser les orages et en chasser tous les mauvais désirs. Cependant, quand j'ai pris congé de M. et madame Duval, je ne cherchais en prolongeant

mes adieux qu'à revoir encore la taille gracieuse, les beaux yeux noirs, le frais sourire de Berthe, et lorsque le traîneau m'a emporté loin d'elle, je suis resté longtemps pensif, la tête enveloppée dans mon manteau. Louis m'a arraché à ma rêverie en me présentant une poignée de noisettes. « Qui t'a donné ces noisettes ? lui ai-je demandé. — C'est ma cousine, et encore ceci, a-t-il ajouté en tirant un énorme morceau de gâteau de sa poche, et encore ceci, en tirant d'une autre poche un sac de bonbons. — Tu l'aimes donc bien ta cousine ? — Je crois bien que je l'aime, a-t-il répondu fièrement, puisque je dois me marier avec elle. »

J'ai pris sa petite tête blonde entre mes mains et je l'ai embrassée. Ne croyez pas pourtant que je sois amoureux. Hélas ! n'ai-je pas trop profané ce nom divin d'amour ?

30 avril.

Mon ami, je l'ai revue, non pas une fois, mais plusieurs fois, et le charme que j'avais éprouvé à son premier aspect n'a fait que s'accroître et prendre chaque jour un caractère plus sérieux. Je l'ai revue vêtue d'une simple robe de laine brune, les cheveux en bandeaux, assise près de sa fenêtre, et travaillant d'une main adroite à une œuvre de broderie. Je l'ai revue, un jour que sa mère était souffrante, dirigeant elle-même la maison, donnant avec douceur et mesure ses ordres à chacun, puis s'approchant de la malade et s'occupant de ses besoins avec une active vigilance. Je suis entré un matin à l'église au moment où elle s'approchait de la sainte table pour communier, et je l'ai contemplée

avec un respect religieux. Les joies du ciel étaient dans son âme, et répandaient sur tous ses traits une expression ineffable de bonheur et de pureté.

J'ai inventé mille prétextes pour retourner à Remonot, et lorsque je quittais ce cher village, je songeais déjà à la raison que je pourrais trouver pour y revenir le lendemain. J'ai été affectueux, empressé auprès de ses parents, et je n'avais nul effort à faire pour leur donner les témoignages d'une vive sympathie, car tous les deux m'attachent de plus en plus à eux par des qualités différentes qui forment, en se réunissant, un ensemble harmonieux, le père, par le mouvement d'une intelligence active et entreprenante toujours dirigée vers la pratique des choses utiles; la mère, par une générosité de caractère qui s'occupe sans cesse de tout ce qui l'entoure et l'intéresse à tout ce qui souffre. J'ai causé aussi avec Berthe, et chacun de ces entretiens entr'ouvrait comme un nouveau rayon de lumière les nuages qui ont si longtemps obscurci ma pensée. Ce n'est point le langage animé, pétillant et coquet de nos femmes du monde, qui surprend ceux qui l'écoutent, tient leur esprit en éveil et appelle la réplique; non, c'est une parole calme, sans fard et sans préparations factices, qui tombe comme une eau cristalline d'une source bienfaisante, et ne laisse dans le cœur qu'une heureuse impression.

Cependant, je me suis aperçu qu'on commençait à remarquer la fréquence de mes visites ; les domestiques chuchotaient en me voyant entrer, le père me regardait du coin de l'œil, la mère paraissait quelquefois gênée. Un jour que j'arrivais à l'improviste, j'entendis, à la porte de la chambre où Berthe se trouvait avec ses pa-

rents, le père prononcer mon nom. J'entrai tout à coup, et il se fit un grand silence. Le père se leva d'un air embarassé et Berthe rougit.

Je me suis dit que j'en étais venu au point où il fallait nécessairement prendre une décision. J'ai été m'enfermer chez moi, j'ai sondé mon âme jusque dans ses derniers replis, repassant douloureusement dans ma mémoire tous les accidents, toutes les chutes d'une vie trop égarée, me demandant si, après tant d'erreurs et de profanations, je pouvais encore espérer le chaste bonheur dont vous m'avez offert l'image. Une voix intérieure m'a encouragé à ne pas rejeter ce que la Providence m'envoie peut-être comme une dernière grâce. Alors, j'ai été trouver le vénérable curé de Remonot, je me suis humblement courbé devant lui, je lui ai découvert tout mon passé, toutes mes agitations nouvelles, mes craintes et mes vœux, invoquant ses conseils et remettant mon cœur entre ses mains. Le bon prêtre m'a relevé les larmes aux yeux, et en m'ouvrant ses bras : « Venez, mon enfant, m'a-t-il dit, il y a longtemps que je vous connais et que je prie pour vous. Votre mère qui, dès votre enfance, avait deviné votre caractère impétueux, a souvent pleuré sur vous et m'a quelquefois confié ses anxiétés. Un jour que vous vous étiez laissé emporter plus vivement encore que de coutume par la fougue de votre nature et qu'elle me disait en gémissant ses anxiétés pour l'avenir, je la consolai par ces paroles qu'un évêque adressait à la mère de saint Augustin : « Il est impossible qu'un « fils pleuré avec tant de larmes périsse jamais. » Dieu n'a point trompé mon espoir. Vous êtes revenu à lui par la lassitude même de la vie que vous aviez menée

loin de lui, et il vous donne pour vous fixer dans le bien un amour vertueux. Je connais la jeune fille qui a touché votre cœur. Je l'ai suivie pas à pas dès sa première enfance, il n'en existe pas une plus pure, et pas une qui possède à un plus haut degré les qualités sérieuses qu'un époux doit désirer. Rentrez chez vous avec confiance; je n'entrevois point d'obstacle à l'accomplissement de vos vœux, et j'irai aujourd'hui même remplir auprès du père de Berthe la mission que vous me confiez. »

A ces mots, il m'a embrassé de nouveau. Je suis sorti dans une émotion extrême; j'ai passé devant la maison de M. Duval, sans oser y entrer, et de retour chez moi, je me suis dérobé à tous les regards pour attendre seul avec moi-même le résultat de ma demande, la solution de ma destinée.

2 mai.

Puisse cette lettre vous arriver dans un moment de bonheur, et puissiez-vous n'avoir aucun trouble qui vous empêche de vous réjouir avec moi. Mes vœux sont accomplis, mon sort est décidé. Hier, tout le jour, j'espérais recevoir ou une lettre du prêtre, ou la visite de M. Duval. Au moindre bruit que j'entendais dans la cour, je courais à la fenêtre ; je suivais d'un regard inquiet tous ceux que je voyais s'avancer sur le chemin. Je prenais pour le messager désiré chaque paysan qui s'en allait au bois ou aux pâturages. Dans l'après-midi, enfin, ne pouvant plus résister à mon impatience, je suis sorti brusquement; j'ai été errer sur la route qui conduit à Remonot ; j'ai été jusqu'à l'endroit d'où je pouvais découvrir le village, et d'un œil avide, je

contemplais ces groupes de maisons où étaient fixées toutes mes espérances. Oh ! que les heures d'attente sont longues ! Le temps a-t-il vraiment marché hier, et chaque minute n'a-t-elle pas eu la durée d'un jour ? Tandis que j'étais là mesurant dans mon esprit toutes les chances que je pouvais avoir, hélas ! et toutes les chances de refus, l'idée m'est venue qu'on pouvait se rendre chez moi par un autre sentier. Je suis retourné à la hâte vers ma demeure ; j'ai interrogé précipitamment André, sa femme et Jeanne ; personne n'était venu, et j'ai passé une affreuse soirée et une affreuse nuit.

Ce matin, je venais de me lever avec la fatigue d'une pénible insomnie, quand j'ai entendu résonner à l'entrée de ma maison le pas d'un cheval. J'ai couru à la fenêtre, et j'ai vu M. Duval. En ce moment, tout mon sang a reflué au cœur, et j'ai ressenti une si folle terreur que ma première pensée était de m'enfuir, de me cacher dans les broussailles de l'enclos comme un écolier. Mais il était trop tard, M. Duval montait l'escalier, et, avant qu'il eût prononcé un mot, la riante et affectueuse expression de sa physionomie m'avait appris que je pouvais me livrer sans crainte à l'espérance. «Vous avez choisi, me dit-il, un bon avocat qui a bien plaidé votre cause, mais la cause n'était pas difficile à gagner ; vous me convenez, vous convenez à ma femme, et, ma foi, puisqu'il faut l'avouer, vous convenez aussi à ma fille, que je n'aurais jamais mariée sans son consentement. Touchez là, c'est une affaire décidée qui me réjouit le cœur, parce que vous êtes un brave garçon. On dit que vous avez eu quelques erreurs de jeunesse, mais j'espère que vous en êtes re-

venu. Je sais que vos biens n'ont pas été administrés très-sagement, mais nous y mettrons ordre. Fiez-vous-en au vieux père Duval ; je suis riche d'ailleurs, et votre domaine des Elais, joint à celui de Remonot, constituera encore un fort joli petit héritage. Et maintenant, plus de gêne, plus de façons. Venez dîner aujourd'hui avec nous, et demain, et chaque jour. Le trousseau de Berthe est prêt ; le temps de faire afficher les bans, puis la noce : cela vous va-t-il ?

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! me suis-je écrié, je suis trop heureux ! » et les larmes coulaient de mes yeux ; mais c'étaient de douces larmes.

Et j'ai été à Remonot, et j'en reviens avec une plénitude de félicité sans nom. L'hiver a disparu avec ses sombres nuages ; le printemps renaît avec ses fleurs, ses parfums, ses doux murmures. Déjà l'hirondelle vient choisir sous mon toit la place où elle construira son nid, la fauvette chante dans la forêt, le liseron reverdit sous mes fenêtres, et la blanche pâquerette éclôt sur le gazon. Tout s'anime, tout s'égaye ; il me semble que ma terre natale se réjouit de ma joie et se pare pour ma fiancée. Oh ! mon ami, si vous pouvez vous arracher pour quelques jours à votre chère famille, venez, venez assister à mon mariage, et prendre votre part de mon bonheur.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Il y a quelques années qu'une affaire importante me conduisit dans les montagnes de Franche-Comté. Un de mes amis me donna, à mon départ de Paris, une lettre de recommandation pour M. Frédéric L... Je l'ai beaucoup connu, me dit-il, dans le temps où il usait gaiement de sa jeunesse. A présent, c'est un homme grave, riche, estimé. Je pense que, quoique mon nom ne puisse lui rappeler que les souvenirs d'une existence bien différente de celle à laquelle aujourd'hui il est voué, il aura égard à ma lettre, et, en cas de besoin, il peut vous être utile.

J'avais terminé heureusement à Besançon et à Pontarlier l'entreprise qui m'amenait dans ces deux villes. Mais l'aspect pittoresque de cette belle province me charmait. Je ne me lassais pas de voir ces majestueux bois de sapins, forts et robustes comme des chênes, élancés comme des palmiers, ces montagnes gigantesques couronnées par les nuages, et ces frais et odorants vallons mystérieusement voilés par le feuillage des arbres, et sillonnés par des ruisseaux de cristal. Au lieu

de retourner immédiatement à Paris, je résolus de visiter quelques-uns des sites les plus renommés de cette chaîne du Jura, et dans une de mes excursions je m'arrêtai aux Elais. Une bonne femme que je rencontrai sur la route et que je priai de m'indiquer la demeure de M. L..., me dit en se tournant vers le village : « Tenez, monsieur, vous la voyez d'ici, c'est cette grande maison blanche couverte en ardoise, qui s'élève là sur la colline, au-dessus de toutes les autres. — Savez-vous, lui demandai-je, si M. L... est chez lui. — Ah! oui, bien sûr, je viens de le voir en passant, et il m'a dit bonjour, comme il fait toujours, car il n'est point fier pour le pauvre monde, quoiqu'il soit si riche. »

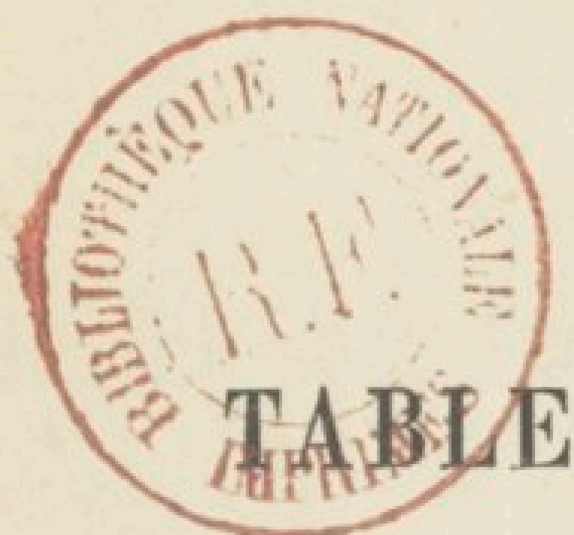
Un sentier bordé d'aubépines et d'églantines en fleur me conduisit à la porte d'une cour sablée, ornée d'une élégante fontaine. Au fond de la cour était la maison, remarquable par sa riante simplicité ; des rideaux de mousseline enflés par une légère brise flottaient aux fenêtres ouvertes, des liserons, des rameaux de clématite couvraient une partie de la façade et portaient jusqu'au premier étage leur rideau de verdure et leurs campanules bleues. Il y avait dans l'aspect de cette habitation une telle apparence de calme, d'ordre, de bien-être, que je restai la main sur le marteau, contemplant cette attrayante demeure et oubliant de frapper. Un jeune homme, à la figure ouverte, aux mouvements agiles, qui sortait de la maison avec sa serpette, m'aperçut et vint me demander si je désirais entrer. Je répondis que j'avais une lettre à remettre à M. L... Au même instant, une voix qui venait du jardin cria : Louis ! Louis !

« Tenez, monsieur, me dit le jeune homme, voilà

précisément mon maître qui m'appelle. Voulez-vous venir avec moi ? » Je le suivis dans un verger couvert d'un épais gazon et rempli d'arbres fruitiers. M. L... était assis au pied d'un cerisier, tenant un livre à la main et un petit garçon entre ses genoux. Sa femme était à côté de lui sur un pliant, brodant une veste pour son enfant qui, à la vûe des passementeries dont son nouvel habit était déjà orné, poussait des cris de joie et demandait à l'essayer tout de suite. Je fus reçu dans cette aimable famille avec une bonté que je n'oublierai jamais. Je ne pensais qu'à faire une courte visite et je restai là deux jours, causant avec M. L... et admirant tout ce qu'il y avait en lui de douces vertus, de sage réflexion. Ses vieux parents vivaient encore, et venaient de temps à autre le voir. André, sa femme et Louis étaient restés dans sa maison. Jeanne, faible et caduque, s'associait encore aux travaux du ménage et paraissait toute fière quand on lui confiait l'enfant. Quant à madame L..., c'était un modèle de grâce et de bonté. « Que vous êtes heureux, dis-je à son mari, après avoir observé ce tableau d'un intérieur si paisible, d'une vie si parfaitement organisée. — Oh ! oui, me répondit-il, oui, que le ciel soit loué ! je suis bien heureux, et cependant il fut un temps où ici même, dans cette maison que vous voyez aujourd'hui si riante, j'ai désespéré de l'avenir, de moi, de tout. Mais un acte de charité m'a ramené au travail, le travail à la raison, la raison à l'amour, et l'amour à Dieu ! »

FIN.


BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS


BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

TABLE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

ŒUVRES DE LAMARTINE

VOLUMES ILLUSTRÉS

Graziella, édition de grand luxe, avec 33 grandes compositions d'Alfred de Curzon, gravées sur bois et tirées à part, et 9 vignettes insérées dans le texte. 1 vol. grand in-4, richement cartonné. 15 fr.

Jocelyn, édition illustrée de 150 vign. 1 vol. grand in-8, broché. 10 fr.

VOLUMES IN-8

Œuvres, nouvelle édition illustrée de 29 gravures sur acier. 7 vol. 52 fr. 50

Premières et nouvelles Méditations poétiques. 1 vol. 7 fr. 50

Harmonies et Recueillements. 1 volume. 7 fr. 50

Jocelyn. 1 vol. 7 fr. 50

La Chute d'un Ange. 1 vol. 7 fr. 50

Voyage en Orient. 2 vol. 15 fr.

Confidences et nouvelles Confidences. 1 vol. 7 fr. 50

La collection des 29 gravures se vend séparément, 10 fr.

Mémoires inédits (1790-1815). 1 volume. 7 fr. 50

Le Manuscrit de ma Mère. 1 vol. 7 fr. 50

Correspondance (1807-1852). 6 volumes à 7 fr. 50.

Poésies inédites. 1 vol. 7 fr. 50

Histoire des Girondins. 4 vol. ornés de portraits. 30 fr.

Les 40 portraits séparément. 10 fr.

Histoire de la Turquie. 8 vol. 40 fr.

Histoire des Constituants. 4 vol. 20 fr.

Le Tailleur de pierres de Saint-Point. 1 vol. 4 fr.

VOLUMES IN-16 A 3 FR. 50

Premières Méditations. 1 vol.

Nouvelles Méditations. 1 vol.

Harmonies poétiques. 1 vol.

Recueillements poétiques. 1 vol.

Jocelyn. 1 vol.

La Chute d'un Ange. 1 vol.

Voyage en Orient. 2 vol.

Lectures pour tous. 1 vol.

Les Confidences. 1 vol.

Les nouvelles Confidences. 1 vol.

Souvenirs et portraits. 3 vol. qui se vendent séparément.

Histoire des Girondins. 6 vol.

Histoire de la Restauration. 8 vol.

VOL. IN-16 A DIVERS PRIX

Le Tailleur de pierres de Saint-Point. 1 vol. 1 fr. 25

Raphaël. 1 vol. 1 fr. 25

Graziella. 1 vol. 1 fr. 25

Fénelon. 1 vol. 1 fr.

Gutenberg. 1 vol. 50 c

ŒUVRES DE VICTOR HUGO

FORMAT IN-18 JÉSUS A 3 FR. 50 LE VOLUME

Notre-Dame de Paris. 1 vol.

Bug-Jargal. — Le dernier jour d'un condamné. — Claude Gueux. 1 vol.

La légende des siècles. 1 vol.

Le Rhin. 3 vol.

Les contemplations. 2 vol.

Les voix intérieures. — Les rayons et les ombres. 1 vol.

Han d'Islande. — Discours. 2 vol.

Odes et ballades. 1 vol.

Orientales. — Feuilles d'automne. — Chants du crépuscule. 1 vol.

Littérature et philosophie mêlées. 2 vol.

Théâtre. 4 vol.

Les Misérables. 5 vol.

ŒUVRES D'EDMOND ABOUT

FORMAT IN-8

Le progrès. 1 vol. 3 fr. 50

Le roi des montagnes. 1 vol. illustré de 158 vign. par Gustave Doré. 5 fr.

FORMAT IN-18 JÉSUS
à 3 fr. 50 le volume.

Alsace; 4e édit. 1 vol.

Causeries. 2 vol.
Chaque volume se vend séparément.

La Grèce contemporaine; 6e édit. 1 vol.

Le progrès; 4e édit. 1 vol.

Le turco. — Le bal des artistes. — Le poivre — L'ouverture au château. — Tout Paris. — La chambre d'ami. — Chasse allemande. — L'inspection générale. — Les cinq perles; 3e édit. 1 vol.

Madelon ; 6e édit. 1 vol.

Salon de 1864. 1 vol.

Salon de 1866. 1 vol.

Théâtre impossible (Guillery. — L'assassin. — L'éducation d'un prince. — Le chapeau de sainte Catherine); 2e édit. 1 vol.

L'A B C du travailleur ; 2e édit. 1 vol.

Les mariages de province ; 4e édit. 1 vol.

La vieille roche.

Première partie : **Le mari imprévu** ; 3e édit. 1 vol.

Deuxième partie : **Les vacances de la comtesse** ; 3e edit. 1 vol.

Troisième partie : **Le marquis de Lanrose** ; 2e édit. 1 vol.

Le fellah ; 3e édit. 1 vol.

L'infâme ; 2e édit. 1 vol.

FORMAT IN-18 JÉSUS

à 2 fr. le volume.

Germaine; 10ᵉ édit. 1 vol.

Le roi des montagnes; 11ᵉ édit. 1 vol.

Les mariages de Paris; 16ᵉ édit. 1 vol.

L'homme à l'oreille cassée; 7ᵉ édit. 1 vol.

Maître Pierre; 6ᵉ édit. 1 vol.

Tolla; 10ᵉ édit. 1 vol.

Trente et quarante. — Sans dot. — Les parents de Bernard; 7ᵉ édit. 1 vol.

Voyage à travers l'exposition universelle des beaux-arts en 1855. 1 vol.

Le capital pour tous. 10 c.

Nos artistes au salon de 1857. 1 vol. 1 fr. 25

ŒUVRES DE VICTOR CHERBULIEZ

L'Allemagne politique depuis la paix de Prague. 1 vol. in-8. 6 fr.

FORMAT IN-18 JÉSUS

à 3 fr. 50 le volume.

Le comte Kostia; 4ᵉ édit. 1 vol.

Prosper Randoce; 2ᵉ édit. 1 vol.

Paule Méré; 2ᵉ édit. 1 vol.

Le roman d'une honnête femme; 4ᵉ édit. 1 vol.

Le grand œuvre. 1 vol.

L'aventure de Ladislas Bolski; 3ᵉ éd. 1 vol.

La revanche de Joseph Noirel; 3ᵉ éd. 1 vol.

Études de littérature et d'art. 1 vol.

Meta Holdenis; 2ᵉ édit. 1 vol.

L'Espagne politique (1868-1873). 1 v.

Miss Rovel. 1 vol.

ŒUVRES DE R. TOPFFER

FORMAT IN-18 JÉSUS, A 3 FR. 50 LE VOLUME

Nouvelles genevoises. 1 vol.

Rosa et Gertrude. 1 vol.

Le presbytère. 1 vol.

Réflexions et menus propos d'un peintre genevois, ou Essais sur le beau dans les arts. 1 vol.

ŒUVRES DE H. TAINE

FORMAT IN-8

De l'intelligence. 2 vol. 15 fr.

Les écrivains anglais contemporains. 1 vol. 7 fr. 50

Notes sur Paris. Vie et aventure de M. Frédéric-Thomas Graindorge. 1 volume. 3 fr. 50

Voyage aux Pyrénées. 1 volume illustré de 350 vignettes par Gustave Doré. 10 fr.

FORMAT IN-18 JÉSUS

à 3 fr. 50 le volume.

Essai sur Tite-Live ; 3[e] édit. 1 vol. Ouvrage couronné par l'Académie française.

Essais de critique et d'histoire ; 3[e] éd. 1 vol.

Nouveaux essais de critique et d'histoire ; 3[e] édit. 1 vol.

Histoire de la littérature anglaise ; 2[e] édit. 5 vol.

La Fontaine et ses fables ; 5[e] édit. 1 vol.

Les philosophes classiques du XIX[e] siècle en France ; 3[e] édit. 1 vol.

Voyage aux Pyrénées ; 4[e] édit. 1 vol.

Notes sur l'Angleterre ; 4[e] édit. 1 v.

Notes sur Paris. Vie et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge ; 6[e] édit. 1 vol.

Un séjour en France de 1792 à 1795. Lettres d'un témoin de la Révolution française, traduites de l'anglais. 1 vol.

Voyage en Italie ; 2[e] édit. 2 vol. qui se vendent séparement.
Tome I : *Naples et Rome.*
Tome II : *Florence et Venise.*

ŒUVRES DE E. CARO

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La Philosophie de Goëthe. 1 volume in-8. 5 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

FORMAT IN-18 JÉSUS

à 3 fr. 50 le volume.

Études morales sur le temps présent ; 2[e] édit. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Nouvelles études morales sur le temps présent. 1 vol.

L'idée de Dieu et ses nouveaux critiques ; 5[e] édit. 1 vol.

Le matérialisme et la science ; 2[e] édit. 1 vol.

Les jours d'épreuve. 1 vol.

SAINTE-BEUVE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Port-Royal; 3e édition revue et augmentée. 7 vol. in-18 jésus. 24 fr. 50

Le tome VII contient une Table alphabétique et analytique des matières et des noms contenus dans les six premiers volumes.

ŒUVRES DE JULES SIMON

FORMAT IN-18 JÉSUS, A 3 FR. 50 LE VOLUME

La liberté politique; 4e édit. 1 vol.

La liberté civile; 4e édit. 1 vol.

Ces deux ouvrages sont une nouvelle édition revue et augmentée de celui qui a paru sous le titre de *La Liberté*.

La liberté de conscience; 4e édit. 1 vol.

La religion naturelle; 7e édit. 1 vol.

Le devoir; 11e édit. 1 vol.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

L'ouvrière; 7e édit. 1 vol.

L'ouvrier de huit ans; 4e édit. 1 vol.

Le travail; 4e édit. 1 vol.

La politique radicale. 1 vol.

L'école; 8e édit. 1 vol.

La réforme de l'enseignement secondaire; 3e édit. 1 vol.

LITTÉRATURE ANGLAISE

Byron (lord) : *Œuvres complètes*, traduites de l'anglais par M. Benjamin Laroche. 4 vol. in-18 qui se vendent séparément. 3 fr. 50

Childe-Harold. 1 vol.
Poëmes. 1 vol.
Drames. 1 vol.
Don Juan. 1 vol.

Macaulay (lord) : *Œuvres diverses*, traduites par MM. Am. Pichot, Ad. Joanne et E.-D. Forgues. 2 vol. in-18 jésus. 7 fr.

Ossian : *Poëmes gaéliques*, recueillis par Mac Pherson, traduits de l'anglais par P. Christian et précédés de recherches sur Ossian et les Calédoniens. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

Shakespeare : *Œuvres complètes*, traduites de l'anglais par E. Montégut.

10 volumes in-18 jésus à 3 fr. 50.

TOME I. — La tempête. — Les gentilshommes de Vérone. — La comédie des méprises. — Le songe d'une nuit d'été. — Le marchand de Venise.
TOME II. — Beaucoup de bruit pour rien. — Mesure pour mesure. — La mégère domptée. — Peines d'amour perdues.
TOME III. — Comme il vous plaira. — Tout est bien qui finit bien. — Le conte d'hiver. — Le soir des rois. — Les joyeuses commères de Windsor.
TOME IV. — Le roi Jean. — Le roi Richard II. — Le roi Henri IV.
TOME V. — Le roi Henri V. — Le roi Henri VI (première et deuxième parties).
TOME VI. — Le roi Henri VI (troisième partie). — Le roi Richard III. — Le roi Henri VIII.
TOME VII. — Timon d'Athènes. — Troïlus et Cressida. — Coriolan. — Jules César.
TOME VIII. — Antoine et Cléopâtre. — Périclès. Le roi Lear — Macbeth.
TOME IX. — Roméo et Juliette. — Hamlet. — Othello.
TOME X. — Cymbeline. — Poëmes. — Petits poëmes. — Sonnets.

Shakespeare : *Œuvres dramatiques*, traduction d'Émile Montégut. 3 vol. grand in-8, richement illustrés.

TOME I. — Les Comédies.
TOME II. — Les Tragédies.
TOME III. — Les Drames.

Chaque volume se vend séparément, 8 fr.

Tennyson (Alfred) : *Les idylles du roi : Enide, Viviane, Geniève, Elaine.* Quatre poëmes traduits de l'anglais, contenant 36 gravures sur acier d'après les dessins de G. Doré. 1 beau vol. cartonné richement. 100 fr.

Chaque poëme forme un volume qui se vend séparément, cartonné, 25 fr.

LITTÉRATURE ALLEMANDE

Goëthe : *Œuvres*, traduction nouvelle par Jacques Porchat. 10 vol. 60 fr.

On vend séparément :

TOME I. — Poésies diverses. — Pensées. — Divan oriental, occidental, avec le commentaire. 6 fr.
TOMES II, III et IV. — Théâtre. 18 fr.
TOME V. — Poëmes et romans. 6 fr.
TOME VI. — Les années d'apprentissage de Wilhem Meister. 6 fr.
TOME VII — Les années de voyage de Wilhem Meister. — Opuscules. 6 fr.
TOME VIII — Mémoires. 6 fr.
TOME IX. — Voyages en Suisse et en Italie. 6 fr.
TOME X. — Mélanges. 6 fr.

100 exemplaires numérotés ont été tirés sur grand raisin superfin collé. Les 10 v. 150 fr.
Il ne reste plus que 4 exemplaires de ce tirage.

Schiller : *Œuvres*, traduction nouvelle par Ad. Regnier, de l'Institut. 8 vol. 48 fr.

On vend séparément :

Tome I. — Vie de Schiller. — Poésies. 6 fr.
Tomes II, III et IV. — Théâtre. 18 fr.
Tomes V et VI. — Œuvres historiques. 12 fr.
Tome VII. — Mélanges, précédés du Visionnaire. 6 fr.
Tome VIII. — Esthétique. 6 fr.

100 exemplaires numérotés ont été tirés sur grand raisin superfin collé. Les 8 vol. 120 fr.
Il ne reste plus que 3 exemplaires de ce tirage.

LITTÉRATURE ITALIENNE

Dante : *La divine comédie*, traduite de l'italien, par P.-A. Fiorentino ; 10ᵉ édit. 1 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50

Dante Alighieri : *L'enfer*, édition de grand luxe. Un magnifique volume contenant la traduction française de P.-A. Fiorentino, le texte italien et 76 grandes compositions de G. Doré, gravées sur bois et tirées à part, cartonné richement. 100 fr.

— *Le purgatoire et le paradis*, édition de grand luxe. Un magnifique volume in-folio contenant la traduction française de P.-A. Fiorentino, le texte italien et 60 grandes compositions de G. Doré, cartonné richement. 100 fr.

Le même ouvrage, avec le texte italien seul et les 60 grandes compositions de Gustave Doré. Un magnifique volume in-folio cartonné richement. 100 fr.

Il a été tiré *cent exemplaires* numérotés de ces deux éditions sur papier spécial et en deux volumes contenant, le premier *le purgatoire* et le second *le paradis*. Chaque volume cartonné richement. 100 fr.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

Cervantès : *Don Quichotte*, traduit de l'espagnol par M. L. Viardot. 2 vol. in-18 jésus. 7 fr.

— *L'ingenieux hidalgo Don Quichotte de la Manche*, traduction par L. Viardot. Édition de grand luxe. 2 magnifiques volumes in-folio contenant 370 dessins de G. Doré, graves sur bois par Pisan, cartonnés richement. 160 fr.

— *L'ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche*, traduit et annoté par Louis Viardot, avec 370 compositions de Gustave Doré (114 grandes compositions tirées à part, et 256 têtes de pages et culs-de-lampe), gravés sur bois par H. Pisan. Deux magnifiques vol. in-4, brochés. 38 fr.

La reliure des deux volumes se paye en sus, en percaline rouge, tranches jaspées, 10 fr. ; tr. dorées, 15 fr. ; dos en maroquin, 30 fr.

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR M. GUIZOT

EN VENTE LES TOMES I, II, III ET IV
COMPRENANT
L'HISTOIRE DE FRANCE DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A LA MORT DE LOUIS XIV
QUATRE VOLUMES GRAND IN-8° JÉSUS
illustrés de 250 gravures sur bois
d'après les dessins de A. de Neuville, P. Philippoteaux, etc.
et contenant deux cartes

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT :
Broché, 18 fr. Relié, avec fers spéciaux, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, 25 fr.

Cette Histoire de France est écrite pour la jeunesse; on peut dire cependant qu'elle convient aux lecteurs de tout âge; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « *même pour d'autres que pour des enfants.* » Les femmes, les gens du monde, les érudits eux-mêmes tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au milieu d'un récit exact et vivant, la science profonde et la hauteur de vue de l'historien de *la Civilisation en Europe et en France*, de l'homme d'État auquel, durant bien des années, nul dans notre pays n'a contesté le premier rang.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'Histoire de France racontée à mes petits-enfants formera cinq volumes grand in-8, imprimés sur beau papier, par M. Raçon, et illustrés de plus de 300 gravures d'après de magnifiques dessins de A. de Neuville.

Les cinq volumes se composeront d'environ 170 livraisons; chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure, contient 16 pages et est protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 50 centimes. Il en paraît une chaque semaine. Les 146 premières sont en vente.

Paris. — Imp. Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.

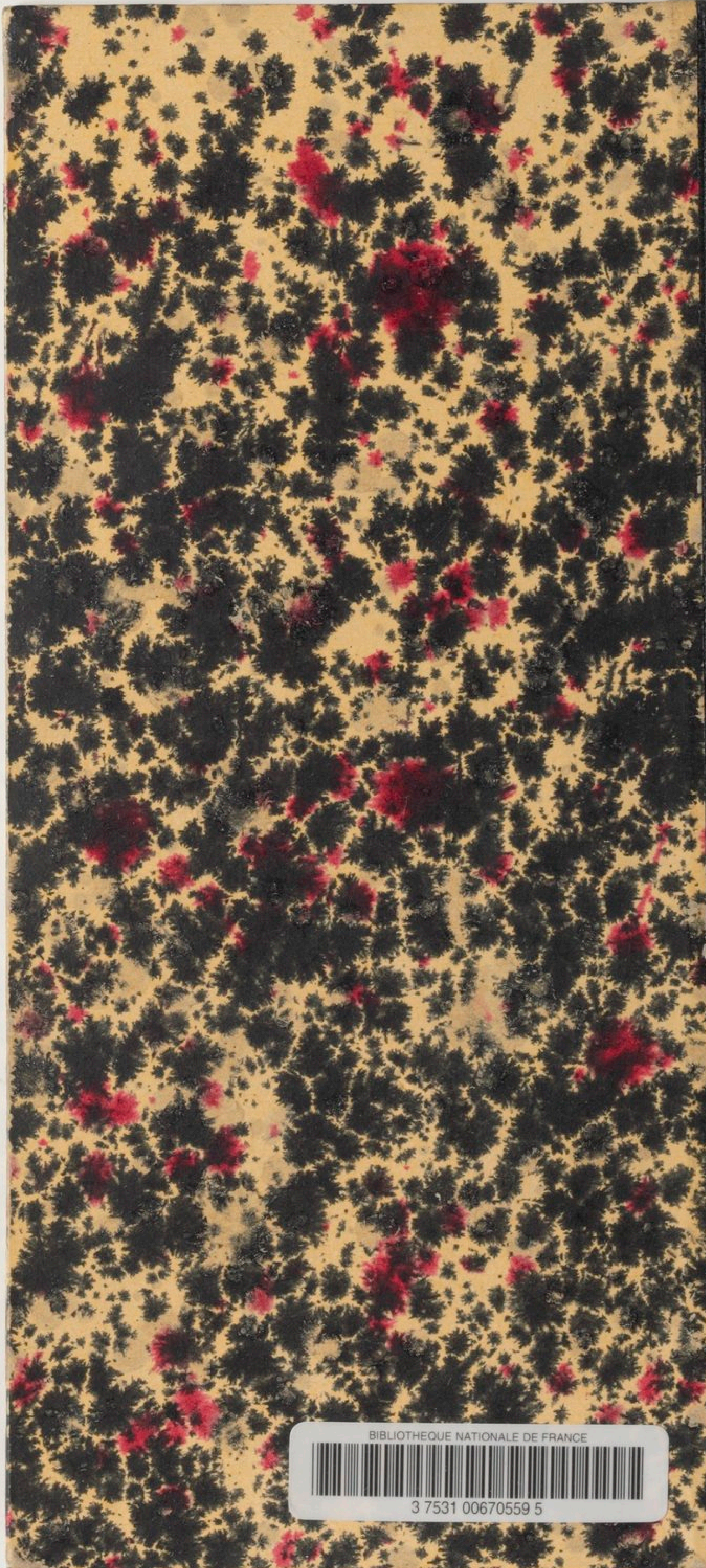
Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-18 JÉSUS, A 3 FR. 50 C. LE VOL.

About (Edmond). L'Alsace. 1 vol. — Causeries. 2 vol. — La Grèce contemporaine. 1 vol. — Le progrès. 1 vol. — Le turco. 1 vol. — Madelon. 1 vol. — Salons de 1864 et 1866. 2 vol. — Théâtre impossible. 1 vol. — A B C du travailleur. 1 vol. — Les mariages de province. 1 vol. — Le mari imprévu. 1 v. — Le fellah. 1 vol.
Barrau. Histoire de la Révolution française. 1 vol.
Bautain (L'abbé). La belle saison à la campagne. 1 vol. — La chrétienne de nos jours. 2 vol. — Le chrétien de nos jours. 2 vol. — Les choses de l'autre monde. 1 vol. — La religion et la liberté. 1 v. — Manuel de philosophie morale. 1 vol. — Etude sur l'art de parler en public. 1 vol.
Baudrillart. Économie politique populaire. 1 vol.
Belloy (De). Le chevalier d'Aï. 1 vol. — Légendes fleuries. 2 vol.
Bersot. Mesmer, ou le magnétisme animal. 1 vol. — Les tables tournantes et les esprits. 1 vol.
Boissier. Cicéron et ses amis. 1 vol.
Bréal (M.). Quelques mots sur l'instruction publique. 1 vol.
Busquet (A.). Le poëme des heures. 1 vol.
Byron (Lord). Œuvres complètes. Traduction B. Laroche. 4 vol.
Calemard de la Fayette (Ch.). Le poëme des champs. 1 vol.
Caro. Études morales. 2 vol. — L'idée de Dieu. 1 vol. — Le matérialisme et la science. 1 vol. — Les jours d'épreuve. 1 vol.
Cervantès. Don Quichotte, trad. Viardot. 2 vol.
Charpentier. Écrivains latins de l'empire. 1 vol.
Chateaubriand. Le génie du christianisme. 1 vol. — Les martyrs. 1 vol. — Atala, René, les Natchez. 1 vol.
Cherbuliez (Victor). Comte Kostia. 1 vol. — Paule Méré. 1 vol. — Roman d'une honnête femme. 1 vol. — Le grand-œuvre. 1 vol. — Prosper Randoce. 1 vol. — L'aventure de Ladislas Bolski. 1 vol. — La revanche de Joseph Noirel. 1 vol.
Crépet (E.). Le trésor épistolaire de la France. 2 v.
Cucheval (V.). Histoire de l'éloquence latine. 1 v.
Dante. La divine comédie, trad. Fiorentino. 1 vol.
Daumas (E.). Mœurs et coutumes de l'Algérie. 1 v.
Deschanel (Em.). Études sur Aristophane. 1 vol.
Duruy (V.). De Paris à Vienne. 1 vol. — Introduction à l'histoire de France. 1 vol.
Duval (Jules). Notre planète. 1 vol.
Ferry (Gabriel). Le coureur des bois. 2 vol. — Costal l'Indien. 1 vol.
Figuier (Louis). Histoire du merveilleux. 4 vol. — L'alchimie et les alchimistes. 1 vol. — L'année scientifique. 17 années (1856-1872). 16 vol. — Le lendemain de la mort. 1 vol.
Flammarion (C.). Contemplations scientifiques. 1 v.
Fléchier. Les grands jours d'Auvergne. 1 vol.
Fustel de Coulanges. La cité antique. 1 vol.
Garnier (Ad.). Traité des facultés de l'âme. 3 vol.
Garnier (Charles). A travers les arts. 1 vol.
Guizot (F.). Un projet de mariage royal. 1 vol. — Le duc de Broglie. 1 vol.
Houssaye (A). Le 41e fauteuil. 1 vol. — Violon de Franjolé. 1 vol. — Voyages humoristiques. 1 vol.
Hugo (Victor). Notre-Dame de Paris. 2 vol. — Bug-Jargal, etc. 1 vol. — Han d'Islande, Discours. 2 v. — Littérature et philosophie mêlées. 2 vol. — Odes et ballades. 1 vol. — Orientales, Feuilles d'automne, Chants du crépuscule. 1 vol. — Les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres. 1 v. — Théâtre. 4 vol. — Le Rhin. 3 vol. — Les Contemplations. 2 vol. — Légende des siècles. 1 vol.
Ideville (H. d'). Journal d'un diplomate. 1 vol.
Joanne (Ad.). Albert Fleurier. 1 vol.
Jouffroy. Cours de droit naturel. 2 vol. — Cours d'esthétique. 1 vol. — Mélanges philosophiques. 1 v. — Nouveaux mélanges philosophiques. 1 vol.
Jurien de la Gravière (L'amiral). Souvenirs d'un amiral. 2 vol. — La marine d'autrefois. 1 vol. — La marine d'aujourd'hui. 1 vol.
La Landelle (G. de). Le tableau de la mer. 4 vol.
Lamartine (A. de). Méditations poétiques. 2 vol. — Harmonies poétiques. 1 vol. — Recueillements poétiques. 1 vol. — Jocelyn. 1 vol. — La chute d'un ange. 1 vol. — Voyage en Orient. 2 vol. — Histoire des Girondins. 6 vol. — Confidences. 1 vol. — Nouvelles confidences. 1 vol. — Lectures pour tous. 1 vol. — Souvenirs et portraits. 3 vol.
Laveleye (Emile de). Etudes et essais. 1 vol.
Malherbe. Œuvres poétiques. 1 vol.
Marmier (Xavier). [illegible] zanne. 1 vol. — Histoire d'un [illegible] 1 vol. — Le roman d'un héritier. 1 vol. — Les fiancés du Spitzberg. 1 vol. — Mémoires d'un orphelin. 1 vol. — Sous les sapins. 1 vol. — La recherche de l'idéal. 1 vol. — Voyages. 3 vol.
Martha. Les moralistes sous l'empire romain. 1 vol.
Michelet. La femme. 1 vol. — La mer. 1 vol. — L'amour. 1 v. — L'insecte. 1 v. — L'oiseau. 1 v.
Nisard. Les poëtes latins de la décadence. 2 vol.
Nourrisson. Les Pères de l'Eglise latine. 2 vol.
Patin. Etudes sur les tragiques grecs. 4 vol. — Etudes sur la poésie latine. 2 vol.
Pfeiffer (Mme Ida). Voyages d'une femme. 3 vol.
Prévost-Paradol. Etudes sur les moralistes français. 1 vol. — Histoire universelle. 2 vol.
Quatrefages (De). Unité de l'espèce humaine. 1 v.
Sainte-Beuve. Port-Royal. 7 vol.
Saintine (X.-B.). Le chemin des écoliers. 1 vol. — Picciola. 1 vol. — Seul! 1 vol. — La mythologie du Rhin. 1 vol.
Sévigné (Mme de). Lettres. 8 vol.
Shakespeare. Œuvres, traduction Montégut. 10 v.
Simon (Jules). La liberté politique. 1 vol. — La liberté civile. 1 vol. — La liberté de conscience. 1 v. — La religion naturelle. 1 vol. — Le devoir. 1 vol. — L'ouvrière. 1 vol.
Taine (H.). Essai sur Tite Live. 1 vol. — Essais de critique et d'histoire. 1 vol. — Nouveaux essais. 1 vol. — Histoire de la littérature anglaise. 5 vol. — La Fontaine et ses fables. 1 vol. — Les philosophes français au XIXe siècle. 1 vol. — Voyage aux Pyrénées. 1 v. — M. Graindorge (notes sur Paris). 1 vol. — Notes sur l'Angleterre. 1 vol. — Un séjour en France de 1792 à 1795. 1 vol.
Topffer (Rod.). Nouvelles genevoises. 1 vol. — Rosa et Gertrude. 1 vol. — Le presbytère. 1 vol. — Réflexions et menus propos d'un peintre. 1 vol.
Traductions des chefs-d'œuvre de la littérature grecque. Anthologie. 2 vol. — Aristophane. 1 vol. — Diodore de Sicile. 4 vol. — Eschyle. 1 vol. — Hérodote. 1 vol. Homère. 1 vol. — Lucien. 2 v. — Plutarque. 9 v. — Strabon. 3 vol. — Thucydide. 1 vol. — Xénophon. 2 vol.
Traductions des chefs-d'œuvre de la littérature latine. Horace. 1 vol. — Plaute. 2 vol. — Les satiriques. 1 vol. — Sénèque. 2 vol. — Tacite. 1 v. — Tite Live. 4 vol. — Virgile. 1 vol.
Troplong. De l'influence du christianisme sur le droit civil des Romains. 1 vol.
Viardot. Musées d'Europe. 5 vol.
Viennet. Fables complètes. 1 vol.
Vivien de St-Martin. L'année géographique. 10 années (1863-1872). 9 vol.
Wallon. Vie de N.-S. Jésus-Christ. 1 volume. — La sainte Bible. 2 vol.
Wey (Francis). Dick Moon. 1 vol. — La haute Savoie. 1 vol. — Chronique du siége de Paris. 1 vol.
Würtz. Histoire des doctrines chimiques. 1 vol.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00670559 5